



Deaken

MATTHIEU BIASOTTO

Deaken

Matthieu BLASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : istock | philips – réf. 1195174769 / PaulMorton – réf. 172218830 | Adobe Stock Dudarev Mikhail – réf. 323844632 | JürgenBauerPictures – réf. 361812166
Matthieu Biasotto © 2020.

Tous droits réservés.

Playlist

Bienvenue en eaux troubles dans une histoire un peu à part où la musique décuple les sensations et l'étrange. Un mélange de rock légèrement fou, des morceaux sélectionnés afin d'être totalement immergé dans le flou artistique, et de vivre cette aventure en Australie. Pour une meilleure expérience, je te conseille d'avoir la playlist « Deaken » sous la main. Que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner ou un lien à cliquer renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube.

Bon voyage. Matthieu.

Lien de la Playlist complète et QR code à scanner:



[https://www.youtube.com/playlist?
list=PLFLpyiZZ614je3ZNkHnduA3mHObzql15D](https://www.youtube.com/playlist?list=PLFLpyiZZ614je3ZNkHnduA3mHObzql15D)

Prologue

June



<https://youtu.be/vOa--Dhu11M>

Sydney - Ici et maintenant.

Les bourdonnements nerveux dans ma tête font écho à mes pulsations qui s'emballent, j'ai les mains moites et mon pied gigote frénétiquement sans que je parvienne à le maîtriser. Mon cœur joue du didgeridoo, couvrant le ronron de la ventilation alors que ma raison marche sur un fil au-dessus d'un ravin de silence et de doute. Entre ces quatre murs blancs, assise, les jambes croisées face à un gobelet d'eau trônant sur une table immaculée, je fais tache. Les nombreux spots juste en face m'éblouissent, la lumière crue m'aveugle, j'imagine, juste derrière, tous ces regards braqués sur moi. Autant de voyeurs avides de décrypter la jeune femme instable et peu sûre d'elle que je suis. Autant de spectateurs pressés de me juger sans connaître toute la vérité, sans comprendre à quel point cette histoire me perturbe. Ils sont curieux de percer le mystère d'une inconnue dont les billes bleu sombre trahissent un état de stress avancé. Je suis certaine qu'ils sont ravis de jouer avec moi, comme on irait admirer une bête de foire.

Passer sur le gril me rend anxieuse, même fébrile, si bien que je triture le pendentif turquoise qui me rattache au réel. Impressionnée par ce dispositif et toute cette mise en scène, je plaque ce collier offert par mon père contre ma poitrine. Les doigts effleurant une cicatrice qui barre encore ma clavicule, je peine à déglutir, c'en est douloureux. Lorgnant le verre d'eau à regret, je me répète qu'il est hors de question que je m'autorise une gorgée : avec eux, il faut se méfier de tout. *Et je suis bien placée pour le savoir...*

Tout en détournant mes yeux plissés de la source lumineuse, je me focalise sur le miroir sans tain à ma gauche. Qui a-t-il derrière le reflet de cette blonde aux dreadlocks aussi longues qu'indomptables ? Est-ce que quelqu'un va finir par entrer dans cette pièce pour me donner le change ? On ne peut pas me détenir ici éternellement ! *Et dire que je suis venue ici de mon plein gré...*

Je me sens ridicule, je n'aime pas me maquiller, pourtant, j'ai même fait un effort vestimentaire afin de mettre toutes les chances de mon côté. Il paraît que l'apparence compte, qu'il ne faut que quelques secondes pour convaincre. Débardeur noir sous mes longues lianes dorées, jeans pas trop destroy, histoire de ne pas les induire en erreur, j'espère que ça le fait.

J'abandonne l'image que me renvoie la seule glace de la pièce et musèle mon impatience en m'inquiétant des haut-parleurs rivés à chaque coin de cette cage. Je suis traitée comme une suspecte ou un rat de laboratoire, l'attente est insoutenable, et la porte dans mon dos reste tristement close. J'ai l'impression qu'on prend des gants avec moi, qu'on me laisse mijoter, comme si j'étais la plus grande criminelle d'Australie ou la folle à lier de Woonona.

Tandis que je m'échine à calmer mon souffle agité, une voix féminine déchire le silence et claque depuis les baffles. Mon cœur au garde-à-vous se pétrifie une demi-seconde, alors que je cherche à déceler qui me parle sans se montrer. Son intonation est presque cassante, le genre de ton accusateur qui rend mal à l'aise. Pas un bonjour, ni la moindre politesse, elle attaque sans préambule.

— Vous ne l'aviez jamais croisé auparavant ?

Les choses sérieuses débutent, ma salive me donne du fil à retordre, ce n'est pas le moment de flancher. Je n'en mène pas large, je ne sais même pas à qui je me confie, ni même où regarder.

— *Il... Il* est de l'autre côté du miroir ? C'est ça ?

— Répondez, s'il vous plaît.

Faisant rouler la pierre bleue à la base de mon cou, je m'inquiète dans

un murmure et demande *s'il* peut me voir. J'ai droit à un silence glaçant avant que la femme qui m'interroge ne m'envoie sur les roses.

— Nous vous avons posé une question. Pouvez-vous y répondre ?

Je suppose que tout est enregistré, que chaque mot et chaque attitude compte. Alors je cesse de tapoter sur la table, m'interdis de baisser les yeux et prends une profonde inspiration.

— Non jamais. C'était la première fois.

— Vous n'aviez jamais entendu parler de lui ?

Je me contente de décliner d'un signe de la tête avant d'ajouter à voix basse que je n'ai pas la TV. À nouveau, depuis son micro, elle me cuisine froidement.

— Comment qualifieriez-vous votre rencontre ?

Mon regard se perd dans le vague, loin d'ici. Les bourdonnements s'intensifient dans mes oreilles si bien que j'ai la sensation qu'ils s'immiscent jusque dans mes veines. J'hésite à m'emparer du gobelet pour apaiser ma gorge trop sèche avant de me prononcer.

— Effrayante. Déstabilisante.

— Dans quel état étiez-vous à ce moment-là ?

Un rire amer bondit depuis ma poitrine. Mes jambes cessent tout mouvement.

— D'après vous ? Quelle question !

Un nouveau silence m'accable et signe noir sur blanc que je suis coupable. C'est vrai que les faits ne plaident pas en ma faveur.

— Est-ce que vous regrettez votre geste ?

Chapitre 1

June



<https://youtu.be/EinxxBvzK5M>

Woonona - Il y a quelques semaines...

La terre noire et fumante se consume à mes pieds, j'ai du mal à réaliser l'ampleur de la catastrophe. Tout est orange et noir. Tout est suffocant, dangereux. Prise dans une étuve, je cours entre les troncs calcinés, terrifiée comme les silhouettes fuyant l'immense brasier. Je devrais en faire autant, l'air est irrespirable, dans le ciel ocre, le soleil peine à percer, ça ressemble à la fin du monde, même les pompiers ont battu en retraite. Pourtant, les pâles d'un hélicoptère couvrent par moment le grondement infernal des flammes nourries par un vent dévastateur.

À travers la fumée, la pauvre toiture est couverte de flammèches insatiables qui se délectent de mon impuissance. De chez moi, il ne reste qu'un squelette immolé, des poutres rongées par une nouvelle flambée. Un vulgaire masque de fortune sur mon visage, je tente malgré les étincelles et les escarbilles de sauver ce qu'il reste dans les cendres brûlantes. Mouvements précipités, tentative déraisonnable, je suis aux aguets, effrayée par ma peau susceptible de brûler, à la recherche des deux choses auxquelles je tiens plus que tout. Le foulard orange de ma mère, cette étoffe tissée par un grand couturier, dernier témoin des jours heureux de mon enfance, et un collier bleu : hélas, ce cauchemar ne m'autorise à récupérer que ce dernier.

Des crépitements sordides me poussent à la prudence, le cœur brisé de ne pas mettre la main sur ce carré signé Hermès, je sors des décombres avant que la structure ne cède. Ma vie s'écroule en un tas de charbon quelques instants après. Les pins situés à moins de cent

mètres sont soudainement dévorés par le feu. Un géant ardent, rouge et sans pitié qui engloutit la faune et la flore tout autour avance vers moi à une vitesse hallucinante. Comme un effroyable tsunami sorti tout droit des enfers pour déferler sur nos maisons, dévastant tout sur son passage, elle gagne du terrain. De toute ma vie, je n'ai jamais vu de flammes aussi hautes, aussi terrifiantes. À tel point que je suis incapable de bouger, telle une proie hypnotisée, trop faible pour lutter. L'horreur devient spectaculaire, la chaleur insupportable, et lorsque les véhicules disparaissent dans la fureur des incendies ravageant le bush, je réalise que je dois courir à m'en cramper les poumons pour rejoindre ma voiture et tenter de ne pas mourir tout de suite.

C'est là que je l'aperçois sur la terre brûlée, innocent, perdu et à bout de forces. Grimant mollement sur un arbre menaçant de céder, avec sa fourrure noircie, son désespoir jusqu'au bout des griffes. Un koala poussant des cris de détresse qui me déchirent de part en part. Son hurlement est un coup de poing dans l'âme. Toujours le même pleur lancinant, ce truc qui me crève le cœur.

Qui m'arrache de ces minutes sombres.

Qui me réveille en sursaut.

Pour me replonger dans une chambre de motel.

Où j'erre comme une ombre.

Ecrasée par le poids du réel.

Seule et le cœur gros.

Haletante et confuse, j'ai ce mal-être rampant jusque dans les veines. Que je le veuille ou non, ces incendies - les pires qu'ait connus l'Australie - m'ont marquée à jamais. Un milliard d'animaux morts, 33 personnes tuées, des hectares de terre détruits et ma vie couverte de suie, un peu en sursis. Depuis, j'alterne entre insomnie et mauvais trip, toujours un pied dans le passé. *Surtout aujourd'hui...* Mon soupir ricoche alors contre le mobilier sobre baigné par l'aube orangée. Sur ce triste bilan, je me redresse dans cette chambre exigüe que je loue une fois par an. Toujours à la même date. Jamais de gaité de cœur.

Migraine et relents alcoolisés, cette méchante barre à la tête me rappelle que je suis en vie, mais témoigne aussi de mes excès de la

veille. Haletante, la gorge serrée, j'annule l'alarme sur mon téléphone, invariablement inutile. Si j'ai l'habitude de me lever hantée par mes pires souvenirs et quelques secondes avant la sonnerie, il est rare que j'émerge avec des cadavres de bouteilles dans les draps et une sévère gueule de bois. À vrai dire, ça n'arrive qu'une fois tous les douze mois. Dans le cendrier de fortune sur la table de nuit, gît un joint à moitié fumé. Un pétard sans doute un peu trop fort, mais pas assez pour étouffer mes mauvais rêves au fond de la chambre 12 du Country Lodge Motel. Si je n'avais pas si mal au crâne, si je n'avais pas à sortir d'ici, je tenterais bien de le terminer, mais j'ai d'autres priorités et aucune envie de fuir mes responsabilités. La vie continue. Et ma mère m'attend.

*

Abandonnant l'enfilade de bicoques sur le sol poussiéreux, je monte au volant de ma fourgonnette pour quitter les chambres bon marché et rouler une grosse demi-heure dans les terres en direction de Camden. L'autoradio crache le son étrange de « Blue Veins » interprété par *The Raconteurs*, et cette mélodie atypique donne à mon trajet des airs de pèlerinages qui me broient de l'intérieur. Il a beau faire bon au petit matin, j'ai beau laisser l'air tiède fouetter mon visage sur la B69 et Wilton Road, tout au fond de moi je suis glacée.

Surtout lorsque j'immobilise mon utilitaire devant les grilles aux abords du parc forestier. Au milieu de grands espaces verts et d'autres portants encore les stigmates des flammes, je tremble un peu en quittant mon véhicule pour me perdre dans les allées. Verdure d'un côté, paysage de désolation de l'autre, je titube un peu à la frontière des deux, entre les sépultures, avec pour seule compagnie quelques oiseaux qui chantent dans les acacias et les eucalyptus épargnés.

Encore vaseuse, je me stoppe devant le granit noir et triture machinalement la pierre turquoise ornant mon cou en observant les gravures. « Charlotte Stubborn », les années passent et définitivement le manque reste. Je déglutis et attache mon regard sur l'horizon aux allures de grand brûlé. Elle était là, sous terre, bien avant les incendies, elle n'a pas eu à connaître ce drame, ça l'aurait achevé.

— Ça repoussera, Maman. Tu verras... Un jour, la nature reprendra ses droits. Et ça sera joli ici.

Des banalités sans but ni raison, juste parce que je ne sais pas par quoi commencer. Ma voix est rauque, mes yeux sont à l'instar de mes idées : en pleine brume. Je m'accroupis pour redresser les fleurs factices déposées l'an dernier, jour pour jour. Je réalise que mon père n'est pas venu ici depuis un bout de temps, je le comprends quelque part. Alors que j'ôte du revers de la main la pellicule de poussière sur son nom, je me surprends à soupirer. À lui parler comme si elle pouvait me comprendre ou m'écouter.

— Je vais mieux. J'espère que tu le vois. Oui, je sais que tu n'aimes pas ma coiffure...

Du plat de la main, j'étales le gravier blanc entourant sa tombe et me rappelle ses remarques sur mes dreadlocks. Elle disait que les anges ne devaient pas ressembler à des punks, ça n'avait ni queue ni tête, et je m'en fichais royalement. Ce qui m'arrache un sourire avant que je me relève et frotte mes paumes sur mon treillis pour poursuivre.

— Je remonte la pente. Je m'accroche, tu sais.

Ce qui est partiellement vrai, à condition de ne pas se focaliser sur mes poches vides ni sur le clapier dans lequel je vis. Mais je n'ai pas envie de me plaindre, pas devant elle, pas maintenant. Ça serait, indécent, inutile. Elle ne pourrait pas compatir de toute manière. Maman n'a jamais eu tous les outils pour se mettre à la place des autres. En tout cas, à la mienne.

— Ce n'est pas tous les jours faciles, mais depuis que je vis seule, les choses rentrent dans l'ordre...

Soupir. *Je parle toute seule, c'est du délire.*

— Tu disais qu'il valait mieux être célibataire que mal accompagnée. Pour une fois, tu avais raison en ce qui concerne...

Ma phrase reste en suspens. Je ne veux même pas prononcer le nom de mon ex, elle n'a jamais pu se l'encadrer, je ne vais pas lui faire cet affront. Ma mère avait bien des torts, mais elle voyait juste en lui. Une

notification rompt le silence qui suit, mon agenda me rappelle à l'ordre. Avec une tendresse qui m'étonne, je caresse la pierre puis recule avant de conclure.

— Je ne t'en veux plus. Repose en paix, maman. Je dois y aller.

Chapitre 2

June



<https://youtu.be/vonmHymgM7Y>

Les kilomètres en direction de Woonona Beach délitent ma tristesse, offrant durant une bonne heure de route tout l'espace nécessaire à la vie qui reprend. Redescendre vers la plage est un retour à ma reconstruction, vers une existence un peu plus rassurante parce que je ne m'en sors pas si mal, les choses pourraient être pires. Le long de la route principale, les hectares de bois brûlé cèdent peu à peu la place à l'écrin de verdure du parc national, ma fourgonnette me catapulte loin de la peur de ressembler à celle qui m'a donné la vie. Plus je m'éloigne du cimetière, plus je replonge dans la peau de celle qui tient debout contre vents et marées. June la maniaque du calendrier aux journées bien cadrées. June, responsable et organisée, celle qu'on respecte, celle sur qui l'équipe peut compter. *Du moins, officiellement.*

Et lorsque l'entrée du Refuge se profile, j'ai bien l'intention de laisser ma nuit trouble et avinée aux confins d'un motel miteux, comme un secret verrouillé à double tour et dont j'aurais jeté la clé dans un fossé sur le trajet. Franchissant le portail du sanctuaire dédié aux animaux qu'on tente de sauver, j'investis pleinement mon rôle de manager avant de me garer dans le parc arboré.

De nombreux wombats, wallabies et autres émeus ont trouvé une grande famille de passionnés dans cette enceinte. Je les aime tous, et leur donne un petit surnom à chacun. J'en ai nourri certains au biberon, j'ai pansé de nombreuses plaies et je prends soin d'eux du mieux que je peux. Ici, je suis chez moi, roulant au pas dans les allées

zébrées par les feuilles qui ondulent légèrement. Les kangourous somnolent encore, quelques backpackeurs embauchés pour la saison nettoient la zone dédiée aux koalas alors que je bifurque vers le parking réservé au personnel.

Un coup d'œil sur la montre, je suis dans les temps, je peux encore effectuer ma tournée et prodiguer les soins journaliers à mes petits vacataires avant que les visiteurs, hélas de moins en moins nombreux, affluent à l'accueil. On attend l'arrivée de nouveau-nés, des quokkas au sourire légendaire, j'espère les voir venir au monde. M'emparant de ma chemise kaki sur le siège passager, j'enfile la tenue brodée à mon nom, et j'éprouve toujours la même fierté en m'attardant sur l'écusson qui me désigne comme vétérinaire en chef. Dernier bouton, je musèle les minutes me rattachant à ma mère et relègue ce triste anniversaire aux oubliettes.

Dehors, un parfum d'herbe coupée se soulève au-dessus du sol en terre battue, ça sent la vie, la nature, et j'adore ça. Penchée à l'arrière de ma fourgonnette, je m'empare de mon éternelle sacoche et au moment où je m'apprête à claquer la portière, je m'arrête sur un véhicule assez intrigant, juste à côté du mien. Un vieux pick-up Holden, une antiquité entre le turquoise et le bleu délavé, le tout, surmonté d'une planche de surf d'un rouge flamboyant. Regardant autour de moi, je tente de distinguer les membres de l'équipe du matin et cherche à me rappeler quel saisonnier j'ai vu récemment en entretien d'embauche. On parle souvent de leur loisir à la fin de notre rendez-vous, le surf est monnaie courante par ici, mais j'ai beau me les remémorer un à un, ça ne me dit absolument rien. J'ai un trou de mémoire. Et je déteste ça.

Troublée, je m'éloigne en observant une dernière fois ce curieux véhicule, pour longer les palissades endommagées par les dernières flammes que les pompiers ont pu maîtriser *in extremis*, puis je presse le pas vers l'infirmerie et la section abritant les reptiles. Mon sac en bandoulière, je suis attrapée au vol par la voix aigüe de Bianca. Ma numéro deux, et ma seule amie.

— Ça s'est bien passé ? Pas trop remuée ?

Elle est une des rares à savoir pour ma « mission » très personnelle de ce matin. À chaque fois que je dois m'absenter, elle est celle à qui je peux laisser les commandes du navire les yeux fermés. Cette backpackeuse intrépide venue d'Europe ne devait rester qu'une saison dans le parc, et c'est déjà sa troisième année ici, pour mon plus grand bonheur. Brune aux épaules carrées, cette nana à la peau mate sait tout faire et se donne sans compter. Je ne sais pas si elle a prévu quelque chose de particulier aujourd'hui, mais je la trouve très en beauté, très apprêtée. Peinant à soulever un gros sac de compléments alimentaires qu'on distribue aux marsupiaux, elle reste suspendue à mes lèvres, inquiète pour mon moral. Je l'aide à la manœuvre pour stocker les 30 kg de granulés devant les box réservés aux soins avant de lui répondre.

— J'ai connu pire, ne t'inquiète pas pour moi.

Ses épais sourcils se froncent et son visage de Latine à la langue bien pendue me condamne.

— Oulà, tu as tourné au gin ?

Je la vois plisser des yeux à mon contact, et je devine que mon haleine chargée trahit les nombreux verres avalés dans le motel. Histoire de désamorcer, je me recule, ouvre la porte de l'infirmierie et change de sujet illico en restant très pro.

— Jack l'Éventreur se porte comment ?

— Imbuvable, comme toujours !

D'un œil inquiet, elle m'observe déposer ma sacoche sur mon bureau, ainsi que mes clés de voiture, mon téléphone et tout ce qui encombre les poches de mon pantalon. L'agressivité de Jack demande la plus grande prudence et je m'assure que tout le monde ait respecté mes consignes.

— Personne ne l'a approché ?

J'attrape mon talkie-walkie suspendu à côté de l'armoire à pharmacie alors que le sien, attaché à sa ceinture, grésille sur le canal principal pendant qu'elle me rassure.

— Non, on te laisse ce « privilège », tu te doutes bien...

— Quelqu'un a nettoyé sa cage au moins ?

— Oui, oui, on s'y est mis à trois.

Acquiesçant d'un signe du menton, je ne peux m'empêcher de caresser ma peau sous le col de ma chemise. Sous mes doigts, je sens les boursouflures de la cicatrice que ce koala colérique m'a laissée pas plus tard que la semaine dernière. Bianca reprend son souffle, éponge son front et contient ses épais cheveux en un chignon grossier.

— À propos de nettoyer... Si je peux me permettre, tu devrais te doucher.

Estomaquée, je ne peux que lâcher un « Pardon ? » teinté d'effarement.

— C'est pas méchant, on est d'accord, hein ?

Mon sourcil arqué surplombe un regard mi-assassin mi-étonné. C'est vrai que j'ai fait l'impasse sur la salle de bains pour respecter mes horaires, c'était peut-être une mauvaise idée. *Je pue à ce point ?* Elle ne me laisse pas le temps de poser la question à voix haute et rempile immédiatement en écrasant son épaule contre le seuil de ma porte.

— Tu as une petite mine, June. Ça te ferait du bien, on a une grosse journée qui nous attend.

Un œil tendu sur l'horloge, un regard sur mon amie maquillée et un peu trop cash parfois, je prends les devants.

— Alors tu gères l'équipe, je veux qu'on mette un coup de collier, le parc ne va pas tarder à ouvrir.

— Tout ce que tu voudras, du moment que tu reviens un peu plus fraîche.

— C'est bon, je crois que j'ai compris, Bianca.

— C'est pour ton bien ! Je dis ça, je dis rien.

Pas vraiment vexée, mais avec l'envie irrépressible de sentir mes

aisselles le plus discrètement possible, j'abdique. Talkie-walkie en main, tandis que Bianca me supplie de ne pas prendre sa remarque de travers, je quitte mon antre pour me rendre vers mon bungalow avec la ferme intention de remettre mon hygiène à niveau en moins de cinq minutes chrono.

Modeste boîte de conserve beige hors d'âge et érigée sous les arbres, « mes appartements » ne sont pas bien grands. Ni très confortables. C'est un peu précaire, un peu pourri, j'ai encore du mal à camper dans ce taudis, mais au moins, je vis sur place, au contact de ma passion et de mon job. J'aime bien mon hamac à côté de la terrasse et le petit barbecue, un peu moins les fenêtres qui couinent et la porte grinçant à chaque ouverture.

Ni une ni deux, je foule cet intérieur désuet, file sur ma gauche en ôtant ma tenue au passage. Je sème mes fringues ici et là, et balance joyeusement mon talkie-walkie sur le lit pour m'engouffrer sous la douche qui jouxte ma chambre, fissa. Intérieurement, je remercie Bianca, ce jet chaud est le bienvenu, je m'autorise une pause agréable dans la vapeur bienfaisante avant de sortir propre et bien plus fraîche, prête à attaquer. L'horloge tourne, je me rue sur des dessous propres, mais dépareillés puis me jette sur le dentifrice et c'est là que je me fige dans la minuscule salle de bains. Le regard rivé sur cette étagère où une brosse à dents verte côtoie la mienne.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

Je suis partie qu'hier soir, *c'est quoi cette histoire ?* Médusée, je n'ose même pas la toucher, elle n'a pas l'air neuve. Pire, des poils bruns disséminés dans le lavabo m'interpellent et dans le reflet du miroir, je me rends compte que mon lit est défait. *On a dormi ici en mon absence.* Pour couronner le tout, le grincement de la porte me glace le sang. *Quelqu'un vient d'entrer !* Une sorte d'instinct primaire pulse de la peur dans mes veines, du bruit de vaisselle m'intrigue et aiguise tous mes sens. En alerte, je me risque à passer la tête vers la pièce principale de la caravane, mon pouls frappe trop fort quand j'attache mon regard sur l'immense dos d'un homme torse nu. Un inconnu bâti comme un roc qui dépose un énorme couteau de combat sur le plan de

travail et fouille dans mes placards, sans aucune gêne.

Ses cheveux longs tombant au niveau de ses épaules solides laissent entrevoir une boucle d'oreille, le couteau qui trône à côté du frigo pourrait dépecer une baleine, ce type qui prend ses quartiers chez moi a une carrure qui ne me laisse aucune chance si ça venait à mal tourner. Je suis coincée avec un intrus si grand qu'il est presque obligé de se pencher, si baraqué que le mobile home craque à chacun de ses pas, j'en ai le souffle coupé. *Où est mon téléphone ? Il faut que j'appelle à l'aide.* Me maudissant de l'avoir oublié à l'infirmierie, je tente d'approcher de mon lit sur la pointe des pieds pendant que l'autre, toujours dos tourné, prend ses aises et se sert carrément à manger.

D'un mouvement furtif, je ferme délicatement la porte de ma chambre et tente de contacter Bianca. Mon appel n'obtient en retour qu'un pauvre grésillement dans le Talkie-Walkie. Tirant sur les rideaux qui m'offrent la vue sur le hamac et le parc, je constate que toute l'équipe est trop loin pour que je puisse rameuter du monde de vive voix sans que le colosse me saute dessus. Un raclement de chaise dans la pièce d'à côté me pousse à passer à l'action : s'il s'installe à table et se rend compte que mes vêtements traînent par terre, il va forcément comprendre et il sera trop tard pour moi. Je n'arrive pas à croire que je me penche sous mon lit pour attraper mon fusil et que je m'apprête à ouvrir en grand ma chambre afin de l'attaquer frontalement en misant sur l'effet de surprise. Jamais je n'aurais pensé braquer un type imposant et armé qui prend le petit déjeuner tranquille, comme si tout était normal. Comme s'il était chez lui.

Le cœur tapant, j'ôte le cran de sécurité. Je prends une profonde respiration, bien que tremblante comme une feuille, je file un coup de pied dans la porte en le mettant en joue. La crosse de mon arme plaquée contre mon épaule, la trouille chevillée au ventre et la poitrine prête à exploser.

— Qui êtes-vous putain ? Ne bougez pas ! Restez assis !

Chapitre 3

June



<https://youtu.be/LYLdUKEEijo>

Dans ma ligne de mire, la menace est colossale, outrageusement à l'aise. Mon cœur battant à tout rompre fait face à un torse massif qui ondule paisiblement, des trapèzes robustes à l'épreuve des tempêtes et un regard vert imperturbable, à la profondeur d'un océan de noirceur. J'évite de me laisser impressionner par ses épaules aussi anguleuses qu'un récif, la ligne de ses biceps ou l'épaisseur de ses avant-bras qui pourraient me broyer la gorge sans problème. Le suspect termine de mâcher, tranquillement accoudé à table, il suçote le bout de ses doigts avant de s'emparer du pot de vegemite qu'il compte étaler sur son pain grillé.

— Posez ça !

J'aboie sèchement, le doigt toujours sur la gâchette et le cœur au bord de l'apoplexie.

— Vous êtes chez moi ici !

— Je sais. On se vouvoie maintenant ? C'est ton nouveau délire ?

Lentement, il allonge son café avec une généreuse portion de lait puis lisse sa barbe pour m'offrir l'esquisse d'un sourire détendu qui n'amuse que lui. Avec un flegme sidérant, il m'invite à m'asseoir d'un signe de la main. Un geste qui emporte ma raison d'une lame de fond.

— Je t'ai préparé le petit déjeuner. Tu as faim ? Tu es rentrée seulement maintenant ?

— Ne me tutoyez pas ! Qui êtes-vous ?

— On dirait que ta nuit au motel ne t'a pas réussi.

Comment le sait-il ? Je tente de me rappeler à quel moment j'ai pu le croiser et par quel moyen il est courant de mon court séjour au Country Lodge, en pure perte. Son visage un brin sauvage et étrangement calme me dit vaguement quelque chose, mais je suis certaine de ne pas le connaître. En tout cas pas au point d'accepter un « tu » de sa part, et encore moins de m'attabler en sa compagnie. En dépit de ses billes émeraude qui me transpercent, je le braque davantage, serrant mon fusil plus fort.

— J'ai dit : qui êtes-vous ?

Son sourcil me nargue, son sourire également.

— June, t'es pas sérieuse ?

— D'où vous connaissez mon nom ?

— C'est une blague ? T'es tarée ?

— Je suis parfaitement normale ! J'ai l'air de plaisanter ?

— Tu veux vraiment jouer à ça ?

— Je ne suis pas en train de jouer, putain !

Stoïque, bien que plus ténébreux, il plaque ses cheveux en arrière, s'empare de son café et le porte à ses lèvres tandis que je lui ordonne de cesser tout mouvement sous peine d'appeler la sécurité. Il attache son regard sur moi, provoquant un raz-de-marée déstabilisant, j'aimerais vraiment qu'il cesse de reluquer mes jambes nues en ce moment même. Sa décontraction s'efface à mesure que j'approche, le canon toujours braqué en direction de son visage de plus en plus sérieux.

— Qui de nous deux est en train de jouer ? Hein ? Déclinez votre identité !

— T'as un pet au casque ou quoi ?

— Je vais très bien ! Pour la dernière fois : qui êtes-vous ?

— Comment ça ? C'est quoi cette question ?

— Votre nom !

Son torse se soulève comme une vague en formation laissant échapper un ricanement désabusé.

— Arrête tes conneries... Viens t'asseoir, tu vas être en retard.

— Je veux votre identité ! Je vais appeler les flics !

Perdant patience, il se lève brusquement et se déploie de toute sa hauteur. Sa taille gainée dessine un ventre prêt à tout encaisser, même la houle qui m'habite. Je dirais qu'il frise 1m90, il touche presque le plafond. Et tandis que mon pouls s'affole, je jauge de la distance qui le sépare du grand couteau. L'intrus, laisse courir son regard sur le plan de travail et me boxe d'une remarque totalement hors de propos.

— Faudra penser à racheter des œufs. On va être en rade.

Il s'empare de ma liste de course, mine de rien, et je me surprends à crier bien plus fort que je ne l'aurais voulu.

— Encore un mouvement et je tire, bordel !

La ligne de ses épaules se crispe alors qu'il se fige tel un rocher, il me fixe avec une profondeur cherchant des réponses que je n'ai pas.

— Je ne sais pas ce que tu as fait cette nuit exactement. Mais aller là-bas, c'était une mauvaise idée visiblement. Regarde dans quel état tu te mets.

Mes idées s'embrouillent, sa répartie me désarçonne, l'image du pick-up bleu me saute à la figure d'un coup.

— C'est... C'est à toi le vieux Holden turquoise ?

— On se tutoie, il y a du mieux.

Arrogance, désinvolture et un comportement presque naturel qui bouleverse mes repères. Je le mets en joue de plus belle, le doigt crispé sur la détente. Sous ma poitrine, une trouille sourde est amplifiée par la confusion, un tourbillon qui frôle la folie.

— Réponds !

— À qui d'autre il pourrait bien être, d'après toi ?

— Qui t'a laissé entrer ?

— Je sais pas si tu perds la boule, mais...

— J'ai toute ma tête et je veux la vérité !

— Eh bien, j'ai les clés. Comme Bianca, le vieux Buddy et presque toute l'équipe... ça te va ? Tu es calmée ?

Évoquer le nom de ma meilleure amie ou du doyen qui veille sur le Refuge me désarçonne. Une part de moi remonte le fil de ma vie à la recherche du fameux moment où j'aurais pu éventuellement croiser ce mystérieux roc auparavant. Mais je n'en ai aucune foutue idée. Impassible, il s'adosse au plan de travail pendant que ma raison part en lambeau contre ma volonté. D'une main, il dégaine son trousseau, de l'autre il s'empare d'une pomme dans la corbeille à fruits. Je le menace une nouvelle fois.

— Foutaise ! Bianca ne m'a rien dit ! Qui t'a donné l'autorisation de dormir ici ?

Il croque dans sa granny smith et me fauche les jambes, la bouche pleine.

— Quelle autorisation ? Ça fait presque un an que je pionce avec toi.

— N'importe quoi ! Tu te payes ma tête !

— Écoute, June... J'arrive pas à savoir si t'es sérieuse ou si tu te fous de moi... mais ça commence à me gonfler.

Mon fusil s'incline légèrement vers le sol, j'ai l'impression de recevoir une gifle. Il enfonce le clou en se retournant vers le placard, pour y attraper un verre, comme s'il connaissait chaque emplacement par cœur.

— Je vais te faire un jus pressé, tu adores ça. Ça va te remettre d'aplomb, OK ?

C'est vrai, mais c'est fou. Complètement dingue. Au moins autant que le fait qu'il sache où se trouve le presse-agrumes et quel est le tiroir des couverts pour couper les oranges en deux. Je me ressaisis et redresse le canon bien haut. Son monstrueux couteau n'est pas loin, je n'ai qu'une peur : qu'il me saute dessus avec son arme blanche.

— Lâche tout, je veux voir tes mains bien en évidence !

— Non, ça suffit. Tu me les brises ce matin avec ton petit jeu pourri. Il doit rester un citron au frais, non ? Tu aimes bien quand c'est légèrement acide.

— Si tu ouvres ce frigo, je tire.

Le regard qu'il me lance en haussant les sourcils pourrait s'apparenter à « parle à mon cul, ma tête est malade ». Et je ne sais pas si c'est la vision de ses fesses sous son short quand il se retourne ou alors si ma tête est vraiment malade, mais quand il se penche en ouvrant le frigidaire, cet homme prononce à mon sens la phrase de trop.

— Tu ne feras jamais ça.

À bout de nerfs, je perds le contrôle, mon index presse la détente pour me donner raison.

Je le fais.

Le coup part.

La détonation précipite les oiseaux loin du bungalow dans un vol affolé. Le silence revient, déchiré par le bruit sourd d'un corps qui s'effondre et d'une pomme roulant à terre.

*

Il y a eu cette fraction de seconde où il a sursauté, puis il a fait volte-face pour m'adresser un regard stupéfait avant de réaliser pleinement que je venais de le toucher au niveau du postérieur. Une fléchette anesthésiante dans le cul, il s'est cramponné au frigo, puis s'est écroulé à plat ventre succombant à une dose de cheval. Et à présent, je réalise que je viens de tirer sur un inconnu qui voulait me préparer un jus d'orange frais. Une scène troublante, complètement folle, qui défit la

raison et la logique.

Paniquée, tremblant de la tête aux pieds à la lueur de mon geste, je titube jusqu'à mon lit pour appeler à l'aide depuis mon Talkie-Walkie. Dans ma paume moite, je tiens ce fichu fusil, dans l'autre, je multiplie les S.O.S, jusqu'à ce que Bianca se manifeste.

— June ? Tout va bien ?

— Il y a quelqu'un dans mon bungalow !

— Qu'est-ce que tu dis ? Calme-toi.

— Viens vite ! Faut appeler la police !

— Comment ça ? Tu as prévenu Deaken ? Il ne doit pas être loin !

— Qui ça ?

— J'arrive !

Lorsque je pose mon regard sur ce corps taillé dans la pierre, mais inerte, je sens qu'une part de moi dévisse. Tout en ayant peur de l'approcher, je lui ôte délicatement la flèche plantée dans le fessier et le temps me semble interminable, comme un tourbillon qui siphonne mes pensées. Je fouille dans mes placards à la recherche de bandes de straps adhésives pour l'attacher de mes doigts fébriles au pied de la table. Il pèse une tonne, c'est à peine si je parviens à le redresser. J'y passe trois rouleaux, lui offrant une épilation gratuite au passage et me mets à fouiller dans les poches de son short avec une appréhension grandissante. J'ai besoin de savoir qui est cet homme, accroupie devant l'intrus, la main prête à glisser dans la poche de son bermuda foncé, je me fais surprendre par le grincement de la porte et le cri de stupeur de Bianca.

— Mon Dieu, Deaken ! Mais qu'est-ce que tu as foutu ? June !

Deuxième fois qu'elle prononce ce nom. Son visage horrifié me soulève le cœur, j'ai beau me défendre en minimisant les faits, fléchette anesthésiante ou pas, ça ne change rien à ce spectacle hallucinant. Elle lance un regard affolé vers le parc, et referme derrière elle en pénétrant sur cette scène lunaire.

— Tu es malade ou quoi ?

— Je... J'ai... J'ai pris peur. Il avait un couteau...

Plaquant sa main sur sa bouche, elle lorgne le fusil et s'attarde sur les bandes blanches qui cisailent les poignets du roc endormi.

— Mais qu'est-ce qui te prends de ligoter ton mec ?

Là, c'est comme si je recevais une cartouche en pleine poitrine. Je me redresse, cramponnée à la table, je m'éloigne de ce brun à la tête lourde et aux paupières closes tandis qu'elle désarme le fusil en laissant échapper une flopée de jurons nerveux. Elle vient de dire « mon mec », et ce terme tourne en boucle dans ma tête, je glisse mes doigts dans mes locks, m'efforçant de faire le tri dans mes idées, mais je n'ai que de la compote dans le crâne. Comment je pourrais oublier une personne, même un coup d'un soir ?

— Co... Comment ça, mon mec ?

— Ben, c'est Deaken ! Tu as pété un plomb ? Vous vous êtes disputé ?

Son regard écarquillé tranche sur son visage mat, elle claque des doigts sous mes yeux, plusieurs fois, cherchant à me ramener à la raison. Mission impossible, parce que je bredouille, dans la confusion la plus totale en détaillant ce buste à terre qui ondule doucement.

— Je... Je suis célibataire... Depuis un an, pas vrai ?

Le silence qu'elle m'oppose creuse un gouffre vertigineux qui révèle une amnésie sans queue ni tête. Bianca est estomaquée, incapable de confirmer mes certitudes, bien au contraire.

— Tu me fais marcher ? June, tu déconnes ?

Je déteste la lueur dans son regard, cette étincelle qui me fait passer pour une branque. Je me rappelle parfaitement de la journée de la veille, je me revois remplir ma valise, réserver le motel, donner les consignes à l'équipe et très clairement... il n'y avait personne dans ma vie, surtout par un colosse barbu aux cheveux longs. C'est vrai pour hier, pour avant-hier, et aussi loin que je me souviens.

— Je... Je ne le connais pas. Je te le jure.

Le souffle de Bianca se coupe, cédant à un rictus ébahi, j'ai l'impression de dire une énormité. Par précaution, elle prend le fusil dans ses mains pour l'éloigner de moi, comme si je représentais un réel danger.

— Détache-le. Je crois que tu dérailles, sérieux.

Elle me contemple avec cet air curieux, j'ai la sensation d'être une bête étrange, plongée dans une autre dimension où tout m'échappe. Bouche bée, elle désigne mollement de l'index la cloison derrière moi.

— Regarde les photos au mur...

Intriguée, je me retourne vers un portrait de couple, l'inconnu et moi sur la plage de Woonona. On a l'air heureux, il est plutôt bel homme, comment aurais-je pu effacer ce brun bourré de charmes de ma mémoire ? Sauf que je connais ce cliché par cœur, j'en mettrais ma main à couper : j'étais seule sur cette image. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à ce que la réalité se torde pour me faire frémir aux portes de la folie.

— C'est... C'est impossible...

— Il y a ses affaires partout. Il vit avec toi depuis des mois. Tout le monde le connaît ici !

— Des mois ?... Je... Tu...

Je vacille entre la photo défiant la logique et les affirmations de Bianca qui me tétanisent.

— Tu es sûre que tu te sens bien ?

Une combinaison de surf traîne sur le clic-clac, sa brosse à dents repose à côté de la mienne dans la salle de bains, mon lit est défait... Je chancelle, croulant sous le poids d'une absence de souvenirs, alors que le réel me hurle que je partage ma vie avec ce type taillé comme un All Black. Mon regard embué s'attache au corps athlétique d'un individu que je suis censée fréquenter depuis longtemps... et dans ma tête, c'est le néant. Mon cerveau aurait fait l'impasse sur une vie à deux aux côtés

d'une armoire à glace à la plastique remarquable ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Qu'est-ce que je viens de faire ?

— June ? Tu es sûre que tu ne fais pas une rechute ?

— Je... Non... Non ! Je vais très bien...

C'est faux, parce que mes idées s'embourbent dans une impasse. Je me laisse tomber au bord du canapé d'appoint, accablée par le jugement de mon amie. Elle me perçoit comme une barge qui perd pied. *Est-ce que c'est le cas ? Est-ce que je suis en train de dérapier ?* À mes questions, la seule réponse que me renvoie l'univers est un grésillement du Talkie-Walkie et un appel de l'équipe.

— Le parc va ouvrir, les visiteurs s'impatientent à l'accueil. Il faut que j'y aille, je suis désolée.

Le regard dans le vague, puis amarré aux cicatrices sur le genou de cet homme, je valide d'un mouvement de la tête. Elle dépose le fusil déchargé à côté de la sortie et me coule un regard empli de pitié.

— Ça va aller ?

Tirant sur mes dreadlocks, je réponds d'un bruit de gorge amorphe, le seul son que je peux produire tant je suis boxée.

— Fais-moi plaisir, June... Détache-le, il ne mérite pas ça.

— Oui... OK... Je... Je vais le faire...

— Je reviens dès que je peux. T'inquiètes, je gère pour toi.

Je suis totalement perdue, clouée sur le clic-clac, abasourdie devant ce fameux « Deaken ». J'observe les marques sur sa rotule, mon esprit tente de toutes mes forces de retrouver la moindre parcelle de vie me rattachant à lui, en vain. Le grincement de la porte rompt cet instant confus, la lumière crue pare le corps inconscient d'ombres franches et Bianca met un pied dehors, m'achevant sur un dernier échange.

— Je sais que c'est compliqué à chaque fois que tu vas voir ta mère, mais fais quelque chose. Tu ne peux pas rester comme ça. On a besoin de toi.

— Je ne sais plus... Je suis paumée. Je ne sais pas quoi faire, Bianca.

Ma voix n'est qu'un filet d'air, ma conscience une poupée de chiffon jetée à terre. Elle s'apprête à refermer, à me replonger dans la pénombre, en m'abandonnant sur cette phrase :

— Tire tout ça au clair avec lui. Va voir ton toubib, ressaisis-toi ma grande.

Chapitre 4

Deaken



<https://youtu.be/8-dsQLsd91c>

Un voile blanc entre mes paupières met fin à ce trou noir. C'est un rayon de lumière qui encadre la porte du mobile home, enfin je crois. Je distingue la pomme croquée à mes pieds, même si tout est flou, tout est fou. Qu'est-ce que je fabrique avec les mains dans le dos ? Je pèse une tonne, *j'arrive pas à croire qu'elle soit allée au bout*. D'un mouvement rageur, je tire sur le pied métallique qui me barre le dos sur toute la hauteur. Le petit dej se renverse et elle ne bronche pas, à l'exception d'un claquement de langue qu'on adresserait à un animal, genre « tout doux, l'ami ». Assise dans la pénombre, à côté de son putain de fusil, elle me contemple, le bras tendu et posé sur son genou relevé, un verre d'eau dans la main, le couteau de chasse dans l'autre. En petite tenue, elle me dévisage de son regard bleu marine - vraiment foncé, façon houle avant la tempête.

— Bordel, June. T'as tiré.

— J'ai tiré... On dirait, bien.

— Putain, une fléchette dans le cul, c'est cher payé pour te préparer le petit dej'. Tu le sais, ça ?

— Ce n'est qu'une piqûre hypodermique de kétamine.

— J'en ai de la chance...

— Tiens, bois. Hydrate-toi.

Lorsqu'elle approche pour me tendre le verre, je force sur mes liens, mais à moins de renverser le mobilier, impossible de m'en saisir. Elle

s'incline en avant, prudente et curieuse, observant chaque ligne de mon visage avec une expression aussi louche que déconcertante. Portant délicatement le verre à mes lèvres, elle m'oblige à redresser la tête. J'ai l'impression d'avoir le crâne dans un étau et j'avale difficilement, que ce soit la flotte ou ses conseils.

— Doucement, tu vas t'en mettre partout...

À la manière d'un détenu, je prends une gorgée comme je peux, un filet d'eau ruisselle sur ma barbe, et je détourne le visage pour cesser ce petit jeu débile en poussant un grognement vaseux.

— Combien de temps je suis resté dans les vapes ?

Déposant le verre à terre, elle repousse ses dreads en arrière tombant sur les épaules nues et semble réfléchir avant de me répondre en jouant avec la pointe du couteau.

— Une bonne heure, je dirais.

— Détache-moi June, ça a assez duré.

Deux petits bruits de gorge accompagnent son signe de tête, elle refuse de me délivrer. Ça s'annonce compliqué cette histoire.

— Je vais péter un câble et ta table par la même occasion. Tu le sais.

— Non, je ne sais pas. Je ne sais rien de toi, d'ailleurs.

Ok, rien n'a changé. Plan B. La tête toujours lourde, je tiens à planter mes billes dans les siennes pour que le message soit le plus clair possible.

— Tu es née ici, un 12 mai. Après des études vétérinaires tu as fait tes stages au Refuge, le vieux Buddy s'est pris d'affection pour toi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Vu que ton père est toujours embarqué dans un trek dans les terres ou à la recherche d'opale au fond d'une mine, Buddy t'a confié la gestion du parc. C'est pas mal de responsabilités pour une nana de 24 ans, mais tu es douée. Même si tout part en sucette depuis quelque temps.

— Attends, d'où tu...

— Tu as des parts, il te reste à racheter celle de Buddy. Un jour, tout ça sera vraiment à toi. Tu es taureau, têtue comme une mule, c'est le moins qu'on puisse dire. Et tu...

— Stop. À quoi tu joues ?

— C'est moi qui joue ? Mais regarde-nous !

— Il n'y a pas de nous qui tient. D'où tu viens ? Qui es-tu ?

— June, ouvre les yeux ! Et laisse-moi finir, putain !

Elle bat des cils et penche légèrement la tête sur le côté. Je ne sais pas si elle est en train de déconnecter ou si elle cherche à se rappeler, mais elle me fait un peu flipper. Pourtant, je continue.

— Tu es partie hier, d'après ce que tu m'as dit, tu fais ça chaque année à la même date. Et tu es revenue complètement changée. Je te reconnais pas !

Son sourcil se lève, le couperet tombe, elle n'est absolument pas convaincue.

— Arrête de me prendre pour une conne. Hier, je sais très bien ce que j'ai fait du lever au coucher et tu n'étais pas là.

— Bien sûr que si, nom de Dieu ! Je suis rentré, je t'attendais ! Enlève-moi ces straps de merde !

Ma voix est plus rauque que d'habitude, plus sensible aussi. J'ai les cheveux qui tombent sur la gueule alors que je me débats avec le pied de table. Je n'ai que deux options : tout foutre en l'air en me débattant ou lui faire entendre raison. À la vue de la lame et de sa réaction, j'opte pour la seconde.

— La semaine dernière, ça s'est mal passé avec Jack l'Éventreur, OK ?

— Qui t'a raconté ça ?

— Il s'en est pris à toi, j'étais là bordel ! Hier encore, tu préparais l'arrivée de petits rongeurs... un quokka doit naître, c'est ça ?

Elle est d'un calme olympien, bien plus posée qu'avec son fusil en main. Je vois bien que mes mots se plantent dans son esprit et que ça la désarçonne, mais une part d'elle résiste. Tout en tirant sur mes liens, je lui dis et lui répète qu'elle est avec moi et que ça ne date pas d'aujourd'hui.

— Regarde ton agenda. Tu es accro à ce truc ! Tu trouveras forcément des preuves !

Ses billes marines se fissurent sous le poids du doute, j'y décèle un espoir. Dans le silence qui suit, je lâche un râle désabusé et insiste pour qu'elle jette un œil à son mobile. La situation est tellement improbable que je me surprends à sourire nerveusement. *Tout ça est parfaitement débile.*

— Je n'ai pas mon téléphone ici.

— Demande à Bianca, à Buddy, à n'importe qui de venir tout de suite. Ils vont te confirmer qui je suis.

— Et qui tu es ?

— Deaken, merde ! Le mec qui partage ta vie !

Le regard dans le vague, totalement perdue et simplement accrochée à sa seule conviction, elle se pince les lèvres et se relève pour me toiser en culotte et soutif mal assortis.

— Jamais je ne me serai remise en couple. Pas avec toi en tout cas.

— Sympa. Ça fait plaisir...

Une réponse qui pique mon orgueil et fait plus mal qu'un tir dans le cul.

— C'est juste que je préfère être seule et je n'aime pas la barbe.

— C'est pas ce que tu me dis quand on est au lit.

— Non, non... ne recommence pas avec ça ! Je t'arrête tout de suite : on n'a jamais couché ensemble, j'en suis sûre.

— Ça aussi tu l'as oublié ? De mieux en mieux !

Plus le temps passe, plus je réalise l'ampleur de la tâche. Agacé, coincé dans une impasse, je bascule ma tête en arrière pour la cogner contre la table. Un souffle las brise le silence et je reprends ma plaidoirie, il faut absolument qu'elle m'écoute, que ça rentre dans sa tête.

— Deuxième placard à gauche, derrière le paquet de céréales, tu as ta beuh, elle sent l'agrume. Et je me demande si c'est pas l'herbe qui te vrille le cerveau, soit dit en passant.

— Je t'emmerde ! Et je ne veux rien savoir !

— Et moi je veux que tu saches ! Tu dors à droite dans le lit, toujours en chien de fusil et à poil, devant un ventilateur qui tourne à fond, même quand les températures baissent.

— Jamais de la vie, je l'éteins parfois !

— Si tu le dis... moi je me les caille quand les nuits sont fraîches.

— C'est du délire !

— Ah, ça... je te le certifie ! Sous l'évier, tu as des bocaux remplis de plantes que tu ramènes de tes randonnées avec Bianca en pleine pampa.

— Tu peux pas savoir tout ça !

— Et pourtant, je te le dis. Tu préfères le salé que le sucré. Le collier que tu as autour du cou est un cadeau de ton père, tu l'as récupéré des incendies le jour où...

— Comment tu le sais ? Comment tu es au courant pour le pendentif ?

— Mais c'est toi qui me l'as dit, putain de merde ! Parce qu'on vit ensemble !

Plusieurs fois, elle secoue la tête et répète à voix basse « Non, non, non, c'est impossible ». Ça me fait de la peine, et ça me fout les boules. Son attitude me tord le bide. J'aimerais trouver les mots pour la persuader, pour qu'elle passe à autre chose, mais elle fait une fixette en agitant le couteau de mon pote Dany dans les mains.

— Alors on a un problème, Deaken. Un gros problème.

— Ben ouais, parce que je suis comme un con ligoté à ta table !

— Non, parce que pour moi tu n'existes pas.

Là, elle change d'attitude, et se penche lentement vers moi avec la lame dressée dans ma direction. Son regard est agité, elle cille plusieurs fois et me dévisage comme si j'étais une étrangeté.

— Je ne sais même pas si tu es réel.

— Dis pas de connerie !

— Tu l'es ? Tu es vraiment là ? Peut-être que je vais me réveiller...

— Tu me fais peur. Pose ça.

Du bout du couteau, elle pique mon torse. *Non, mais là on bascule dans la quatrième dimension !* Tout de suite, je l'avoue, je prends peur. Je flippe ma race et j'arrête de respirer.

— Aïe putain ! Enlève ce truc de là !

Une flèche dans le derche de bon matin, maintenant une piqûre au couteau, c'en est trop. Alors que je m'appête à déchirer mes liens, retourner la table et tout ce putain de bungalow s'il le faut, elle fait quelque chose qui apaise tout de suite la colère qui gronde en moi. À l'endroit précis où la lame m'a touché, elle appose sa main et effleure ma peau de son pouce. Un geste d'une douceur infinie qui tisse une seconde où un « nous » surgit enfin.

— Désolée pour tout ça. C'est... C'est compliqué.

Nos regards se touchent, avec l'étincelle des premières fois. Son parfum de chanvre et de patchouli m'enveloppe puis ses locks me frôlent. Sa fragilité est troublante, sa force de caractère l'est tout autant. Dans un souffle grave, j'insiste une nouvelle fois.

— Libère-moi. Ça m'évitera de bousiller ton intérieur. On peut en discuter calmement.

Elle entrouvre la bouche, dégage mon visage des quelques mèches qui retombent et s'arrête net, appelée au Talkie-Walkie par son amie sur le canal principal. « June ? Tout va bien avec... euh... avec qui tu sais ? »

Elle se ravise, contrainte à répondre à l'appel du devoir. Son corps frêle se redresse, j'ai la vue de son ventre plat et de son cul ferme qui adoucit un peu mes conditions de détentions. L'ouragan se jouant dans sa tête la fait vaciller, elle s'empare de l'appareil, pour répondre cinq sur cinq dans sa chambre, comme si je ne pouvais pas l'entendre alors que chaque cloison est épaisse comme du papier à cigarette.

« Je te laisse gérer encore un peu... je crois que j'ai besoin de voir un médecin. Ça va pas du tout dans ma tête... ». Bianca lui marmonne un truc, et ma blonde complètement paumée revient dans mon périmètre, elle termine d'enfiler sa chemise en brandissant le couteau à nouveau.

— Fais pas de connerie avec ce truc. June !

Accroupie devant moi, elle triture son collier, hésite un instant. M'offrant la vue de son soutif et des balafres du koala au caractère de merde, elle rompt mes liens d'un coup sec.

— Sors d'ici Deaken. Reprends ta vie où elle en était.

— Le truc... c'est qu'elle est ici, ma vie. Avec toi.

— Je dois y voir plus clair pour l'instant. Fous le camp.

Menacé par la lame, j'hésite entre lui arracher des mains ou lui laisser le temps respirer. Elle me contraint à reculer vers la porte qui couine salement, me pousse vers le marchepied en me fixant d'un air fou. Cédant à la décision la plus sage, je capitule sur la terrasse. Là, le claquement sec quand elle s'enferme me rappelle que je viens de toucher le fond. *Comment j'en suis arrivé là ?*

Chapitre 5

Deaken



<https://youtu.be/4WzUS5qHie8>

Quelques mois avant de recevoir une fléchette dans les fesses...

Un bol de céréales pour ma poupée aux taches de rousseur, la bouteille de lait vide rejoint un doudou usé sur la table aux lignes industrielles. Un parfum de petit déjeuner en famille flotte dans la salle à manger, c'est bon de retrouver un peu de calme, d'être sous le même toit. J'aime voir ses peluches traîner sur le canapé et la table basse composée de vieilles palettes sur roulettes. En revanche, j'aime un peu moins que ma nièce fixe la télé la bouche ouverte.

— Allez, ma libellule mange avant que tes croustichoco deviennent toutes molles.

Sa cuillère suspendue dans le vide, elle bloque l'écran de ses grands yeux innocents tandis que ma frangine découpe des fruits sur le comptoir de la cuisine.

— Mais tonton, c'est les infos !

Du haut de ses cinq ans et demi, elle ne daigne même pas décrocher le regard du présentateur qui lit froidement son prompteur. À la une, aujourd'hui, un rappel des incendies qui ont ravagé le pays il n'y a pas si longtemps, un décompte morbide, un bilan écologique qui s'alourdit. Et lorsque les images des reporters nous dévoilent l'interview d'une patrouille de pompiers, je sens ma gorge se nouer, la bouille d'ange d'Ava se ferme et ma sœur manque se couper méchamment en tranchant un ananas.

— Et merde ! Je me suis taillée !

Le tintement du couteau précède le suçotement de son doigt. Sienna se retient de pleurer, elle a beau le cacher sous sa frange brune, je peux le sentir d'ici, on éprouve la même chose, sans doute parce qu'on est jumeaux. Elle se crispe de la tête au pied, parce que les news en HD sont difficiles à attendre dans ce foyer. Je délaisse mon café allongé et m'empare de la télécommande pour éteindre cette merde avant de m'occuper de l'index tailladé. Ava rouspète même si je l'invite à se nourrir correctement. J'entraîne ma sœur vers l'évier, compressant son doigt, elle jure à voix basse tandis que je m'occupe de la plaie.

— Passe ta main sous l'eau, je vais chercher un pansement.

Le petit bobo sans gravité disparaît, contrairement à la cicatrice qu'un journaliste a rouverte dans nos trois cœurs.

— Merci de t'occuper de nous, Deak.

Son regard aussi vert que le mien s'emplit de gratitude, je plaque alors mon front contre le sien, et je la tiens par la nuque en lui soufflant que je serai toujours là. Puis elle se réfugie dans mes bras écoutant mes conseils.

— Le temps que j'aille surfer, vous n'ouvrez à personne.

D'un signe de la tête, ma frangine me l'assure, alors je retourne vers la table pour embrasser ma petite princesse sur le haut du crâne tout en insistant.

— Sous aucun prétexte. Ok ?

— Oui, tonton. Promis !

Cette gamine, c'est toute ma vie, ma frangine, c'est tout ce qui compte, et les savoir à l'abri me soulage lorsque je me dirige vers le couloir dont les portes bleu pâle desservent les piaules. Je m'empare de la combi dans la pièce que j'occupe au fond, puis je m'arrête sur la chambre de ma sœur, entrouverte. J'y vois encore ses quelques cartons pas encore déballés, et sur la table de nuit, ce putain de casque de pompier qui me broie le cœur.

Définitivement, j'ai besoin de me retrouver face à la plage, de sentir

l'océan remettre mes idées en place. Elles n'ont plus que moi, je ferai tout continuer à veiller sur elle, mais il me faut mon rituel, mes repères, mes vagues. Après une bise sur la joue de mes deux trésors, je m'apprête à sortir quand Ava me retient.

— Tu m'apprendras un jour, tonton ?

— Bien sûr, mais il faut grandir un peu. Mange tes céréales.

Je foule la terrasse abritée par l'avancée de toit et elle me retient d'une question poignante.

— Tu reviens vite, hein ?

— C'est promis.

Comme une grande, elle descend de sa chaise et court pour se blottir dans mes jambes. De son petit pyjama rose, elle laisse éclater son inquiétude.

— Tu nous laisses pas ?

— Jamais, ma libellule. Jamais de la vie.

Sa crainte me tord l'estomac, je l'embrasse fort et lui conseille de retourner à l'intérieur, c'est plus prudent. Avancé sous les deux palmiers qui délimitent le jardin et la rue, je regrette presque d'aller surfer, mais c'est ma manière de respirer. D'exister. De ne pas péter un plomb. Je contemple une dernière fois la façade bleu pastel bardée de bois et salue d'un signe de la tête le retraité qui habite en face. Il m'observe sans broncher. Petit homme sec aux cheveux blancs, un air de fouine sous ses verres fumés et un visage fermé. Aucune réponse, j'ai droit à un vent magistral, tant pis pour lui, je me rabats sur la portière de mon pick-up.

En route vers la plage, je n'ai que quelques minutes à conduire pour regagner le sable de Woonona, mais je me surprends à regarder plusieurs fois dans le rétroviseur, fixant le petit vieux étrange sur son trottoir. Mon vieil Holden toussote devant le panneau « voisins vigilants », l'océan aux scintillements mordorés s'étend devant moi sous un soleil ascendant, les vagues sont au rendez-vous, mais un

mauvais pressentiment m'envahit avant que je ne me gare en front de mer. Une intuition assez puissante pour m'empêcher de tirer le frein à main, un truc qui me chuchote de faire machine arrière, une sorte d'urgence impalpable qui me pousse à amorcer un demi-tour en crissant des pneus.

Rebroussant chemin, ma méfiance enfle et je remonte vers le quartier résidentiel aux abords de Bellambi Creek, j'accélère sur Kioloa Road et au moment où je distingue les deux palmiers, une berline noire me coupe la route. Une autre pile brutalement derrière moi pour me ternir en tenaille. Gyrophares et portières ouvertes, deux agents de police en tenue d'intervention braquent leurs flingues sur moi.

— Sortez du véhicule ! Les mains bien en évidence !

Mon cœur explose, l'adrénaline pulse dans mes artères et j'ai du mal à respirer calmement. Lentement, j'ouvre mon pick-up et laisse mes mains en l'air, en signe de reddition. Un troisième poulet rapplique, je peux lire sur son uniforme « Australian Border Force ». *Qu'est-ce que foutent les fédéraux de l'ABF ici ?*

Pas le temps d'y réfléchir, une main ferme me plaque brutalement sur le capot, on me passe les gourmettes pendant qu'un type en costume ajuste les manches de sa veste tout en venant vers moi. Un grand métis, aux gestes lents, très sûr de lui lorsqu'il se présente.

— Agent du bureau de l'immigration, Brant Millcox. Je crois que nous avons des choses à nous dire.

Je me débats, tire sur mes liens, mais un des flics plaque encore ma tête sur la carrosserie.

— Qu'est-ce que vous voulez, putain ? Bordel, vous me faites mal !

— Deaken Corton, vous allez devoir nous suivre.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Mes questions restent sans réponse. Je gueule à m'en péter les cordes vocales devant un voisinage friand de grands spectacles. Et c'est là que la porte de ma maison s'ouvre pour me déchirer de part en part. Un

des fédéraux me contraint à avancer vers le véhicule de patrouille alors que ma sœur et ma libellule galopent dans ma direction.

Les larmes et les cris d'Ava me dévastent, Sienna hurle mon prénom et l'agent Millcox leur ordonne de rester à bonne distance.

— Je vous conseille de ne pas vous en mêler. Je m'occuperai bientôt de vous.

— Relâchez-le, je vous en supplie !

Les mains dans le dos, je me débats comme un lion, mais ils se mettent à trois pour me traîner vers leur caisse. Je ne peux pas me dire qu'on m'arrache à ma jumelle, que je serai loin de ma princesse, c'est inconcevable. Le fameux Millcox ajuste sa cravate, satisfait de son coup de filet, il arbore un sourire insupportable. C'est sans doute très con de ma part, mais quand je vois son air supérieur, quand j'entends ma nièce m'appeler à l'aide, de rage, je m'offre un coup de boule pour lui péter le nez. Le sang pisse sur peau foncée, je réalise que j'ai merdé, que ce geste ne va pas m'aider. Trop tard pour regretter.

— Embarquez-moi cette sous merde !

On m'étrangle pour me contraindre à courber l'échine et c'est un coup de semelle sur mon genou fatigué qui m'oblige à céder. Je cherche à ressortir, à bloquer la portière, mais je reçois une droite qui m'empêche de lutter. Depuis la banquette arrière, la détresse de ma libellule pourrait me provoquer un arrêt cardiaque.

— Ava ! Je suis désolé ! Je reviens bientôt ma puce !

Des « tonton » plaintifs et lancinants se plantent dans mon âme. Le visage dévasté de ma sœur me tue, et quand les portières claquent, lorsque les autorités se mettent en route, j'arrête pas de hurler le prénom de ma nièce en me dévissant la tête vers la lunette arrière.

Je ne vois que son petit pyjama rose au milieu de la rue, et son visage brisé, pleurant toutes les larmes de son corps alors qu'elle court désespérément pour me rattraper. Et j'en verse une, fauché par la terrible douleur de notre séparation quand elle s'écorche la voix en criant qu'elle m'aime.

Chapitre 6

Deaken



<https://youtu.be/i4hD8YjvS8M>

Captif dans une cellule de béton, je pourris sur une couchette bleue, remué par les sanglots d'Ava qui résonnent dans ma tête. J'ai la pommette qui brûle et je ne sais toujours pas pourquoi l'immigration me traite comme un fugitif de la pire espèce et encore moins pourquoi on me tombe dessus si violemment. J'imagine que ce putain de voisin brille dans l'art de la délation, mais le bruit sec du loquet de ma geôle met fin à mes réflexions.

Un strap sur le nez, l'air plus sévère que quand on m'a interpellé, le fameux Millcox se dresse sur le seuil. Il a tombé la veste, mais n'en reste pas moins strict, voire dédaigneux lorsqu'il pose son regard marron sur moi.

— Qu'est-ce que j'ai fait, bordel ? Je veux parler à mon avocat !

— Votre avocat ? Vous n'êtes pas dans une putain de série Netflix.

— Qu'est-ce qu'on me reproche ? Pourquoi je suis enfermé ici ?

Brant me toise de toute sa hauteur, tâte en douceur son petit pansement sur le pif et se racle la gorge.

— Votre visa a expiré.

— Pardon ? Non, non. Il y a erreur. Je suis encore couvert pour plusieurs mois !

— Ce n'était pas une question. Je vous le dis, vous êtes à présent en situation irrégulière.

— C'est impossible ! Appelez Indy... Euh, Indy Malone chez Deep Wave. C'était mon sponsor, et le visa qui en dépend court jusqu'à la fin de l'année.

— Ce n'est plus le cas, il est annulé. Vous êtes sous le coup d'une procédure d'expulsion du territoire.

Tranquillement, il dégaine son portable et le déverrouille alors que je sors de mes gonds.

— C'est du délire ! Depuis quand, bordel ?

— Depuis que je l'ai décidé. Le tout, assorti d'une interdiction de séjour pendant trois ans.

— Quoi ? Trois ans ? J'étais même pas au courant !

Décision aussi arbitraire qu'injuste, je n'ai jamais entendu parler d'une sanction aussi sévère.

— Peu importe. Vous voyez ce téléphone ? J'ai le numéro de votre bailleur. Votre propriétaire acceptera difficilement que vous hébergiez votre sœur alors que vous n'êtes pas en règle.

Tandis qu'il me souffle avec autorité que je vais être rapatrié d'office en Nouvelle-Zélande et que ma famille sera délogée dans les plus brefs délais, les images de ma sœur me hantent tout comme les promesses faites à ma libellule.

— Leur faites pas ça, ne m'arrachez pas à elles. Le père de la petite est mort dans les incendies, elles ont tout perdu ! Je veille sur elles.

— Plus maintenant. Vous rentrez au bercail.

— Il doit bien y avoir une solution, merde !

J'enfouis mon visage entre mes mains, l'envie de finir ce que j'ai commencé avec son nez me démange, mais une voix de femme s'invite à la fête et une silhouette d'une élégance folle pousse doucement la porte. C'est une rousse, dans un tailleur noir, le regard dissimulé derrière une monture solaire de luxe. Cette femme tient une enveloppe en papier Kraft et un dossier sous son coude.

— En effet, il y en a une.

Son visage fin aux traits froids se tourne vers Millcox, l'agent fédéral la salue d'un mouvement de la tête.

— Merci Brant, vous pouvez nous laisser.

— Tracey, je suis juste à côté si besoin.

Le métis psychorigide s'éclipse et cette inconnue au brushing parfait semble me scanner de la tête aux pieds avant de se présenter.

— Tracey Spicer, ravie de vous voir. Vous savez, Brant est un vieil ami. Levez-vous s'il vous plaît.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Debout, faite un tour sur vous-même. Lentement.

Au point où j'en suis, je réalise que la tactique du coup de boule n'a fait qu'aggraver mon cas, alors je dégage mes tiffes qui pendent sur mon visage et obéis tout en demandant à quoi rime cette mascarade. Elle abaisse ses lunettes, ses yeux sombres me scrutent, puis elle m'intime de revenir sur la couchette. Nonchalamment, elle jette l'enveloppe à côté de moi, puis reprend, un peu désinvolte.

— Ça doit être difficile de tout perdre : les sponsors, la gloire, le droit rester dans ce pays ?

— Je croyais que vous aviez une solution ?

— Si mes renseignements sont exacts, vous êtes à 28 ans un ex-champion sur le carreau après avoir connu le sommet. Mademoiselle Malone... Indy, il me semble... s'est détournée de vous très peu de temps après l'arrêt brutal de votre carrière. Ai-je tort ?

— Vous allez dérouler tout mon pédigrée et mes déceptions sentimentales ou vous comptez me dire comment je peux me sortir de cette merde ?

— Vous avez même tourné une publicité, n'est-ce pas ?

— C'était avant. Quand j'avais un sponsor.

Une vie. Une « petite amie ». Et un putain de visa en règle aussi. Un blanc s'installe, et je cherche à comprendre ce que cette bonne femme attend de moi.

— Pourquoi toutes ses questions ?

Elle s'adosse à la porte, puis croise les bras, je commence à être saoulé des sourires australiens en ce moment.

— Pas trop dur à avaler de vous être fait avoir, puis jeté comme un paria ?

— Faut croire que dans ce milieu, tout le monde se sert de tout le monde.

— On dirait bien...

— Et donc ? C'est comme ça que vous traitez les gens ? En les humiliant avec un interrogatoire avant de les reconduire à la frontière ?

— Je ne suis pas du bureau de l'immigration, mon cher Deaken.

— Et vous êtes qui ?

— Appelez-moi Tracey. Je suis celle capable de vous proposer un marché.

— Un marché ? Quel genre de marché ?

— Un contrat qui pourrait vous permettre de rester ici. D'abord provisoirement, puis durablement, auprès de Sienna et d'Ava.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi en échange ?

— Ouvrez l'enveloppe.

Entre mes doigts, des photos d'une gonzesse plutôt jolie, une blonde avec des rastas. Un petit nez mutin, des yeux bleu marine, silhouette fine, fragile.

— C'est qui ?

— June. June Stubborn. Consultez les documents, vous trouverez tout

ce qu'il y a savoir sur votre cible.

Curieux, mon regard s'attache aux nombreuses notes, voilà le topo : une célibataire, amoureuse des animaux. 24 piges, vivant à Woonona. Il y en a une tartine à son propos, mais je tique sur le terme que Spicer vient d'employer.

— Comment ça ma « cible » ?

— Je vous demande de la piéger.

Entre les quatre murs de cette cellule, mon rire désabusé rebondit, c'est un non catégorique.

— Non, non, je piège personne. J'en veux pas de votre « cible ».

— Vous devriez y réfléchir plus sérieusement avant de vous prononcer.

— Je veux juste rentrer auprès de ma sœur et de la petite, pas qu'on se serve de moi.

— Pourtant, il me semble que vous êtes bien placé pour savoir que tout le monde se sert de tout le monde, non ? Il serait temps d'en profiter, pensez à votre nièce, elle est tellement mignonne...

Mon œil s'amarre à l'une des photos du dossier, un cliché où cette jeune femme paraît sensible, un peu triste, mais loin d'être vilaine. Je m'accroche à Ava. Je m'accroche à Sienna.

— Quel genre de piège ?

— Vous devez la séduire.

— Pardon ?

Les talons aiguilles de la rousse arpentent lentement la cellule, elle caresse le mur fissuré et se poste devant moi avant de me répondre sans élever la voix.

— Non seulement vous devez la séduire, mais en plus, vous devez la persuader que vous êtes en couple avec elle depuis plusieurs mois.

Mon torse laisse échapper un ricanement aussi dingue que ce projet, j'abandonne l'enveloppe et toutes ces conneries.

- Ok, vous me faites marcher. Vous vous payez ma tête ?
- Je suis très sérieuse.
- Comptez pas sur moi.
- C'est dommage, vous étiez prometteur.
- Vous vous êtes mal renseignée... Je suis pas capable de faire ça.
- C'est fâcheux.

Ça tourne en boucle dans ma tête. Débarquer chez une nana, lui faire « coucou, c'est moi ! » et lui retourner le cerveau jusqu'à ce qu'elle craque, très peu pour moi. *C'est complètement dingue !* Pourtant la rousse ne se démonte pas.

- Votre visa aurait pu être prolongé. Mais j'accepte votre choix.

Cette phrase pèse dans la balance, je ne peux pas dire le contraire. Sans chercher à argumenter davantage, face à mon silence, elle s'empare de l'enveloppe, range toutes les notes, ses Louboutin claquent jusqu'à la porte et ça ressemble à un couperet.

- Alors, je laisse Millcox reprendre la main. Bon courage.

Fin de la négociation, je sens mon cœur s'accélérer. La porte s'ouvre et elle lâche, l'air de rien, qu'elle est suffisamment renseignée pour savoir que 250 000 dollars ne se refusent pas dans ma position actuelle. *Mon visa. De l'argent. Ma nièce. Ma sœur.* Je ne peux pas la laisser filer.

- Attendez !

Elle se fige. Si je m'en fie à la ligne de son cou, même si elle est de dos, je devine qu'elle sourit. La fameuse Spicer referme délicatement la porte, mais ne se retourne toujours pas. Une part de moi se focalise sur le blé qui me permettrait de reloger ma frangine et ma libellule, une autre se sent prise au piège. Je sens que je vais le regretter, mais je soupire avant de me lancer.

- Dites-m'en plus à son sujet...

Chapitre 7

June



https://youtu.be/uhHGuDwq_OQ

À la même période, bien avant le coup de fusil...

Assise dans l'infirmierie, un bébé kangourou dans mes bras, j'ai les yeux rougis en préparant la pipette de Pistache. Privé de sa mère, il est nourri au biberon, ce petit pensionnaire ne se doute pas une seule seconde que tout est en train de s'écrouler. J'ai du mal à réprimer mes sanglots quand ses minuscules pattes se posent sur la seringue. Il tète et me fixe avec ses yeux adorables, mon cœur se soulève, parce que j'ai encore les mots du comptable à l'esprit. « *Le dépôt de bilan vous attend si vous ne rectifiez pas le tir* ».

Lorsque j'embrasse sa fourrure à poil court, une larme se pose sur son museau. L'expert des chiffres m'a demandé de faire un nouveau sacrifice et c'est un crève-cœur. Je bosse sans compter mes heures, je me bats chaque jour pour que le Refuge tienne bon, et chaque nuit pour que mes cauchemars ne prennent pas le dessus, mais c'est insuffisant visiblement. Pistache rejoint les siens et j'ai besoin de me retrouver seule, de faire le point sur ce que je suis capable de concéder pour ne pas être obligée de m'en remettre au pire.

Le regard larmoyant, je remonte les allées en contemplant ce sanctuaire menacé et mes bébés qu'il me faudra vendre ou transférer dans des Zoos si je ne trouve pas de solution. Tirant sur mes dreadlocks, je cherche à y voir clair, j'écrase une nouvelle larme et mon souffle tremble un peu devant cette caravane hideuse sous les arbres. Un mobile home miteux, d'un beige horrible, je vis dans une satanée boîte de sardines vieillotte, je n'arrive pas à croire que je sois tombée si

bas. *Au moins j'ai un toit, heureusement que Buddy me loge gratuitement. Ce n'est que temporaire...*

Sur la seule lueur de gratitude que je parviens à éprouver, la porte grince à l'ouverture, et lorsque je pénètre dans cet intérieur hors d'âge pour m'y réfugier, je m'effondre à table, cédant sous le poids de l'effort qu'on me demande de fournir. Virer Bianca, écrémer l'équipe ou mettre la clé sous la porte. *Je ne peux pas, c'est trop me demander.*

Sentant l'angoisse opprimer ma poitrine à l'idée de mettre à la porte ma meilleure amie, je sèche mes joues, mets la main sur un stick d'herbe à peine entamé dans le cendrier et je me le rallume histoire de m'autoriser une bouffée ou deux. Juste de quoi m'apaiser, avant de prendre le téléphone et contacter le comptable de vive voix.

— Mademoiselle Stubborn ? Vous avez trouvé le moyen de changer le fusil d'épaule ?

— Oui... J'ai réfléchi... Supprimez mon salaire.

— Excusez-moi ?

— Ne me versez que le strict minimum.

Au point où j'en suis, je préfère encore me priver de thune que d'annoncer à Bianca qu'elle est au chômage.

— J'espère que vous serez vite indemnisée suite aux incendies, votre situation personnelle va devenir très vite ingérable.

— Je l'espère aussi.

Le regard dans le vague, je raccroche, soulagée, mais plus que jamais dans le creux de la vague. C'est dans un soupir de désespoir qu'on toque à ma porte, la voix aigüe de mon amie met un terme à mes lamentations.

— Patronne ?

— Oh, pitié, ne m'appelle pas comme ça...

Prudente, elle s'invite dans mon bungalow qui craque de toute part alors que je cherche la force de ne pas m'effondrer devant elle.

— Ça va ? Tu as pleuré ?

Aussitôt, elle se précipite pour m'offrir une accolade qui réchauffe le cœur. Difficile de ne pas sentir les sanglots monter, mais je me fais violence pour la rassurer.

— Ce n'est rien, ne t'inquiète pas.

— Sûre ? Ça sent l'herbe, c'est mauvais signe en général.

Je renifle une dernière fois, lui répète que tout va bien et retrouve mon rôle de responsable. Je refuse qu'elle sache à quel point l'avenir est bouché, elle est mon meilleur élément, la seule sur qui je peux vraiment compter.

— Tiens, tu as du courrier.

Cherchant toujours à décrypter mes émotions, elle me tend l'enveloppe et soupire.

— J'espère que ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Tu veux que je reste un peu avec toi ?

L'expéditeur n'est autre que la compagnie d'assurance. Il y a ma vie qui se joue dans cette lettre. *Pourquoi un courrier, pourquoi ne pas m'appeler directement ?* L'onde glacée d'un mauvais pressentiment s'empare alors de mon ventre, la gorge trop nouée pour lui répondre, je me contente de nier d'un signe de la tête. Bianca n'insiste pas et m'abandonne face à cette réponse qui peut tout changer. L'acte final de mon dossier pour les incendies, impossible de ne pas trembler en déchirant le papier.

Le bruit de la nature s'efface, il ne reste que mes battements cardiaques, mon regard glisse de ligne en ligne et mon cœur martèle à chaque mot. L'espoir d'être indemnisée suite à la catastrophe naturelle qui a meurtri le pays ainsi que bien des vies disparaît noir sur blanc. « *Nous sommes au regret de ne pouvoir donner une suite favorable à votre demande.* » J'ai envie de pleurer parce que la solution provisoire du mobile home s'annonce comme tristement durable. Je ne toucherai pas un dollar pour ma maison en cendres.

Victime d'injustice, laissée pour compte sans motif valable, je cherche le numéro de l'agence dans le papier entête, et les appelle illico pour faire valoir mes droits. « *Tous nos conseillers sont actuellement en ligne.* », c'est inacceptable. J'ai besoin de réponse, il faut qu'on m'explique, il y a forcément une erreur.

Et c'est furieuse que je me rends vers mon fourgon. Parce que je vais planter la tente là-bas s'il le faut, ils vont m'entendre et je ne repartirai pas sans avoir bataillé bec et ongles. La portière du van claque, *ça va gueuler !*

Chapitre 8

June



<https://youtu.be/ycb1u91fNFc>

Aux abords du golf de Woonona, le van mord le parking blindé des assurances Coal Mines. À la manière dont je tire le frein à main entre les voitures bon chic bon genre financées par nos cotisations de pauvres assurés, le type devant moi comprend qu'il va y avoir du sport dans les jolis petits bureaux de cette bande d'escrocs. Palmiers, devanture cossue et panier de crabes derrière ces portes que je pousse brutalement. Remontée comme une pendule, je me rue sur l'accueil avec mon courrier en main. Prête à bondir sur la secrétaire.

— Je voudrais voir la personne qui m'a envoyé cette lettre.

— Bonjour, malheureusement, toute l'équipe est en réunion de crise.

— La vraie crise vous allez la connaître ici et maintenant si je ne vois pas mon conseiller tout de suite !

En dépit du ton qui monte, je crois qu'elle devine à mes yeux bouffis par le désespoir l'urgence de ma situation.

— C'est à quel sujet ?

— Au sujet des sommes que je ne verrai jamais !

Arrête de regarder ma coiffure ! Je fais glisser le papier reçu sur le comptoir d'un geste sec et ne peux m'empêcher de faire rouler mon collier entre le pouce et l'index en lorgnant les couloirs déserts. Celle qui n'a jamais vu de dreadlocks de toute sa vie de standardiste quitte sa chaise avec mon document dans les doigts.

— Je vais voir s'ils ont bientôt terminé. Vous pouvez patienter dans la

salle d'attente s'il vous plaît ?

Je me vois mal défoncer les portes bordeaux et retourner un à un les bureaux, alors j'abdique et échoue sur l'enfilade de banquettes entre deux pots de fleurs factices. Glacée par la climatisation, je suis pourtant en ébullition. Chaque seconde me paraît durer un siècle, je fixe l'heure sur mon téléphone, songe au comptable, au Refuge, à un futur dont l'horizon s'obscurcit.

— Mademoiselle Stubborn ?

Je redresse la tête d'un coup au son de la voix d'un homme. Cheveux gominés, raie bien visible, chemise cintrée et sourire de requin en accord avec ses yeux de fouine, je range mon cellulaire et me lève d'un bond devant mon conseiller.

— Vous allez l'air surpris de me voir. Vous pensiez que j'allais me contenter d'un courrier m'expliquant comment me passer de la moindre aide de votre part ?

Il se frotte les mains nerveusement, visiblement gêné de l'esclandre en préparation alors que ses collègues se dispersent dans le couloir derrière lui.

— Vous voulez venir dans mon bureau pour en discuter au calme ?

— Je veux surtout que vous m'expliquiez comment se fait-il que ma demande soit rejetée ? Et qu'on ne daigne même pas prendre trente secondes pour me l'annoncer de vive voix.

— Bien sûr, bien sûr... mais, vous savez... il s'agit peut-être d'une réponse automatique venant du siège. Vous me suivez à côté, on va regarder ce qu'il en est ?

N'ayant pas d'autre choix que d'accepter l'invitation, je m'engouffre dans son espace de travail. Avec ma paperasse en main, il s'installe à son poste et pianote sur son clavier. Assise à mon tour, je déglutis et murmure pour rappel que mon père est client ici depuis des années, que ce refus sans motif valable est un scandale.

— J'en ai bien conscience Mademoiselle Stubborn, mais je ne décide

pas seul, je vais voir ce qui bloque exactement sur votre dossier.

— Vous m’aviez bien dit quelques semaines après les incendies que vous alliez couvrir la perte de ma maison, pas vrai ?

Il opine du chef pour le confirmer. Au bout de quelques clics, monsieur assurance fronce les sourcils et son attitude à mon égard change du tout au tout.

— Eh bien, on dirait que nous avons notre réponse...

— C’est-à-dire ?

— Nous ne pouvons pas vous indemniser deux fois pour le même sinistre, tout simplement.

D’un air suffisant, il fait glisser mon courrier jusqu’à moi, lance l’impression du rapport généré et ferme la fenêtre de son ordinateur, comme si le sujet était balayé d’un clic droit.

— Euh... Je... Non, mais comment ça deux fois ?

— Nous avons viré le mois dernier la totalité de vos indemnisations.

Un rire écoeuré m’échappe, je lui assure ne pas avoir touché un centime. Il s’incline vers l’imprimante, me tend le bout de papier et croise ses mains. Fin de l’empathie, pour lui, il n’y a pas de débat.

— Le virement bancaire a été exécuté au profit du co-souscripteur, Phil Rhodes.

— Phil ? Quoi ? Mais...

Quelle ordure ! Mon ex a empoché le pactole. Et le pire, c’est que je ne suis qu’à moitié étonnée.

— Mais pourquoi lui ? C’est du délire !

— Ce sont ses références bancaires qui figurent dans le dossier.

— Non, mais c’était ma maison ! Chez moi !

— Mais visiblement, c’est son contrat. C’est lui qui a demandé à rajouter toutes les garanties au bon moment. On peut dire que votre

conjoint a eu le nez fin.

— Ce n'est plus mon conjoint ! C'est une histoire de fou !

— En tout cas, c'est son compte en banque. Vous avez une autre question, ou tout est clair pour vous ?

*

[T'es un bel enfoiré ! Si tu savais comme je te déteste ! Tu t'es bien servi de moi, t'es content ? Rappelle-moi ! Rappelle-moi putain !]

Dans mon fourgon, sur ce parking, je ne suis plus la même. Simplement une cliente éconduite, victime d'abus de confiance, de manipulation. Et ce pauvre SMS fleuri qui reste sans réponse n'a rien pour m'apaiser. *Je suis foutue, foutue, foutue !* Le poing serré, je cogne sur le volant, tape des pieds, m'arrache les cheveux. Il a eu ce qu'il voulait, Phil fait le mort et ça m'exaspère au plus haut point. Je ne sais même pas où le trouver à présent, il doit fêter sa victoire avec une pétasse siliconée du côté de Brisbane. Ma seule porte de sortie est condamnée, je n'ai aucun recours si ce n'est de continuer à survivre. Des larmes de rage sur mes joues, le souffle court et douloureux, je le jure devant Dieu... Si je m'en sors, je ne ferai plus jamais confiance à qui que ce soit. Surtout pas à un être humain doté d'un pénis.

*

Une semaine avant de tirer sur un parfait inconnu...

Un bourdonnement assourdissant ricoche sous mon crâne prêt à exploser. Une goutte écarlate s'écrase à mes pieds, puis une autre. Coincée dans l'angle d'une cage, je suis tétanisée, abasourdie, tout est sourd et confus, j'ai du mal à respirer. Deux soigneurs sont dans l'angle opposé, maîtrisant un koala furieux et fraîchement débarqué dont les cris stridents couvrent les questions de Bianca paniquée. Baissant mes yeux vers ma clavicule en sang, je peine à réaliser, j'en reste bouche bée, l'animal vient de m'agresser et j'ai l'impression de succomber à un malaise.

On me tire de force hors du box, je sens sur ma joue les tapes à répétition de mon amie, et la main puissante du vieux Buddy qui me

soutient jusqu'à l'infirmierie. Je reprends peu à peu mes esprits, on me donne un verre d'eau, on m'invite à respirer. Je m'attache au visage à la peau mate de Bianca qui semble encore effarée.

— June ! Réponds-moi, que s'est-il passé ?

Je déglutis, cherche mes mots, mais tout s'embrouille. La vérité, c'est que je ne dors plus depuis le verdict de l'assurance. Je tire sur la corde, je manque de vigilance, de discernement. Et avec Jack l'Éventreur, la moindre erreur se paye cash.

— Je... Je suis désolée... On... On ne s'en sort plus... Je... Je ne sais plus ce que je fais...

Elle écrase une larme qui roule sur ma joue tandis que Buddy prépare des gazes imbibées d'antiseptique. Sous sa casquette usée, son visage buriné par les nombreuses années au service de la faune laisse paraître une tendresse qui me touche et qui m'apaise, à l'instar de la plaie qu'il compresse.

— Tu t'inquiètes beaucoup trop, il faut que tu te reposes.

Son regard sage et gris cherche à me convaincre, mais tout le monde le sait à présent : l'avenir du Refuge est compromis. La peau à vif de ma clavicule est recouverte. Bianca me donne un comprimé pour la douleur et abonde dans le sens de mon grand-père de cœur.

— Buddy a raison, cocotte. On va tout donner, tu peux compter sur nous.

Alors que l'équipe referme le box et que les hurlements de Jack cessent, Bianca s'éclipse pour donner quelques consignes aux soigneurs et Buddy m'aide à renfiler ma chemise en lambeaux, à l'image de ma vie et des finances du parc. C'est là que je craque entre ses bras.

— Je suis tellement désolée, Buddy. Je ne peux pas racheter tes parts...

— Rien ne presse, jolie fleur.

— Je ne sais plus quoi faire...

— Tu as déjà donné beaucoup. Tu vas te vider la tête... et te ressaisir.

Dans mon silence, un spasme terrible secoue ma poitrine. Je crois qu'il voit bien que je suis au bout du rouleau.

— J'ai conscience que les choses sont difficiles pour toi en ce moment.

Il me redresse, effleure mes joues humides de ses pouces fripés, mais doux, tout en murmurant qu'on finira par trouver une solution. J'aimerais tellement qu'il ait raison. Il extirpe de sa poche son éternel cure-dents qu'il coince entre ses lèvres puis me tend quelques billets.

— Je sais que la date approche, c'est la semaine prochaine si je ne me trompe pas ?

Reniflant, j'opine de la tête et me retiens de pleurer une énième fois. Parce que je n'ai même pas de quoi me rendre jusqu'au cimetière.

— Tiens c'est pour le motel, je sais que tu as besoin de te recueillir auprès de ta mère.

Chapitre 9

Deaken



<https://youtu.be/Mu3ofTCmA4s>

Revenons juste après le coup de fusil...

Premier round compliqué. Je suis resté quelques secondes sur la terrasse devant le mobile home fermé à clé. Les bras ballants, démuni et un peu vaseux, songeant à la réaction de June et au poids reposant sur mes épaules. Au terme d'un épisode totalement dingue, j'ai délaissé la verdure du parc animalier au cœur de Bellambi Creek pour retrouver l'air iodé de Woonona Beach. Il n'y a qu'une poignée de minutes en voiture séparant le coup de folie de ce matin à ce cadre rassurant où rien ne part en sucette – ou presque. Au numéro 11 de Kialoa Road, je claque la portière de mon vieux Holden dans un bruit sec qui ressemble à la décharge que j'ai prise dans le fion. *June et son fusil... une furie en dreadlocks et petite culotte, au cœur d'une tempête qui nous a secoués.*

J'aurais aimé trouver les mots pour la ramener à la raison, j'aurais voulu qu'on prenne le temps de discuter et mettre les choses à plat, ou du moins, qu'on parvienne à désamorcer ses craintes. Mais entre son caractère, son passé et l'étrangeté de la situation, c'était peine perdue. Finalement, je peux la comprendre... *Mais je n'ai plus un poil sur les poignets maintenant, juste deux bandes claires sur ma peau, c'est ridicule !* Dans ma tête, j'écrase les lignes galbées de sa petite poitrine, sa cicatrice sur la clavicule et je serre un peu trop fort dans mes mains le papier du cadeau que je tiens à offrir à ma nièce.

Sous un ciel bleu, je prends une profonde inspiration devant la petite Toyota de ma sœur, tout en fixant la bicoque pastel qui se cache derrière les deux palmiers, la plus petite de la rue. Pincement au cœur en foulant le gazon bien vert de ce quartier résidentiel à 800m de la plage, je chasse les images d'une interpellation musclée, cette descente de l'ABF qui me plonge de force en eaux troubles. Le voisin juste en face plante invariablement la tente, et si je n'étais pas encore groggy par la kétamine, j'irais lui expliquer ma façon de penser à propos des collabos de son espèce. Un ballon rose traîne le long de l'allée en pavés clairs, j'avance vers la façade bleu dragée qui dévoile la modeste terrasse que je connais par cœur.

Attiré par du bruit dans le jardin à l'arrière, je contourne la maison, me faufile le long de l'abri où elle garde précieusement mes planches de surf - ma toute première et la jaune, celle avec laquelle j'ai remporté mon dernier titre. Tendait l'oreille le long de la clôture en bois, je prends soin de ne pas piétiner les fleurs que Sienna a plantées. Enfin, je la vois à côté d'une brouette, sécateur en main, queue de cheval noire détonnant avec sa peau claire qui supporte mal le soleil.

— Toujours en train de jardiner ?

Penchée sur son massif, elle me répond sans se retourner, m'offrant la vue de son dos menu sous un débardeur corail et ses cuisses de grenouille dans un bermuda blanc.

— Ça m'évite de stresser, tu le sais.

— J'imagine que les habitudes permettent de ne pas perdre pied...

— Exactement et puis... je sais que ça ne va pas durer... Alors j'en profite.

Délaissant les végétaux après un dernier coup de ciseaux, elle retire ses gants et se retourne enfin pour me prendre dans ses bras. Il n'y a qu'elle pour me ceinturer sous les aisselles comme ça. Bruissement du papier cadeau sur ses omoplates quand je l'enlace à mon tour. Sienna, c'est exactement mon double, en version fine et fille. S'écartant légèrement, elle laisse ses paumes sur mes côtes pour me contempler

comme je le fais de mon côté. Nos yeux verts si ressemblants se croisent, ses lèvres m'adressent un sourire muet, mais réconfortant, surtout après ce qu'il vient de se passer.

— Alors ? C'était comment ?

— Étrange...

Ce n'est pas le premier mot qui me vient à l'esprit, j'aurais opté pour « violent », mais je refuse de l'inquiéter inutilement. M'inclinant afin d'être à sa hauteur, je plaque mon front contre le sien et m'empare de sa nuque pour rester figer comme on aime le faire. Entre l'espace de nos deux visages, il ne peut rien arriver, ces quelques millimètres entre l'arête de son nez et du mien sont un bouclier à l'épreuve des balles, un lien que personne ne peut nous enlever. J'en ai besoin et ma jumelle le sait.

— Deak, tu vas tenir le coup ?

— On n'a pas le choix, ni elle ni moi.

Ma sœur recule un peu, ses doigts abandonnent ma peau pour frôler ma joue, le long de ma barbe.

— Merci. Merci, merci pour tout. Vraiment.

Je la libère, elle se tient à la brouette en grimaçant un petit peu, ce qui m'inquiète quand elle pose sa main sur la hanche.

— Tout va bien ? On dirait une petite vieille...

— Peut-être une sciatique... Je sais pas ce que j'ai, depuis ce matin, j'ai une douleur à la fesse. Un peu comme si j'étais mâchée.

Eh bien on est deux. D'un signe de la main, elle balaye le sujet pour revenir à l'essentiel.

— Bon alors, dis-moi tout. Comment ça s'est passé à son retour ?

Une sorte de réflexe débile me pousse à observer le voisinage, les maisons cossues et les pelouses des gens qui n'ont rien à se reprocher, avant de répondre d'une voix étrangement basse.

— J'ai pris une fléchette anesthésiante dans le cul.

Heureusement que c'est Sienna parce que personne d'autre ne pourrait se foutre de moi de cette façon avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Je comprends mieux pourquoi j'ai mal à l'arrière-train ! Je suis sûre que tu l'as poussée à bout !

— Je fais ce qu'on me demande, point barre.

— Il y a peut-être l'art et la manière...

— Eh ! J'ai rien demandé, surtout pas à me faire tirer dessus ni à être dans les vapes.

— Il faut se mettre à sa place, elle traverse un moment particulier. Et puis tout ça est tellement « spécial »...

— Je dis pas le contraire, mais...

Nouveau coup d'œil sur ce qui nous entoure, alors que je cherche mes mots. Sienna m'oblige à la regarder en tirant sur ma barbe, un geste qu'elle seule peut se permettre.

— Mais quoi ?

— Si toi et moi, on avait shooté dans le fion de ceux qui croisent notre route à chaque fois qu'on a connu un moment « spécial »... beaucoup de gens marcheraient en canard.

— T'es bête ! Laisse-lui du temps... il faut qu'elle se remette d'aplomb... qu'elle accepte l'idée.

Je murmure que je saurais être patient, sans en être totalement certain alors que ma sœur me tient par la main pour me donner du courage vu l'aspect loufoque de la situation. Puis ses doigts s'immobilisent sur mes articulations et elle fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes poignets ?

— Oh, ça... Épilation gratuite. Pendant que j'étais sonné, elle m'a attaché à une table avec trois tonnes d'élastoplaste.

Un sifflement s'échappe de son petit corps, une note aigüe qui en dit long sur la complexité de June et les réactions dont elle est capable.

— Ah, ouais, quand même ! C'était sport !

Après un grognement qui valide ce triste constat, d'un mouvement réflexe, je caresse mon derme encore collant en cherchant à la rassurer.

— Je suppose que ça ira mieux dans quelques jours. Au fait où est Ava, elle fait la tête ?

— Non, du tout ! Elle est dans la chambre, elle n'a pas dû t'entendre arriver sinon elle t'aurait déjà sauté dessus !

Délaissant Sienna qui reprend la taille de son buisson, je me faufile dans cette maison où je me sens si bien, deuxième porte à gauche au fond du couloir, guidé par le son de la TV, je retrouve ma nièce, mon trésor. Petit bout de six ans maintenant, scotchée devant l'écran, les yeux brillants d'envie face à des images de vagues appétissantes, un reportage sur les surfeurs du moment.

— Aloha ma libellule ! Comment ça va ?

— Tonton !

Elle saute du plumard recouvert de magazines de glisse. J'ai l'impression de me revoir au même âge quand les murs de ma piaule étaient recouverts de posters de Kelly Slater. Je crois qu'on a le ride dans l'ADN. Avec ses yeux gris qui pétillent, son petit nez retroussé et les cheveux légèrement plus clairs que ceux de sa mère, cette gosse qui saute dans mes bras, me rappelle que j'ai bien fait d'accepter la proposition. Pour la tenir tout contre moi, pour savoir Sienna en sécurité, je serais prêt à tout.

— Qu'est que tu regardes de beau, ma puce ?

— Bah du surf pardi !

Un coup d'œil sur le bandeau en bas de la séquence me suffit à comprendre que c'est la finale Quicksilver Pro. Mon cœur se glace, pétri de nostalgie, heureusement qu'Ava joue avec mes cheveux pour

me ramener sur le rivage des choses essentielles.

— Ils sont plus longs que les miens !

— Ouais, mais toi, t'as deux boucles d'oreilles ! Tiens, j'ai un cadeau pour toi.

Ava retrouve le sol, la bouche bée, émerveillée devant l'emballage un peu froissé. Une rafale de mercis ricoche dans la pièce alors que je ne peux m'empêcher de bloquer la TV. Cette trajectoire au style anguleux, je la reconnaîtrais entre mille. Un bottom turn très serré au pied de la vague, exécuté par un nabot au crâne rasé, Slade. *Putain, c'est moi qui devrais être de l'autre côté du globe, pas ce connard. C'est moi qu'on devrait filmer pour aller chercher la lèvres d'une vague monumentale et claquer un Aerial qui couperait le sifflet à cette crevure.*

Alors que je fulmine, la petite fait des confettis du papier cadeau et s'extasie devant la combinaison en néoprène assortie à sa planche.

— Oh ! Ça y est ! Tu vas m'amener surfer ! Oh merci Oncle Deak' ! Merci, merci, merci !

— Elle te plaît ?

— Je l'adore ! Je peux l'essayer ?

— Bien sûr, file ma libellule.

Pudeur de petite princesse oblige, elle s'éclipse dans le couloir pour enfiler son cadeau et je continue à me faire du mal, les yeux rivés à l'écran. On bascule sur l'interview de celui que j'ai toujours surpassé en tout point, son sourire factice et surfait m'horripile. *Regarde-le, il s'écoute parler.* Maintenant que je ne suis plus dans le circuit mondial, il se pavane aux côtés de l'autre pétasse à la peau dorée. Seins refaits en même temps que ses lèvres, cheveux tirés à l'image de son lifting, Indy dégouline de suffisance dans son maillot noir et blanc, en massant l'épaule de son poulain, le marketing c'est important. *Va te faire foutre !*

C'en est trop, j'éteins la TV. Une chance que le rayon de soleil de ma vie revienne dans la peau d'une graine de championne.

— Elle est trop belle !

Mimant du pouce et de l'index un « perfect », j'acquiesce en accompagnant le geste d'un clin d'œil.

— On y va tonton ? Steuplait, steuplait, steuplait !

— Non, pas aujourd'hui, petite libellule.

— Alleeeeez quoi !

— Je peux vraiment pas. Un peu de patience...

— C'est pas du juste.

Quand elle comprend qu'il n'y a rien à négocier, j'ai droit à sa mine de boudeuse professionnelle, je pose ce foutu genou douloureux à terre et lui fait une promesse.

— Demain, je te le jure.

Demain, c'est loin quand on a six ans. Alors j'insiste.

— Je te donnerai toutes mes astuces. Promis, juré.

— Tu restes avec nous un peu ? Dis, oui steuplait !

J'aimerais tellement, mais je ne peux lui offrir qu'une deuxième déception. Avec un sourire tendre, je secoue sa tignasse et caresse sa joue avant de me relever en grimaçant.

— Non, j'ai du travail, ma puce.

— Oooh, noooooon.

— Sois sage avec maman.

— Tu vas sauver des gens ?

— J'espère que je n'aurais personne à sauver aujourd'hui...

Depuis le couloir, j'entends la TV qui reprend du service, et je longe ses murs familiers en m'arrêtant sur la chambre où dort ma sœur. La fenêtre donnant sur le jardin me permet de la voir heureuse, apaisée, concentrée sur ses plantes. C'est tout ce qui compte, elle a droit à un peu de bonheur. Et j'en prends pleinement conscience quand mon œil

quitte les rideaux transparents pour inévitablement s'arrêter sur la table de nuit où le casque de pompier prend toujours la poussière. Une relique appartenant à mon beau-frère qui met mon cœur en miettes avant que je ne me casse d'ici.

*

Sable chaud, rouleaux constants, quelques intrépides à l'eau et des silhouettes de touristes se dorant la pilule à proximité du poste de secours : voilà mon bureau. D'un pas pressé, je rejoins la cabane surplombant la plage et remarque que le véhicule de patrouille est déjà parti, l'équipe doit probablement effectuer sa tournée ou intervenir pour une urgence. Dans la chaleur de notre quartier général, je m'empare de mon t-shirt jaune et rouge sur le portemanteau, puis je me saisis de mes jumelles alors que Dany est à son poste sur le balcon. Vautré en équilibre sur une chaise, les pieds croisés sur la rambarde, surveillant la baignade avec une rigueur discutable - si j'en crois sa partie de Candy Crush sur son portable.

— Ça bosse dur, apparemment.

— C'est calme ce matin, boss.

Plus qu'un collègue, cette feignasse incorrigible est mon meilleur ami. Enfin, c'est le seul que j'ai, pour être exact. Un branleur au grand cœur, pas bien épais, mais aimé de tous les secouristes qui bossent avec nous. Je prends sur moi pour étouffer mon envie de secouer ce gentil tire-au-flanc, préférant consulter la météo et les marées sur le poste informatique.

— Les filles sont parties il y a longtemps ?

— Elles ont pris le buggy il y a un petit quart d'heure, on a eu un appel du côté de la baie.

— Grave ?

— Un mec qui s'est méchamment taillé sur un rocher.

— Je vois, classique...

D'un coup de jumelles, je parcours l'eau et balaye la plage à la

recherche de la moindre anomalie. Rien à signaler.

— Deak'... en parlant de tailler... T'aurais pas vu mon couteau par hasard ?

— Tu l'as oublié hier soir.

— Cool. Je suis rassuré.

— T'oublie toujours tout.

— T'es un chef, heureusement que tu veilles au grain. Tu me le files ?

— Je l'ai laissé chez June.

— Alors ? Elle est comment ?

Je me tais. Inutile de me taper un remake d'une matinée mouvementée, je me contente de lui souffler que je ramènerai son couteau demain en me passant du moindre détail. Je laisse le soleil me réchauffer, je me fais violence pour oublier mes mains bandées, le fusil dans le mobile home, toute cette scène qui ne fait pas honneur à ma « cible ».

— Mec, t'as l'air tendu.

Son regard chocolat cesse de scruter les bonbons alignés sur les pixels pour me sonder, mais j'attache le mien à l'écume léchant les jambes des mômes jouant aux raquettes. C'est insuffisant pour qu'il me lâche la grappe.

— T'as besoin de parler ?

— Non, c'est bon.

— Vous vous êtes pris la gueule dès le début ?

— Fais ton job. Laisse-moi digérer.

Il arrête son jeu à la con et quitte enfin sa chaise : instant de grâce, Dany se met en mouvement, c'est assez rare pour le souligner.

— Au fait, tant que j'y pense... Y a un type qui est passé ce matin, très tôt. Il voulait te voir.

— Me voir ? Moi ? Pourquoi ?

— J'en sais rien, mais dans le genre tendu, il était pas mal non plus.

— C'était qui ?

Je sens mon bide se nouer en lui demandant des précisions. Surtout quand il me le décrit : un métis dans un costume très strict, l'air sévère, une bosse sur le nez.

— Le gars, on aurait dit un Men In Black. Un certain Brant quelque chose... je l'ai noté pour pas oublier.

Il fouille dans son casier et retrouve son bout de papier alors que le sol se dérobe sous mes pieds.

— Brant Millcox, c'est ça ! Ça te dit quelque chose ?

Le soleil a beau être haut, je suis soudainement glacé. Ce nom me fout une pression pas possible, j'imagine qu'il veille à me tenir en laisse pour le compte de la rousse. Mais cette tension n'est rien à côté du message que je reçois sur mon téléphone tout de suite après. Un SMS anonyme qui me rappelle à l'ordre en quelques lignes.

[Très bon début, belle entrée en matière. Jusqu'ici tout est sous contrôle. Continuez.]

Chapitre 10

June



<https://youtu.be/XlsoyRORGgg>

Après le coup de fusil, une fois que Deaken est parti...

Son visage rassurant au sein du cabinet couleur crème tranche avec l'anxiété qui me gagne. Sa figure ovale surmontée d'une monture fine m'a toujours inspiré confiance, et aujourd'hui plus que jamais, j'en ai grand besoin. Les années n'ont pas d'emprise sur docteur Stewart - à moins qu'il ait toujours eu une cinquantaine d'années. Je peine à calmer les mouvements nerveux de ma jambe, je me ronge les ongles en me faisant un sang d'encre alors que ce chauve très consciencieux consulte mon dossier. Dans son bureau, l'attente est interminable, je m'attache à ses rides qui esquissent un sourire bienveillant au milieu de ses meubles en bois brun.

— Alors, qu'est-ce qui vous arrive, Mademoiselle Stubborn ?

Je cesse de mordiller les petites peaux autour de mes cuticules et j'ai une furieuse envie de me rouler en boule sur ma chaise. *Par quoi commencer ?* « J'ai tiré sur un homme ce matin, c'est mon petit ami, en fait. Et il n'a jamais existé dans mon esprit alors que tout me prouve le contraire, jusqu'à Bianca qui me le certifie. » Pas terrible comme approche.

— Je... J'aimerais passer des examens...

— Curieuse idée. Mais encore ? Quel genre d'examens ?

C'est plus fort que moi, je m'enfonce dans le dossier, parce que la bombe qu'on a lâchée dans ma vie est si énorme que j'ai une trouille bleue de sombrer dans la folie.

— Vous me suivez depuis longtemps... Vous suiviez ma mère aussi autrefois... pas vrai ?

Il s'accoude sur son bureau, retire ses lunettes me souffle que c'est exact. L'estomac noué, un raclement de gorge plus tard, je poursuis en marchant sur des œufs.

— Est-ce que... Je sais que vous avez beaucoup de patients, mais... Est-ce que vous avez le souvenir que je vous ai parlé de mon nouveau petit ami ? D'un certain Deaken ?

Frottant son menton dans un silence déconcerté et déconcertant, il médite à cette question totalement barge.

— Je me souviens parfaitement de Phil, mais...

— Non, un autre. Un grand, très grand. Très...

Je dessine ses épaules carrées avec mes mains, mais je ne suis pas sûre de faire honneur à sa stature avec mes gestes débiles qui miment ses biceps.

— Brun, les cheveux longs avec une barbe. Ça ne vous dit rien ?

Le médecin peine à ne pas écarquiller les yeux et murmure un « peut-être » vachement perplexe . *Mon Dieu, ça y est, je passe déjà pour une tarée.* Avant de se prononcer, il se pare d'un air plus sérieux et s'attarde sur son ordinateur. Les trois clics les plus longs du monde en ce qui me concerne.

— Vous avez repris, il y a plusieurs mois, un moyen de contraception par voie orale, c'est noté juste ici. Il me semble que c'était dans le cadre d'une relation suivie. Est-ce que ces éléments répondent à votre question ?

Opinant de la tête, j' imagine que c'est un début, même si ça me détruit. Un élément de plus sous-entendant que j'ai eu un partenaire régulier. Un truc à ajouter dans la longue liste des phénomènes inexplicables depuis ce matin, parce que je n'en ai aucun souvenir. Ça veut dire que je suis complètement dingo ou que quelque chose a grillé dans mon cerveau.

— Vous allez trouver ça étrange, mais... est-ce que vous avez déjà vu des patients souffrant de perte de mémoire à propos d'un seul point particulier ? Une seule chose précise ?

— C'est-à-dire ?

Intrigué, il lâche sa souris et s'incline davantage pour mieux m'écouter lorsque je reprends.

— Je... À ce qu'il paraît... J'aurais purement et simplement oublié l'homme avec qui je vis. Du jour au lendemain. En un claquement de doigts.

Il semble se pencher sur la question en fixant la bibliothèque derrière moi puis prend une profonde inspiration.

— Cela arrive très souvent. Tous les jours, d'ailleurs.

Cette fois, c'est moi qui roule des billes effarées, un peu incrédule. Voire carrément sceptique.

— Ah bon ?

— Prenez ma femme, par exemple : 30 ans de mariage, et un beau matin, elle m'a rayée de sa vie avant que j'aie le temps de dire « ouf ».

Il se fout de ma gueule, en fait ?

— Je suis sérieuse, docteur. Je ne vais pas bien du tout et j'ai besoin de réponses !

— Pardon, je voulais détendre l'atmosphère, mais ce n'était pas drôle.

— Vraiment pas, non.

— C'était déplacé, excusez-moi.

Pince sans rire et humoriste à deux balles, il se ressaisit et m'invite à poursuivre en effaçant la moindre once de malice sur son visage. J'évite de me revoir en train de ligoter cet homme et je me lance.

— Je suis totalement paniquée pour être franche. J'ai... j'ai du mal à savoir ce qui est vrai ou pas, à comprendre comment une personne a pu disparaître de ma tête d'un coup, d'un seul.

Je vois bien qu'il fronce les sourcils, même s'il souhaite rester neutre. Effleurant le rebord de son bureau, il renoue avec le serment d'Hippocrate et prend enfin mon cas à bras le corps.

— Il existe en effet des amnésies partielles, psychogènes, rétrogrades ou lacunaires.

— Justement, je pense en avoir les symptômes. Comment on peut le diagnostiquer ?

— Tout dépend... Elles peuvent prendre une forme évolutive ou définitive, transitoire ou temporaire. C'est arrivé subitement ? Comment vous en êtes-vous rendu compte ?

— Eh bien... Je me souviens parfaitement de tout, d'absolument tout, sauf de lui. Comme s'il n'avait jamais existé jusqu'à ce matin.

— Si vous êtes certaine qu'il n'a jamais existé, c'est que c'est probablement vrai.

— Sauf qu'il y a toutes ces choses qui disent le contraire. Il connaît tout, il sait tout de moi, jusqu'au placard à couvert ! Même ma meilleure amie était choquée que je le menotte à la table.

— Vous avez menotté votre compagnon à une table ?

— Non, enfin... Je... Je me comprends ! Oubliez cette phrase !

Heureusement que je n'ai pas parlé du fusil ! Je me décompose, mes joues rougissent de honte. Et je vois bien que le regard du médecin change. Je déglutis, réalisant à ce moment précis que depuis cet « incident », j'ai étrangement imprimé chaque détail de son visage. Les nuances menthe fraîches de son regard orageux, sa barbe entretenue et taillée à la perfection. Un peu comme son corps. Viril, sec, un peu rugueux. *Comment aurais-je pu zapper un surfeur d'1m90 dans mon quotidien ?* Chassant cette question qui me hante, je continue pour ne pas perdre la boule.

— En fait... Je l'ai « découvert » en rentrant chez moi, je croyais avoir affaire à un cambrioleur, c'est une histoire de fou, docteur !

J'ignore s'il masque ses lèvres avec ses mains pour ne pas sourire ou si

c'est pour réfléchir sérieusement à mon trouble, mais j'ai l'impression d'être plus vulnérable que jamais. Plus stupide aussi. Complètement folle.

— Nous savons que vous avez subi plusieurs traumatismes par le passé, ce n'est pas rien.

— Vous pensez que les incendies peuvent jouer ?

— Ce n'est qu'une piste parmi d'autres hypothèses...

— Quelles hypothèses concrètement ? Docteur, j'ai quoi exactement selon vous ?

— À ce stade, je l'ignore. Vous avez reçu un choc sur la tête récemment ?

— Jamais de la vie.

— Des troubles de l'attention ? Des chutes de tension ?

— Non, rien de tout ça. Est-ce que ça pourrait être lié à... ?

Bon sang, je n'arrive même pas à le dire. Par chance, il prend les devants en se penchant sur mon dossier à l'écran.

— Il n'y a pas forcément de lien, rassurez-vous. Vous avez toujours des troubles du sommeil, Mademoiselle Stubborn ?

— Quelques insomnies. J'ai ce cauchemar qui revient encore et encore...

Toujours accoudé, il plonge dans ses réflexions, son menton se pose sur son poing serré, j'ai droit alors à un malheureux « Bien, je vois... »

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Plus j'y réfléchis, plus j'ai peur...

Une question prononcée la gorge nouée, je sens mes yeux se border de larmes, hors de tout contrôle. J'imagine que mon cas doit l'intriguer, il décroche le combiné de son téléphone et prend un air grave, une voix on ne peut plus sérieuse.

— Je contacte le service d'imagerie médicale pour vous faire passer

immédiatement un scanner, nous y verrons plus clair.

*

Allongée au centre de l'énorme cylindre blanc, j'ai bloqué ma respiration à plusieurs reprises, comme on me l'a conseillé. Je n'ai pas bougé, pas le moindre cil, jusqu'à ce qu'on m'invite à sortir de la pièce bardée d'électroniques en me demandant de patienter. Et que ce soit la tête dans le scanner ou sur cette chaise dans la salle d'attente, il n'y a qu'une paire de billes aux nuances de jungle qui me revient à l'esprit. Un regard troublant, à la fois tout à fait naturel, mais cachant une lueur qui m'a marquée au fer rouge depuis le petit déjeuner. Je pense à ce type avec les cheveux longs tout le temps, à son torse ondulant sous anesthésie, à ses lèvres tendres encadrées d'une barbe maîtrisée. Et surtout, à tout ce qu'il m'a dit. Mon esprit aurait fait un *reset* des derniers mois à son sujet et serait incapable de l'effacer à présent ? *Putain, mais qu'est-ce que j'ai dans la tête ?*

— Mademoiselle Stubborn ? C'est à vous, venez. Entrez.

Fébrile, je suis mon médecin dans son sillage pour m'installer à nouveau à son bureau. Retour à la case départ, avec l'espoir que les résultats apportent une réponse. *Faites que je ne sois pas timbrée.*

— Bien, les images sont nettes, on peut écarter toute rupture d'anévrisme, AVC, ou la moindre tumeur.

Il a dit tumeur ? Je n'avais même pas envisagé un cancer, *chapeau la véto !* Je me liquéfie en songeant à cette seule idée.

— Selon moi, il n'y a rien de décelable suite à vos examens. C'est une bonne chose.

— Pas d'hématome sous-dural, aucune hyperdensité ? Pas d'anévrisme ?

— Rien de tout cela.

— Donc mon cerveau va bien ?

— Il fonctionne parfaitement bien.

— On peut en déduire que je ne suis pas folle ?

Je n'aime pas la seconde d'hésitation qu'il s'offre avant de me répondre.

— Je vais vous prescrire des anxiolytiques, les mêmes que la dernière fois.

— Non. Je ne veux pas de traitements chimiques si possible.

— Je vous note aussi un dispositif à base de plantes, plus naturel. Vous aurez le choix.

J'admets préférer les végétaux aux molécules de synthèses tout comme je préfère les animaux aux humains en règle générale. Mais une part de moi hurle tout au fond de mon être « pourquoi une telle ordonnance ? »

— Et donc, si je comprends bien... La réponse thérapeutique à mon problème serait des antidépresseurs ? C'est ça votre solution ?

— J'ai eu le temps d'y repenser et de reparcourir votre dossier en attendant les résultats. Vous savez tout comme moi que depuis quelques années, cette période ne vous réussit pas...

Pas folle, mais perturbée, c'est exactement ce que ça veut dire. Il s'éclaircit la voix et m'explique ce que je sais déjà.

— En me replongeant dans votre dossier, tout ça m'est apparu clairement. Tous les ans, à cette même période, nous nous voyons, si mes informations sont exactes et si mes souvenirs sont bons.

— C'est vrai...

— Aux alentours de cette même date, les choses semblent très compliquées pour vous. N'est-ce pas ?

Incapable de répondre, j'ai les mots coincés dans la trachée et mon échine plie sous le poids de la vérité.

— Mademoiselle Stubborn, arrêtez-moi si je me trompe, mais n'y a-t-il pas eu un nouveau traumatisme capable de faire ressurgir vos mécanismes de défense psychique ?

Je déglutis, et de toutes mes forces, je veux tuer dans l'œuf l'unique larme qui voudrait sortir, le principal concerné ne le mérite pas.

— Si... Il y a eu ma rupture avec Phil.

— Et à quel moment est-elle survenue ?

Je ne sais pas si tout est lié, mais le docteur met le doigt sur une terrible vérité. À tel point que ma voix s'éraïlle parce que cette séparation pourrait expliquer les cases manquantes de mon esprit troublé.

— Ça va faire un an. Presque jour pour jour.

Chapitre 11

June



<https://youtu.be/PbAKMz-Lv7E>

Ordonnance en main, l'esprit encore fracturé, je presse le pas en sortant du centre médical pour traverser Princes Hwy et sa double voie au trafic fluide avant de m'abriter à l'ombre des stores offerts par les commerces. Sous l'enseigne bleue de la pharmacie, je franchis les portes vitrées pour m'engouffrer dans l'air conditionné et le silence qui tranchent avec les 30° de la rue animée. Et si la médecine fait officiellement de moi quelqu'un de tout à fait lucide sur le papier, il n'en reste pas moins que je reste totalement démunie et perturbée, avec un homme sur les bras, un sacré morceau de près de deux mètres que mon âme refuse d'identifier.

Dans les allées de parquet flottant sous les néons blancs, une marée humaine s'étend jusqu'aux caisses. L'enfilade de clients entre les protéines et les crèmes antirides m'apprend la patience et pour ne pas ruminer la boue de mon passé, afin de couper court aux allégations du docteur Stewart, je cède à la tentation d'une notification Facebook sur mon téléphone récupéré après le fâcheux incident du bungalow.

Histoire de tuer le temps, je me connecte à la page du Refuge dans l'idée de jeter un coup d'œil aux commentaires des clients. Quelques photos, des avis élogieux, un ou deux rageux qui ne trouvent pas le lieu assez prestigieux... Je passe outre les suggestions visant à améliorer le snack et ouvre mon compte personnel.

La queue diminue, j'avance un peu. Défilant mon profil à l'aide du pouce, je navigue dans mes derniers posts, je remonte mon mur comme on se repasserait le film de sa vie. Ce que me renvoie l'écran

frappe mon cœur à plusieurs reprises. Des photos de nous, d'un couple dont je ne sais rien. Le roc est sur plusieurs clichés, assis à côté de moi, grimaçant parfois, magnifique ici et là. Incroyablement photogénique. Sur les rives de Cataract River, on a l'air heureux, lors d'un pique-nique au Blue Lagon aussi, il me semble reconnaître un restaurant à Sydney où il prend la pose, même sa planche de surf fait partie de ma vie numérique... autant de preuves qui creusent le doute dans ma mémoire sélective.

À la lueur des faits, je me surprends à vérifier mon agenda comme ce mystérieux Deaken me l'a demandé. Là encore, le verdict est sans appel. De semaine en semaine, je découvre des rendez-vous planifiés avec lui, des escapades, des sessions de surf d'un petit ami fantôme. *OK, ça va bien se passer... il y a une explication, forcément. Je vais finir par avoir un déclic, par trouver ce qui cloche. Respire June...*

Triturant mon collier, je cherche les pièces manquantes de ce puzzle de dingue en me persuadant qu'il y a une logique à tout ça, et alors que je me rapproche des caisses, l'évidence me saute à la gorge. *Le pendentif... mon père !* On s'est vu pour les fêtes, c'est sûr et certain. Il m'a montré des photos de son trek à Larapinta dans les étendues désertiques de l'Outback. Je me souviens très clairement de nos discussions à propos des alligators et je peux m'accrocher à ça. Ce Noël s'est précisément passé ainsi et j'étais seule avec lui, c'est une certitude ou je ne m'appelle pas June.

Ni une ni deux, je compose son numéro pendant que la pharmacienne s'occupe de ma prescription. Je me heurte à sa boîte vocale, pendant qu'on dépose les boîtes de comprimés devant moi.

— Papa, c'est moi... J'imagine que tu es entre Mintabie et le désert Simpson toujours à la recherche d'opale. Dis, tu peux me rappeler quand tu as cinq minutes ? J'ai une question à te poser. C'est important.

J'ai hâte qu'il me le confirme incessamment sous peu et je règle mes médicaments avec mes dernières pièces de petite monnaie, une excitation grandissante, un sourire presque malicieux que personne ne

peut comprendre ici. Parce que si mon père ne me répond pas tout de suite, il me reste tout de même mon « papi » de cœur au Refuge, le vieux Buddy connaît ma vie sur le bout des doigts. Il sera capable en quelques secondes de poser un diagnostic clair sur cette fichue vérité.

*

Le parc tourne en demi-teinte, mais quelques visiteurs déambulent dans les allées et lorsque je tire le frein à main dans un nuage de poussière, je me surprends à lorgner ce satané mobile home avec une pointe d'appréhension. *Il aurait pu se passer un drame ce matin.* Sans attendre, je quitte mon petit fourgon pour marcher sous les flèches argentées perçant entre les feuilles des arbres qui protègent les touristes d'un soleil de plomb. L'enclos réservé aux émeus n'est plus très loin, juste derrière se trouve la cabane en bois de l'ancien propriétaire, mon héros. Un homme aussi doux que bon se cachant sous son éternelle casquette en jean. Buddy prend le soleil, assis dans une chaise de jardin qui doit avoir deux fois mon âge. Toujours son cure-dents au bord des lèvres, les mains croisées, l'air invariablement heureux lorsque je débarque.

— Bonjour Buddy.

— Et voilà la plus belle des fleurs. Comment ça va ? Tu reprends du poil de la bête ?

L'effort pour se lever lui arrache un bruit de gorge, je l'invite à rester assis et l'embrasse dans la foulée. En dépit de ses joues mal rasées qui accrochent comme du papier de verre, j'adore son odeur de grand-père. C'est l'homme à l'origine de ma vocation, mon maître de stage à l'époque, mon sauveur, l'ange qui veille sur moi et j'en ai bien besoin.

— Dis-moi Buddy, je peux te poser une question ?

— Tout ce que tu voudras. Assieds-toi, prends le temps de vivre.

Il désigne une chaise juste derrière la cabane, mais je préfère poser une fesse sur la table de camping en prenant soin de ne pas renverser sa bière.

— Qui a-t-il ? Tu as l'air tracassée ?

— Alors voilà... c'est... Ce n'est pas évident à formuler...

— Laisse-moi deviner. Il y a encore eu du rififi avec Deaken ? Inutile de me mentir, ton nez va pousser comme Pinocchio.

Ok, il vient me faucher en plein élan. Alors qu'il mâchouille son cure-dents, je sens tout le poids de son regard sur moi. Je suis aspirée par un grand vide, si mon « papi » valide lui aussi l'existence de notre couple, c'est que définitivement... d'une manière ou d'une autre, je perds quand même la boule.

— Il est bien ce garçon, mais deux caractères fort ensemble... ça provoque des tensions, c'est mathématique.

— Le hic, papi... C'est que je ne sais pas s'il est bien.

— Comment ça ? Il s'est mal comporté ?

Retirant son cure-dents, il fait un bruit étrange de suçotement qu'on ne s'autorise qu'à partir d'un certain âge puis il s'accoude à la chaise en me scrutant de ses yeux emplis de sagesse alors que je tente de me justifier.

— Non, c'est plutôt moi qui... En fait, je ne sais même pas s'il a du caractère.

— Ah ça, pour sûr, je peux te dire que c'est le cas ! Du caractère et du cran.

Les épaules basses, je passe ma main dans mes locks avant de serrer le sachet de la pharmacie pour me confier dans un soupir.

— En fait, je ne le connais pas.

— Oh, moi tu sais pour les conseils de cœur, tout ça... je ne suis pas très doué, ma petite. Ce sont vos histoires...

— Non, Buddy, tu n'y es pas. Je veux dire que je ne sais pas qui est cet homme. Vraiment.

— J'imagine qu'un couple est fait de haut et de bas, qu'on découvre chez l'autre des facettes qu'on ne soupçonnait pas.

— Non, mais moi... ce n'est pas une facette que je découvre... C'est tout ! Absolument tout !

— Comment ça ?

— Comment je pourrais t'expliquer... Tu te souviens de Phil ?

— Et comment ! Si je choppe ce petit salopard...

Il frappe sur le rebord de table et en fait tressauter la mousse dans son verre. Pour ne pas l'induire en erreur, je recadre tout de suite la discussion alors que je sens ma logique se déliter encore et encore.

— Ce n'est pas le sujet, papi. On se fiche de lui, qu'il aille au diable...

— Où veux-tu en venir alors ?

— En fait... Je me souviens aussi de Phil, comme toi... et pour les mêmes raisons que toi. Mais je ne me rappelle pas de Deaken. Rien. Le néant.

Un silence, un bruit de gorge, le visage de mon mentor se ferme. Histoire d'être certaine que tout soit bien clair, je reformule.

— Pour être tout à fait honnête... Je n'ai aucune image dans ma tête avec ce fameux Deaken. Zéro souvenir. Jusqu'à ce matin, il n'existait pas dans ma conscience.

Sa mâchoire se verrouille, son regard s'ombrage un peu. J'ai peur qu'il me juge, même si je suis friande de ses conseils et que j'ai cruellement besoin de ses lumières.

— Tu as pris un coup sur la tête ?

— Non.

— Tu as mangé des champignons ?

— Non ! Pas du tout !

— C'est ta petite virée au motel, alors ?

— Je ne sais pas... C'est flou...

— Et... C'est pour ta mémoire ces médocs ?

— Oui, peut-être, je sais pas bien... Je sais plus où j'en suis.

— Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il n'a rien à voir avec Phil. Même s'il est bizarre parfois, j'aime bien ce bonhomme, j'aime bien ce qu'il fait et j'aime bien ces idées.

Ma gorge se noue à mesure que je réalise que cet inconnu aux cheveux longs existe bel et bien aux yeux des autres.

— Je ne demande qu'à te croire, papi... Mais le problème c'est que...

Que je l'ignore totalement, j'ignore tout de lui. Trop à fleur de peau, je suis sur le point de craquer, alors Buddy avance son buste pour tapoter sur ma cuisse.

— Appelle-le. Si tu veux un bon conseil : tire les choses au clair avec lui. Et tout sera réglé.

Facile à dire... Je l'appelle comment ?

— Appelle-le, je te dis !

Devant l'insistance de Buddy, je m'empare de mon téléphone sans conviction et parcours le journal des appels. Comme un immense pied de nez à ma raison qui est en train de se noyer, j'ai effectivement le nom de Deaken qui s'affiche à plusieurs reprises. Un nom orné de trois petits cœurs en émoji. Comme si j'étais amoureuse...

J'ai beau être médusée, il appuie ma démarche d'un signe de la tête qui signifie « vas-y, fais le nom d'un chien ! ». Je suis son conseil et m'éloigne un peu le temps de la tonalité. Stupidement, mon cœur s'affole, et de ma gorge asséchée, je bredouille lorsque sa voix grave me répond à l'autre bout du fil.

— Je me demandais justement quand tu allais t'excuser...

— Je... Il... Il faudrait qu'on se voie... qu'on puisse discuter...

— Tu comptes me coller une autre cartouche sur la fesse gauche ?

Je soupire, navrée, perdue et incapable de vraiment penser. Je ne peux m'empêcher de prêter attention à l'environnement que je capte de son côté. Des mouettes, le chant des vagues. Je prends une profonde

inspiration et me fais violence.

— Je laisserai le fusil à sa place...

— Tu veux faire ça quand ?

— Ce soir ? Quand le parc sera fermé ?

— Donc j'en déduis que tu tolères ma présence dans le mobile home ?

— Je vais essayer...

Chapitre 12

Deaken



https://youtu.be/y_-74U4V1Hw

Elle est revenue vers moi, une réaction qui respecte le script, et c'est atroce. Atrociement prévisible. Dans l'habitacle de mon pick-up, le son de mon palpitant se mêle à mon souffle inquiet. Je m'en veux de remettre le couvert, j'angoisse à mort à l'idée de faire un pas de travers lors de ce second round. Je me sens sale de devoir obéir, alors je pense à Sienna, à ma libellule. Mais il n'empêche que jouer sur la faiblesse de June est horrible. Je n'ai aucune envie d'y aller, j'ai su dès le début que je ne serai pas de taille. La pression est trop forte, je crois que je vais gerber. C'est là qu'un énorme 4x4 noir s'immobilise juste à côté de ma voiture. La vitre teintée s'abaisse, dévoilant la chevelure rousse de Spicer et un sourire satisfait. Toujours les lunettes noires, toujours cet air glacial.

— Pas trop nerveux ?

Je ricane tant la question est stupide.

— Souriez. On dirait que vous allez à l'abattoir.

— Ça y ressemble un peu.

— Vous la trouvez si repoussante que ça ?

— Ça n'a aucun rapport.

— J'aurais parié qu'elle serait à votre goût.

— Quelle différence ça peut faire ? Tout est biaisé...

De la paume de ma main, je déforme mon visage, j'aimerais me

réveiller et me dire que ce n'est qu'un cauchemar, mais Tracey me confirme qu'il s'agit de la vie. La vraie.

— Deaken, vous avez 250 000 bonnes raisons de vous assoir sur votre culpabilité.

— Le fric que je vais toucher n'a rien à voir avec l'éthique. Je pourrai plus me regarder dans une glace.

— Je parle du sien. Elle a droit à la même somme que vous.

— Pardon ? J'ai bien entendu ?

— Tout ça, bien évidemment, ne dépend que du bon déroulement des opérations.

De quoi se reconstruire pour June et étouffer mon cas de conscience, d'après ce que Spicer me murmure. Le nœud qui m'étrangle se desserre un peu à l'aube de ce rancard, puis elle me tend un lourd sachet qui passe d'un véhicule à l'autre.

— Son repas préféré.

Plus rien ne m'étonne depuis que j'ai accepté sa proposition. Je m'empare, dépose le tout sur le siège passager et en profite pour remettre les pendules à l'heure.

— Tant que je vous tiens... Dites à votre pitbull de me lâcher la grappe.

— Qui ça ? Brant ?

— Ouais, Millcox rôde un peu partout. Il me stresse.

— J'imagine qu'il vous a dans le collimateur. C'est dans ses prérogatives de vous avoir sous la main si vous veniez à compromettre notre petit marché.

— Vous me fliquez ?

— Bien sûr. Et il n'attend qu'une erreur de votre part. Vous allez être en retard, ne me décevez pas.

June

Le soleil décline sur le parc baigné de reflets mordorés. Si le Refuge retrouve son calme, je n'en mène pas large, mon cœur tambourine si fort que j'ai l'impression que le mobile home se disloque. Et je ne sais même pas pourquoi exactement. Peut-être parce que j'ai peur d'affronter mon destin ? J'ai balancé mon stock de weed à la poubelle, puis j'ai passé de longues minutes à me persuader que je pouvais reprendre le contrôle. Cramponnée à l'évier en inox, je respire fort et me sers un nouveau verre d'eau en scrutant la fenêtre qui donne sur l'allée.

Je n'ai pas voulu toucher aux comprimés, j'ai laissé le sac de la pharmacie intact sur la table de jardin, mais en voyant son ombre en contrejour débarquer au loin, je n'ai qu'une envie c'est de craquer, de me rabattre sur les gélules de benzodiazépines afin de retrouver un semblant de paix. Le jet du robinet coule à nouveau, et alors qu'il approche en marchant lentement, je serre mon verre un peu plus fort, respire un grand coup et sors sur la terrasse. Discuter avec lui dans un volume exigü est au-dessus de mes forces, déjà que j'ai du mal à vivre dans ce clapier en temps normal. Je lorgne une dernière fois mon fusil par excès de prudence et foule les lattes de bois au grand air avec une appréhension grandissante.

Son pas est tranquille, il semble bien plus sûr que moi. Les flashes de ses bras bandés et liés à un pied de table se superposent à ma vision du moment. Deaken a mis un t-shirt jaune et rouge, et plus il avance, plus je reconnais cette tenue. *C'est un sauveteur ?*

Les bras tendus sur la table, je me pétrifie, en l'observant me rejoindre. Il tient un sac en papier kraft, arbore un regard insondable et un visage impassible, presque fermé. Silencieux, il entre dans mon périmètre, un peu trop près. Je le stoppe d'un geste pudique, il se fige alors au son de ma voix.

— Non, reste à ta place, s'il te plaît.

— Tu ne me fais pas entrer ?

— On est bien dehors, on verra après.

— Qu'est-ce qu'on verra ?

— Tout dépend de tes réponses.

J'ai l'impression qu'il n'est pas vraiment étonné, qu'il s'attendait à un accueil « spécial » de ma part. Il dépose son sac à terre, et de ses mains de géant, il s'empare de la chaise face à moi puis s'assoie en posant ses bras massifs sur la table de part et d'autre de mes médicaments qui l'intriguent.

— C'est quoi, ça ?

— C'est à moi.

Le vert hypnotique de son regard revient à la charge, aussi déstabilisant que ce matin.

— Tu es malade ?

— C'est ce que j'aimerais bien savoir.

— Prends pas ces merdes, t'es la première à préférer les plantes.

Devant le roc imperturbable, alors que mon pouls pulvérise des records, je descends mon verre d'eau et tant pis pour mes prescriptions médicales, ma gorge asséchée passe en priorité. Vient le temps d'une sorte de résilience, si je ne fais pas un pas vers lui, ça va se terminer comme en début de journée et j'en ai pas trop envie. Alors, j'abaisse un peu mes barricades, les armes aussi, dans un soupir qui ressemble à de la résignation.

— J'admets mal dormir depuis un petit moment...

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Je travaille beaucoup, je tire un peu sur la corde. Peut-être que je n'ai pas les idées claires... Désolée pour l'incident de ce matin.

Il ne dit rien, se contente de me transpercer de part en part de ses émeraudes à la fois étincelantes et sans fond. Je m'installe à mon tour, en proie à mes humeurs vulnérables. Une part de moi cherche à

analyser chaque trait de son visage, paradoxalement saillant, carré, mais qui dissimule à peine une expression plus humaine, quelque chose de doux en dépit de son look de bel homme des cavernes. Son parfum aux notes de santal me parvient, et je suis troublée par son naturel, son attitude « habituelle » qui s'oppose à mes impressions de totale nouveauté. Pour lui, nous sommes ensemble depuis longtemps, pour moi, c'est la seconde fois que je le vois. Je creuse aux confins de ma mémoire à la recherche de la moindre poussière de souvenir me rattachant à lui, pendant que j'effleure le rebord de la table en scrutant son t-shirt presque trop petit pour sa carrure.

— Tu es secouriste ?

Son torse s'emplit d'air, gonflant à rompre la fibre du tissu, il serre ses poings, sous sa barbe je devine une mâchoire serrée et son soupir avorte mes tentatives d'aller de l'avant.

— Et c'est reparti pour un tour... À quoi tu joues ?

Ses yeux se voilent d'une peine presque palpable, je l'interprète comme une déception qui me fait mal au cœur pour lui. Afin de ne pas jeter de l'huile sur le feu, je me fais violence plaidant coupable au fond de moi.

— Bien sûr que tu dois l'être, quelle question... Et moi, je dois être à moitié folle...

— Non, tu ne l'es pas. Les fous n'ont pas conscience qu'ils le sont, pas vrai ?

— Je n'en sais rien...

Je dois éviter de penser au ridicule de la situation, heureusement que les oiseaux meublent mes silences, jusqu'à ce qu'il se penche et pose lourdement le sachet en papier sur la table.

— J'imagine que tu n'as pas mangé. Toi et la cuisine, ça fait deux.

Un peu ahurie par la vérité qui sort de sa bouche, je lorgne ses mains à moitié épilées par ma faute. À la fois massives et longues, elles pourraient me broyer d'un accès de rage, Deaken saisit le contenu du

sac et le dispose sur la table.

— Salade crevette, mangue, avocat. Ça te va ?

Un des plats que je préfère. Encore une preuve qui pilonne mes mécanismes de défense. Mais comment ça se fait qu'il en sache autant sur moi alors que j'ignore tout de lui, de nous ? L'équation est simple, de plus en plus limpide, j'ai un fusible qui a sauté.

— Deaken, écoute... Tout le monde me confirme qu'on est en couple depuis des mois.

— Presque un an.

— Presque un an... Et tu es là ce soir... je suis là, aussi... Je vois bien que tout est cohérent...

— C'est pas le mot que j'emploierai pour décrire ce moment.

Il pousse ma salade dans ma direction, me coule un regard qui me désarçonne, entre tendresse et jugement. Je m'empare de ma portion en déglutissant. Je culpabilise, il a raison.

— C'est pas faux. On va dire qu'à part moi, tout à l'air normal. Tout le monde me le dit. Le hic, c'est que...

— C'est que tu refuses de me faire rentrer chez nous et que tu me regardes comme si j'étais un étranger.

Je retire l'opercule, songe à quel point notre « nid » est un taudis, puis je lorgne mes crudités en regrettant mon complément de réponse.

— C'est surtout que tant que je n'ai pas les idées claires, il ne se passera rien entre nous. Parce que je ne te connais pas.

— Et donc je suis censé faire quoi ? Hein, June ?

— Je n'en sais rien... Rien du tout.

— Je dois me contenter de rester là, sans t'approcher pendant que tu divagues ?

Impuissant face à mon délire, il frappe sur la table, fait sauter tout ce qu'il y a dessus ainsi que mon cœur par la même occasion.

— Je n’y peux rien Deaken... Ne me demande pas de...

— Laisse tomber... ça me saoule.

Il y a un silence terrible, je n’ai même plus d’appétit. Il s’excuse pour son geste en plaquant ses cheveux en arrière puis contemple la porte du bungalow avant de fixer le reste du parc en secouant légèrement la tête. Il est dépité, la déception s’abat sur ses épaules qui ont pourtant les mensurations pour encaisser bien des choses. Ça me détruit à petit feu de constater à quel point la situation le blesse, mais je suis incapable de faire semblant.

— Je préfère être honnête Deaken, désolée.

— Et moi je préférerais que rien de tout ça n’arrive.

Il plaque son dos au fond de la chaise, si large qu’elle disparaît derrière lui, puis ses yeux s’éclairent d’une nouvelle lueur et il s’incline en avant en posant ses coudes sur la table.

— J’ai vu Ava aujourd’hui. Tu lui manques, vraiment.

Je me mords les joues pour ne pas demander de qui il s’agit, mais je ne peux pas tricher avec mon regard. Lentement, son avant-bras se déploie jusqu’à moi, et sa main effleure la mienne. Ce toucher affole tous mes sens, et je ne sais pas si je me pétrifie de stupeur ou de gêne quand il reprend.

— Ça serait bien que tu passes la voir. Elle te réclame.

La chaleur de sa paume me trouble, mais pas autant que ce que j’éprouve. Il faut imaginer qu’un parfait inconnu se comporte comme un petit ami, je ne sais même pas si c’est concevable dans un esprit sain. Il murmure qu’elle est prête à surfer, il paraît que six ans c’est le bon âge, qu’il va l’initier demain et que ma présence ferait du bien à tout le monde. Je me décompose, j’ai l’impression d’être au bord d’un ravin et que cette petite fille va me pousser dans le vide.

— Tu l’as oubliée elle aussi ?

Ma gorge se serre, mes yeux picotent, parce que je sais que ma réponse ne va pas lui plaire.

— Ne m'en veux pas.

Accablée d'avoir rayé de ma vie une gamine pour qui je compte apparemment, je bredouille que je veux bien voir une photo de la fameuse Ava, mais Deaken accuse le coup, sans doute lassé de ma mémoire qui dérape. Je retire ma main, trop embarrassée par ses caresses qui visent à me ramener à la normalité.

— Laisse-moi le temps de faire le point. Mets-toi à ma place... Je sais que c'est dingue, mais imagine qu'avant ce matin, je ne t'avais jamais vu. C'est ce que je ressens. C'est la stricte vérité.

— Sérieux, June... Comment tu veux que j' imagine ça ?

Je n'ai pas la réponse, c'est tellement fou qu'on pourrait en faire un roman troublant. Bien qu'encore sur la défensive, malgré mes nerfs à fleur de peau, je tente d'avancer un peu dans ce nous qui n'existe que de son côté. Je déglutis, réprime mon souffle qui tremble et tente de reprendre notre histoire à ses origines.

— Comment on s'est rencontré ?

Il s'adosse à nouveau, éloigne ses mains de moi, et son visage semble tout à coup perdu dans une hésitation qui attise ma curiosité. Cet instant de flottement me saute à la figure. Il n'a pas la réponse, et c'est un début d'explication en ce qui me concerne.

— Pourquoi tu ne dis rien ? Toi aussi tu n'en sais rien. Tu vois !

— Pas du tout. J'ai juste peur de prendre une cartouche dans le cul.

— On peut arrêter trente secondes avec le fusil ? J'ai tiré, c'est bon quoi ! On ne va pas en faire tout un foin !

— C'est vrai que c'est monnaie courante, tous les mecs de la planète se prennent une fléchette dans le derche de bon matin.

— Je n'y peux rien si je ne me souviens pas de toi !

Piqué au vif, par mes mots cette fois, il se redresse et manque embarquer la table en bondissant de sa chaise pour meugler « parce que j'y peux quelque chose, moi ? ». Son souffle animal me tétanise, je

suis cramponnée à ma chaise, le cœur battant et après une seconde terrible, son visage s'adoucit et pousse un soupir qui capitule.

— Désolé. Tu as raison, c'est pas de ta faute...

Je l'observe tirer sur sa barbe et tourner en rond sur la terrasse. Chacun de ses pas fait craquer les lames de bois qui souffrent sous son envergure impressionnante.

— Ok... L'an dernier, c'était quelques semaines après les incendies... Tu m'as fait du rentre-dedans sur la plage.

C'est impossible. Je n'ai jamais accosté aucun homme, je ne suis pas du genre à séduire. Et vu sa stature spectaculaire, je n'aurai jamais eu le cran.

— Tu m'as dragué après une piqûre de méduse sur ton mollet. Le droit, je crois. Tu as encore la trace, regardes ta jambe.

Discrètement, je touche cette zone, mais dans ma tête, la petite marque sur ma peau n'est pas liée à une brûlure de méduse, mais à un grillage, un morceau de clôture que je me suis planté, ici au Refuge. *Enfin, je crois.*

— C'est... C'est impossible.

— Pourtant, je te le dis.

— Je ne t'aurais jamais séduite.

Là, il cesse de tourner comme un lion en cage et m'adresse un regard à la fois noir et blessé, mâtiné de tout un tas de questions.

— Attends... ôte-moi d'un doute... je te plais au moins ?

— C'est vraiment pas la question.

Et si je devais absolument répondre sous la contrainte, je dirais qu'il faudrait être difficile. Il est rugueux, un peu sensible, je l'aurais aimé moins grand, moins « ogre », mais je ne suis pas étonnée que son air de pirate et qu'un torse aussi rassurant puissent m'attirer – dans une autre vie, du moins.

— C'est toute la question, au contraire... Tu m'as rayé de ta tête et j'ai l'impression que tu me regardes avec dégoût. Je te dégoûte ?

Silence de ma part. Il se trompe, ce n'est pas du dégoût, c'est de la peur. Une peur farouche, parce que je suis complètement paumée alors que le soir s'installe.

— Non, franchement. A part la barbe... ça passe.

— Ça « passe » ?

Je ne sais pas s'il hallucine ou s'il est vexé. En tout cas, je me sens obligée de nuancer.

— Je... Je ferai un effort... ça te va bien.

— Je te demande pas de te forcer.

— Et tu me demandes quoi ? Je t'ai dit la vérité. Qu'est-ce que tu veux Deaken ?

Quand il croise ses bras comme ça, ses trapèzes se tendent et ses biceps doublent de volume à mesure que sa ride du lion se dessine. Pourtant, sur son visage, une fêlure m'apparaît, je le sens blessé, aussi perdu que moi et ça me noue l'estomac surtout quand sa voix de baryton s'éraïlle.

— Je veux que tu me laisses rentrer chez nous. Je veux pioncer avec toi, dans notre lit comme avant, dans ce putain de mobile home.

Je prends brusquement conscience que sa requête dépasse tout ce que je peux accepter. Je ne peux pas dormir avec un inconnu sous mon toit. Là, tout de suite, c'est hors de question. Et cette crainte me pousse à quitter ma chaise pour me rabattre sur la porte beige. Le grincement des charnières annonce un avis de tempête, c'est sûr et certain.

— Je... provisoirement... Tu as le hamac, juste là.

Il se fige, tétanisé, ou médusé. C'est à croire que ma décision est une décharge électrique. Ou un terrible échec.

— Tu te fous de moi ?

— Les nuits sont douces...

— Tu comptes me faire crêcher dehors ? Vraiment ?

Ma respiration s'emballe. La culpabilité se mêle à une pointe d'angoisse. Sa voix reprend de l'assurance, nourrie par la stupeur et la colère. J'ouvre et m'engouffre sur le seuil pour lui barrer le passage.

— June ? T'es pas sérieuse ?

— Juste pour l'instant... Ne le prends pas mal.

— Mais tu veux que je le prenne comment ?

Il grince des dents et plaque sauvagement ses mains sur la mince façade de part et d'autre de l'ouverture. La porte claque et un terrible écho rebondit dans le bungalow. Alors qu'il me cerne de toute part, comme un vieux réflexe, je lance un coup d'œil vers mon fusil.

— Enlève tes mains, Deaken.

— On peut encore en discuter ? J'ai mon mot à dire ?

— Non, je ne crois pas.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— C'est temporaire. Ne m'en veux pas. Enlève tes mains, s'il te plaît.

Sa jugulaire enfle à vue d'œil, il prend sur lui et lève ses paumes en signe de reddition. Il capitule, je suis aussi peinée que soulagée.

— Je ne suis pas prête... Excuse-moi.

— Moi non plus j'étais pas prêt.

Il recule, lorgne la terrasse et ma salade avec dépit puis se tourne vers le hamac sans parvenir à se faire à l'idée si j'en crois ses poings qui s'écrasent sur ses hanches abruptes.

— Bordel, j'hallucine...

— Je te demande d'être patient.

Et avant qu'il ne réponde, je me réfugie à l'intérieur et ferme à clé. Mon souffle résonne dans l'obscurité et un nouveau coup me fait

sursauter. Je l'entends soupirer, et je devine que c'est son front qu'il plaque contre la cloison.

— Pardon pour tout ça. Tu dois être vraiment paumée. Je ne peux qu'imaginer dans quel état ça te met.

Sur sa prise de conscience touchante, j'effleure le battant de la porte, avec une pointe de tristesse et pas mal de culpabilité. Le son de ses pas s'éloigne, le craquement des lattes m'indique qu'il abdique. Je me surprends à marcher dans le mobile home pour l'observer de fenêtre en fenêtre se résoudre à s'installer pour une nuit à la belle étoile.

Je me poste dans la chambre, verrouille le loquet du carreau et l'aperçois entre les rideaux en organza. Il retire son t-shirt et me dévoile ce dos qui m'a tant marqué ce matin. J'espère juste qu'il sera assez fort pour tenir le coup, le temps que je parvienne à recoller les morceaux. Son haut jaune roulé en boule sous sa tête, il s'étire, allongé entre deux arbres. Je me rends compte que son buste, comme tout son corps, aurait pu me séduire, cette hypothèse ballote ma raison davantage. *Je suis dingue, je suis en train de le mater.* Là, d'un air renfrogné, il pointe son index vers moi.

— Mais perdue ou pas, je veux prendre ma douche demain ! Ok ?

Expirant plus fort que je l'aurais souhaité, je me retrouve seule dans la confusion la plus totale. En guise de réponse, je tire sèchement les rideaux. *Bonne nuit Deaken, vraiment navrée.*

Chapitre 13

June



<https://youtu.be/EaAOsJyNx14>

Territoire dévasté et cerné par les flammes, le crépitement sourd engloutit mon souffle court, les arbres et l'espoir sur son passage. Mes yeux asséchés par la fournaise ne demandent qu'à pleurer à quelques mètres de cette bête qui n'a rien demandé. Ma maison n'est plus qu'un tas de cendres, comme tout le secteur à présent, mais je peux encore sauver ce koala. En dépit de la fumée, des braises tout autour, le cœur saignant au diapason de cris déchirants, je retire mon chemisier pour arracher l'animal de cet enfer.

Enveloppé dans mes vêtements, cramponné à mes bras comme je tente de m'accrocher à demain, il gémit à mesure que l'incendie ronfle pour nous rattraper. Au bout de souffle, la main sur la portière bouillante de mon fourgon, je cherche dans la panique une bouteille d'eau, pour l'hydrater, une autre pour apaiser sa patte brûlée. Je cesse tout mouvement, incapable d'apporter le moindre soin quand j'aperçois au milieu de l'épaisse fumée noire, la silhouette de Phil. Dans les mains de mon ex, deux jerricans, c'est une ombre terrifiante qui se dresse immobile dans le chaos ardent. Sous mes yeux, il s'envole dans les volutes irrespirables de l'apocalypse alors que le feu menace. Le paysage n'est plus qu'un gigantesque foyer dévorant les végétaux et toute trace de vie, le périmètre s'amenuise de seconde en seconde, si je ne pars pas tout de suite, je sais qu'on sera fichus. J'enferme mon rescapé à l'arrière, les portières claquent et je remonte le van jusqu'au côté conducteur. C'est là que je m'arrête, stupéfaite. Deaken est sur le siège passager, imperturbable. Il me fixe, me crucifie du regard et prononce un « Qui es-tu ? » qui ressemble à un coup de fusil. Fin du

cauchemar. J'ouvre les yeux brusquement pour plonger dans un autre mauvais rêve. Ma vie. *Deaken...*

Je suis si perturbée que l'envie de pleurer me saute à la gorge alors que je bondis avec la poitrine douloureuse, assise bien droite sur le matelas. Mes souvenirs des incendies se mêlent à des choses malsaines. J'ai sauvé bien des koalas, mais je n'ai rien pu faire ce fameux jour où j'ai perdu ma maison. Il est mort devant moi, alors que les flammes me barraient la route. Bien sûr, le roc aux cheveux longs n'était pas assis dans mon fourgon, c'était impossible. Quant à Phil, le mystère reste entier, entre ce que j'ai vu, ce que j'ai su, et ce que je rêve... la frontière est mince. Surtout en ce moment.

Mon souffle haletant ricoche dans la chambre et se perd dans le ronron du ventilateur au bord de mon lit. Seule dans ce bungalow pourri qui doit avoir l'âge de Buddy, je transpire et un frisson sordide lèche mon échine quand mes pieds touchent le lino tiède au motif hippie. D'un coup d'œil, en écartant le voile d'organza, je constate avec remords que le hamac est vide. Je me prends un seau de culpabilité en pleine figure comme un retour de flamme, une douche froide. Comme si j'avais pu clôturer la soirée d'hier autrement.

À en croire la luminosité, le joyeux chahut des pensionnaires et les quelques membres de l'équipe que j'aperçois au loin déjà à pied d'œuvre, il est tard. Mon téléphone me le confirme, moi qui ne loupe jamais la sonnerie du réveil, je dois en être au cinquième rappel. *Voilà ce que c'est d'avoir pensé à lui jusqu'à pas d'heure.*

Sous la douche fraîche censée remettre mes idées en place, je n'ai que des images de la veille au soir. La déception dans les vagues vertes d'un secouriste dont je ne sais rien, son soupir contre la porte du mobile home, les fluctuations sensibles de sa voix ultra grave suite à cette fin de non-recevoir. Histoire de ne pas avoir de vague à l'âme avec du dentifrice plein la bouche, je tourne le dos au lavabo pour ne pas me confronter sa brosse à dents. Attachant mes locks en une épaisse queue de cheval, j'accuse encore le coup d'un sommeil en pointillé et furète du côté de la terrasse. La table est vide, les chaises rangées. J'imagine qu'il a dû se lever tôt et qu'il doit être d'une humeur

massacrante après une nuit passée sans toit ni le moindre confort.

Avant de déverrouiller le mobile home, je range ce fusil qui n'a plus lieu d'être sorti, consciente que quelque part... le seul danger ici, c'est moi. Une fois à l'air libre dans mon uniforme et mon rôle de véto, caressée par les rayons de soleil, j'inspire profondément, pour m'enivrer des essences boisées, de ce parfum d'été où la terre se mêle à l'odeur des pins et de la faune préservée. Talkie-walkie à la ceinture, sacoche en bandoulière, j'arpente les allées un peu plus tard que d'habitude pour prendre mon poste en ayant raté le débrief du début de journée.

Alors que les kangourous se la coulent douce avant l'arrivée des visiteurs, je prends le temps de caresser Pistache qui a bien grandi puis je tends l'oreille du côté de l'enclos à émeus et la cabane de Buddy. Les pensionnaires sauvages s'en donnent à cœur joie dans un épais brouhaha, mon œil s'arrête sur mon héros à la casquette usée. Et mon cœur manque un battement en le voyant papoter le plus naturellement du monde avec le géant qui occupe de plus en plus mes pensées.

Une tape bienveillante sur l'épaule de la part de mon « papi », ces deux-là se connaissent et s'apprécient, il faut que je me rende à l'évidence. Prenant mon courage à deux mains, je presse le pas et tente d'interpeller Deaken, ne serait-ce que pour lui proposer un café saupoudré d'excuses édulcorées, ou la douche qu'il exigeait, mais je suis trop loin pour qu'il m'entende.

Barbe noire s'éloigne dans son t-shirt de sauveteur et encore une fois, je n'ai droit qu'à son dos taillé en v qui soulève en moi de nombreuses questions. Depuis que je l'ai braqué et qu'il est apparu dans ma ligne de mire, je me souviens de chaque détail, de chaque expression et chaque nuance, de la plus impressionnante à la plus humaine... Comment se fait-il que tout le reste avant la journée d'hier soit complètement éradiqué de mon esprit ? *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?*

— Grasse matinée ?

Je sursaute à la voix de Bianca dans mon dos et me retourne sur-le-champ. Si je m'en fie à son front perlé, elle n'a pas chômé pendant que je me débâttais dans le souvenir des incendies. Ce qui est surprenant, c'est qu'elle est d'habitude très garçon manqué et je note qu'elle est de plus en plus coquette. D'une voix qui manque un peu d'assurance, je lui réponds que la nuit était compliquée avant de poursuivre avec un peu plus d'entrain.

— Tu as parlé à Deaken ce matin ?

— Non, patronne. Pourquoi ?

— Pour rien.

— Faut dire qu'il était plutôt... taciturne, pour ne pas dire mal luné.

Tu m'étonnes, ça se comprend...

— Et toi ? Tu as pu mettre les choses à plat avec lui ?

Là, je perds de mon assurance, sa question me met en porte à faux.

— Plus ou moins...

— June, c'est pas une réponse, ça ! Tu lui as quand même tiré dessus.

— On va dire que c'est en stand-by.

— En stand-by ? Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais...

— Tu as raison : ça ne te regarde pas.

J'admets que ce n'est pas sympa, mais je n'ai pas besoin de ses conseils matrimoniaux, je crois que la situation est déjà assez complexe comme ça. Bianca accuse le coup, mais prend sur elle pour ne pas envenimer les choses. Ses cheveux légèrement ondulés lui collent aux joues tandis qu'elle renonce, se penche vers son sac à dos pour en extirper deux enveloppes.

— Tu as reçu du courrier. Et tu as loupé la naissance du petit quokka.

— Oh merde ! C'est arrivé quand ?

Ce genre de chose se produit très rarement. L'espèce est presque absente sur le continent, je voulais tellement y assister. Voyant que je me décompose, Bianca me reconforte en frottant doucement mon bras.

— Vers 5h30. T'inquiètes, j'ai assuré. C'est passé comme une lettre à la poste.

Et en parlant de poste, elle me tend le courrier. Intriguée, je m'empare des enveloppes et me fige immédiatement sur la première adressée à l'attention de Deaken Corton. Constaté que ses correspondances lui parviennent jusqu'ici me désarçonne et ça écrase très vite ma déception liée au petit marsupial. *J'ai son nom de famille à présent.*

— Tu crois que c'est une mauvaise nouvelle ? Tu tires une drôle de tête.

— Ça va aller. Vous avez nettoyé le box de Jack ?

— Ouais, j'en viens justement. Mais Mister l'éventreur a l'air de déprimer un peu. Ça serait bien que tu passes le voir. Si tu te le sens...

— Je vais m'en occuper, j'ai juste besoin d'être seule une petite minute.

La fermeture éclair de son sac se perd dans le silence qui suit, j'ai encore du mal à réaliser que Deaken vit bel et bien ici. Je jongle avec le second courrier et le sol se dérobe sous mes pieds, *un cabinet de recouvrement*. Pas la peine d'être devin pour savoir qu'il s'agit d'une lettre de relance. Mon amie s'en rend compte et penche la tête sur le côté en s'inquiétant à voix basse.

— June ? T'as besoin de parler ?

— C'est rien, j'ai dû oublier de régler une facture...

Sa caresse sur mon épaule me reconforte, mais son geste ne va pas faire tomber du ciel le fric nécessaire pour apaiser les créanciers.

— Ça va finir par s'arranger. Il faut y croire !

— J'aimerais en être aussi sûre que toi...

— Moi j'y crois ! Si tu as besoin de moi, tu as le talkie-walkie, je reste

sur le canal principal.

Elle s'éclipse, j'hésite un long moment à ouvrir la lettre adressée à Deaken, puis mon sens de la morale me pousse vers mes dettes et à découvrir le courrier de relance. Il s'agit de notre plus gros partenaire, et il a perdu patience. Ce papier chamboule toutes mes priorités, il envoie même valser Deaken et son lot de secrets. La société qui nous livre le matériel médical et les consommables nous met en demeure. *On a 15 jours de stock devant nous, grand max !* Bien sûr, je n'ai pas la trésorerie pour les régler, mais je peux au moins essayer de négocier. Il me faut aller chercher un délai, ou du moins, un peu de compassion. L'avenir du Refuge en dépend.

Chapitre 14

June



<https://youtu.be/498zUzNGQxY>

Presque une heure de route, un rendez-vous arraché in extremis par téléphone et je me retrouve avec ma fourgonnette devant l'immense entrepôt bardé de tôles à mi-chemin entre Woonona et Sydney. Les laboratoires Apets se dressent fièrement dans la zone industrielle, et je prends conscience que je ne représente qu'une goutte d'eau dans l'océan de leur chiffre d'affaires.

Je coupe le moteur sur le parking visiteur, pas très loin d'un énorme SUV noir et je quitte mon van au pied du navire d'acier et de verre orné de quelques touches orangées. Prenant mon courage à deux mains pour pénétrer dans le hall du siège, je respire un grand coup, évite de songer à quel point je suis fauchée et je me lance. Moquette grise, hauts plafonds et open-space, sensation de déjà-vu, j'ai l'impression de revivre l'épisode chez l'assureur, *il faut juste que les choses se terminent autrement*. Sauf que c'est un blond à l'accueil cette fois, et qu'il est visiblement très compétent si j'en crois sa réaction lorsque je lui explique mon cas.

— C'est étrange que vous ayez reçu une telle relance... je vois que vous êtes éligible à notre ligne de crédit.

— Euh... Et concrètement, ça veut dire quoi ?

— Que le Refuge commande suffisamment de volume chez nous pour bénéficier d'un délai de 60 jours après livraison.

— C'est pas vrai ? Ça serait merveilleux !

— Je vous demande un instant... J'ai besoin de vérifier votre historique

de commandes avant de m'avancer.

Avide d'obtenir sa réponse et son feu vert, je l'observe en trépignant, mais il m'invite à m'asseoir sur la banquette en cuir et me promet que ça ne sera pas long. Visiblement, on n'a pas la même notion du temps, il passe plusieurs coups de fil qui m'obligent à croiser les doigts et même les orteils puis disparaît longuement.

Et après avoir rongé mes ongles à cause de l'appréhension, les images de ma soirée avec un barbu aux yeux verts prennent de plus en plus de place dans ma tête. L'attente devient interminable, ça me laisse largement de quoi faire une fixette sur le nom de famille de Deaken. Si bien que j'attrape le téléphone, j'ai besoin d'en avoir le cœur net.

Je me surprends à basculer sur mon navigateur internet. Mes doigts hésitent, pourtant je m'étonne de saisir le nom du géant qui grignote peu à peu mes pensées. « Deaken Corton », je lance ma recherche, Google me renvoie des pages et des pages de résultats. Ce que je découvre dissipe un peu ma crainte d'être recalée par le fournisseur, la vie d'un surfeur de 28 ans se dévoile sur les pixels, un champion dans le circuit mondial. Celui qui prétend être mon petit ami a remporté quatre titres, il a même tourné des publicités il y a quelques années. *Voilà pourquoi sa tête me disait vaguement quelque chose...* Puis je tombe sur un article qui parle de sa retraite prématurée, un coup de tonnerre dans le petit monde du surf. Intriguée, je clique sur le lien pour en savoir plus sur cet ogre ayant tiré sa révérence au sommet de carrière. Le curseur tourne en boucle et l'écran m'affiche une erreur, la page est introuvable.

— Madame Stubborn ? Vous pouvez venir s'il vous plaît ?

Le blondinet est revenu, adieu ma petite enquête, le cœur battant, je cherche à décrypter la tête du bonhomme à l'accueil, mais il me prend de court.

— J'ai le listing de toutes vos commandes, c'est bon pour nous.

— Et... ça fonctionne, même si j'ai reçu ce courrier de relance ?

Moi, je suis abonnée aux couacs, aux « oui, mais », aux petites lignes

de fin de contrats et aux cases dans lesquelles je ne rentre jamais. Mais pas cette fois, on dirait que le karma est à mes côtés.

— On va dire que notre division recouvrement n'a pas été informée dans les temps. Officiellement, notre lettre et votre inscription à notre liste de clients de confiance ont dû se croiser.

Il pianote à la vitesse de la lumière, enchaîne quelques clics et il reprend, triomphant.

— Voilà, c'est fait. Mais ça reste entre nous.

Un clin d'œil de sa part, je flotte au-dessus de la moquette. *Il reste des gens bien sur Terre !* Grâce divine, lumière astrale et danse de la joie au fond de ma tête. Enfin, une bonne nouvelle dans la tempête, je renoue avec ma foi en l'humanité. Je crois que je pourrais sauter sur son comptoir et l'embrasser tant il m'ôte une épine du pied.

— Vous me sauvez la vie !

— Il faut bien un petit coup de pouce de temps en temps, c'est dur pour tout le monde après les incendies.

Je me surprends à lui envoyer une bise, c'est toujours plus raisonnable qu'un baiser de cinéma en plein hall guindé. Je sors d'ici le cœur léger, avec un peu plus d'espoir de redresser la barre. Marchant d'un pas revigoré par cette bonne nouvelle, je remonte à bord de mon fourgon lorsque mon téléphone me stoppe avant que je n'aie le temps de boucler ma ceinture. Sur l'écran, le visage de mon père, ni une ni deux, je décroche.

— Papa ?

— J'ai enfin du réseau, j'ai écouté mon répondeur. Comment va ma petite Miss Ferngully ?

— S'il te plaît... Ne m'appelle pas comme ça...

Ce surnom pourtant affectueux date de mon enfance, je le dois aux aventures de Zak et Crysta dans la forêt de Ferngully. Un dessin animé que je regardais en boucle quand la vie devenait trop bizarre à la maison. Je m'abimais les yeux sur l'histoire d'une fée et d'un jeune

bûcheron, je dévorais avec mes yeux de gamine ce plaidoyer pour la sauvegarde des grandes forêts. S'il est à l'origine de la graine plantée dans mon esprit orientant mes choix de carrière, il est aussi un rappel douloureux des errances de ma mère. Aussitôt, mon père reprend.

— J'ai cru comprendre à l'intonation de ton message que ça n'allait pas ?

— J'ai eu un coup de mou. Il faut croire que je gère moins bien que toi cette période-là...

Je me rends au cimetière pour me recueillir, alors qu'il redouble d'efforts pour l'oublier aux confins du pays. Généralement, seul dans le désert. Pourtant, une part de moi refuse de se laisser ternir par la morosité, je tiens à surfer sur la bonne nouvelle du type à l'accueil alors je le rassure.

— Mais je vais bien. Enfin, je vais mieux.

— Soulagé de te l'entendre dire ! Par contre, je n'ai plus beaucoup de batterie... Excuse-moi si ça coupe.

— Je ne vais pas te déranger longtemps, papa.

— Tu avais une question à me poser d'après ce que j'ai compris ?

Encore dopée par les faveurs commerciales qu'on vient de m'accorder, j'ai du mal à me recentrer.

— Ah oui, c'est vrai...

Je redescends d'un cran sur l'échelle de la bonne humeur, alors que mon père poursuit.

— Tu me parlais des fêtes, je crois...

Deaken revient sur le tapis, au premier plan, tout comme cette certitude qui m'habitait : il n'était pas dans ma vie en décembre. Je m'accroche à ce souvenir, comme une vérité inaltérable et je bredouille en tentant de reprendre le fil de mes pensées.

— Oui... Je... Dis-moi... Tu te souviens de Noël dernier ?

— Une chaleur à crever ! Je t'avais montré mon trip dans le désert. J'essaierai d'être là pour le prochain.

— Et on avait parlé d'alligators, pas vrai ?

— Je crois, oui. Mais pourquoi cette question ?

— Tu... Comment dire...

Je souffle, plus troublée que jamais, et tape mollement sur le volant, peinant à réaliser que j'ai cette discussion avec mon père.

— On était seuls tous les deux ? Juste toi et moi ?

— Pourquoi j'ai l'impression que tu nous refais une crise ? Tu me le dirais si tu avais besoin d'aide ?

— Ça va papa, enfin je crois...

— Tu sais que je peux tout lâcher et venir avec toi, surtout s'il faut t'hospitaliser.

— C'est pas du tout le propos ! Tu peux me répondre ? Il y avait Deaken ou pas ce jour-là ?

Il inspire profondément au bout du fil, j'ai droit à un blanc des plus perturbants. J'oscille entre l'excitation d'avoir raison et la peur qu'un souvenir de plus soit vicié dans ma tête.

— Papa ?

— Non, il n'était pas là.

Ah ! Je le savais, j'en étais sûre ! Il est impossible qu'on soit en couple depuis près d'un an. Ce qui veut dire que Deaken me ment ! La réponse de papa conforte ma version des faits, ma réalité. Et je m'agrippe fermement à ce fragment dont je suis certaine de la véracité. Je ne suis pas folle !

— Si je me souviens bien... Il était en Nouvelle-Zélande, auprès de sa mère.

Mon père n'a jamais levé la main sur moi, mais il vient de me fouetter le visage par téléphone. D'une gifle monumentale, puis d'une autre

bien plus forte quand il reprend.

— Tu sais bien qu’il s’en occupe comme de la prune de ses yeux. Elle va bien au fait ?

Bouche bée, je tente d’articuler, mais mes neurones refusent de se connecter. Mon père qui prend des nouvelles d’une femme dont je ne connais ni le nom, ni le visage, ni l’existence et encore moins le pays... ça dépasse tout ce que je peux admettre.

— June ?

— Je... Oui... Je suis là.

— Tu me le passes, j’ai deux mots à lui dire ?

— Euh... Tu veux parler à qui ?

— Ben à Deak’, pardi ! Je me doute que tu n’es pas avec Olivia à Auckland !

Il le connaît, il l’appelle « Deak’ », un petit surnom comme s’il semblait l’apprécier. Je ne sais pas ce qui me tue le plus : que mon père et cet homme se fréquentent ou que papa l’aime bien.

— Il... Deaken n’est pas avec moi.

— Ah oui, j’ai pas vu l’heure, il doit être au poste de secours... Dis-lui que, comme promis, j’ai pensé à lui ramener un peu de terre de Little Sandy, pour sa collection. C’est ocre, presque orange, il va adorer.

Wow, wow, wow ! Je dévisse sur les versants sombres de ma raison. Le regard dans le vague, une main dans mes lianes blondes, l’autre tenant ce téléphone en tremblant un peu, je me liquéfie sur le siège du van.

Si mon père en parle de cette manière, s’ils sont aussi proches, c’est que je suis totalement à côté de mes pompes. Ce qui signifie que toute cette histoire est vraie et que j’ai totalement occulté le mec qui partage ma vie.

— Miss Ferngully ? Tu es sûre que tout va bien ? Tu m’inquiètes.

— Je... Je lui dirai ce soir.

Ma voix est gorgée de terreur psychiatrique et d'une affreuse douleur. Je me sens fautive, totalement vulnérable et encore plus paumée qu'hier.

— Je t'aime June. On se voit bientôt ?

— Moi aussi papa. Moi aussi...

C'est avec un profond trouble, un malaise qui me tire les larmes aux yeux, que je raccroche. *OK, c'est officiel, j'ai bien des cases qui s'effacent de mon esprit.* Pourtant je peux réciter l'alphabet à l'envers, compter à rebours de cinq en cinq. Je sais quel jour nous sommes, je sais que le ciel est bleu, que Scott Morrison est Premier ministre. J'ai « juste » pulvérisé puis balayé la moindre particule de Deaken dans ma vie. Ma poitrine me fait mal, et je réalise à quel point la situation doit être difficile pour le principal concerné.

Après un refus catégorique d'admettre cet état de fait, il est peut-être temps de déposer les armes, de m'excuser et d'accepter qu'il entre dans ma vie, à condition de ne pas me brusquer. Trop sonnée pour l'avoir de vive voix, je me rabats sur un texto visant à nous réconcilier, même si j'ai conscience que le chemin à parcourir est long.

[Tu trouveras le mobile home ouvert ce soir, si tu veux te rafraîchir sous la douche que tu n'as pas pu prendre ce matin. Je t'attendrai là-bas.]

Avant que je reprenne la route, il me répond aussitôt.

[Dans la douche ? Ou avec ton fusil chargé ?]

[Ni l'un ni l'autre. Vraiment désolée pour hier.]

Chapitre 15

Deaken



<https://youtu.be/zH62hWI2SL0>

Deuxième soir d'affilé que je délaisse l'horizon bleu en renonçant à surfer après mon service. Seconde fois que je lâche la plage au crépuscule pour rappliquer dans le parc boisé, auprès d'elle, j'espère ne pas avoir droit à la même scène que la veille. *Troisième round, et je me déteste toujours autant.*

Au cœur du refuge paisible, après le départ des visiteurs, je coupe le moteur de mon pick-up et m'empare d'un sac de couchage ainsi que de quelques affaires prêtées par Dany, histoire de ne pas me retrouver une main devant, une main derrière, si jamais June venait à péter un nouveau câble. *Ce qui est fortement probable, on m'avait prévenu...*

Les ombres des arbres s'étirent sur les allées désertes, le bungalow fatigué baigne dans les derniers rayons du soleil, sa porte est grande ouverte, un signe positif qui gomme ma légère appréhension. Parce qu'avec June... Rien ne sera facile, je dois m'y préparer.

Les lames de bois craquent sous la table de jardin quand je m'approche en m'annonçant avec l'envie de bien faire, d'y aller doucement, de respecter mon deal, mais par-dessus tout la principale victime. Aucune réponse, je me risque à toquer contre le battant, hésitant un peu à l'entrée de la piaule, parce que je suis traversé par le syndrome de l'imposteur.

— June ? Y a quelqu'un ?

— Entre... Fais comme chez toi.

Je passe une tête, toujours prudent. Sa voix est éraillée en cette fin de

journée, je devine qu'elle a pleuré il n'y a pas si longtemps. Si j'en crois le ton de ses derniers messages, elle a fait pas mal de chemin dans sa tête, mais j'ai conscience que rien n'est acquis. L'ombre de la fléchette hypodermique plane toujours sur mon derche, alors je pénètre là-dedans, un peu sur la défensive.

Le temps que ma vue s'habitue à la pénombre, je la découvre dans un short à taille basse, un top kaki, et une tasse à la main. Difficile de dire s'il elle sourit ou si c'est de la mélancolie qui déforme ses lèvres rosées et finement dessinées. Aucun fusil dans les parages, c'est déjà ça. Au contraire, une odeur de plat préparé m'accueille, je découvre deux portions de « Parma Chicken » sur la table à laquelle je me suis retrouvé attaché pas plus tard qu'hier. June me contemple en caressant son mug, pas d'animosité pour l'instant, moins de tourment dans son regard, je ne sais pas si elle est apaisée ou résignée, mais elle semble moins à vif. On dirait juste une ado blessée, un peu égarée quand elle s'adresse à moi avec cette expression de quelqu'un qui cherche à se faire pardonner.

— Je t'ai commandé du poulet parmigiana chez Charter.

— Tu te souviens que c'est mon plat préféré ? Et le meilleur de tout Woonona, avec ça ?

Je suis surpris par cette attention et ce sens du détail, parce qu'il y a moins de 24h, je n'étais rien à ses yeux. Des yeux qui me scrutent à présent avec une once de lâcher-prise, son visage me paraît plus apaisé, comme si elle avait capitulé ou qu'elle commençait à se faire à l'idée. On dit que l'humain s'habitue à tout... Est-ce que le plus dur est passé ? Elle caresse le rebord de son mug du bout des doigts et trouve enfin la force de m'observer. Je fais face à deux billes bleu marine, un regard profond, un poil perturbant. Un peu aux aguets.

— J'ai simplement demandé à Bianca ce que tu aimais manger...

— Et tu lui as demandé autre chose à mon sujet ?

Elle délaisse son mug et croise ses jambes, toujours debout, et bras tendus sur le plan de travail désuet.

— Non, je préférerais obtenir directement les réponses auprès de toi. Puis, ce n'était pas vraiment le moment... La pauvre s'est blessée en fin d'après-midi.

Je dépose mes affaires sur le clic-clac à côté de ma combi. Et je m'inquiète de l'état de la petite brune, elle est son bras droit, sans Bianca comme numéro deux, le temps que les choses se tassent entre nous, le parc risque de tourner au ralenti.

— Blessée ? Rien de grave ?

— Jack l'Éventreur était dans un mauvais jour...

Un petit accrochage avec ce pensionnaire plus que nerveux. June soupire et me confie que c'est à elle de s'occuper de ce koala difficile, c'est son rôle, elle y tient.

— Mais vu que je passe mon temps à me poser des questions sur toi... Bianca s'est sentie obligée de le faire à ma place. Ça a mal tourné, et c'est une raison de plus pour que j'arrête de me prendre la tête.

Soupirant qu'elle doit se remettre dans le droit chemin et aller de l'avant, elle croise ses bras, puis me dévisage longuement. J'ai l'impression qu'elle cherche à décrypter ce que je pense, ce que je ressens, et je dois l'avouer... même pour moi, c'est compliqué. Je suis balloté entre mes engagements, les enjeux, et sa sensibilité.

Je me risque à fixer ses doigts fins, ceux-là même capables de manier aussi bien la perceuse que le scalpel. Du menton, elle désigne une serviette de bain posée sur le dossier de la chaise et souffle que la douche m'attend. Le problème depuis que je me bagarre pour entrer dans sa tête, c'est que je ne sais pas comment réagir, ni me comporter. C'est le genre de nana qu'il vaut mieux ne pas brusquer, sans quoi tout peut s'effondrer en une phrase, un geste déplacé.

— Je ferai vite, je sais que tu n'aimes pas que l'eau soit gaspillée.

— Prends le temps qu'il faut.

— Merci, en tout cas.

— C'est à moi de te remercier. Tu es patient Deaken, merci pour ça.

Mon cœur se pince un peu, je me surprends à avoir un sourire étrangement triste en la voyant capituler. J'ai bien conscience qu'elle passe outre le doute alors que rien n'est clair dans son esprit, et putain... je m'en veux. Pendant que je m'empare de la serviette de bain, elle s'éclaircit la voix et m'interroge à propos de mon duvet.

— Tu as prévu de dormir dehors ?

— Je ne prévois rien, je m'adapte à tes humeurs.

Elle opine plusieurs fois des dreadlocks puis avec cette expression un peu fragile, un peu à vif, elle m'observe sous tous les angles entre examens scrupuleux et questionnement. Et tout en penchant légèrement la tête sur le côté, d'une voix étonnamment résignée, elle reprend.

— Parle-moi de ta journée. Tu veux bien ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Où tu travailles, avec qui... Ce que tu fais de ton temps, par exemple.

J'ai l'impression qu'autour de cette table au revêtement usée, elle cherche à réapprendre les gestes simples à l'instar d'un patient qui sort du coma. Le battement de notre relation biaisée reprend un pouls faible, mais perceptible, elle fait preuve d'une bonne volonté qu'il ne faut surtout pas gâcher. Je renonce à me doucher tout de suite et effectue un pas vers elle, au sens propre, comme au figuré.

— Je passe mon temps dans un poste de secours, avec Dany et le reste de l'équipe... sur la plage où on s'est rencontré.

— À Woonona ?

— Ouais, c'est là-bas que je surveille la baignade. Je fais de la prévention essentiellement, je recadre des petits cons et des retraités inconscients. J'évite que les gens se mettent en danger.

— Et avant... Tu étais surfeur, c'est ça ?

La manière dont ses billes bleu marine me dévisagent pour imprimer chaque mot, chaque attitude me gêne un peu, mais il y a du mieux

dans nos rapports, j'ai l'impression qu'on progresse, que mes efforts finissent par payer.

— Tu commences à te souvenir ?

Bien sûr que non, je suis aux premières loges pour savoir que c'est impossible, j'ai simplement posé cette question afin d'arrondir les angles et de l'inviter à se confier.

— J'ai recherché sur internet.

— Et tu as appris des choses intéressantes à mon sujet ?

— Je sais que tu as arrêté la compétition d'un coup, mais j'ignore pourquoi.

J'aimerais rester neutre, stoïque, mais ce sujet me tient trop à cœur pour masquer ce que je ressens. J'éprouve encore une montagne de regrets, je crois que ça ne me passera jamais. Parce que ma vie de surfeur était simple, parce que j'avais un putain de visa et de l'argent pour subvenir aux besoins d'Ava et Sienna. Plaquant mes cheveux en arrière, je m'adosse au minuscule placard, et croise les bras en soupirant plus fort que je ne le voudrais.

— Un accident. C'est ce qui a mis un stop à ma carrière.

Son regard clair et luisant s'anime de mille questions, et chaque parcelle de mon être sait que ce n'est pas le moment de tout déballer.

— Que s'est-il passé ? Il y a un lien avec moi ?

— Pas vraiment. Je préfère qu'on parle de ma journée, si ça ne te dérange pas.

June accepte mon choix, puis se saisit du dossier de la chaise qu'elle décale légèrement de la table.

— Tu as le bonjour de mon père.

— Comment va John ? Il est encore à Little Sandy ?

Étonnée par ma réaction, encore déboussolée, elle me le confirme d'un bruit de gorge et me donne l'impression que nos échanges la dépassent

un peu. Normal, j'ai tout le monde de mon côté, et elle est la seule à l'ignorer. Grattant son bras d'un mouvement réflexe qui ressemble à une accro au crack victime du manque, elle s'assoit enfin et semble maintenant peser une tonne.

— Il m'a parlé de ta mère...

Et rien qu'à l'intonation de sa voix, je comprends que de n'en avoir aucun souvenir la chamboule en profondeur. Je peux me mettre à sa place, ça doit être affreux de naviguer dans le brouillard complet.

— On va y aller, étape, par étape. Ça va finir par te revenir.

— Et si ça ne revient pas, Deaken ?

Les modulations sensibles dans sa question me touchent plus que je ne l'avais anticipé. Pendant que ma conscience chuchote au fond de ma tête que je suis une ordure, je me risque à approcher vers elle, mais je devine qu'elle n'est pas encore tout à fait prête. Alors j'évite de lui caresser le bras, tout comme j'évite de lorgner le courrier à son nom qui ondule au gré d'un courant d'air sur le plan de travail. *Son fournisseur ?*

— On réapprendra, on recommencera June. Non ?

Massant sa nuque, elle replace ses cheveux en murmurant qu'elle n'a pas vraiment le choix. Puis, il me semble surprendre un regard appuyé vers mon ventre ou mes hanches, elle me laisse penser que la vue des abdos lui plaît. Pourtant, le silence qui suit embarrasse pour deux, j'en profite pour extraire de la poche de mon short, un dessin plié en quatre. Un chef-d'œuvre aux couleurs primaires signé Ava. *Et dire qu'elle aussi joue le jeu...*

— J'ai coaché ma graine de championne tout à l'heure. Elle avait un petit quelque chose pour toi.

— Ta nièce ?

Les yeux clos, j'acquiesce et lui remets la feuille bariolée. Quelques lignes malhabiles qui dévastent June en silence et m'enfoncent dans un mensonge que je supporte de moins en moins. Son regard se met à

luire, le papier tremble un peu, je déteste jouer à ce petit jeu. Quand elle me dévisage de ses pupilles en détresse, j'ai beau être baraqué et sauver les gens de la noyade H24, je me prends une vague sensible qui me laisse K.O. et démuni. J'aimerais la prendre dans les bras, la voir sourire, la sentir soulagée, et lui dire que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Mais je ne suis que le type qui fracture sa réalité. Ça me bousille, si bien que je bats en retraite.

— Je vais me doucher.

Puisqu'elle ne dit rien, je tourne les talons, mais June me retient au dernier moment d'une voix aussi délicate qu'à fleur de peau.

— Au téléphone... aujourd'hui, mon père m'a donné un surnom étrange...

Je me fige, toujours dos à elle, intrigué par la question et plus encore par son intonation quand elle reprend d'un air faussement innocent.

— Tu te souviens du petit nom qu'il me donne ?

J'y crois pas, elle me cuisine, j'en broie la serviette dans mes mains. June, putain... tu lâches jamais l'affaire ! J'évite de bredouiller et de prêter attention à mon palpitant qui s'emballe parce qu'elle me pose une colle, elle me teste.

— Ça te reviendra, ne t'inquiète pas. Chaque chose en son temps.

— Je n'ai pas dit que j'avais oublié. Toi, tu le sais ou pas ?

La vache, elle me piège. Profonde inspiration, je n'en ai aucune idée, tout va partir en sucette. Je tente de fouiller dans mes idées, dans tout ce que j'ai appris à son sujet, mais rien ne vient. Trou noir complet, je crois que je deviens blanc. Mon téléphone se met à sonner, et pour ne pas céder à la panique, je feins de jeter l'éponge pour avancer vers la cabine de douche.

— Deaken ? Je t'ai posé une question...

Le téléphone insiste, je me rabats sur l'appel et prétexte auprès de June qu'il s'agit du boulot, peut-être une urgence.

— Allô ?

— Restez naturel. Nous savons que vous ne pouvez pas parler.

— C'est exact.

— Contentez-vous de sourire, notre équipe cherche l'info.

Je m'exécute, suspendu à la voix de Spicer et passe ma main dans les cheveux d'un naturel tout à fait bancal. J'évite de croiser le regard curieux de mon hôte quand je me retourne vers elle avant d'improviser une réponse 100% factice, le palpitant qui cogne comme jamais.

— Non, ce soir, ça va être compliqué. Faites au mieux.

— Vous vous en sortez très bien, Deaken.

— Je compte sur vous.

June pince ses lèvres à croquer puis plisse ses yeux pour mieux me dévisager, pas facile de rester zen pour ne pas me faire griller. Je n'aime pas la manière dont elle me sonde, il y a chez elle une volonté farouche de ne pas gober les mensonges si facilement. *Maniez-vous le cul !* Au téléphone, Tracey reprend enfin.

— C'est Ferngully son petit nom.

— Sûre ?

— Confirmé, ça vient d'un dessin animé. Allez-y...

— Bonne soirée à vous aussi.

Je raccroche, plus tendu que jamais. J'ai le pouls qui tape si fort dans la gorge que je préfère ne pas parler, comme si je pouvais me soustraire à l'interrogatoire d'une blonde loin d'être bête.

— Alors, c'était une urgence ?

— Non, un truc avec la patrouille...

— Tu as l'air stressé. Tu es pâle.

— Ils peuvent pas se débrouiller sans moi, cette situation me saoule par moment, t'imagines même pas.

Le blanc qui s'étire entre elle et moi rend mes mains moites. J'insiste pour filer sous la flotte et me savonner, mais Sherlock Holmes n'a pas dit son dernier mot.

— Hop, hop, hop... Et du coup, pour mon surnom ?

Oscar du premier rôle quand je souffle d'une exaspération montée de toute pièce. Volte-face et coup d'œil désabusé.

— June, écoute... ça aussi ça me saoule.

— C'est juste une question et je veux seulement une réponse.

— Tu veux me tester ? J'ai une excellente mémoire, sans vouloir te vexer.

— Et moi une assez bonne intuition. Sans vouloir te vexer.

Je soupire, puis me dirige vers la salle d'eau en lui lançant un regard artificiellement teinté de noir.

— Ton père t'appelle Ferngully, rapport au dessin animé. Contente ? T'es soulagée ?

Je la laisse digérer, la bouche bée et m'enferme dans la pièce d'à côté en lorgnant la cabine bien trop petite pour mes épaules avant de soupirer, avant de me haïr un peu plus. *Bordel, c'était moins une...*

Chapitre 16

June



<https://youtu.be/8AHCfZTRGiI>

*Ferngully, il le savait... C'est intime, connaître ce surnom, c'est comme dresser une cartographie des grains de beauté sur ma peau, les gens au courant se comptent sur le doigt d'une main. C'était ma dernière estocade, un coup d'épée dans l'eau, mon ultime cartouche et Deaken est passé entre les balles. Il s'est enfermé pour souffler un grand coup, j'en ai les larmes aux yeux, tout ce qu'il dit est vrai et je l'ai blessé. *Il n'est pas le seul... Je me fais du mal pour rien.**

Le jet de la douche s'invite dans les eaux troubles de mes pensées, il ne reste qu'une terrible vérité, celle d'une femme qui doit réapprendre à faire confiance, à redécouvrir un individu sorti de nulle part dans le champ de ma conscience. Alors que la situation est aussi improbable que déstabilisante, je perçois sa voix ultra grave se mêler à l'eau qui ruisselle de l'autre côté. Dernier sursaut de qui-vive ou premier pas vers ce couple qui ne m'appartient pas, j'abandonne le plan de travail, sur la pointe des pieds, je furète jusqu'à la cloison pour écouter. Repoussant mes locks pour plaquer mon oreille, je n'entends pas distinctement ce qu'il dit. Ça ressemble à des prières à voix basse, mais ça pourrait être une flopée de jurons émise par un petit ami frustré. *Il coupe le robinet ! Merde !*

Mon cœur manque un battement, de peur de me faire prendre je regagne ma position, et feins de me pencher sur le courrier de mise en demeure, l'air plus occupé que jamais. Le loquet saute, Deaken ouvre la porte et je ne peux m'empêcher de lancer un regard en coin vers ce géant qui touche presque le faux plafond de la salle d'eau. Et le moins

qu'on puisse dire, c'est que le spectacle vaut le détour.

Serviette enroulée autour de ses hanches, le roc écrase son épaule contre le montant de la porte et j'évite de m'attarder sur sa peau humide, sur ses trapèzes de folie et ce torse qui amadouerait n'importe qu'elle femme dans un contexte normal. Ses longs cheveux noirs dégoulinent encore le long de son cou, je chasse l'image de son bassin saillant, de sa pilosité virile, et redouble d'efforts pour paraître naturelle avant de reprendre la fausse lecture de cette lettre qui n'est plus un problème.

— Ne mets pas de l'eau partout.

— J'ai fait gaffe. Je sais que tu détestes ça. Qu'est-ce que tu lis ?

— Rien d'important.

En fait, c'est partiellement faux, si j'ai frôlé la catastrophe et que je bénéficie d'un sursis appréciable, il m'apparaît clairement que rien de tout ça ne serait arrivé sans cette histoire d'indemnisation. Un versement de l'assurance au profit de mon ex qui remue les boues sombres d'une relation toxique avec Phil. Je crois que Deaken s'en rend compte, il approche, pieds nus, dangereusement parfumé.

— Pourtant, on dirait que ça l'est.

Dans la salle de bain, une notification de son téléphone le rappelle à l'ordre. Après avoir consulté son écran, il revient vers moi et plaque ses mèches en arrière. Regard envoûtant plein de questions, un vert qui ne laisse pas indifférent. Quant à sa plastique sculptée au gré des vagues... il sait en jouer tout en entrant dans mon périmètre.

— Je sais que c'est difficile depuis les incendies... Le Refuge rame un peu.

Un sujet de plus dont il semble au courant, une énième question que j'aurais abordée avec lui dans une vie dont je ne me rappelle pas la moindre seconde. Je range la mise en demeure dans le tiroir, ne sachant pas si je cherche à le préserver de tout ça, ou si j'ai simplement besoin de m'épargner à titre personnel en évitant d'aborder mes problèmes d'argent. Parce que... qui dit problème d'argent, dit

incendie, traumatisme et trahison.

— Je ne veux pas en parler.

— Je sais aussi que tu comptais beaucoup sur le dédommagement... J'ai bien conscience que c'est la merde depuis que tu te retrouves le bec dans l'eau. Tu n'as jamais dit pourquoi ils ne veulent pas te rembourser...

— On s'est servi de moi, le sujet est clos.

Son torse se gonfle et, sous sa barbe, ses lèvres hésitent puis se verrouillent avant de laisser échapper un morceau de sincérité.

— Je sais, June... On est tous le pion de quelqu'un...

— Ça n'arrivera plus. Je refuse qu'on se serve de moi à l'avenir.

— Tout le monde se sert un peu de tout le monde, tu crois pas ?

Durant le blanc qui s'installe, ses billes émeraude me happent si bien que je n'ai pas vu venir cette proximité. Ni ce souffle qui me prend au piège, ou son parfum de santal qui m'envahit. C'est nouveau, et tout aussi troublant. S'il avance encore d'un pas, je crois que nos dermes pourraient se toucher, et je ne suis pas prête.

— Tu comptes rester en serviette ?

— Tu m'as dit de faire comme chez moi.

Ne sachant plus où regarder, je me dégage un peu en rasant le plan de travail et l'invite à manger tout en fixant mes pieds.

— Si tu as faim... ça va refroidir.

Un silence. Un raclement de chaise. Et le poids de son regard sur moi. Ses avant-bras puissants prennent possession de la petite table et il ne se fait pas prier. Pour un géant, il jouit d'une certaine finesse dans ses mouvements, chaque fourchette est délicate, en décalage avec sa carrure et son style.

Le nœud que j'ai à l'estomac se détend, et du bout des lèvres, je me risque à lui demander si le plat est à son goût. J'apprécie sa façon de

manger, pas un bruit de mastication, il prend le temps de déglutir pour ne pas me répondre la bouche pleine. Si je n'étais pas si désarçonnée, je dirais qu'il dégage une certaine élégance pour un mâle rugueux.

— Et toi ? Tu ne manges pas ?

— C'est encore trop frais pour me mettre à table avec toi.

Sa fourchette atterrit en douceur sur la table, un tout petit tintement qui précède sa voix de baryton aux embruns de testostérone.

— J'ai réfléchi à tout ça sous la douche.

Son regard patient capture ma curiosité, il me fixe un instant intensément avant de reprendre.

— Bon... si on résume... Tu m'as oublié.

— C'est un bon résumé.

— Mais tu te souviens de ton ex. C'est vexant.

Je ne le voyais pas sous cet angle, mais ses mots posés sur du velours m'ouvrent une perspective nouvelle : sa vision des choses. Je déglutis, m'apprête à riposter en prêchant pour ma paroisse, mais il poursuit en lissant doucement sa barbe.

— C'est vexant, et je ne peux pas y faire grand-chose.

— J'en suis la première désolée. J'essaie vraiment d'y mettre du mien...

— Ce n'est pas toi. C'est la situation qui est trop étrange...

C'est le moins qu'on puisse dire, pourtant, il n'attend aucune réponse de ma part pour poursuivre sur le même ton.

— J'imagine à peine ce que tu dois ressentir. Tu dois te forcer à tolérer ma présence alors que je vois bien que je ne suis rien à tes yeux.

Son timbre ne tremble pas, aucune modulation dans la voix, son constat est implacable, ce qui le rend d'autant vrai, d'autant plus touchant. Au point de devoir me justifier.

— C'est... Tu n'es pas rien... J'aimerais tellement que ce soit différent.

— Ça peut l'être, June. Tout dépend de ce que tu veux vraiment.

— Je veux retrouver le fil de ma mémoire...

— Donc... Tu veux savoir qui je suis ? Ce qu'on forme tous les deux ?

Il me faut une seconde pour réfléchir à la question. Je crois qu'en effet, l'idée me plaît assez, bien que tout ça soit terriblement déroutant. Opinant de la tête, j'abonde dans son sens, si bien qu'il prend les devants.

— Alors je te propose d'être comme toi, June.

— Tu veux dire comme une folle frappée d'amnésie à géométrie variable ?

J'attrape son sourire au vol, c'est dingue comme son visage de guerrier All Black peut s'adoucir en une fraction de seconde.

— J'allais dire vierge.

Mon sourcil s'arque à la lueur de toute forme de virginité et Deaken s'explique en croisant ses mains massives devant son assiette.

— Comme si on ne s'était jamais connus. Une sorte de « reset » commun. Histoire de partir sur les mêmes bases. Qu'est-ce que tu en dis ?

Dans l'attente de mon verdict, d'un geste sûr et lent, il m'invite à m'asseoir face à lui. Je me surprends à saisir ma chaise sans le quitter des yeux. Parce que sa proposition est encore plus loufoque que notre faux départ. *Mais au point où j'en suis...*

— Oui, mais toi tu me connais...

— Si ça peut t'aider, je ferai semblant, tu n'y verras que du feu.

— Tu crois ça ?

— Pour la bonne cause, je suis capable de jouer le jeu. On pourrait se découvrir et se redécouvrir...

Je cille, plusieurs fois. Prenant conscience que notre éventuel couple va prendre naissance dans mon esprit sur la base d'un étrange mélange de comédie et de faux-semblant pour m'offrir tout un lot de premières fois véridiques. Une histoire rayée qu'on réécrit, en mieux. Je ne sais pas si j'en suis capable.

— Tu veux qu'on fasse semblant ? C'est ça ?

— Juste le temps de raccrocher les wagons toi et moi. Si la barbe ne te rebute pas... si je ne te repousse pas, si une part de toi est toujours attirée par moi.

Je déglutis, pas vraiment en mesure de répondre, seule ma tête opine imperceptiblement. Je m'étonne de caresser la table et de laisser mon regard couvrir ses mains, ses poignets et ses bras larges puis tout ce corps qu'il m'invite à m'approprier.

— Est-ce que le deal te convient ?

Mes idées s'entrechoquent à l'autre bout de la table. De la main gauche, il s'empare de ses couverts, pique en douceur un morceau de poulet, et me le tend lentement vers mes lèvres en me dévorant des yeux. Toutes les cellules de mon corps hurlent que c'est bizarre, que c'est trop prématuré, que tout ça n'a rien de naturel, mais je goûte à la meilleure volaille de toute ma vie. Et du bout des lèvres sur sa fourchette tiède, je scelle notre « début » qui ressemble à une seconde prise de cinéma.

— Ça me convient. Mais en douceur.

Là, son sourire m'éclate à la figure, le regard qu'il pose sur moi me fait me sentir belle, unique. Une vague verte caresse mon être alors que la fourchette redevient sage. Il me vient l'envie de marcher dans son jeu, et de le taquiner pour désamorcer la tension qu'il peut y avoir entre deux inconnus.

— Bonsoir, moi c'est June. Enchantée, du coup.

Je lui tends ma main, amusée, pour le saluer et rire de la situation. Il ne se fait pas prier et riposte dans la foulée.

— Hello, ravi moi aussi. Mais qui êtes-vous ? Où je suis exactement ?

— Chez une véto armée jusqu'aux dents. Alors attention à tes fesses...

Sur un petit fou-rire qui nous détend, il se lève, déployant son corps de colosse et s'empare du duvet en m'expliquant qu'il est exténué après la nuit dernière.

— Alors si la vétérinaire fanatique de la gâchette n'y voit pas d'inconvénient... moi et mon postérieur, on va aller sagement se pieuter. Je suis claqué, les heures de sommeil dans le hamac sont raides.

La ligne de sa serviette esquisse son bassin de sportif de haut niveau et je me fais violence pour ne pas verser dans la fascination facile d'une plastique admirable.

— Ne dors pas dehors. Reste.

Je pince mes lèvres, regrettant d'avoir parlé trop vite. Pourtant, l'espace d'un instant, j'aime bien l'effet que provoque ma voix sur sa figure. Il écarquille les yeux, d'un effarement qui me séduit un peu. Le Dieu de la vague sourit, hélas pour lui, je ne cautionne pas la lueur coquine qui anime ses pupilles. J'ouvre seulement ma porte, aucunement les cuisses. *Désolé Deaken, tu mets la charrue avant les bœufs.*

— Enfin, je vais prendre le clic-clac. Je te laisse mon lit pour que tu puisses récupérer.

— Sûre ? Cette foutue banquette est une torture pour le dos.

— Absolument certaine. On ne se connaît pas, jamais le premier soir.

Je suis dingue. Totale dingue de plaisanter, d'aller jusqu'à piquer un morceau de poulet en le regardant hausser des épaules et réprimer un nouveau sourire que j'apprécie. Il me tourne le dos, me souhaite bonne nuit et retire d'un geste sa serviette pour l'abandonner à côté de sa combinaison. Le poulet reste en travers de ma trachée, je suis médusée, stupéfaite. Devant la vue spectaculaire et inattendue des fesses musclées de Poséidon, je manque m'étrangler. Et le pire c'est

que... sur 1m90 de peau, de dorsaux et de cuisses, j'amarre mon œil à l'ombre qui ondule comme un pendule entre ses jambes. *Mon Dieu, qu'est-ce que je fabrique ?!*

Il se fige une seconde, fait volte-face et je plaque aussitôt ma main sur les yeux pour ne pas imprimer dans ma tête les courbes généreuses et proportionnelles d'un engin à la taille du monsieur.

— Tu veux ton ventilateur ?

— Non, non ça ira ! Mer... merci.

Pourtant, c'est carrément une clim qu'il faudrait pour éteindre le feu sur mes joues. J'ai son machin sous les paupières, il ne veut pas partir.

— Alors, à demain, June.

— C'est ça, oui. Bonne nuit...

Je perçois ses pas, un son qui m'autorise à ne plus cacher ma vue. Et tandis qu'une vague de chaleur m'envahit entre honte, amusement et séduction, son ombre ressurgit et je détourne le regard une nouvelle fois.

— Au fait...

— Deaken ! Si tu te repointes le sexe à l'air, je sors le fusil !

— C'est qu'une bite...

— Oui, mais je ne te connais pas, merde !

— Pas faux. C'était juste pour te dire que demain matin, je ne bosse pas.

Ses mains massives auraient dû m'alerter sur les faveurs de la génétique en ce qui concerne ses attributs. Je ne parviens plus à me l'ôter de l'esprit à présent. J'ai oublié plusieurs mois passés en sa compagnie et son membre vient de me tatouer le cerveau à jamais. En une fraction de seconde.

— Super. Parfait. Tu peux te tourner maintenant ?

— C'est bon je te laisse tranquille cette fois.

Le géant rebrousse chemin, pour de bon. Une incontrôlable cavalcade agite mon cœur, ma logique et ma raison démissionnent trouvant cette soirée aussi pathétique qu'invraisemblable alors que mon sourire trahit une nette amélioration de mes humeurs. Son ombre s'étire sur le placard de la chambre et je me surprends à me pencher sur le côté afin de poser une dernière fois mes yeux sur ses fesses qui étaient dans ma ligne de mire il n'y a pas si longtemps.

Chapitre 17

June



<https://youtu.be/op56vq1beSo>

Allongée sur mon lit de fortune, les yeux rivés au plafond, je suis incapable de dormir. Après tout, j'ai un parfait inconnu qui dort dans mon lit, juste à côté. L'univers a beau me prouver par A plus B qu'on est un couple, il reste à mes yeux un type que je découvre à peine. *Et qui se roule dans mes draps à poil !*

Une part de moi redoute encore sa présence, j'ai du mal à me dire que c'est ça, ma vie : un surfeur qui accepte de partager le quotidien dans un taudis avec une fille qui perd les pédales. Je l'entends bouger de l'autre côté de la cloison, il se retourne probablement, je suis certaine d'avoir perdu l'habitude de cohabiter tant chaque bruit suspect me place en alerte. Je ne vais jamais réussir à trouver le sommeil, je suis trop focalisée sur sa respiration. Alors lentement, pour déclencher le moins de couinement possible du clic-clac, je me relève en douceur et avance vers les placards sur la pointe des pieds. Dans la pénombre, je fouille à la recherche d'un vieux stock de beuh que j'aurai peut-être oublié ici ou là, mais je ne trouve rien et me rabats sur une bouteille de vodka. *Ça fera l'affaire pour me détendre et oublier que quelqu'un d'autre doit dormir ici.*

Il n'y a que le murmure du liquide heurtant le verre qui trahit ma manœuvre, puis la plainte discrète de la banquette quand je retrouve ma position. Je m'offre une gorgée bien méritée et laisse le feu de l'alcool œuvrer dans ma gorge. Assise, droite comme un i, un peu rigide sur le convertible, je tends l'oreille et cherche à savoir ce qu'il fait de l'autre côté.

— Tu dors ?

Sa voix grave transperce la cloison moins d'une seconde après.

— Pourquoi ? Tu veux me rejoindre ?

— Toujours pas, non.

À en croire le bruit du matelas dans la chambre, je devine qu'il se tourne et change de position, avant de briser le silence.

— Tu bois ?

— Un peu.

— Tu bois quoi ?

— De la vodka.

— Tu ne devrais pas...

— C'est pour oublier le spectacle que tu m'as infligé en allant te coucher.

— Infligé ? C'était si horrible que ça ?

Même dans le noir, je devine qu'il sourit. Cette configuration est étrange, on papote comme deux adolescents qui n'ont pas le droit de s'approcher. Je soupire en répondant à sa question.

— Disons que c'était... prématuré.

— Ah...

— C'est quoi ce « Ah » ?

— Je m'accroche à l'espoir qu'il y ait un bon moment tôt ou tard.

Portant le goulot à mes lèvres, j'avale une large rasade en songeant à sa remarque qui me fait doucement sourire puis prend la parole.

— J'espère que tu es patient...

— Tenace.

— Intéressant...

Le feu de la vodka me détend peu à peu et je m'allonge sur le flanc, simplement redressée sur un coude avant de laisser ma curiosité être guidée par l'ivresse qui enfle.

— Tu préfères le salé où le sucré ?

Il ricane en rétorquant qu'on part de loin. De très loin.

— Allez, Deaken...

— Salé, et épicé.

Mon esprit en prend bonne note, je me ressers une lampée sans me demander si nos échanges ont réellement un sens.

— Tu jouais à quoi quand tu étais enfant ?

— Quand je soignais pas les bobos de Sienna, je surfais... J'ai eu ma première planche à six ans... Et toi ?

— À quoi ça rime ? Pourquoi tu me le demandes ? Tu le sais très bien ! Tu as une longueur d'avance sur moi !

Nouveau mouvement sur le matelas, pendant que je bois copieusement, je devine qu'il change de posture avant de me répondre.

— Je joue à te connaître, on fait connaissance visiblement.

— C'est trop bizarre Deaken... Je ne pensais jamais faire connaissance avec un type à poil dans mon lit.

— Je ne pensais pas qu'un jour tout ça m'arriverait, si ça peut te rassurer. Moi dans un lit, toi dans le clic-clac... J'ai l'impression qu'on est des colloc'...

J'ai déjà descendu une bonne quantité, il faut que j'arrête de lever le coude. Je cale la bouteille contre mon ventre et réplique en étant de moins en moins oppressée.

— Au moins tu as de la place. C'est tout petit ici.

— Pas faux. Je peux m'étirer pour une fois... Puis ça m'évite d'avoir tes pieds gelés sur mes tibias.

Il me fait sourire. Bien sûr, je n'en ai aucun souvenir, mais l'alcool aidant, je crois que je commence à me faire à l'idée. Mes lèvres brûlent encore un peu et je soupire en ricanant tout haut.

— Des pieds gelés, une caravane moisie, un parc au bord du dépôt de bilan, une nana qui ne sait plus où elle en est... ça vend du rêve... Je dois en déduire que tu es du genre à t'accrocher ?

Je tends l'oreille, estimant qu'il met un peu de temps à répondre, puis sa voix me parvient finalement.

— Pour la bonne cause, toujours. Et quant au mobile home, il est pas terrible, c'est vrai... mais c'est temporaire.

J'ai beau avoir bu, l'ivresse ne m'empêche pas d'être lucide à ce sujet.

— Tu crois ? Je ne suis pas sûre...

En écho à mon scepticisme, sa voix grave et chaude tranche les ténèbres.

— Un jour, t'auras une belle maison. Et le Refuge cartonnera.

— J'admire ton optimisme, Deaken.

Et je le célèbre d'une gorgée, même si je m'étais juré de lever le pied. *Merde, je m'en fous partout !* pendant que j'essuie mon visage et mon décolleté, il poursuit sur sa lancée. Confiant, serein.

— On va y arriver toi et moi. D'ailleurs, tu ferais quoi si tu avais de l'argent, là, tout de suite ?

— Ça dépend... Combien ?

— Beaucoup de fric. Tu le dépenserais comment ?

Je rebouchonne ma bouteille et cherche dans mon esprit aussi apaisé qu'embrumé quelques pistes pour mes projets.

— Eh bien... je relancerai le Refuge. Ouais, je le reboosterai... Et tout de suite après, je prendrais une villa, c'est clair. Pour me barrer de ce mobile home.

Y penser me met des étoiles plein les yeux l'espace d'un instant, puis je

retombe dans mes relents d'alcool et la réalité dans un souffle résigné.

— Mais ce n'est pas près d'arriver. Et toi, tu ferais quoi ?

Silence. Je suis à l'affût et me redresse un peu.

— Deaken ?

— Bah... Vu la situation actuelle... J'imagine que le blé serait le dernier de mes soucis puisque je passerais mon temps à esquiver les tirs de fléchettes à chaque fois que tu serais mal lunée.

— Rooh, tu remets ça ! Et tu crois vraiment que tu ferais partie des meubles dans notre future baraque ?

— Tu as dit « notre », c'est un début.

Rien qu'au timbre de sa voix, je l'imagine sourire en me taquinant. Il n'a pas tort, mais ce soir, je ne suis pas dépourvue de répondant.

— Tu as l'air bien sûr de toi... Tu lis dans l'avenir ou quoi ?

Une hésitation, un blanc. Puis un murmure suave.

— On peut dire ça.

— Et alors... Tu vois quoi, Monsieur le médium ?

La literie dans la chambre trahit un nouveau mouvement de sa part. J'ai l'impression qu'il s'installe confortablement, ou change de sens pour parler à travers l'ouverture de la porte.

— Là... Ce soir... Ma prophétie indique que dans moins de cinq minutes... tu vas te resservir un verre pour te donner du courage.

— Du courage ?

— Le courage de te lever. De te poster sur le pas de la porte et de me lancer un regard à se damner.

La main sur la poitrine, je l'écoute et une part de mon esprit part à la dérive en créant les images correspondant à ses prédictions, même lorsqu'il reprend.

— Puis tu vas te pencher au bord du lit pour me souffler une

proposition indécente qui me fera de l'effet.

J'en rigole toute seule, je ne dis pas que sa vision ne m'émoustille pas un peu, mais c'est loin d'être gagné pour ne pas dire que c'est totalement mort.

— Ce n'est pas de la divination, monsieur le prédicateur... ça, c'est un fantasme !

— Il n'y a que l'avenir qui nous le dira.

— Il faudrait un énorme coup de chance ou un miracle pour que ça se produise...

— Les miracles, ça se provoque.

Le mobile home craque, je devine qu'il se lève et mon cœur se stoppe avant de battre la chamade. Je perçois un bruit de pas qui rend ses paroles soudainement concrètes. Trop concrètes.

— Non, restes où tu es Deaken.

— Sûre ?

— Laisse les miracles en paix pour ce soir.

Un soupir, le bruit du lit. Et la voix de mon inconnu éconduit.

— Ok, je reste sage. Dors bien, alors.

Je ne sais pas s'il m'en veut ni s'il me comprend, tout ce que je sais, c'est que dans l'obscurité, mon cœur palpite encore très fort et que cette discussion provoque sur mon visage un sourire étrange. Un sourire teinté d'espoir. Une leur dans le noir.

— Toi aussi, bonne nuit Deaken.

Chapitre 18

Deaken



https://youtu.be/3M_Gg1xAHE4

Sydney, ici et maintenant...

Enfermé dans cette cage blanche, aveuglé par les spots, je tourne comme un fauve en captivité autour de la table laquée. Toutes les trente secondes, je force sur la serrure de la porte, j'espère que quelqu'un se pointe enfin, mais on me laisse poireauter. On arrive au bout du chemin, je ne pensais pas terminer tel un rat de laboratoire. Je ne sais pas s'ils m'observent, si on scrute chacun de mes gestes, mais je me pète les yeux dans le miroir sans tain pour essayer de voir si elle est de l'autre côté.

Bordel, j'aimerais être une souris pour passer derrière cette cloison et savoir ce qu'elle leur avoue, pour entendre ses mots, ses réponses. Cette situation est intenable, un peu comme ma couverture jusqu'ici. Profonde inspiration, je plaque mes cheveux en arrière et tente de faire le vide. C'est là qu'une voix dans les haut-parleurs me prend par surprise.

— Pouvez-vous nous parler de votre sœur et du lien qui vous unit ?

Regard tendu aux quatre coins de la pièce, elle n'ose même pas se montrer. Cette bonne femme se passe toute forme de politesse, elle attaque bille en tête. Évoquer ma jumelle me rend nerveux, ça débute mal. Très mal.

— J'aimerais qu'on laisse Sienna en dehors de ça !

— Vous préférez peut-être vous confier sur Ava ?

Parler de ma nièce, c'est encore pire, tout simplement inenvisageable. C'est encore trop frais. Entendre son prénom, c'est comme des crissements d'ongles sur un tableau noir. Je réponds par la négative, croisant les bras pour m'adosser au miroir. Je m'en veux d'avoir entraîné tout le monde là-dedans.

— Reprenons à la base. Nous aimerions revenir sur vos débuts avec June.

Haussant les épaules, j'ignore par quoi commencer. Il y aurait tant à dire et je ne veux que la préserver. Je lisse ma barbe en réalisant que venir ici est loin d'être facile, m'exprimer à propos de toute cette histoire est étrange. Au moins autant que mes premiers pas en terre inconnue.

— Elle en a bavé. C'était compliqué...

— Vous aussi, vous en conviendrez. Vous pouvez développer ?

J'ai eu le sentiment de naviguer dans les eaux troubles de l'infiltration. C'est usant de marcher sur un fil, de jouer un jeu dangereux, de trahir qui je suis, de la piéger. Quelques fois, je me sens coupable, c'est vrai. Tout le temps, en fait. Fixant le verre d'eau sur la table, je soupire et évite de me brûler la rétine sur le mur de lumière qui m'éblouit.

— Je n'ai rien à vous dire... Rien que vous ne savez déjà.

— C'est dommage. Vous devriez coopérer.

— Il me semble que j'ai fait tout ce qu'on attendait de moi.

— Nous vous avons prévenu. Et ce n'est pas terminé.

— C'est une blague ?

Le silence revient pour un temps, me laissant outré, aux portes de la délivrance. Irrésistiblement attiré par le miroir, je m'en approche, caresse la surface froide et pense à June. À ce qu'elle doit vivre de l'autre côté, aux questions qu'on doit lui poser. À propos de moi et de la tournure qu'ont pris les choses. Mon cœur se serre un peu, c'est là que la voix inonde à nouveau l'espace pour mieux me prendre au piège.

— Vous saviez pertinemment qu'il n'y avait que deux issues possibles.
L'une agréable, l'autre beaucoup moins.

Chapitre 19

June



<https://youtu.be/lbq4G1TjKYg>

Woonona, au lendemain d'une première nuit sous le même toit...

L'horizon ocre se déforme sous l'effet de la chaleur dégagée par le ruban de bitume. Le moteur de mon van hurle alors que je fends à tombeau ouvert les bois dévorés par les flammes. Dans le rétroviseur, le chaos poursuit sa destruction implacable, et j'écrase la pédale pour m'éloigner de la fumée hostile et fuir ce parfum d'enfer en me catapultant vers la plage.

Je pile devant une cabane de pêcheurs aux volets usés par le sel. Le contact est coupé sur le banc de sable face à l'océan, mon seul refuge puisque tout brûle dans mon dos. Quittant le fourgon à la hâte, je me précipite sur mon petit rescapé à l'arrière, mais il ne bouge plus. Le koala vient de rendre son dernier souffle alors que l'air est suffocant. Ma poitrine m'opprime, l'impuissance m'accable, il n'y a plus rien à faire, si ce n'est regretter et tenter de survivre coûte que coûte. L'œil brillant, j'observe les alentours, cernée d'un côté par l'immense brasier, coincée de l'autre par les vagues monstrueuses qu'un fou furieux semble dompter sur une planche rouge.

Dans ce piège du littoral, mon cœur martèle et se mêle à un claquement sourd, celui d'un battant qui frappe la façade de la modeste baraque. Dans l'ouverture, une ombre semble jouer avec sa tresse blonde, son attitude enfantine m'intrigue, elle mange une sucette en dodelinant de la tête avec candeur. La silhouette se penche vers l'extérieur, son cou est paré d'un foulard orange, il s'agit de ma mère. Quand elle me pointe du doigt en ricanant, j'ouvre un œil et

quitte ce cauchemar sordide.

Ici, tout est calme, à l'exception de mon pouls victime de rêves troublants ainsi que de la porte du mobile home poussée par le vent. Elle heurte doucement le montant dans un grincement agaçant. Je me redresse, le dos douloureux, sur ce clic-clac plus ferme que dans mes souvenirs et mon premier réflexe est de serrer très fort la pierre turquoise du collier de mon père. La bouteille de vodka roule sur le lino, je suis surprise ne pas avoir mal à la tête en constatant qu'elle est presque vide. Cette fois, je désactive l'alarme de mon téléphone avant l'heure du réveil, et j'ai l'impression de reprendre le contrôle en renouant avec une vieille habitude. Provoquant le couinement mou de la banquette, je m'assois et masse mes paupières avant de passer une tête dans la chambre. Elle est vide, Deaken a déserté le bungalow.

Le matin tire ses flèches dorées dans l'espace exigü, dessinant des ombres franches sur le mobilier désuet qui me sort par les yeux. Les omoplates en compote, je m'étire, me lève enfin et regarde au-dehors, il a pris soin de préparer une corbeille de fruits et un smoothie, *Deaken marque un point dans mon estime*. Je bloque la porte pour l'empêcher de cogner une nouvelle fois et foule les lattes de bois en direction du petit déjeuner. Dès la première gorgée aux arômes d'ananas frais et de mangue, je me fais surprendre par la voix aigüe de celle qui me connaît par cœur.

— Bien dormie, patronne ?

Sa peau est une douceur incroyable, je me fais toujours la même réflexion quand elle me fait la bise. Apprêtée jusqu'au bout des ongles, je note qu'elle prend de plus en plus soin d'elle alors que son job pousse à la sobriété vestimentaire. Et j'ai systématiquement la même réaction quand elle me traite comme la boss.

— Oh... pitié, ne m'appelle pas comme ça... surtout de bon matin.

Mollement, je pousse la corbeille de fruits et lui propose de taper dedans pour m'accompagner au lieu de jouer avec nos rapports hiérarchiques. De sa main bandée, elle s'empare d'une pomme et me contemple sans cacher sa curiosité.

- Alors, ça va mieux entre vous ?
- Mieux qu’hier, ce n’est pas difficile...
- Le petit déjeuner, c’est pour se faire pardonner ?
- Se faire pardonner de quoi ?
- Je n’en sais rien, je disais ça comme ça. Ou alors, c’est pour t’amadouer ?
- Peut-être...
- Et ça marche ?
- Je crois, j’apprécie...
- Tu m’étonnes ! Tu as l’air plus apaisée en tout cas. Vous avez pu discuter ?

Tout en croquant à pleines dents, elle cherche à débriefer, comme on l’a toujours fait entre filles, mais je n’ai pas grand-chose à dire à ce sujet. Si ce n’est que je suis troublée, curieuse et que je ne sais pas où cette histoire va nous mener – si tenté qu’il y ait une histoire entre lui et moi. J’esquive toute réponse impliquant mes états d’âme et reprends une gorgée en changeant de sujet.

- Tu sais où il est ?
- Je l’ai vu se diriger vers le secteur endommagé en sifflotant. Il avait l’air de bonne humeur.
- Il est aux palissades touchées par les incendies ?
- C’est là que je l’ai vu en tout cas.

Alors que je me demande ce que Deaken fabrique là-bas, mon œil ne peut s’empêcher de s’attarder sur la blessure de ma backpackeuse préférée.

- Tu as toujours mal ? Tu veux poser quelques jours pour récupérer ?
- J’en ai vu d’autres ! Ce n’est qu’une griffure et puis il me reste une main intacte.

Nouveau croc dans son fruit, elle mastique fort en déclarant que ce sont les risques du métier. Les pensionnaires du parc s'éveillent doucement à en croire le chant de la nature prenant le pas sur le silence qui suit. Jusqu'à ce que Bianca coupe court pour reprendre son job à bras le corps.

— Bon, c'est pas tout ça, mais j'ai les consignes à filer à l'équipe, Le Refuge va ouvrir et vu la météo... je pense qu'on va avoir un peu plus de monde que d'habitude.

Elle me souffle qu'un peu d'affluence serait une aubaine pour renflouer nos caisses. Je valide et me mets en mouvement, en essayant de ne pas trop penser à ma discussion avec Deaken hier soir.

— Je vais voir ce qu'il fabrique et ensuite je m'occupe de Jack l'Éventreur. Je te laisse gérer ?

Elle tapote sur son talkie-walkie et plaque deux doigts sur sa tempe, façon salut militaire.

— A votre service mon capitaine.

Je lève les yeux au ciel, faussement exaspérée à chaque fois qu'elle me taquine sur nos échelons respectifs. Après un clin d'œil, Bianca m'abandonne tout sourire et je pars dans la direction opposée pour retrouver le dormeur nu à la pudeur limitée.

C'est le son de la scie qui me pousse à presser le pas en longeant la zone dédiée aux wombats. Franchissant les barrières visant à empêcher les visiteurs de se risquer dans cette zone portant les stigmates du feu depuis l'an dernier, je l'aperçois très occupé autour d'une table de pique-nique, coupant du bois à l'huile de coude.

Torse nu, dans un bermuda taupe, bras tendu sur une planche saine, les épaules luisantes, et le regard méticuleux... son implication m'étonne, elle ne me laisse pas indifférente. Je dois avouer qu'à la lumière d'un matin ensoleillé, afféré sur les barricades abimées, il n'est pas dénué de charmes. À moins que je baisse ma garde depuis nos échanges de la veille. C'est vrai qu'on s'éloigne tranquillement du roc plein de mystères pour s'approcher d'un homme, un vrai - d'après mes

références personnelles. Un peu baroudeur, un peu fascinant, je dois l'avouer. Délaissant la scie égoïne pour replacer ses cheveux qui gênent sa vue, il redresse la tête et se fige en me voyant débarquer sur son petit chantier.

— Aloha, pas trop dur la nuit sur la banquette ?

— Un peu. Ça te prend souvent de bricoler de bon matin ?

— Seulement quand tu ronfles.

— Attends, moi, je ronfle ?

Il éponge son front et me gratifie d'un sourire taquin.

— Je t'ai dit que la vodka n'était pas une bonne idée.

Il saisit ses outils et complète un ton plus bas « même si ça t'aide à me supporter ». J'aimerais lui avouer que c'est un peu plus compliqué que ça, mais je me pince les lèvres pour éviter de m'étendre sur les limites de ma logique, ce qui lui laisse le champ libre pour embrayer.

— On va devoir y mettre du nôtre si on veut que ça marche.

J'imagine qu'il a raison, qu'il n'y a pas d'avenir possible entre nous si je ne vais pas de l'avant. Il se replace, prêt à couper son bois puis se fige un instant en plantant son regard dans le mien.

— Je parle du Refuge. Il ne va pas se rafistoler tout seul.

— Disons que... j'attendais... je misais tout sur...

— Je sais. On manque de blé depuis que l'assurance a royalement merdé, on ne peut compter que sur nous. Mais ça ne doit pas nous empêcher d'avancer.

Sa démarche me touche, son soutien dépasse l'étonnement lié au fait qu'il connaisse mes projets pour ce parc et le sale coup de Phil. *Il faut que je me fasse à l'idée, Deaken sait tout de moi...* Il masse sa nuque, ne fait qu'une bouchée de la planche, s'empare de la visseuse et de son bout de bois retaillé pour le positionner sur le panneau encore marqué par la suie.

— Tu me files un coup de main ou tu as d'autres projets ?

Ni une ni deux, je le rejoins et plaque mes mains pour maintenir fermement le tout, comme il en a besoin. Son parfum se mêle à de subtils effluves plus virils, dans une proximité qui bouleverse un peu mes repères. J'évite de croiser son regard, de penser à ses prédictions, à notre soirée passée chambre à part, et je me focalise sur la fibre du bois. Son bras puissant passe dans mon champ de vision, de ses mains agiles et précises, il fixe les vis avec une aisance qui laisse entendre que le travail ne lui fait pas peur. Son souffle calme caresse ma peau et je sens peu à peu le poids de son regard attirer le mien vers son visage où je découvre un sourire tendre sous ses pupilles aux nuances d'absinthe. J'ai l'impression de le découvrir sous un autre jour, la peur de l'inconnu s'estompe à quelques centimètres de lui. Intrigué, il esquisse un rictus en me dévisageant.

— Quoi ?

— Merci pour le smoothie...

Il se tait, se contentant d'opiner de la tête avant de me demander de ne pas bouger, le temps d'attraper des écrous pour consolider sa réparation. J'obéis du mieux possible, mais je vole quelques regards en coin dans son dos, autant d'opportunités me permettant de l'observer à son insu. Pour m'imprégner de ce qu'il est, pour chercher au fond de ma tête ce que cet homme provoque chez moi. Il se penche, m'offre le creux de ses reins et ce fessier que j'ai intégralement découvert hier soir. Je dévie ma tête quand il revient vers moi et je m'empresse de bloquer le panneau sans ciller. Pas facile de ne pas tressailler quand il se poste dans mon dos, m'enveloppant de toute son envergure pour œuvrer au-dessus de ma tête. Je sens son buste effleurer mes omoplates, un premier contact entre malaise et nouveauté qui déclenche un doux frisson le long de ma nuque.

— Là, ça devrait tenir pour un bon moment.

De ses mains massives, il teste la résistance de la fixation et je me dégage en douceur, parce que cet exercice affole un peu mes sens, parce que j'ai besoin de reprendre un tout petit peu mes distances et

que je n'ai plus le joker ni de vodka à portée de main. D'une voix moins sûre que d'habitude, je bredouille que ça me semble parfait, même si un écrou de cette taille me paraît un peu démesuré.

— J'essaie de faire ça bien.

— Je vois... Tu... Tu t'appliques, ça me fait plaisir.

— Je construis pour que ça dure. Je veux du solide.

Je ne suis plus certaine qu'il parle simplement de palissade, j'ai l'impression que son regard m'envoûte, le vert de ses yeux murmure que cette phrase prend surtout du sens en ce qui nous concerne. En fait, il répare ce panneau de bois comme il consolide ce lien entre lui et moi. Et en prendre conscience me chamboule davantage. Je cesse de le contempler pour ne pas perdre pied, il s'éclaircit la voix en frottant ses paumes sur son short avant de me demander de l'aide une nouvelle fois.

— Je voudrais l'attacher à ce tronc. Tu en penses quoi ?

— On a souvent du vent qui vient de la mer, il va falloir un truc costaud pour le fixer.

Je me surprends à capturer la manière dont il contemple l'arbre sur lequel il compte s'appuyer, les yeux légèrement plissés le temps de la réflexion, sa langue passe sur sa lèvre supérieure. Frappant dans ses mains, il paraît avoir tranché dans le vif du sujet et redresse l'imposant panneau, un exercice qui sollicite toute sa musculature sous mes yeux curieux, mais séduits. Il faut voir ses dorsaux se verrouiller formant une armure impressionnante depuis ses trapèzes bandés jusqu'à son bassin gainé pour se rendre compte qu'il dispose de bien des atouts qui auraient pu me pousser - lors d'un moment d'égarement - à me rapprocher de lui dans une autre vie. Celle dont je ne me rappelle pas.

— Tu me passes la masse et deux gros clous s'il te plaît ?

Immobile devant la barrière bien plus grande que lui, il patiente main tendue, alors que je m'empare de l'outil et le lui transmets sans trop oser laisser mon regard traîner. Démonstration de force, les clous s'enfoncent dans l'écorce en un clin d'œil. Deaken prend du recul,

fouille dans la boîte à outils et en extirpe un rouleau de fil de fer sacrément épais qu'il enroule autour de l'acacia comme s'il s'agissait d'une simple ficelle. Sa plastique contractée s'imprime dans mon esprit alors qu'il tire fermement au point d'en faire exploser ses veines. Tandis que son rôle ponctue la manœuvre, la voix de Buddy s'invite à la fête et me replace comme simple spectatrice, la moins fascinée possible.

— Besoin d'aide les tourtereaux ?

Le doyen du Refuge ajuste sa casquette usée et agite une pince coupante en m'adressant un clin d'œil tendre. J'ai droit à une bise qui sent bon le réconfort, je lui affirme que Deaken s'en sort très bien pour l'instant, mais Buddy n'est pas du genre à regarder les gens travailler en se roulant les pouces.

— C'est plus facile quand on est bien équipé, les enfants.

Prêt à recevoir de l'aide, Deaken bloque le fil de fer dans sa paume tout en anticipant mes propres mots.

— T'es le meilleur Bud' !

Un « Tien, champion » s'élève au-dessus du chantier alors qu'il lance la pince à Deaken. Celui-ci la rattrape au vol et cisaille le fil de fer afin que les animaux ne se blessent pas à l'avenir. La complicité évidente entre ces deux-là me secoue, mais moins qu'avant, je crois que je commence vraiment à me faire une raison. D'un geste bienveillant, mon « papi » m'entraîne en aparté alors que le plus magnétique des manœuvres poursuit ses travaux.

— C'est bien que vous retapiez enfin cette zone... Je suis fier de toi.

— On fait avec les moyens du bord...

— Je sais, petite.

Il enlace doucement mon bras et m'invite à marcher un peu plus loin avant de reprendre sur le ton de la confiance.

— Mais avec un peu de bonne volonté, même sans le fric de l'assurance, le Refuge peut se refaire une petite beauté.

Je suppose qu'il a raison, mais j'ai la sensation d'être tellement loin des rêves qui m'animaient pour ce parc que j'en soupire, navrée.

— Je suis tellement désolée Buddy. Ça ne devait pas se passer comme ça.

— Hey ! Tu n'y es pour rien. On va se retrousser les manches.

— Tout aurait été plus simple si...

— Avec ou sans argent, j'ai enfilé ma salopette de bricolage et je compte bien donner un coup de main ! Tu trouveras du pognon tôt ou tard, je ne suis pas inquiet pour ça.

J'aimerais pouvoir en dire autant... Je ne connais pas son âge exact, mais j'aimerais avoir la même vigueur que lui en arrivant à la retraite. Alors que la visseuse et la scie reprennent du service dans notre dos, Buddy se racle la gorge et poursuit un ton plus bas, toujours en marchant doucement à l'ombre du parc.

— On n'a pas vraiment eu l'occasion d'en parler en dehors des parts que tu souhaites racheter, mais j'imagine que ça a dû te mettre un coup au moral cette histoire d'indemnisation...

Ma gorge se noue, les travaux amorcés par Deaken font remonter à la surface les dessous d'une triste affaire. Officiellement, j'ai juste dit que je n'avais droit à rien. Le pauvre, Buddy ne sait même pas qu'on a frôlé la catastrophe avec notre grossiste pas plus tard qu'hier. Je ne veux pas qu'il se fasse du mauvais sang, déjà qu'il a mal pris la nouvelle depuis que j'ai renoncé à recevoir un salaire décent pour ne pas déposer le bilan...

— C'est quand même une honte qu'ils ne te versent pas un seul dollar ! Tu devrais les traîner en justice !

— Ça ne servirait à rien.

— Tu peux au moins te rapprocher d'un avocat, non ?

Ce sujet m'embarrasse, je voulais tellement redonner à ce sanctuaire ses lettres de noblesse que la déception me pousse à me masser la nuque et triturer mes dreadlocks avant de lui balancer finalement la

vérité.

— C'est mort depuis un moment. En fait, c'est Phil qui a touché l'argent. Il a modifié le contrat à son nom. Je l'ai dans l'os.

On cesse de marcher d'un coup. Le regard ridé de ce vieux lion s'ombrage en une fraction de seconde, sa bouche qui ne mâche jamais ses mots se déforme en une expression sévère qui incline le cure-dents mâchouillé vers mes pieds.

— Après toutes les saloperies qu'il t'a fait endurer, il t'a escroquée ?

— Il s'est offert le luxe de me prendre pour une conne une dernière fois. J'ai eu envie de l'étripier, mais je n'ai aucun recours...

— Tu en as discuté avec Deak' ?

— Peut-être... Non... Je... Je ne sais pas s'il est au courant de toute l'histoire. Je ne sais plus ce que j'aurais pu lui dire ou pas.

Et je me vois mal ressasser les frasques de mon ex avec celui qui n'est pas tout à fait mon petit ami, déjà qu'il s'est dit vexé par mon amnésie... Buddy retire sa casquette pour redonner une forme arrondie à sa visière avant de recouvrir son crâne légèrement dégarni.

— Et... Vous avez pu tirer les choses au clair tous les deux ?

— On va dire que j'ai écouté ton conseil...

— Tu as réussi à mettre de l'ordre dans tes idées ?

— Je crois... On prend un nouveau départ...

S'emparant de son cure-dents, il l'agite devant moi et me désigne avec ce petit bout de bois.

— C'est bien, c'est ce qu'il faut. Laisse-lui une chance, petite.

— Je vais essayer.

— Vous avez un paquet de points communs, ce n'est pas un hasard si la vie vous a mis sur le même chemin...

— Tu veux dire que son ex-petite amie est aussi un monstre de

cruauté ?

— S'il n'y avait que ça ! Crois-moi... Vous le méritez tous les deux, il a pas mal ramassé lui aussi...

Cette phrase m'intrigue, le passé de Deaken m'est inconnu et ne rien savoir de ses blessures me pousse à lancer un regard par-dessus mon épaule dans sa direction. Mais le principal concerné n'est plus là. Je me retourne vers le chantier déserté puis prends Buddy à témoin.

— Il est passé où ? Tu l'as vu partir ?

— Non, j'ai rien vu. En même temps, ma vue n'est plus ce qu'elle était.

Maintenant que je viens d'apprendre que le passé de Deaken cache quelque chose de compliqué, l'envie d'en apprendre plus prend le pas sur tout le reste.

— Je peux te laisser deux minutes ? Je vais voir ce qu'il fabrique...

— C'est toi la patronne, ma belle. Fait comme chez toi, j'ai des planches à clouer en attendant.

Buddy en a trop dit ou pas assez, mais quoi qu'il en soit, un besoin nouveau se profile dans mon esprit : j'ai envie de connaître ce qui a façonné Deaken parce qu'il reste un mystère à mes yeux. Après tout, nos cicatrices déterminent une part de ce que nous sommes, découvrir ses racines, apprendre son histoire, c'est m'approprier ce « nous » qui a débuté sans que je ne m'en souviene. Pressant le pas vers les barricades, j'ouvre l'œil, scrute les enclos autour et marche en direction de l'infirmerie parce que je ne le vois nulle part.

Il n'est pas dans mon bureau, je tends l'oreille en poursuivant mes recherches et perçois sa voix grave aux abords du box de Jack l'Éventreur. Mon cœur s'accélère, parce quiconque a l'imprudence de s'approcher de ce marsupial méfiant et colérique s'expose à des blessures. C'est pour cette raison que Jack est isolé des autres et que je suis la seule à pouvoir l'approcher.

— Je sais mon pote... Je te comprends...

Je me fige devant la porte ouverte, à une dizaine de mètres de ce

grillage. Deaken est dans la cage, mon cœur manque un battement. Je ne veux pas effrayer l'animal, ni mettre Deaken en danger et encore moins gâcher leur discussion.

— Ça doit faire bizarre... Et crois-moi... je côtoie l'étrange depuis quelque temps... Allez, viens là.

Ma poitrine se soulève, je suis touchée par cette scène. Il est accroupi, serein. L'affreux Jack n'a aucune intention de l'éventrer, c'est la première fois que je le vois si docile, si apaisé. D'habitude hostile à l'Homme, le pensionnaire réputé dangereux descend de son tronc et rejoint les bras du surfeur entre tendresse et complicité. Dans une confiance poignante, Deaken gratte doucement la fourrure en se livrant à voix basse.

— Il n'y a rien de pire que de se sentir seul... je sais ce que c'est en ce moment...

Cet aveu qui uni le brun ténébreux et l'animal sauvage me noue la gorge. L'un est pris au piège dans une cage pour ne pas me blesser, l'autre est coincé dans mes souvenirs défaillants et un présent fragile, peut-être pour les mêmes raisons. Et ça me dévaste de le réaliser. Jack se laisse dorloter, j'en reste bouche bée, jusqu'à ce que ce Deaken sente ma présence et me dévisage avec une expression qui fissure tout ce que j'ai dressé entre lui et moi, quelque chose capable de combler l'énorme trou de mémoire qui m'empêche d'aller de l'avant avec lui. Penaude, je m'approche du box, justifiant du bout des lèvres ma présence.

— Je... Je te cherchais... tu es parti d'un coup...

Il se redresse, avec son copain au pelage gris sagement cramponné à ses bras, puis sort légèrement de la cage pour m'expliquer.

— Je voulais mettre la main sur une rallonge électrique, je pensais que tu avais ça à l'infirmerie, puis j'ai entendu Jack pleurer.

— Tu... Tu as bien fait. Mais fais très attention, Jack est agressif...

— Il est juste paumé... Je commence à avoir l'habitude.

Chapitre 20

Deaken



<https://youtu.be/XFkzRNyygfk>

Il n'y avait rien de préparé, aucune intention cachée, j'ai juste agi sur le moment, en croyant bien faire. Je me sens coincé à présent, elle n'était pas censée être là, surtout pas pour écouter mon monologue du cœur. Il est rare que je livre le fond de ma pensée, surtout depuis que l'immigration m'a pincé. À présent, tout a changé. Même son regard a changé. Il est aussi doux que le pelage de mon pote maintenant. Elle m'observe avec cet air étrange, cette fragilité touchante qui dépasse ses locks de fille rebelle vivant à contre-courant. Il n'y a plus l'agitation frappante de la folie dans ses yeux, plus aucune crainte dans ses pupilles. Ce n'est plus ma cible, on s'éloigne de la mission, de toute cette pression qui m'accable. Je détache délicatement deux ou trois feuilles d'eucalyptus pour les offrir au petit Jack qui ne braille plus, avant qu'elle ne reprenne d'une voix légèrement fêlée.

— Je... Je ne savais pas que tu aimais les animaux à ce point...

— Peut-être pas autant que toi.

— C'est toute ma vie. Ils ne trichent pas. Ils donnent sans compter, sans limites, sans condition même s'ils leur arrivent d'être dangereux...

Sur cette déclaration criante de vérité, elle se risque à approcher, laissant ses doigts courir sur la clôture, attirée malgré elle par le risque. Mon regard s'attache à l'ovale délicat de son visage, à son nez légèrement retroussé et à cette expression singulière qui mixe chez elle fébrilité et force de caractère. Respirant calmement, j'apaise le

marsupial et réplique sans hausser la voix.

— Le danger, ça fait partie de la vie. Des règles du jeu...

— Je ne sais pas jouer Deaken, je n'aime pas les règles.

— Pourtant, tu les tiens parqués avec les limites que tu imposes.

— C'est pour leur bien. Il faut parfois en imposer, quand ça devient trop risqué.

À ce moment précis, devant le box, sa nature mise à nu et sa sensibilité me sautent à la gorge. Elle n'a plus rien de celle qui me tenait en joue avec son fusil lorsque je lui réponds à présent.

— Maîtriser le danger ne l'efface pas, tu sais ?

— Je sais, mais j'ai besoin de sécurité.

— Tu te sens menacée ?

Ses grands yeux bleus me contemplent puis me scrutent, son soupir sincère chamboule alors mes repères et les principes que je m'étais fixés.

— De moins en moins...

Une toute petite phrase, un sous-entendu ressemblant à un coup de fusil qui fait mouche sous mes côtes, si j'en crois mon palpitant en délire. J'hésite, j'inspire, puis je romps ce silence qui nous rapproche.

— Alors pourquoi tu le laisses tout seul ? Pourquoi tu ne lui fais pas confiance ?

— Pour ne pas qu'il fasse souffrir les autres. Ça te perturbe à ce point ?

— Disons que je respecte trop les animaux pour les apprécier dans une cage.

— Moi aussi, mais quelquefois, mettre un peu de distance... c'est plus sûr pour tout le monde.

— Si tu le dis... Je les préfère à l'état sauvage. Un peu comme toi.

Je me pince les lèvres, c'est sorti un peu trop vite, sans aucun filtre. On

dévisse loin de mes engagements et de ce merdier, mais cette remarque a le mérite de la faire sourire. D'un sourire qui efface nos premiers rapports houleux, qui la rend vulnérable et plus belle qu'à la normale. Elle délaisse le grillage, s'approche encore alors que Jack ferme les yeux, bercé par mes caresses sur le ventre. June avance encore un peu, et son regard marine scintille devant la fourrure d'un pensionnaire plus malheureux que capricieux en réalité.

— C'est la première fois que je le vois dans cet état. Je... Je peux le toucher ?

— C'est toi la spécialiste.

Devinant qu'elle hésite, je m'empare de sa main suspendue dans le vide. Des doigts chauds, fins et délicats que je saisis en douceur pour la guider. Je vois bien que son souffle est un peu plus court, qu'elle est toute en retenue suite à sa cicatrice à l'épaule, mais je l'invite à avoir confiance, à baisser les armes et sa garde. Et je crois qu'elle se laisse apprivoiser, tout comme ce koala qui a bien voulu rejoindre mes bras. Sa main glisse sur le pelage, c'est bon de la voir émerveillée, dans son élément, comme s'il s'agissait d'une enfant prenant conscience de sa vocation. Elle plante alors son regard dans le mien, et j'ai l'impression que ses barrières tombent.

— Je ne sais pas comment tu as réussi ce tour de force.

— On se comprend... Lui et moi, on est cabossés.

Plus je l'observe et plus les lignes de son visage sont à couper le souffle. Sa bouche fine dessine des micros expressions qui m'indiquent qu'elle savoure de plus en plus ce moment. Ses mille facettes se dévoilent au grand jour : une June naturelle, à fleur de peau, habitée d'une sensibilité parfois pesante, mais assumée. Elle ne triche pas, elle ne sait pas mentir ni jongler avec ses émotions. C'est peut-être parce qu'elle est mon strict opposé sur la courbe des sentiments qu'elle mérite toute mon attention. Au-delà de sa méfiance, de ce contexte étrange, elle m'apparaît à chaque fois plus nuancée, presque adorable à présent. J'aime sentir son souffle un peu fébrile sur ma peau, et plus encore ce regard qu'elle pose sur moi avec ce petit truc nouveau.

— Qu'est-ce qui t'a cabossé, Deaken ?

Et voilà la question de trop. Trop tôt, trop personnelle, trop tout. Depuis que j'ai accepté le « job », j'ai le réflexe de me couper de mes états d'âme, d'étrangler le passé, de tordre le cou aux souvenirs de mes galères : faire comme si ça n'était jamais arrivé me permet d'avancer sans songer au risque vertigineux de tout perdre. Je n'ai pas le luxe d'échouer, je n'ai pas le droit à l'erreur. Que ce soit pour ma sœur, ma nièce et pour June à présent. On n'attaque jamais une vague sans la regarder se former, c'est vrai. Mais on ne peut pas surfer en scrutant constamment ses pieds ou derrière soi.

Il est possible que Jack sente mon pouls s'accélérer sur cette simple question. C'est même probable que le sujet me tende et que ma nervosité soudaine soit contagieuse. Il se crispe un peu, plante ses griffes sur mon derme, je crois qu'il veut retourner à sa solitude, loin des sujets qui fâchent. June le remarque et retire sa main, délicatement, je pose mon copain à quatre pattes dans son box, retour à la situation initiale. Un peu comme moi, si je venais à rompre le contrat. Sauf qu'avec sa touffe sur le crâne et son air malicieux, on dirait Albert Einstein, en version velue et vénère. À tel point que j'ai l'impression qu'il pourrait me tirer la langue, ou me faire un doigt d'honneur quand je referme la cellule en éludant la question de June.

— C'est une longue histoire... Tu sais.

Elle m'approche, bienveillante et douce. À l'écoute et à l'affût de mes réactions, comme elle le ferait face à un animal qu'elle cherche à sauver.

— J'ai tout mon temps.

Ses doigts sur mon bras me surprennent, lorsqu'elle effleure ma barbe du revers de la main, elle me donne la sensation de brûler les étapes, même si je trouve que c'est bon signe et plutôt agréable. Mon téléphone se met à biper, je lorgne l'heure sur l'écran en sortant rapidement le portable de ma poche et consulte le SMS de ma sœur qui me rappelle à l'ordre. *Ça tombe mal, mais je peux difficilement faire faux bond à Sienna.*

— Et moi j'ai promis pendant que tu dormais que je donnerai quelques astuces à Ava pour qu'elle surfe comme une grande.

— Quoi, maintenant ?

— On en discute plus tard si tu veux.

— Tu t'en vas ?

— Je ne suis pas loin. Si tu me cherches, je serai sur le sable de Woonona.

Cette fois, c'est moi qui caresse ses longues lianes dorées pour dégager son cou d'une finesse à croquer. Je devrais pourtant saisir la perche et gagner du temps, je devrais profiter de la brèche, mais c'est plus fort que moi : la manipuler est un supplice. On a beau m'avoir conditionné, m'avoir préparé, je me déteste et je n'ai aucune envie de jouer avec ce qu'elle ressent. Alors, entre évoquer mon passé et voir naître une étoile sur une board junior, je préfère me rabattre derrière mon rôle d'oncle. Je préfère nous préserver.

— À plus, June.

*

June

Je ne comprends pas sa réaction ni la légère crainte larvée dans sa voix, mais j'accepte cette prudence qui nous évite de brûler les étapes. Il recule, ses yeux me dévorent une dernière fois, entre orage et ferveur. Même son demi-sourire est chargé d'affection, à moins que ces minutes passées avec Jack ne me poussent à porter un regard différent sur cet homme et mes émotions. C'est troublant, si perturbant, que j'en reste muette, je me contente de l'observer s'éloigner, un peu chamboulée par ma découverte. Parce qu'il a commencé à se dévoiler, parce qu'il y a eu un début d'alchimie entre nous, un truc qui se ressent et ne s'explique pas vraiment.

Je n'ai plus peur de l'approcher, je n'ai plus cette frayeur de devenir folle. À croire que mon esprit vient d'acter ce nouveau départ ou que mon âme avait besoin de faire table rase des cases manquantes. Jack L'éventreur est doux comme un agneau, au loin, Deaken plaque ses cheveux en arrière, se retourne une dernière fois et m'abandonne sur mille questions qu'il me tarde d'élucider.

— Madame Stubborn ? Excusez-moi ?

L'accent français d'un jeune stagiaire me coupe en pleine contemplation. C'est celle de Jeff, un backpackeur à peine majeur. Je reconnaîtrais son timbre entre mille, on dirait qu'il n'a pas tout à fait mué et il trotte dans ma direction avec des gestes qu'on peut qualifier d'efféminés. Dans une posture précieuse, il attache son regard tout comme moi vers le Dieu des mers qui regagne son pick-up. Sauf que Jeff touche son torse, avec le poignet souple, il soupire d'extase.

— Quel beau morceau...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— On a deux kangourous flagada dans le secteur C. Qu'est-ce que je fais ?

— Une seconde, j'arrive...

Mon œil s'attache encore à la portière du Holden, à cette silhouette qui me hante de plus en plus, une part de moi voudrait prolonger ce moment passé avec lui. Mais le petit jeune se poste devant la cage, place sa main en visière pour observer Deaken prendre la route.

— C'était qui ce géant ultra canon ?

— Comment ça ?

Mon cœur manque un battement, j'ai peur de comprendre.

— Je ne savais pas qu'on pouvait autoriser le public à venir voir Jack. Remarquez, des visiteurs gaulés comme ça, on en voudrait tous les jours, pas vrai ?

La voiture de Deaken disparaît du parc, et une question me brûle les lèvres d'un coup, d'un seul. Même si je redoute plus que tout d'entendre la réponse.

— Attends... Tu ne l'as jamais vu ?

— Un beau gosse pareil... Je crois que je m'en souviendrais.

Chapitre 21

June



<https://youtu.be/XQMJMW8HpZY>

Les allégations du petit Jeff rebondissent encore dans ma tête lorsque je me gare nerveusement devant la plage principale. Bien qu'absolument tout jusqu'ici me confirme que je suis dans le faux, sans le savoir, ce jeune frenchy a rouvert la porte de mes doutes. *Enfin quelqu'un qui n'a jamais entendu parler de lui !* J'ai tout lâché dans la seconde pour écouter mon intuition et suivre Deaken devant les vagues de Woonona, afin d'obtenir les réponses de ma mémoire fautive. *Et s'il n'était pas ce qu'il prétend être ? Et si mon instinct ne se trompait pas ? Si Jeff était un grain de sable faisant dérailler la machine d'un effroyable mensonge ?*

La portière du fourgon claque sèchement face à l'océan et je me dirige vers le buggy stationné sous le poste de secours, entre le besoin d'éclaircissement et la peur de découvrir la vérité. Il n'y a pas grand monde au bord de l'eau et il me faut moins d'une seconde pour reconnaître la silhouette de l'ami des koalas qui ne me dit pas tout. Mon pouls tambourine dans les bourrasques tièdes, je me répète qu'il y a trop de choses qui ne collent pas. Et j'ai toujours cette farouche intuition que la situation m'échappe quand je foule le sable chaud en direction du géant à la planche rouge.

Pourtant, plus je m'approche et plus je ralentis, parce que je le vois en compagnie d'une brune qui le ceinture sous les aisselles avec une affection presque dérangeante. Je ne sais pas si ça me surprend ou si ça me gêne, mais Deaken se penche vers elle et plaque son front contre celui de cette femme que je n'ai jamais vue auparavant. La manière

dont il s'empare de sa nuque me trouble un peu, et lorsqu'une petite fille en combinaison de pro tire sur son short pour l'attirer à elle, je ne suis plus sûre de vouloir ruer dans les brancards.

Si je me fie à la façon dont il cède et la prend dans les bras en la faisant décoller à deux mètres du sol, j'en déduis qu'il s'agit de sa nièce. On dirait père et fille qui virevoltent dans des éclats de rire candides s'élevant au-dessus de l'écume. Malgré mon intime conviction et mes incertitudes ravivées, une part de moi ne peut pas croire que cet homme soit foncièrement mauvais. Mon scepticisme se heurte alors à un spectacle saisissant de bienveillance, *pourquoi il me mentirait ?* Témoin d'une complicité poignante, je ne sais plus quoi penser. *Je m'enflamme peut-être pour rien.*

La gamine retrouve le sable et sa petite planche, Deaken a cette posture tout à fait accessible, accroupi à côté d'elle. Je l'observe lui donner des conseils, lui expliquer calmement et passer sa main dans la tignasse de l'enfant. Je le vois tendre, impliqué, pédagogue et patient. Il a forcément bon fond, je me dis que Jack l'Éventreur ne serait jamais allé dans ses bras s'il en était autrement. *Les animaux sentent ce genre de choses et se trompent rarement...* La fillette s'allonge sur sa planche, Deaken l'imité sur la sienne, et sous mes yeux attendris, il se redresse d'un bond, avec l'agilité d'un chat et une facilité déconcertante.

Alors que son élève répète le mouvement avec la maladresse d'une apprentie, la brune cesse de les regarder et se fige dans ma direction avant de m'adresser de grands signes, comme si elle me reconnaissait. Impossible de me défilier, même si je me trouve à présent ridicule de débouler dans cette réunion de famille dont j'ignore tout. Instant de flottement, j'hésite à faire un pas en avant tandis que j'ai droit à un grand sourire et des mouvements amples m'intimant d'approcher.

Ne sachant plus comment réagir, celle qui doit être la sœur de Deaken prend les devants et vient à ma rencontre. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à cette femme au top bariolé ? Mon Dieu, elle trotte jusqu'à moi dans son short crème et ouvre ses bras pour m'enlacer.

— Hey ! ça fait longtemps !

Comment elle s'appelle déjà ? Elle sent bon le monoï, elle lui ressemble terriblement, surtout au niveau du regard, et j'ai juste peur de passer pour une folle entre ses bras. *Souris, June.*

— Salut...

— Tu as bonne mine ! Deak ne m'a pas dit que tu devais venir !

— J'avais juste une petite question à lui poser.

— De vive voix ? En tout cas, Ava va être folle de joie !

Je ne sais pas son prénom, ou je ne m'en rappelle plus, mais cette femme aux yeux absinthe semble elle aussi me connaître depuis un bail, sa main encercle mon poignet pour me traîner avec enthousiasme vers l'initiation au surf. D'une voix enjouée, elle interpelle sa fille, « regarde qui est là ! ». Les deux passionnées de glissent s'immobilisent, le regard vert de Deaken me tétanise. Il n'est pas vraiment surpris, pas vraiment ravi, non plus. La petite fixe une seconde son professeur, celui-ci chuchote à son oreille et je me décompose quand la princesse en combinaison néoprène m'adresse finalement un sourire de conte de fées.

— Tatie June !

« Tatie », c'est ce que je suis à ses yeux, c'est comme une énorme vague qui m'emporte dans le rouleau de la folie. Cette gamine de six ans qui vient se blottir contre mes jambes m'est totalement étrangère. Comme sa mère, ma « belle-sœur ». Là, je réalise que je ne me suis pas contentée d'hypothétiquement oublier Deaken, *j'aurais également rayé de ma mémoire sa famille ?* C'est tellement fou que j'en reste les bras ballants, plantée dans le sable, cherchant à comprendre l'impensable.

— Tu as vu mon dessin, tatie ? Je l'avais donné à Oncle Deak.

— Euh... Ton dessin ? Oui... oui, oui. Très beau... Magnifique...

Tandis que je bredouille sans trop oser toucher la môme accrochée à mes pattes, mon cœur palpite d'un rythme un peu bancal et je ne peux

m'empêcher de croiser le fer avec les billes émeraude de Deaken. Force est de constater qu'il a perdu son sourire, que ma présence plombe un peu l'ambiance, à moins qu'il ne craigne que le vent tourne en sa défaveur. Délaissant sa planche, il approche pourtant et interpelle sa sœur d'une voix qui ne vacille pas.

— Sienna ? Tu peux prendre Ava et nous laisser une seconde ? Va lui chercher une glace...

Les yeux toujours braqués sur moi, il lui tend de la monnaie et s'avance encore. Sans trop chercher à comprendre, la fameuse Sienna lâche ma main et me coule un dernier regard souriant accompagné d'un clin d'œil. Elle caresse tendrement l'épaule massive de son frère et entraîne la gamine avec elle en lui demandant le parfum de son choix. Il ne reste que mon silence et le grondement des vagues qui s'éclatent à quelques mètres de là.

— Tu me suis maintenant ? Je suis étonné de te voir ici.

— On dirait bien que tu es surpris, en effet.

Lentement, il frotte ses mains pour ôter le sable, puis emplît d'air sa cage thoracique en scrutant les alentours.

— Il y a un problème ? Tu tires une drôle de tête.

La tendresse qu'il a pour l'enfant, le lien fusionnel avec sa sœur et nos mots touchants devant le box de Jack s'écrase sous le poids des paroles de Jeff. Ce jeune stagiaire n'a jamais vu Deaken, la théorie de l'amnésie ne tient plus tout à fait la route.

— J'avais une question à te poser.

— Une question ? Au point de venir ici, ça a l'air sérieux.

— Je crois que ça l'est.

— Je t'écoute.

Il croise ses bras, je sens une espèce de distance entre nous, je vois bien qu'il est un peu sur la défensive et que le vert de ses yeux s'ombrage franchement. Tant pis si je passe pour une déséquilibrée, je

dois savoir.

— Un membre de l'équipe est sûr de ne jamais t'avoir vu. On est deux maintenant.

— Encore ? Tu remets ça...

— Je ne suis pas la seule, c'est quand même bizarre.

— C'est pas une question ça. Tu le sais ?

— Comment ça se fait que Jeff ne t'ait jamais croisé ?

Son sourcil se tord un peu, il frotte sa barbe et marmonne qu'il ne sait pas non plus qui est ce « Jeff ». Deaken s'attache les cheveux en chignon et me donne l'impression que le sujet est clos en ce qui le concerne. Alors j'insiste.

— Un backpackeur, en stage, dans les derniers arrivés. Un petit Français un peu précieux, très fin. Jeff, quoi !

— Je te dis que ça ne me parle pas.

— Oui, mais moi je me souviens de Jeff et pas de toi !

— Tu viens de dire « dans les derniers arrivés »... Ça fait longtemps qu'il est au Refuge ton fameux stagiaire ?

Je cède à un exercice que mon cerveau pratique un peu trop souvent en ce moment : remonter le fil de ma mémoire. Je me repasse mentalement mes entretiens, les derniers événements. Et je suis sûre que le petit français était déjà dans nos rangs quand Jack L'Éventreur a dégoupillé pour se jeter sur ma clavicule.

— Je dirais quinze jours.

Deaken sourit, paraît soulagé puis détourne le regard vers sa nièce et sa sœur qui reviennent, cornets en main. Plongeant les siennes dans les poches de son short, il reprend enfin.

— Ben voilà, cherche pas. C'est normal.

— Deaken... Il n'y a rien de normal dans ce que je vis en ce moment !

— Je n'étais pas là ces deux dernières semaines.

— Pardon ? Et tu étais où ?

Pas de réponse, il m'ignore et préfère laisser son visage s'illuminer à mesure que la petite poupée trotte vers lui avec de la glace plein les joues. Je n'ai aucune intention de le laisser s'en sortir sur une pirouette.

— Deaken ! Où étais-tu ?

— J'étais occupé.

— Occupé à quoi ?

Il change de sujet, tend les bras vers sa petite protégée en balayant le débat d'un sourire presque paternel qui me replace au second plan.

— Allez, ma libellule ! On reprend !

— On va pouvoir aller à l'eau tonton Deak ?

— Non, non, non ! C'est trop tôt.

— Mais j'en ai marre de surfer sur le sable !

— Quand tu me feras un pop-up correct, on en rediscutera.

— Mais je sais nager !

— C'est pas le problème, jeune fille ! Allez en piste !

Léchant son sorbet, Sienna s'approche de moi et j'ai du mal à dissimuler ma frustration, je n'ai jamais su me contenter de réponses évasives, surtout depuis que mon esprit ne tourne pas rond. Elle s'incline pour me donner un gentil coup d'épaule, pas vraiment fort, du genre très affectueux.

— Ça ne va pas ?

— Tu peux me dire où était Deaken ces quinze derniers jours ?

Pendant que le cours de surf reprend, elle se recule et me regarde étrangement en jouant des sourcils avec malice.

— Tu as peur qu'il ait une maîtresse ?

— Non, j'ai peur de ne pas me souvenir.

— Oh...

Elle observe son frère puis s'incline à mon oreille pour me répondre à voix basse.

— Il m'en a vaguement parlé...

Ce regard plein de pitié me met mal à l'aise, cette compassion va me rendre dingue pour de bon. Coup de langue sur son cornet, elle lèche son doigt et me répond finalement.

— Il était en Nouvelle-Zélande.

— Pourquoi faire ?

— T'as vraiment tout oublié, du coup ?

Je ne dis rien, je ne bouge pas, mais je crois que dans mon silence, elle devine à quel point la situation m'affecte. Histoire de ne pas en remettre une couche, elle inspire et joue le jeu afin de m'éclairer.

— Il y a va deux fois par an. Une fois pour notre mère... Une fois au large de Raglan pour se recueillir. Ça ne te dit vraiment rien ?

Se recueillir pour quoi ? Pour qui ? Je baisse les yeux vers mes pieds que j'enfouis dans le sable, un peu comme la honte que je voudrais enterrer dans un trou.

— June ? Tu te souviens qu'il est rentré juste attend pour être auprès de toi parce que c'est compliqué à chaque fois que tu...

Que je vais voir ma mère... Il serait donc parti avant que j'embauche le petit Jeff et serait revenu pour me ramasser à la petite cuillère après mon séjour au motel. Et entre temps, j'aurais tout oublié, comme ça, en un claquement de doigts ? Au milieu de mes pensées, de mes souvenirs avortés, sa main chaude caresse mon bras avec une empathie qui me tue, si bien que mes yeux se mettent à briller.

— Je ne te juge pas, ça va finir par passer. Deak et moi, on sait ce que c'est... Notre mère a toujours été...

Folle ? Le picotement sous mes paupières s'intensifie, Sienna soupire et délaisse sa glace pour passer son bras sur mon épaule avant de reprendre.

— Quand notre père a disparu, maman est devenue « fragile ». C'était trop dur pour moi, je suis partie très tôt de la maison... C'est Deaken qui veille sur elle depuis tout ce temps. Et maintenant, il veille un peu sur Ava et moi.

Je déglutis, prenant pleinement conscience que je ne sais rien de ses parents, rien de sa vie, c'est un gouffre sans fond, terrifiant. Sa sœur m'enserme un peu plus comme le ferait une amie et elle poursuit d'une voix chaude qui se veut réconfortante.

— Crois-moi, avec de la patience et de la confiance... ça reviendra à la normale, tout ça.

— Et si ça ne revient pas ?

Ma voix n'est qu'un filet d'air, je ne pensais pas le dire tout haut. Sienna glisse sa paume dans mon dos puis s'empare de ma main pour témoigner de son soutien.

— Vous allez y arriver, il sait y faire. Sous ses airs un peu froids, il a un cœur en or. Et je ne dis pas ça parce que c'est mon jumeau ou parce qu'il a tout lâché pour venir vivre ici !

Sur cette déclaration qui me percute encore et encore, la petite Ava m'interpelle, debout sur sa planche après avoir réalisé sa figure du mieux possible.

— Tu as vu ça tatie ? Presque du premier coup !

— Bra... Bravo... Comme une pro...

Le maître applaudit son apprentie, il la bouffe des yeux, le reste n'existe pas, surtout pas mes états d'âme. J'ai beaucoup de mal à faire semblant, mais je félicite sa nièce un peu maladroitement. Elle sourit, satisfaite et mignonne comme tout. Ma « belle-sœur » s'incline vers mon épaule et me demande tout bas si j'ai tout de même des souvenirs de la petite. Navrée, je secoue la tête, en m'en excuse dans un

murmure.

Ava demande à son oncle si elle peut partir à l'eau à présent, mais Deaken semble tétanisé, il ne répond pas. Immobile, ténébreux, il bloque un 4x4 sombre et rutilant au bord de la plage. Bien droit, il verrouille son regard sur la silhouette d'une femme élégante et vêtue de noir sortant du véhicule. Une rousse à la peau très claire, dissimulant son visage fin derrière de grosses lunettes de soleil.

Pendant que son frère se tend de la tête aux pieds puis nous abandonne sans un mot pour marcher vers le SUV menaçant, Sienna se plante devant moi et s'inquiète de plus belle pour mes trous de mémoire.

— June, je vois bien que tu es perturbée. Tu nous regardes comme si on se voyait pour la première fois.

— C'est très compliqué pour moi. Je fais des efforts, mais...

— Tu n'y es pour rien. Ce n'est pas de ta faute. Mais le temps que les choses se tassent... j'aimerais assez qu'on évite de mêler la petite à tout ça.

— Je suis désolée... Je... j'essaie vraiment de me souvenir, mais...

— Je comprends, et je peux me mettre à ta place, crois-moi. Mais je te demande juste de préserver Ava. Elle ne comprendrait pas que tu lui poses des questions et encore moins que tu ne te rappelles pas d'elle.

La confusion me gagne alors que la nièce de Deaken s'entraîne une nouvelle fois à monter sur sa planche et à tenir l'équilibre. Je bredouille des excuses qui trahissent mon profond trouble et Deaken s'éloigne, raide comme un passe-lacet vers la rousse qui semble satisfaite de le voir approcher.

*

Deaken

C'est à croire que les choses ne sont pas assez difficiles comme ça, il faut en plus qu'on vienne me mettre la pression devant témoins. C'est le cœur froid, avec le stress qui me tord le bide que je rejoins le front de mer, rappliquant tel un toutou devant son maître. Heureusement que June est suffisamment loin pour ne rien entendre de ce débrief à la con qui me met dans une position délicate.

— C'est de la folie de venir ici. Vous le savez ça ?

Sous ses montures noires, Tracey Spicer affiche un sourire ravi, cette prédatrice au brushing parfait se réjouit de me voir me débattre dans ce merdier.

— Tout est sous contrôle, Deaken.

— Sous contrôle ? Et le petit frenchy qui fout sa merde, il est sous contrôle ?

— Vous vous en sortez très bien.

— Et vous venez me le dire en personne, à la vue de tous !

— Je m'assure juste du bon déroulement des opérations.

— En prenant le risque de griller ma couverture ? Vous vous ramenez en public, qu'est-ce que je vais lui dire ?

D'un coup d'œil par-dessus mon épaule, je m'assure que June soit toujours dans les filets de ma sœur. D'ici, je peux deviner les centaines de questions sur son visage intrigué, ça me fout les boules, mais la situation n'inquiète pas une seule seconde la rousse venue me mettre un coup de pression.

— Vous lui mentirez, comme vous le faites depuis le début.

— Elle pose beaucoup de questions... Elle se doute de quelque chose.

Parfaitement déconnectée du stress qui me ronge, Spicer s'adosse à la voiture et croise ses bras en me scannant sous ses Gucci aux verres fumés.

— Prenez donc exemple sur votre nièce, elle est naturellement douée. Et très photogénique pour ne rien gâcher, ça doit être de famille.

La simple idée qu’Ava et Sienna soient impliquées dans cette combine me fait bouillir de rage. Comment peut-on forcer une gamine de six ans à mentir ouvertement ?

— Écoutez, Tracey... Laissez ma famille en dehors de nos arrangements.

— C’est impossible, et vous le savez.

— Si vous me laissez faire à ma manière, on peut les tenir écartées. J’ai besoin d’y aller doucement avec June, mais je progresse.

— Justement, il est temps d’accélérer. Ça traîne en longueur.

Je laisse échapper un rire désabusé, on marche sur la tête.

— Vous vous foutez de moi ? Elle vient tout juste d’accepter la situation ! Je suis passé du hamac à la chambre à coucher ! Qu’est-ce que vous voulez de plus ?

— Je veux tout, Deaken. Tout ce qui est prévu.

— J’ai pas envie de la brusquer, June n’a rien demandé.

— J’ai peur de ne pas être assez claire. Soit vous prenez des initiatives, soit on le fait à votre place.

— Je fais ce que je peux, putain ! Elle est fragile, June est... Elle mérite qu’on prenne un peu de temps.

— Du temps que nous n’avons pas. Vous connaissiez les règles dès le début.

— Comme si j’avais eu le choix !

— Vous avez signé. Remplissez votre part du marché ou préparez-vous à assumer.

Les mains au-dessus de ma tête, j’enserme mon chignon en encaissant la menace à peine dissimulée. Je me retourne vers la principale concernée qui fronce les sourcils en observant notre petit manège.

— Pourquoi vous lui faites ça ? June est entière ! Elle est... Elle est...

— Elle est parfaite.

— Justement ! Je ne sais pas si je vais y arriver...

Peu importe ce que je peux dire ou penser, Tracey se redresse lentement, avance jusqu'à me toucher le bras d'un geste faussement prévenant.

— Faut-il que je vous rappelle les enjeux et les conséquences ?

En une question, cette bonne femme vient de resserrer d'un cran la laisse qui m'étrangle. Glaciale et dépourvue du moindre remords, elle remonte à l'arrière du véhicule, me laissant seul avec ma cible qui déborde de soupçons au bord de l'eau. June place sa main en visière pour mieux m'observer, *comment je vais me sortir de cette merde ?* J'espère juste avoir les épaules assez solides pour le deuxième acte qui se profile.

Chapitre 22

June



<https://youtu.be/LwE4LNP8zsI>

Sydney - Ici et maintenant...

Voilà trop longtemps que j'erre dans ce cube blanc et surchauffé, il y a une éternité que personne ne m'a parlé. Depuis les dernières questions, on me laisse végéter dans la lumière crue et aveuglante des spots. Perdue dans une cage à Sydney, du côté de Moore Park, l'ennui me gagne si bien que j'effleure le miroir sans tain en me demandant comment Deaken peut tenir autant de temps de l'autre côté.

Lorgnant désespérément cette porte verrouillée, je regagne la table, lasse et fatiguée d'attendre. Dernière gorgée de mon gobelet d'eau, je me laisse tomber sur ma chaise, me persuade que ce n'est qu'un mauvais moment à passer et détache mon collier pour jouer avec le pendentif, puisqu'il me faut tuer le temps. Lentement, je le laisse tomber à la verticale jusqu'à ce que la chaîne me paraisse fluide, comme de l'or qui coule à la surface de la table, recouvrant la pierre turquoise. C'est au moment où l'illusion devient parfaite que le son du micro s'échappe des haut-parleurs pour me saisir brutalement.

— Mademoiselle Stubborn, nous aimerions vous entendre à propos des incendies qui ont ravagés le pays.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Pouvez-vous nous parler de votre maison, par exemple ?

Je cesse de jouer avec les maillons de mon collier en murmurant que j'ai tout perdu, point barre. *A cause de ce connard de Phil...*

— Tout est parti en cendres, c'est allé très vite.

— Dans des circonstances étranges, semble-t-il.

Fixant tour à tour les quatre angles de la pièce puisque je ne peux dévisager personne, je suis surprise et acculée par tous ces détails de mon intimité dévoilés par cette voix de femme.

— Je n'ai pas envie d'en parler avec vous.

— Alors pouvons-nous aborder la décision de l'assurance ?

— Non ! C'est trop... trop...

— Douloureux ?

Nerveusement, je me gratte la tête et secoue ma jambe, je suis certaine qu'ils m'observent et se délectent de me voir comme un insecte rampant dans une boîte sous des néons.

— Comment qualifieriez-vous vos rapports avec votre ex-compagnon ?

Je m'emmure dans le silence, contemplant à présent le collier de mon père, la seule chose qui me permette de ne pas exploser en plein vol.
Tiens, bon June...

— Mademoiselle Stubborn ?

— Houleux. Phil m'a manipulée et je déteste ça...

— Cette manipulation a-t-elle un lien avec votre séjour à l'hôpital, quelques mois avant les incendies ?

Cet interrogatoire va trop loin. Du plat de la main, je frappe la table et referme le pendentif de papa dans ma paume.

— Ce n'était pas un hôpital ! J'étais en maison de repos, Ok ?

Chapitre 23

Deaken



https://youtu.be/BP_hMMfDVcQ

Woonona, quelques semaines avant la pièce blanche... Juste après la visite-surprise de Spicer.

De retour sur la plage, je pèse une tonne dans le sable, sans doute le poids des remords. Le 4x4 s'en va, mon cœur bat lentement, mais tellement fort que j'ai l'impression qu'il martèle « mensonge » sous mes côtes. Je me déteste d'être coincé à ce point, de devoir mener June par le bout du nez au sujet de Spicer. Plutôt que de salir un diamant brut d'innocence avec des bobards, j'opte pour un repli stratégique et muet en me rabattant sur ma planche, retranché derrière un air renfrogné. Ma sœur pressent les complications à venir, je le devine en un regard et elle prétend vouloir saluer mon pote Dany au poste de secours qui se trouve à dix minutes de marche, plus au sud. Entraînant ma nièce dans son sillage, elle me laisse en proie aux questions de la principale manipulée et ça me tue d'entamer ce face à face plus dangereux que jamais.

— C'était qui ?

— Personne, juste pour le boulot.

— Tu rentres déjà ? Qu'est-ce qui se passe ?

Ma planche sous le bras, je n'arrive même plus à la regarder en face, même ma voix se dérobe dans les graves.

— Rien. Tout va bien.

— Non, ça ne va pas bien, je le vois.

— C'est bon, je te dis.

— Tu peux pas te contenter de nier. Qui est cette femme ?

Dans les embruns, ma tactique prend l'eau, une épaisse boule logée dans mon estomac me rappelle à quel point je suis un salaud. Un tout petit pion dont la survie ne dépend que d'un mensonge.

— Deaken ? Qu'est-ce qu'il y a ?

J'inspire profondément, je me maudis d'avoir recours à une attitude aussi radicale, mais je ne sais pas comment me sortir de ce guêpier autrement qu'en usant de la force. *Pardon June, ça va piquer.*

— Il y a que je suis saoulé. Saoulé de devoir me justifier en permanence. Saoulé de jongler avec ta mémoire. Saoulé tout court.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien. T'as rien fait du tout, c'est bien ça le problème...

— Attends, ça veut dire quoi ?

— June, j'ai besoin de respirer. Laisse-moi juste faire le point.

La dernière fois qu'un regard m'a provoqué autant de peine, c'est lorsque j'ai annoncé à ma mère que je partais vivre en Australie. June a cette même fêlure dans le regard, de l'impuissance, de l'incompréhension, et des larmes qui me nouent la gorge.

*

De retour dans le Refuge, je m'en veux toujours à mort. Si j'ai coupé court en l'égratignant, je ne peux pas passer ma vie à l'esquiver, on me le ferait payer. Immobile dans mon pick-up à l'arrêt, je réalise qu'en plus d'être un menteur, me voilà maintenant dans la peau d'un lâche. *Quelle merde, putain !*

Une colère sourde me fait grincer des dents, j'en cogne le volant plusieurs fois. Spicer n'aurait jamais dû se montrer, c'est à croire qu'elle se régale de me compliquer la tâche. Le truc, c'est que j'en sais assez sur June pour être certain qu'elle ne laissera pas tomber sans avoir une réponse valable. Et à présent, je la connais suffisamment

pour ne pas vouloir lui servir une histoire à dormir debout en la manipulant. Je n'arrive plus à la considérer comme ma cible ni comme une simple victime. Je ne suis plus capable de compartimenter ce qu'on me demande et ce que je ressens. *Ils auraient dû le voir dans mon profil avant de me recruter !* Quoi qu'il en soit, il faut que je détourne son attention à présent, sans trahir qui je suis vraiment au fond. Désamorcer avec sincérité, sans concéder une once de vérité, l'équation est difficile à résoudre. Cette journée est pourrie, c'est un putain de mauvais rêve, un véritable cauchemar... *Son cauchemar !*

Illumination. J'entrevois une issue de secours, un début de solution.

Je ne sais pas où elle est, mais c'est tant mieux, ça me laisse le champ libre pour quitter mon vieil Holden et marcher en quatrième vitesse vers la cabane de Buddy. Lui seul peut m'aider, en tout cas je l'espère. Assis tranquille sur sa chaise, il ajuste sa casquette en me voyant débouler.

— Tout va comme tu veux, fiston ?

— Pas vraiment, non.

— Des étincelles avec June ?

— Les choses se compliquent...

— La rouquine peut pas t'aider ?

— Non. Et c'est hors de question.

Je refuse de me servir d'un quelconque stratagème planifié ou de la moindre astuce écrite à l'avance. Je veux trouver une parade qui me ressemble, quelque chose de personnel, un truc qui vienne de moi et d'assez fort pour me sortir de ce mauvais pas.

— Dis-moi tout, fils...

— Je l'ai entendu cette nuit dans son sommeil. Elle parlait d'un foulard, je crois... C'est peut-être rien, mais elle avait l'air d'y tenir. Alors, je me dis que...

— Un foulard ? Peut-être celui de sa mère...

— À quoi il ressemble ?

— J'en sais foutre rien, mon garçon ! Elle l'a perdu dans les incendies.

Bordel, je suis pas plus avancé ! D'un regard nerveux, je balaye le parc, m'assurant que June ne traîne pas dans les parages. Je n'ai aucune envie de me retrouver coincé dans son bungalow à me faire cuisiner sans aucune cartouche pour dévier son attention ou me faire pardonner mes non-dits. C'est là que Buddy se lève et cesse de mâchouiller son truc dégueulasse.

— Mais Bianca, elle, doit le savoir.

— Elle est où ?

— Avec les kangourous.

— Merci Buddy !

— Tu vas t'en sortir mon gars ?

— Je l'espère !

Je l'espère vraiment. Je m'arrache de là et pars comme un dératé vers sa meilleure amie à deux allées d'ici. Toujours pas de trace de June, il n'y a pas une seconde à perdre. Le souffle court, je retrouve la brune qui s'active dans une odeur nauséabonde de bouse.

— Bianca ?

Celle-ci me fusille du regard et je couvre mon pif du revers de la main pour supporter les relents infects tandis qu'elle cesse de remuer les déjections pour s'appuyer sur sa fourche et me condamner de ses yeux noirs.

— Fais pas ta chochette, c'est rien d'autre que de la merde. Ça doit te parler...

— C'est bon, j'y suis pour rien. Et tu le sais.

— Tout comme tu sais que je préfère ne pas te croiser.

— Ça ne craint rien. Tout est OK.

- Où elle est ?
- Aucune idée, on s'est pris la tête...
- C'est en train de capoter ?
- Je veux rattraper le coup.

Elle désigne sa poitrine de l'index en arquant les sourcils.

- Et tu comptes sur moi ?
- J'ai pas le choix...

Bianca regarde partout nerveusement, puis s'approche, plus sérieuse que jamais.

- Ne déconne pas avec elle, je ne te le pardonnerai pas.
- J'en ai aucune intention. Je veux juste faire au mieux.
- Qu'est-ce que tu veux au juste ?
- Je cherche un foulard qui appartenait à sa mère et qu'elle aurait perdu dans les incendies.
- Pourquoi ?
- Pour me faire pardonner.
- Pitoyable.
- Merde, me juge pas.
- Oups, trop tard !
- Allez, sérieux. J'ai entendu qu'elle en parlait dans son sommeil. Tu sais à quoi il ressemble ?
- Il était orange. Un carré Hermès.
- Tu me sauves la vie !
- Et toi, tu joues avec le feu.

Je déglutis. Elle n'a pas tort. Je m'apprête à filer, le temps joue contre moi, mais elle me retient en enserrant le manche de son outil un peu

plus fort.

— Si tu t'en sors avec ton tour de passe-passe, écoute bien ce conseil : ne lui brise pas le cœur, où je te plante cette fourche dans les burnes et je t'enterre ici, dans la merde.

*

Deux heures et demie de route, un aller-retour entre Sydney et Woonona pour ma rédemption. Si j'ai cru bon de miser sur un petit geste capable d'apaiser les tensions, je commence à douter dans le soir qui s'installe. J'étais sûr de moi dans la boutique de luxe du centre-ville, et à présent, en revenant dans les allées du Refuge, les mots de Bianca me hantent. *Je suis ridicule, elle a raison.* Je coupe le contact, le bruit de la nature ne parvient pas à couvrir mon soupir d'appréhension. Je lorgne le siège passager, il y a le paquet cadeau et mon portable avec trois tonnes d'appels manqués. Spicer n'a pas dû apprécier mon sens de l'improvisation, mais c'est le cadet de mes soucis lorsque je quitte mon pick-up. Parce qu'il va falloir que j'affronte un regard bleu marine dans ce mobile home. Et je dois parvenir à m'en sortir, sans la blesser, sans me faire gerber, sans compromettre le plan.

Chapitre 24

June



<https://youtu.be/6HhBDnPomTo>

Un littoral à feu et à sang, l'air est chargé de particules fines qui m'irritent la gorge et les yeux. Parfum de bois brûlé, sous un ciel ocre, je suis plantée devant une cabane de pêcheur où il n'y a plus maman, plus de foulard. Dans la désolation et le chaos, un 4x4 sombre apparaît dans la fumée. Une femme rousse en sort lentement, ajustant ses lunettes noires. Elle a l'élégance du diable, son sourire me glace le sang, elle me demande d'approcher, fin du cauchemar.

Je bondis du clic-clac, encore hantée par un brushing parfait et une paire de montures solaire qui dissimule un tas de secrets. Mon souffle court rebondit dans le bungalow vide, et une seule question ricoche dans ma tête : *qui est-elle ?*

Deaken n'a pas voulu me répondre. Hier soir, il est rentré tard, bien après ma marche au bord de l'eau, histoire de me vider la tête, de ne pas devenir totalement dingo. Je l'ai attendu dans cette foutue caravane, le cœur gros. Il n'a pas voulu manger, il s'est braqué, même si j'ai tenté d'arrondir les angles. J'ai terminé sur ce canapé qui couine avec un pincement au cœur quand il s'est contenté de me dire qu'il était désolé. Il a voulu me tendre un cadeau, j'ai refusé de recevoir quoi que soit tant qu'il ne passait pas à table au sujet de la rousse et son SUV noir. Je me suis heurtée à un mur, au silence. Il a claqué la porte en grognant être fatigué par la situation et mes questions.

Depuis, j'ai l'impression de courir après les fragments d'un couple dont je suis une pièce rapportée, tout comme je galope après une réalité qui m'a écartée du chemin. Ce matin, même s'il est encore très

tôt, pas de fruits frais ni de petit déjeuner, aucune trace de lui. Je culpabilise un peu de rendre nos rapports aussi compliqués.

J'aimerais tellement me souvenir, que tout redevienne normal et évident, que mes idées arrêtent d'être ballotées entre flou artistique et folie. Hier, j'ai appris qu'il avait une jumelle, une nièce qui m'appelle tatie et une mère fragile. Ça fait beaucoup, comme un tsunami en pleine figure. Maintenant, je digère l'information et je veux en savoir plus. Je ne peux plus me contenter de découvrir des bouts de vérités, d'être la seule à ne pas me rappeler. Je dois prendre le taureau par les cornes et rattraper les lacunes de mon esprit. Ce qui est sûr, c'est que pour y voir clair, j'ai besoin de réponses. Vexé ou pas, il faut que Deaken me rafraîchisse la mémoire ou du moins, qu'il me raconte toute son histoire. Sans quoi, je vais devenir folle pour de bon.

Le dos en compote et le cerveau en purée, je me lève enfin et remarque dans les premières lueurs de l'aube que sa combinaison a disparu. Sur la table, il a laissé le paquet de la veille. Un emballage orange, orné d'un ruban taupe. Mon cœur s'arrête lorsque je reconnais le logo imprimé sur une étiquette à mon attention qui dit « Pardon ». Je me masse mes paupières, j'ai l'impression d'halluciner, et mon souffle se coupe quand la curiosité l'emporte et que je déchire le papier. Une étoffe signée Hermès. Un battement cardiaque manqué. Le même orange, sensiblement le même modèle.

Des larmes au bord des yeux, je sens ma gorge se nouer et j'ai sous la poitrine, le début d'un sanglot à la fois heureux et douloureux. Parce que la joie de retrouver ce foulard se mêle à un geste qui m'enfoncé davantage dans l'amnésie, mais surtout dans les eaux troubles des souvenirs de ma mère. *Il ne peut pas l'inventer... je suis donc officiellement tarée.*

Avec nostalgie, je noue ce présent autour du cou pour mieux me rattacher au passé avant d'être alertée par des bruits de pas sur la terrasse. J'ouvre la porte du mobile home et me casse le nez sur la bouille joviale de Bianca, plus pomponnée que la veille. Ses cheveux noirs sont tirés en une queue de cheval, elle a troqué l'uniforme du Refuge pour un débardeur sans manche au décolleté avantageux, un

short d'exploratrice et de grosses chaussures de marche.

— Hello, patronne !

Sa figure gomme toute joie, giflée par la surprise quand ses yeux noirs s'arrêtent sur le foulard.

— Oh... Tu portes le...

Désignant le voile, elle se décompose, déglutit et je lui confirme ce qu'elle n'ose pas dire à haute voix.

— Presque le même, oui. C'est Deaken qui...

— Délicate attention... Tu es prête ?

— Prête pour quoi ?

Dans les brumes de mon esprit, je m'efforce de rassembler mes idées pour ne pas passer une fois de plus pour une dingue. Trop tard. Bianca dépose son sac et fronce des sourcils.

— Notre rando entre filles chaque semaine. Ne me dis pas que tu as oublié notre rituel ?

Ça, je m'en souviens ! Ok, je renoue avec la normalité.

— Oui, oui... C'est juste que je ne me suis pas rendu compte que c'était aujourd'hui. Entre tous, je perds un peu la notion du temps.

— Eh bien dépêche-toi si tu veux attaquer à la fraîche. Il va faire chaud ce matin.

— OK, mais avant... Tu...

— Je quoi ?

C'est plus fort que moi, la réaction de Deaken hier soir m'a perturbé, ses non-dits me bouffent la tête, une part de moi ne parvient pas à totalement abdiquer même avec son cadeau visant à se racheter. C'est ma toute dernière piste, l'ultime petite info à vérifier avant de jeter l'éponge pour de bon et de renoncer à mes réticences.

— Deaken s'est absenté ces deux dernières semaines... Tu sais où il

était ?

— En Nouvelle-Zélande, il est rentré juste à temps pour...

Elle n'a pas besoin de compléter sa phrase, cette fois je capitule définitivement. Si Bianca me confirme également cette version, c'est que je me méfie pour rien. Mathématiquement, le problème vient bel et bien de moi, pas de lui.

— June, t'as pas l'air bien... C'est toujours ta mémoire ?

— Non... Enfin, si... Dis-moi, tu sais où il est à présent ?

Consultant sa montre, elle a du mal à masquer son impatience, et écrase ses poings sur ses hanches.

— Vu l'heure, il doit être dans l'eau, du côté de la falaise. Pourquoi ?

Au nord de la plage, je vois très bien le spot. C'est quand même incroyable que mon amie en sache plus que moi sur Deaken et ses petites habitudes. J'évite de donner trop d'importance à cette pensée, puis je reprends la parole.

— Tu... Tu veux bien m'accorder une petite heure ?

— Quoi ? Une heure, carrément !

— Je dois lui parler, c'est important pour moi.

— Tu abuses, June ! Tu abuses vraiment.

— S'il te plaît. Ensuite, je suis toute à toi. Tu me récupères là-bas ?

*

Dans le vent et les embruns, la houle dorée forme au pied de la falaise des rouleaux que le commun des mortels éviterait d'affronter. L'écume agitée par les lames venues du large transforme le ressac paisible en un grondement presque menaçant. Et sur la crête d'une vague en formation, je distingue sa planche rouge, ses cheveux longs dans le soleil encore rasant.

L'océan déferle sur cet homme que je connais à peine, il semble dans son élément, presque solaire. Se dressant sur ses pieds en mordant la

lèvre blanche, il glisse le long de ce mur bleu bien plus grand que lui, Deaken prend de la vitesse et disparaît dans l'écume avant de réapparaître à l'autre bout du tube. Il sillonne sur l'onde en colère et braque d'un coup pour sauter par-dessus et s'envoler lors d'un 360 qu'il exécute en tenant sa planche d'une main. Une seconde de grâce et de brutalité, un geste parfaitement maîtrisé et une réception qui en dit long sur ces années de pratique.

Sa combinaison luit de mille reflets alors qu'il slalome plus paisible, domptant les éléments sans forcer avant de se laisser tomber volontairement dans l'eau et de rejoindre sa planche à plat ventre quelques instants plus tard. Il s'assoit à califourchon, ballotté par le clapotis de la mer, j'ai l'impression qu'il est à sa place, loin de mes tourments et de notre prise de bec. Il contemple l'horizon puis la plage et enfin, moi.

Avec une facilité déconcertante, il profite d'une nouvelle vague, pour se laisser porter avec la nonchalance d'un skateur jusqu'à ce qu'il ait pied, afin de me rejoindre avec un sourire irradiant, une expression de soulagement que je n'ai jamais aperçu jusqu'ici.

- Ça fait longtemps que tu es arrivée ?
- Assez longtemps pour être impressionnée.
- Je vois que tu as ouvert le paquet, finalement. Ça te va bien.
- Merci, c'est gentil. Ça me touche beaucoup pour être franche.
- Le compliment ou le foulard ?
- Un peu les deux, je crois.

Il s'extirpe de l'eau, radieux, la planche sous le bras, et progresse jusque sur le sable pour l'abandonner à mes pieds. Ruisselant et essoufflé, il s'incline vers moi, son visage perlé s'approche pour m'adresser un baiser que j'esquive en reculant. *Non, mais qu'est-ce qu'il fiche ?* Un geste naturel de son côté, un mouvement réflexe du mien. Et un grand vide entre nous qui creuse davantage ce malaise que je voudrais voir disparaître.

— Tu tires encore la gueule ?

— Non, Deaken... Je...

Puisque je peine à trouver les mots, lentement, je m'empare de sa main mouillée afin de nuancer mes propos.

— Pardon... Je ne suis pas encore prête.

— C'est moi... j'ai cru que t'étais plus relax qu'hier. Je me trompe, apparemment.

— Relax ou pas, c'est pas la question... Ton geste m'a surprise, c'est tout.

Un silence. Un soupir. Et quelque chose qui ressemble à des excuses.

— J'ai du mal à perdre les automatismes. J'aimerais juste savoir comment me comporter.

— Et moi, j'aimerais me rappeler de toi... de tout ça. De t'avoir parlé du foulard, par exemple !

De son côté, il y a les habitudes de couple, du mien, tout ressemble à une étrange nouveauté. Et je ne suis pas de taille à brûler les étapes, déjà que je me retrouve dans une configuration que je n'ai pas consciemment voulue, je me vois mal me laisser embrasser comme si tout était normal.

Les épaules basses, me coulant un regard désolé, il sèche son visage et me contemple durant une longue seconde.

— Tu m'as jamais parlé du foulard... je l'ai entendu dans ton sommeil agité et j'ai demandé autour de toi...

Il a mené l'enquête, pour me faire une surprise, pour taper dans le mille. Face à sa déception, histoire de faire une trêve, je murmure que sa proposition tient toujours, qu'il nous suffit de reprendre à zéro, s'il le veut encore. Son buste moulé dans la combinaison se gonfle et il soupire tout en s'asseyant dans le sable.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Qu'est-ce qui pourrait t'aider ?

— Dis-moi qui est la rousse au 4x4 noir, par exemple...

— Tu ne lâches jamais l'affaire.

— On dirait bien... Alors qui est-elle ?

Après avoir plaqué ses cheveux gorgés de sel en arrière, ses bras ceinturent ses genoux relevés, le regard défiant l'océan démonté, il opine de la tête, Deaken cède.

— D'aussi longtemps que je me souviens, j'ai toujours commencé ma journée en regardant le soleil se lever sur l'eau... Un peu moins en ce moment, mais...

Sa voix bascule dans la confiance, il me livre des morceaux de lui, c'est sa façon de faire un pas vers moi, j'apprécie l'effort et m'installe à ses côtés, assise en tailleur, suspendue à sa voix grave.

— Mon père était garde-côte, on vivait du côté de Raglan...

— En Nouvelle-Zélande ?

D'un bruit de gorge couvrant le chant des vagues, il me le confirme et poursuit en fixant le soleil qui s'élève peu à peu au-dessus de la ligne d'horizon.

— C'est lui m'a offert ma première planche. Je devais avoir l'âge d'Ava...

— Excuse-moi, mais quel est le rapport avec la femme d'hier ?

De sa paume, il sèche de nouveau sa figure et tire sur sa barbe aussi noire que fournie. Ses yeux esquivent les miens lorsqu'il me répond que tout a un rapport.

— Tout est lié, June. Absolument tout.

Bien qu'intriguée, je le laisse se confier. Je me fais penser à une petite fille au bord de l'eau ramassant les coquillages dont l'océan veut bien se délester. Alors j'accueille chaque information qu'il daigne partager comme un trésor couvert de nacre, une pièce d'un puzzle capable de remettre en perspective une situation frôlant la démence.

— Un jour, on a appelé à la maison. Mon père a disparu au large, on a n'a jamais retrouvé son corps ni même le reste de l'équipage.

Il enfouit ses pieds dans le sable et frotte ses mains alors que je m'enfonce dans une peine que je connais par cœur.

— Ma mère a lentement perdu pied. Elle s'est noyée dans le chagrin et la solitude. Elle est devenue fragile puis carrément ingérable au fil des ans.

Malgré les octaves très graves de sa voix, quelques modulations plus chaudes nuancent le drame qu'il a vécu. J'apprends que sa sœur jumelle entretenait une relation conflictuelle avec la maman. Au point de partir le plus tôt possible pour s'installer en Australie.

— Il ne me restait que le surf pour ne pas couler. Je m'entraînais dur quand je n'empêchais pas ma mère de faire une connerie. Et... avec Sienna, on a cessé de se voir.

Il restait Skype et Messenger, mais ce n'était plus pareil, loin des yeux, loin du cœur, ils ont fini par couper les ponts. D'après ce que je peux percevoir dans son attitude, c'était un véritable déchirement.

— J'ai attaqué la compétition pour combler le vide. J'ai surfé au Brésil, en Indonésie, au Mexique, à Hawaii et j'en passe...

— Oui, j'ai vu sur internet que tu étais une référence en la matière...

— Disons que j'ai gagné plusieurs fois les épreuves du circuit, je me suis fait un nom dans la WSL... Sponsors, publicité et compagnie.

— Et ta sœur n'a jamais eu envie de te recontacter ?

— J'avais des nouvelles quand je rentrais chez moi. Entre deux titres, je revenais régulièrement auprès de ma mère, histoire d'en prendre soin et d'être certain qu'elle ne mette pas ses jours en danger.

Une figure maternelle fracturée, ce point commun me touche terriblement. Je sais ce que c'est que d'avoir un parent défaillant.

— La mienne était... Comment dire...

— Je sais, June... Je sais. La mienne n'était pas...je crois qu'elle voulait

juste rejoindre mon père. Heureusement, j'ai pu éviter le pire.

— Elle va mieux aujourd'hui ?

— Elle s'est trouvé quelqu'un sur qui compter. Enfin, disons que j'ai un peu forcé le destin.

Il ne s'étend pas sur ses talents d'entremetteurs puis allonge ses jambes et prend appui sur ses bras tendus en arrière.

— En tout cas, il y a six ans... quand j'ai tenu Ava dans mes bras pour la première fois... Elle était pas plus lourde qu'un paquet de pâtes...

Le sourire qu'il laisse échapper à cette idée me fascine. Il est chargé de bonheur, d'une douce mélancolie que j'envie presque.

— Elle m'a serré l'index de ses petits doigts et j'ai compris que je devais être là pour ma sœur, pour William, pour veiller sur la petite.

— William ?

— Le père de la petite... Il était pompier.

L'emploi du passé est lourd de sens, au point de me nouer la gorge. Je comprends mieux certaines choses, mais n'ose pas mettre le doigt sur cette plaie, préférant le laisser continuer.

— Alors j'ai su que je devais revenir en Australie aussi souvent que possible pour m'occuper d'elles. Puis j'ai arrêté le surf.

— C'est dommage... Tu as l'air très doué.

— Je n'ai pas eu le choix. Personne ne s'arrête à 26 ans de son propre chef.

— Pourquoi tu as dû tout stopper ? C'est à cause de ta mère ?

— Ça aussi, c'est une longue histoire...

Son passé se dévoile sous mes yeux, et le récit me touche de plus en plus. Lentement, je laisse une poignée de sable s'écouler au creux de ma main, et je suis suspendue à ses mots.

— Pour te la faire courte... Il y a deux ans, je devais participer à des

épreuves qualificatives sur la Gold Coast et je me suis flingué le genou à l'entraînement.

— Ce n'était pas opérable ?

— Quand un requin bouffe ta planche et tes ligaments... Même la chirurgie ne peut faire pas de miracle.

Je ne peux m'empêcher de poser les yeux sur les traces qui entourent sa rotule, en songeant au destin d'un sportif fauché par un grand blanc. À la lueur de tout ce qu'il me dévoile, ma poitrine se serre quand il reprend.

— Alors j'ai entamé des démarches pour être secouriste dans le coin. Fallait que je me recycle, que je sois utile. Le haut niveau me manque... mais au moins, j'ai du temps pour m'occuper de la petite... Depuis les incendies, je veille sur elle et Sienna. Et maintenant, un peu sur toi.

Il me touche le bougre, de plus en plus. Le portrait qui se dresse dans mon esprit est celui d'un sauveteur, même d'un sauveur, une sorte de chevalier blanc qui porte le monde à bout de bras. Mais tout ça n'explique ni la présence de la mystérieuse rousse ni son attitude quand elle est arrivée avec son gros SUV et encore moins son mutisme à ce sujet.

— Et... Cette femme alors ?

Sa langue s'attarde sur la commissure de ses lèvres, puis ses longs cils encore mouillés battent face aux vagues avant qu'il décide de se lancer.

— On va dire que je me porte garant de l'équilibre de ma sœur et de ma nièce. Dans les grandes lignes, la bonne femme qui tu as vu hier s'assure qu'elles ne manquent de rien après avoir tout perdu dans les flammes...

— Une sorte d'assistante sociale ?

Le clapotis de l'eau grignote son silence, Deaken opine de la tête.

— Ouais, quelqu'un qui m'aide...

— Elle est très classe pour être dans le social, non ?

Il se tourne enfin vers moi, ses billes vertes me sondent et lorsqu'il ouvre la bouche, un klaxon retentit au-dessus du champ des vagues. C'est Bianca qui s'improvise taxi.

— Je crois qu'on vient te chercher.

— Oui, avec Bianca on doit partir...

— En randonnée, je sais.

Il se déploie de toute sa hauteur et m'aide à me relever. Ses doigts encore humides s'emparent de mes mains pour me hisser à la verticale. Et ce contact, à l'instar de ses confidences, fissure un peu mes réticences.

— Est-ce que tu voudras apprendre, un jour ?

Il désigne sa planche en esquissant un sourire aussi lumineux que réconfortant. Je n'ai aucun souvenir de la tendresse de cet homme, mais j'avoue qu'il a des qualités aptes à m'attirer dans ses filets.

— Pourquoi pas ? Je ne demande qu'à apprendre...

Sa main passe dans mon dos, ceinturant mes reins pour m'approcher de lui. Mon cœur s'emballe, mais je n'ai pas la même appréhension que tout à l'heure. Je ne ressens pas de crainte lorsqu'il me répond de sa voix suave.

— On peut arranger ça...

Une goutte ruisselle sur son front, sillonnant sur sa ride du lion pour terminer sa course sur l'arête de son nez, au-dessus de ses lèvres qui m'ont délivré une part de son passé.

— Merci d'avoir pris le temps de me parler.

— C'est moi qui te remercie de vouloir t'accrocher.

Ses doigts s'emmêlent aux miens, une douce chaleur irradie mon ventre et ma poitrine alors que son regard envoûte mes sens, c'est si perturbant que j'en baisse la tête. Délicatement, il s'empare de l'ovale de mon visage et redresse mon menton. Je suis perdue, happée par son visage et ce qu'il dégage, puis ballotée par l'affolement de nos

premières fois et son attitude presque familière. Ses lèvres approchent en dépit d'un deuxième coup de klaxon.

— Je peux ?

Une telle question, aucun être humain ne devrait avoir à la poser. Dans des circonstances normales, les corps et les âmes se comprennent sans avoir à parler. Mais rien n'est normal entre nous. Je déglutis, en proie à son souffle caressant mes joues, à ses billes hypnotiques qui me demandent l'autorisation, dans un naturel tout à fait fou. Je ne cille pas, mais ma voix est à peine audible.

— Essaie pour voir...

Je crois qu'il hésite, mais qu'il souhaite prendre le risque pour deux. Puis ses lèvres se pressent contre les miennes, sa barbe est bien plus douce qu'il n'y paraît, le sel envahit alors ma bouche, sa respiration m'enveloppe et mon cœur se soulève dans une étreinte qui me surprend d'une manière des plus agréables.

Sa paume effleure ma mâchoire, ses doigts glissent dans mon cou, le long de mon foulard, et sa langue touche la mienne avec pudeur, juste une fois, avant de s'attarder sur ma lèvre supérieure. Il y a comme un goût de trop peu, je m'étonne de ne pas m'en décrocher, et d'insister à mon tour dans un feulement se perdant au pied de la falaise. Mes mains trouvent refuge sur son torse, ce baiser me fait chavirer, totalement vibrer. Et cette fois, nos langues conjuguent une attirance réciproque, loin des questions et de la confusion. L'évidence se heurte à l'inconnu, mais je n'ai plus peur et quand il conclut ce laissez-passer d'un nouveau baiser plus chaste en laissant ses doigts courir sur mes locks. Nos sourires se répondent alors. Un peu gênés, un peu heureux.

Troisième coup de klaxon, Bianca s'impatiente et je me dégage légèrement. Confuse, charmée, encore plus paumée, s'il est possible de l'être dans mon cas. Pourtant, en débarquant ici, je n'aurais jamais pensé prononcer cette phrase.

— J'aimerais qu'on discute encore, on peut se voir en fin de journée ?

Comme s'il souhaitait conserver la saveur de ma bouche sur la sienne,

Deaken humecte ses lèvres et son sourire perd un peu de son intensité.

— Plutôt demain. Je suis déjà pris ce soir, désolé.

Chapitre 25

Deaken



<https://youtu.be/zWfOlNHXiAM>

Le pouls de notre histoire bancale bat sur ma bouche, j'ai la sensation d'avoir encore ses lèvres sur les miennes, une douce brûlure matinée de sincérité. Dans le scénario imaginé par Spicer, je suis censé y avoir goûté des centaines de fois, mais c'est une première, et je dois avouer que June commence à me plaire. À me plaire vraiment. Elle et sa fragilité touchante, cette faille dans son regard bleu marine, cette force à l'esprit et cette envie de nous donner une chance alors que tout s'y oppose.

June a quelque chose de candide qui contrebalance son côté terre à terre. Un truc qui ne me laisse pas indifférent et qui me rend la tâche plus difficile encore. Je l'observe s'éloigner en effleurant mon sourire du bout des doigts, cette petite brindille aussi fine que naturelle me surprend de plus en plus. J'ai presque joué cartes sur table et elle s'est ouverte à moi. C'est peut-être ça la clé : être authentique pour mieux avancer. Et c'est sans doute là ma perte : tout ce que je ne peux pas lui dire est un poison qui pourrait tôt ou tard nous condamner.

Elle ondule dans le sable, gracile, le dos noueux couvert de dreads aussi longues que blondes, son cou délicat portant mes envies de me racheter même si tout ce que je peux faire ou éprouver est un peu vicié à la base. Elle se retourne une fois ou deux dans ma direction avant de grimper en voiture avec sa copine. *Les choses auraient pu mal tourner, je suis passé à un cheveu de mon expulsion à la frontière... Je connais une rousse qui doit se froter les mains à présent.*

Reste à récupérer ma planche et à marcher sur le sable en direction du

poste de secours en enfouissant ma culpabilité le plus profondément possible. Sur son balcon, Dany est à son poste, debout pour une fois, les jumelles dans les mains.

— Aloha, big boss ! Alors, ça y est ? Tu viens de la pécho, on dirait !

— Pour une fois que tu ne glandes pas, tu joues les voyeurs ?

Il tapote sur sa paire de jumelles et se justifie comme il le peut.

— J'étais curieux de voir comment cette histoire allait tourner. C'est du rapide.

Pas assez d'après mes commanditaires... Je secoue la tête, le laisse me toiser depuis son poste en hauteur et j'enserme ma planche un peu plus fort pour regagner le parking, mais Dany m'interpelle une nouvelle fois.

— Tu bosses pas aujourd'hui ?

— Je passe la journée avec ma sœur.

— On s'emmerde pas, patron ! Tu me laisses seul aux commandes ?

— C'est le privilège de pouvoir te donner des ordres... Alors, ouvre l'œil et tâche de ne pas déconner.

Il contourne notre quartier général et emprunte les escaliers, sans aucune intention de me lâcher la grappe.

— Embrasse Sienna pour moi. Et la petite princesse aussi !

— Compte sur moi.

— J'ai cru comprendre qu'elles étaient au courant, elles aussi...

— On peut arrêter d'en parler ouvertement ?

— Y a que nous, c'est bon...

— Peu importe. Tu veux que je me fasse griller ou quoi ?

— Y a juste un truc qui me chiffonne... T'as pas peur de te faire arracher les couilles quand elle va apprendre la vérité ?

— C'est sûr que si t'es pas capable de la fermer, ça va devenir très

compliqué !

Alors que je charge mon équipement sur le pick-up et que je retire ma combi, agacé par les commérages de mon ami, le bip strident d'un camion en marche arrière m'interpelle. C'est un semi-remorque qui manœuvre aux abords d'une estrade qu'une poignée de techniciens s'attèle à mettre en place.

— Qu'est-ce qu'il se passe là-bas ?

— Ils montent le podium, tu te rappelles qu'il y a une exhibition de surf demain ?

Je rame tellement avec June que j'en oublie tout le reste. Sans moufter, je balance ma combi dans le Holden, sangle ma planche et salue mon pote avant de décamper. Mais Dany me retient une dernière fois.

— Tu vas tenir le coup ?

— Je crois que j'ai pas été clair : je veux pas parler de June pour l'instant OK ?

— Non, je veux dire pour la session de demain. T'as pas les boules de savoir qu'il y aura Slade...

— Je sais... Slade et Indy.

— J'imagine que ça doit te remuer... Deak, si tu veux causer... je suis là.

— Y a rien à dire. Tout le monde se sert de tout le monde. C'est le jeu, Dany. Et j'ai perdu.

*

Lorsque je coupe le moteur devant la maison pastel sur Kialoa Rd, j'ai l'impression de porter encore sur ma peau un subtil parfum de chanvre aux notes de patchouli, un peu comme si June était assise à côté, me dévisageant de son regard bleuté. Une part de moi est soulagée que les choses se précisent entre nous, une autre s'en veut de mettre la charrue avant les bœufs. Je culpabilise de forcer le destin, mais lorsque j'aperçois ma sœur dans le jardin, je me dis qu'on ne fait

pas d'omelette sans casser des œufs. Faut que je distingue le deal et les sentiments, et plus ça va, moins j'y arrive. Pourtant, je dois être blindé, parce que tôt ou tard ça va secouer et ce n'est pas le moment de s'attacher à une blonde qui a le cœur sur la main. Claquement de portière, je laisse mes états d'âme dans le vieux pick-up et retrouve ma jumelle qui m'accueille sur la terrasse.

— L'eau était comment ?

— Grosses vagues, vent latéral, c'était pas mal.

On s'enlace, puis front contre front, on renoue avec ce rituel que rien ni personne ne peut nous enlever tant que mon visa temporaire est reconduit, tant que je me tiens à carreau. La main sur la nuque de Sienna, je me rappelle qu'elle est tout ce qui compte. Elle et ma nièce.

— Seulement pas mal ? Je crois que la dernière fois que je t'ai vu sourire comme ça, c'était à la maternité.

— J'ai pas le droit d'être un peu de bonne humeur ?

— Bien sûr que si ! Du moment que tu me dis pourquoi. Parce qu'hier, c'était pas la joie...

— Après la tempête, le beau temps revient toujours.

— Parce que tu crois que la tempête est derrière toi ?

— J'en sais rien, je croise les doigts.

Et le silence qui suit sonne tel un orage qui tonne. C'est évident qu'un ouragan se prépare, reste à savoir si je vais résister dans l'œil du cyclone. Sienna s'approche, scrute les parages, puis murmure à mon oreille.

— On peut toujours arrêter, Deak.

Cette réplique vient d'effacer mon sourire, elle a même le don de verrouiller ma mâchoire.

— Tu n'y es pas du tout. On ne peut pas, non.

Mon murmure est sans appel, je suis bien placé pour savoir à quel

point on m'a coincé. Ma frangine effleure ma joue, et poursuit à voix basse, le plus discrètement possible.

— L'argent ne fait pas tout, du moment qu'on est ensemble, c'est tout ce qui compte.

— C'est pas pour le fric que j'ai accepté et tu le sais. Qu'est-ce qui se passera quand on me virera d'ici avec pertes et fracas ?

— On trouvera une solution.

— C'est moi la solution.

— Tu as toujours volé au secours de tout le monde...

— Faut croire que ça ne suffit pas.

— Si tu veux renoncer, Deak, je ne t'en voudrais pas. On rebondira...

— T'imagines une seule seconde la petite grandir à 8h d'avion de la tombe de son père ? Loin de son école, de ses amis, de tous ses repères ? Tu te vois vraiment à des milliers de kilomètres de la vie que tu as construite ici ?

— Mais...

— Tu as pensé une seule seconde au traumatisme d'être escortée à la frontière ?

— Elle est australienne...

— Oui, mais pas toi, ni moi ! Imagine qu'on nous sépare, Sienna.

Ses yeux se mettent à luire parce que j'ai raison et j'y vois le reflet de tout ce qu'il me reste à accomplir pour que ça n'arrive jamais. Du pouce, j'essuie une larme amorçant sa descente sur sa joue. Le souffle de ma jumelle tremble un peu puis elle se ressaisit.

— Laisse-moi au moins t'offrir un café... Raconte-moi comment ça se passe...

Elle m'entraîne à l'intérieur, depuis le salon où rien n'a bougé, je capte le son de la TV et j' imagine que ma libellule regarde l'écran bien trop près, devant une redif des championnats du monde.

— Tiens... Sans sucre avec du lait, il n'est pas très chaud, ça va aller ?

— Parfait, ça fera l'affaire.

— Assieds-toi, fais comme chez toi...

Elle ricane sur sa propre phrase, s'installe à table et me fixe d'un regard bienveillant qui brille beaucoup. De plus en plus. Tandis que je porte la tasse à mes lèvres, Sienna observe la pièce à vivre, le canapé d'angle, la baie vitrée donnant sur le jardin qu'elle entretient méticuleusement. Puis elle soupire bruyamment.

— Je ne te remercierai jamais assez pour ton sacrifice.

— T'as pas à me remercier.

— Si, regarde tous les risques que tu prends.

— Je vous laisserai jamais tomber. Le sujet est clos.

Elle opine du bonnet et effleure la table d'un air nostalgique. Quand je dépose le mug, mon double plante son regard dans le mien, je sais déjà ce qu'elle va me dire.

— Alors... Où tu en es avec elle ?

— On va dire que ça s'arrange. Même si c'est encore fragile...

— Elle a l'air vraiment adorable. Ça me fait de la peine.

— Elle l'est. Je peux pas dire le contraire...

— C'est injuste...

Qui ne dit rien consent, je ne peux qu'approuver. Plus je la connais, plus je la trouve vraie. Et plus je la trouve vraie, plus je me hais. Je crois que c'est cette idée qui m'affecte le plus. Sienna le remarque et s'en inquiète.

— Les autres t'aident au moins ?

— Buddy est un allié précieux... Par contre, son amie ne cautionne pas du tout...

— J'imagine qu'elle ne cherche qu'à la protéger...

- Ouais, ça doit lui coûter de faire semblant. Je sais ce que c'est...
- T'as pas peur que toute cette histoire aille trop loin ?
- J'ai le couteau sous la gorge, je peux plus reculer de toute façon.
- Oui, mais tu crois que June pourra te pardonner ?

Si j'inspire aussi fort, c'est que je n'en sais rien du tout. Je l'espère. Je l'espère de tout mon être. Mais comment pardonner un pantin manipulé et contraint de jouer la comédie ? *Aucune idée...* Alors je me dis que, dans le pire des cas, elle aura suffisamment d'argent pour passer sa vie à me maudire dans une piaule plus grande qu'un mobile home... *Si tout ne part pas en sucette avant...* Je prie juste pour qu'elle ne souffre pas trop au bout du chemin, pour qu'elle n'ait pas envie de me faire la peau après le clap de fin. Je quitte ma chaise et change de sujet, histoire de ne pas me torturer pour rien.

- Bon... On va se saper ? Je voudrais qu'Ava soit toute belle pour ce soir. Tu as quelque chose à te mettre ?
- J'ai ma robe en lin, tu sais, celle avec les épaules en dentelles.
- Arrête... On dirait un abat-jour. Prends la petite, on va faire les boutiques.

Sienna écarquille les yeux, troublée par mon petit programme.

- T'es pas obligé de faire tout ça pour nous.
- Bien sûr que si. Sinon qui prendrait soin de vous ?

Ma jumelle contourne la table et vient se blottir tout contre moi. Je peux sentir le manque terrible qu'elle se traîne depuis que Will a quitté ce monde. Depuis qu'elle n'a que moi sur qui compter.

- Deak, je ne parle pas seulement du shopping, mais de ce jeu malsain avec June.

Lui frottant le dos pour apaiser son anxiété, je la rassure du mieux possible.

- Ça n'a rien d'un jeu et on m'a pas vraiment laissé d'autres options.

— Justement... tu t'es déjà fait avoir une fois avec Indy, tu te retrouves coincé à présent. Et June n'a rien demandé.

— Je fais de mon mieux, OK ? Ne t'inquiète pas pour elle.

Sienna recule un peu et je déteste ce genre de regard chez elle, quand sa tête s'incline, un peu en biais.

— C'est pour toi que je m'inquiète.

Quelque part, ma sœur a raison. Je ne suis qu'un pion sur un échiquier géant, un sans papier en sursis qui doit se salir les mains contre l'avenir de sa famille. J'ai mis le doigt dans un engrenage susceptible de me broyer. Pire, j'entraîne avec moi une jolie blonde prise pour cible et que je ne pourrai jamais protéger comme je le voudrais.

— Deak', je te connais par cœur...

— Ne dis rien. Ça ne ferait que compliquer les choses.

Pourtant Sienna ne m'écoute pas et lâche sa phrase. Quelques mots qui se plantent dans mon esprit et dans les valeurs qu'il me faut renier.

— Elle est attachante cette fille...

— C'est vrai. Très attachante. Peut-être trop.

Chapitre 26

June



<https://youtu.be/LLs-JP5FGAg>

Le sentier escarpé au cœur du parc national s'étire entre les mimosas, les cèdres et les buissons aux senteurs fleuries. Renouer avec la nature et les essences d'arbres à thé m'ancre à nouveau dans une réalité rassurante, loin d'un baiser que je n'aurais jamais pu oublier. D'ailleurs, comment aurais-je pu oublier quelqu'un qui embrasse si intensément ? C'est à n'y rien comprendre.

J'ai l'habitude de venir ici avec ma sœur de cœur, pour débriefer à propos du Refuge, refaire le monde entre filles pendant que je cueille du romarin, des variétés de citronnelles et autres plantes médicinales pour jouer aux herboristes durant mon temps libre.

— T'as pas décroché un mot depuis la plage. Ça fait plaisir de se lever aux aurores !

C'est vrai que je marche en silence, perdue dans un océan de pensées qui me ramènent invariablement à une paire de billes vertes, aussi énigmatiques que fabuleuses.

— J'imagine que tu dois être soulagée maintenant que les choses rentrent dans l'ordre avec Deaken, non ?

— Je ne sais pas si ça rentre dans l'ordre... Je ne sais même pas s'il y a un ordre.

L'espace d'une seconde, je cesse de marcher et m'accroupis au bord du chemin pour m'attarder sur une racine et soupirer. Bon dieu, j'ai l'impression que son parfum de santal me suit partout.

- Mais vous vous êtes rabiboché sur la plage, je n'ai pas rêvé ?
- Tu vas me prendre pour une folle... c'était la première fois pour moi. Dans son silence, je sens le poids d'un regard dont le sens m'échappe.
- Arrête te dire que tu es folle.
- Alors pourquoi je ne m'en souviens pas ?
- Eh bien, maintenant tu dois t'en rappeler...

La main en visière, l'autre sur sa hanche, elle reprend son souffle en balayant le paysage de droite à gauche. Je ne sais pas ce que signifie son soupir quand elle reprend.

- Alors, il embrasse comme un Dieu ou pas ?

J'ignore comment interpréter l'intonation de sa question. Il me semble qu'elle est un peu désabusée. Ou alors fatiguée de me voir surnager dans mes hésitations.

- Il s'en sort bien. Plutôt très bien même.
- Ah, tu souris patronne. J'ai l'impression qu'on revient un peu à la normale.
- Y a rien de normal là-dedans, Bianca...

J'ignore si elle cède au poids de son sac ou de ma folie, mais elle s'affale sur une grosse pierre recouverte de mousse. Je sens qu'elle me dévisage, qu'elle est tiraillée entre compassion et interrogation, alors je me défends comme je peux.

- J'ai l'impression que c'est nouveau. J'ai du mal à me livrer avec lui.
- Admettons que ce soit le cas. C'est dingue, mais bon... Pourquoi tu ne te contentes pas de profiter à fond sans te prendre la tête ?
- Parce que j'ai l'impression de ne pas le connaître.
- C'est le serpent qui se mord la queue... Est-ce que t'as pas envie de le découvrir ? Peut-être que ça t'ouvrira les yeux en cours de route ?
- Plus facile à dire qu'à faire...

— Je suppose que tu as raison. Mais tu dois bien lui trouver des qualités, non ?

— Des qualités, oui, mais aucun passé. C'est insensé.

— Alors je suppose qu'il te reste à t'accrocher au présent et à l'avenir...

— Tu ferais quoi à ma place ?

— Je ne pourrais pas être à ta place.

Essuyant son cou, elle souffle profondément, relace ses chaussures de randonnées et complète sa réponse.

— Mais je suppose que si on m'offrait sur un plateau un morceau pareil... j'aurais du mal à rester de marbre.

— Ce n'est pas la question.

— Un petit peu quand même. Il te plaît ?

Nouveau regard insistant. Je crois qu'au fond, ça n'a rien à voir avec la beauté. J'aime ce qu'il dégage, mais tout ce que j'ignore me freine un peu.

— Oui, il me plaît.

— Alors, j' imagine qu'il y a zéro problème.

— Si, il y en a un. Et il est monumental : Phil.

J'abandonne ma cueillette et me remets en mouvement sous un soleil de plomb. Bianca dégouline de sueur, mais emboîte mon pas.

— Quoi Phil ? C'est quoi le rapport ? On s'en fiche de celui-ci !

C'est vrai que je devrais en faire le deuil, mais il y a des blessures qu'on enfouit et qui ne cicatrisent jamais vraiment.

— Après tout ce qu'il m'a fait... Je ne me sentais pas prête pour une nouvelle relation. Et je crois que c'est toujours le cas.

— Tu peux pas les comparer. Y a pas photo. Et puis c'est loin d'être la même configuration...

— Il m'a manipulé... Tout est de sa faute...

Je lui dois ma méfiance envers les hommes, ma peur de ressembler à ma mère, et même la situation catastrophique du Refuge. Bianca reste silencieuse et songeuse, je m'en veux de ne pas lui avoir avoué la véritable raison pour laquelle la compagnie d'assurance ne m'a pas versé un centime.

— Tu sais, je t'ai dit qu'on avait refusé de m'indemniser... Que je n'avais droit à rien... En fait, ce n'est pas vrai.

— Qu'est-ce que tu me racontes, là ?

— C'est lui qui a tout touché. Je me sentais tellement stupide que je l'ai gardé pour moi.

— Attends... Ralentis un peu, s'il te plaît.

Je m'exécute les yeux embués, je lui souffle de ne pas m'en vouloir. Je m'aperçois qu'elle est à la traîne, reprenant sa respiration, victime d'un point de côté et pliée en deux.

— Il a fait quoi ? Comment c'est possible ?

— Il a modifié le contrat, juste avant les incendies.

— Pardon ?

— Tout était à son nom... J'ai tellement honte de m'être fait avoir que je ne t'ai rien dit.

Je crois qu'elle passe par toutes les émotions, la surprise, la blessure de ne pas avoir été dans la confiance, l'incompréhension, la compassion... tout ça entre sueur et hyperventilation. Vraiment navrée, je murmure qu'après ce que m'a fait Phil, je ne me serais jamais remise en couple.

— Donc... t'es en train de m'expliquer que parce que ton ex est une crevure... Tu fais un blocage maintenant ?

— Je fais pas un blocage, mon cerveau a un putain de bug, Bianca ! Un bug de dingue ! Je ne me souviens pas de Deaken et j'ai peur de faire à nouveau confiance à un homme. Tu comprends ça ?

Ma voix se déchire dans les aigus, ma poitrine se serre et je sens les

larmes monter devant ma seule alliée. Elle se déleste de son sac et vient me réconforter en ouvrant ses bras.

— Tu as connu des choses difficiles... Moi, je serai toujours là...

Je m'effondre sur son épaule, toujours présente quand j'ai besoin de pleurer.

— Et si je t'oublie un jour ?

— Ça n'arrivera pas !

— Qu'est-ce que tu en sais ? J'ai tellement peur de retourner en HP.

Elle me redresse brutalement, me tenant bien droite et fermement par les bras.

— Primo, c'était pas de la psychiatrie, deuxio, ça aussi c'est la faute de Phil ! Tu n'avais rien à foutre là-bas ! Tu n'es pas folle June, regarde-moi.

Mes yeux larmoyants peinent à obéir même quand elle insiste une seconde fois. Elle inspire profondément, et je ne l'ai jamais vue aussi impliquée.

— Je peux pas te laisser sombrer sans rien faire. Est-ce que tu me crois quand je te dis que tu as toute ta tête ?

— Je n'en sais rien, Bianca. Je ne sais plus du tout.

— Fais un peu confiance en l'avenir. Lâche prise, laisse venir les choses d'elles-mêmes...

— Et si Deaken était pire ?

Bianca ne bat pas des cils, sa bouche forme une moue sévère, puis elle soupire.

— Écoute... Je ne peux pas dire qu'on soit les meilleurs amis du monde lui et moi...

— Tu ne l'aimes pas ?

— Rien à voir, je ne suis pas fan de surf. Mais tu peux me croire, il n'est

pas comme ça. Je peux le jurer sur ma vie.

— Tu crois ?

— Si je te le dis.

Je renifle, elle semble si sûre d'elle, surtout quand elle réplique.

— Je veille sur toi, ma belle. Personne ne te veut du mal et surtout pas lui. Alors on respire un grand coup et on laisse faire la nature. OK ?

J'expire profondément, tentant de dénouer ma gorge et mon estomac et je m'accroche à ce sourire qui m'a toujours guidé dans mes tempêtes. Du plat de la main, elle me pousse à reprendre la marche, s'empare de son sac à dos et se remet à me cuisiner.

— Bon... Et c'est quoi cette histoire d'assurance avec Phil ?

— Il s'est arrangé pour tout mettre à son nom... Je n'ai aucun recours depuis belle lurette.

— Quoi ? Après ce qu'il a fait ?

— Je ne peux rien prouver...

— Ce mec ne recule devant rien !

— Comme tu dis... Tout a été fait dans les règles, il me l'a mis bien profond...

— Non, mais cocotte, tu vas pas en rester là ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? C'est plié depuis des mois.

— Peu importe ! Il a des comptes à rendre. C'est de l'escroquerie !

— Il ne me répond même plus.

— Faut réagir ! Rappelle-lui que tu sais la vérité...

— Sérieusement ? Ça s'appelle du chantage...

— Appelle ça comme tu veux, mais il a foutu le feu à votre baraque ! Il ne doit pas dormir sur ses deux oreilles !

Mes locks me tiennent soudainement chaud si bien que je m'empare

d'un élastique pour adopter la même coiffure que mon amie en songeant à une éventuelle riposte. C'est vrai que je peux au moins essayer par SMS à mon retour. Un coup de pression ne coûte rien. Pendant que je réfléchis à tout ça, Bianca allonge sa foulée pour revenir à mon niveau et me filer un coup de coude.

— Au fait... On n'a pas eu le temps d'en parler depuis quelques jours... mais tu as terminé ton discours ?

— Mon quoi ? Quel discours ?

— Eh bien ton speech !

— Attends, ne me dis pas que...

— Eh bien si. C'est ce soir cocotte.

Je me fige d'un coup, frappée par une date qui m'a totalement échappé depuis que Deaken est entré dans ma vie.

— Merde ! La soirée commémorative ! Tu vois, quand je te dis que je deviens branque !

— Mais non, t'as trop de trucs qui te tracassent, c'est tout...

— Fais chier, fais chier, fais chier !

Alors que je masse mes tempes et tente de rassembler mes idées, sa main vient s'échouer sur mon épaule accompagnant le geste d'un air sage, plein de compassion.

— Il fait chaud. J'en ai plein les pattes. On ferait peut-être bien de rentrer maintenant si tu veux être prête à temps.

*

Sous mes yeux, des ratures, des hésitations couchées sur le papier, quelques formules qui me plaisent, je crois que j'ai terminé. Juste à côté des mots que je vais avoir la trouille de prononcer en public, mon téléphone attend une réponse de mon ex sur la table du bungalow. Remotivée par Bianca qui se charge de mener le sanctuaire comme une cheffe, j'ai menacé Phil de tout raconter s'il ne daignait pas me répondre et s'expliquer. Je ne sais pas s'il a reçu ou s'il mijote un autre

coup tordu, tout ce que je sais, c'est qu'il est temps de me préparer.

Sous la douche, j'évite de ressasser cette journée en enfer, quand je l'ai aperçu avec des bidons d'essence. Le pays était en proie aux pires incendies de notre histoire, et cette ordure n'a rien trouvé de mieux que d'accélérer la destruction de tout le secteur. Pourquoi je n'ai rien dit ? *Arrête d'y penser !* Sous le jet bienfaisant, dans la vapeur propice à la détente, mon esprit devient perméable à Deaken et à tout ce que m'a raconté Bianca à son sujet. Jusqu'à ce que la saveur de ses lèvres me revienne dans un souvenir bien net.

Les images de son regard ne me quittent pas même lorsque je me sèche. Enfilant une robe noire et fluide, je peux encore ressentir ce que ses yeux verts ont provoqué en moi sur la plage. J'ai adoré le voir dompter les vagues, j'ai aimé le surprendre dans son élément et tout ce qu'il m'a confié me touche énormément. Après une contorsion pour remonter la fermeture zippée dans mon dos, je suis fin prête et quitte le mobile home afin de me mettre au volant en direction du mémorial où les membres des associations m'attendent.

Une demi-heure de route, c'est bien assez pour stresser à l'approche de mon petit discours, c'est le cœur battant fort que je coupe le moteur dans les terres, face à une assemblée d'invités vêtus de noir. Le soleil décline au-dessus d'une haie d'honneur, composée de 33 bougies, 33 fleurs, en mémoire aux 33 vies perdues dans les flammes.

Le sol est encore aride ici, impossible de ne pas voir la désolation dans cette nature toujours marquée par les incendies. Quittant mon fourgon, j'observe la statue dressée au loin que les âmes charitables souhaitent inaugurer ce soir. Elle représente un arbre, magnifique, intégralement blanc. Il est censé représenter la vie qui se poursuit, la nature reprenant ses droits, nos racines touchées, mais toujours présentes et l'avenir qui ne demande qu'à fleurir.

L'air est tiède, une musique douce berce les convives, je reconnais l'uniforme des pompiers locaux, la division de Woonona qui a payé ce drame d'un lourd tribut. Puis mon cœur cesse de battre devant la silhouette d'un homme aux mains dans les poches. Un géant qui se

détache de la foule dans un costume élégant et cintré. Une barbe noire sur une chemise blanche, des yeux absinthe qui s'animent en croisant les miens. Et sur son visage barré d'une mèche brune et rebelle, l'étonnement se mêle à une sorte de joie.

— June ? Je ne pensais pas te voir ici.

Chapitre 27

Deaken



<https://youtu.be/kjXob410rg>

Si j'ai feint la surprise, en réalité je savais pertinemment qu'elle viendrait sur ce mémorial. On m'a briefé, je m'y suis préparé. Ce que j'ignorais par contre, c'est le charme qu'elle dégagerait en foulant la haie d'honneur dans sa robe fluide, ni courte, ni longue. J'ai sous-estimé le pouvoir qu'aurait sur moi cette nana avec sa coiffure très particulière rabattue du côté gauche pour dévoiler son cou fin et délicat. *Charmante, fragile, mise à nu.* L'émotion sur son visage et son sourire me cueillent au milieu de la foule, pourtant je me suis blindé et conditionné en me répétant que tout ça n'était qu'un épisode, une situation temporaire, un contrat à remplir.

Mais il est difficile de ne pas chercher à décrypter ses pupilles marines un peu vulnérables, de ne pas s'accrocher à l'innocente fossette creusant sa joue, et de ne pas ressentir ses fractures et la force qu'il faut pour se ramener à cette soirée avec la dignité de ceux qui n'ont pas d'autre choix que de se relever. June approche au milieu des invités qui murmurent en analysant chaque élément de ma tenue, avec ce regard à la fois stupéfait et rassuré. À voix basse, après un dernier pas pour entrer dans mon périmètre, elle touche machinalement son pendentif turquoise et laisse parler sa curiosité.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— On dirait que l'univers conspire à nous réunir...

Il y a une seconde de flottement durant laquelle nos mains se frôlent sans qu'aucun de nous sache comment réagir suite au baiser de ce

matin. De mon côté, mon cœur se pince, j'ai toujours la culpabilité qui me colle à la peau dès que June est avec moi. Pudique, elle se contente de caresser mon bras et de rester à bonne distance de la tentation sans pour autant se satisfaire de ma réponse.

— Et plus sérieusement ?

Toujours les mains dans les poches, je me retourne vers les familles endeuillées et vêtues de blanc qui suspendent aux rares arbres épargnés les photos de leur ancienne vie ou des portraits en mémoire aux êtres chers perdus dans la catastrophe.

— Je soutiens ma sœur et Ava.

D'un mouvement du menton, je désigne mes deux trésors entourés de la brigade des pompiers pour laquelle mon beau-frère a travaillé.

— William, le père de la petite, est une des 33 bougies.

Au-delà du deuil d'un époux et d'un père, c'est toute leur vie qui est partie en fumée. La maison, les finances, la présence d'un homme fort et loyal pour les protéger. Je murmure à souffle portant que je ne pouvais pas les abandonner, livrées à elles-mêmes, ma place est à leur côté.

La tristesse et la compassion qui parent alors son minois au teint porcelaine me noue la gorge d'une manière imprévisible, même si je sais à quel point ces foutus incendies l'ont touchée, elle aussi. *C'est aussi pour cette raison que je ne peux plus reculer.* Et je le ressens de plein fouet quand elle ôte sa main pour fixer ma nièce d'un regard embué, voilé à cause de la douleur réunissant les gens ce soir. Au moment où June ouvre la bouche pour me répondre, les organisateurs lui coupent l'herbe sous le pied et nous invitent à entamer la marche blanche : quelques mètres à fouler dans un cortège qui doit se rassembler sur les hauteurs, afin de se recueillir autour de la statue en forme d'arbre de vie.

Un pas après l'autre, dans un silence vibrant, nos respirations ne font qu'un, nos cicatrices en trait d'union et nos souffrances en communion, j'avance à ses côtés tandis que ma frangine et Ava nous

retrouvent et resserrent le rang. Paysage de désolation, entre charbon et terre appauvrie, nous voilà à former un cercle dans cet ancien chaos sur une butte qui témoigne de la violence des incendies. Son parfum poudré un peu hippie m'envahit, son stress aussi. Je l'entends respirer plus fort alors que tous les regards sont braqués sur les pots d'arbustes au pied du monument.

Il y a un blanc épais, lourd et presque étouffant rompu par un sanglot timide qui s'élève au-dessus de l'assemblée, puis June avance vers l'arbre et se retourne vers nous. Sienna éprouve le besoin d'être prise dans les bras, Ava s'attache à ma jambe et, tous les trois, on reste suspendus aux premiers mots de June.

— Je me croyais à l'abri, je tenais ma vie pour acquis. Pourtant, il y a un peu plus d'un an, ici même, notre pays a connu un bouleversement sans précédent, quelque chose qui a meurtri nos vies.

Sa voix est délicate, oscillant d'une inconstance qui pourrait la rendre fragile alors que je la trouve invincible. Il en faut de la force pour prendre la parole devant tous ces destins carbonisés, pour trouver les mots qui apaisent les brûlures des familles traumatisées.

— Oui, je me croyais à l'abri, je ne pensais pas voir un jour ces terres noircies, ruinées, ou encore poser mes yeux sur un horizon aride tout en nuances de gris. Pourtant, des milliers d'hectares sont partis en fumée, un milliard d'animaux ont disparu et nous avons perdu 33 compatriotes. Des pères, des mères, des frères et des sœurs. Alors devant vous ce soir, je m'estime chanceuse...

Ses billes marines brillent en passant en revue la foule endeuillée, Sienna se blottit plus fort contre moi, et c'est avec le cœur serré que je soulève ma libellule d'un bras pour qu'elle s'accroche à mon cou et trouve le réconfort au sein de notre trio.

— J'ai la chance d'œuvrer dans le Refuge, un sanctuaire qui recueille à présent les nombreuses espèces touchées par ce drame. J'ai la chance de n'avoir perdu que ma maison et mes repères, comment pourrais-je me plaindre devant vous ce soir ?

L'émotion se tisse autour de chaque invité, depuis cette maman effondrée devant le barnum érigé, jusqu'à l'escouade de pompiers aux yeux rougis. Les caresses d'Ava me donnent envie de chialer, « papa me manque », c'est dur à encaisser, mais je m'accroche aux mots de June pour ne pas craquer.

— Je me croyais à l'abri, pourtant c'est arrivé. Et nous sommes ici ce soir pour tenter de reprendre le pouls de la vie, pour ne jamais oublier et redonner un sens à nos existences.

Elle s'écarte légèrement sur le côté et désigne les arbustes jonchant le sol dans des pots blancs. Des mimosas, des pins, des acacias.

— Il nous reste le futur à écrire, même si le présent nous paraît fou. Il nous reste l'avenir à redessiner, même si l'on traverse tous une période trouble. Il nous reste à nous relever, même si l'on ne sait plus où l'on en est.

Elle me fixe et chaque mot se plante dans mon palpitant, remuant les choix discutables qui me lient à elle.

— Au nom des associations de victimes et avec une pensée pour ceux qui ont absolument tout perdu... il nous reste à semer la graine de l'espoir pour les générations qui arrivent. Parce qu'il est possible de récolter un peu de lumière, même si tout semble plongé dans le noir, charge à nous de transformer les ténèbres en quelque chose de plus beau.

La vache, elle m'en colle la chair de poule.

— Tous les cauchemars ont une fin, tous les rêves méritent d'être concrétisés. Je voudrais qu'on ait tous la force d'avancer, d'avoir confiance en l'inconnu, d'avoir de nouveau foi en notre bonne étoile et de se risquer à être heureux, même sur un chemin semé d'embûches. Merci de m'avoir écoutée.

J'ai les bras chargés, mais j'aimerais tellement imiter tous ceux qui applaudissent. June baisse la tête avec humilité alors que le cercle se disperse. Putain de merde, avec son petit nez retroussé qu'elle sèche du revers de la main, son air un peu paumé et ses fissures apparentes,

elle vient de me boxer, de m'arracher le cœur pour y souffler dessus avec douceur. Et il me suffit d'un regard avec ma jumelle pour comprendre que je vais droit dans le mur. Respecter mes obligations sans me brûler les ailes va s'avérer plus compliqué que prévu. Parce que Sienna sait très bien que je suis capable de me prendre les pieds dans un tapis tissé de cordes sensibles. Elle me connaît assez pour savoir que l'authenticité de June se heurte à tout ce qu'on m'oblige à endurer. Et c'est sans doute ce qui la pousse à prendre les devants et se rendre encore plus complice de ce foutu plan quand June revient vers nous.

— Magnifique discours... Will a donné sa vie pour sauver les nôtres et tu as su trouver les mots justes.

— C'était sincère. Je... Je suis de tout cœur avec toi, avec vous. Même si mes souvenirs sont... embrouillés... Si tu as besoin de quoi que ce soit...

Ava se réfugie dans mon cou, je m'éloigne et je l'étreins un peu plus fort en la rassurant, tandis que Sienna poursuit dans mon dos.

— On a notre ange gardien, c'est déjà ça... Heureusement que Deak est là, tu sais.

— J'ai cru comprendre...

— Il a mis sa vie entre parenthèses pour nous. Je ne le remercierai jamais assez d'avoir tout lâché pour nous venir en aide. Remonter la pente sans lui serait impossible...

Mal à l'aise avec les éloges, je quitte leur périmètre pour ne plus les entendre se confier. Je reste de longues minutes planté devant la statue au milieu des convives qui se recueillent, je frotte le dos de ma nièce, respire son odeur de shampoing et lui murmure que tout ira bien. Ma petite princesse demande enfin à retrouver la terre ferme, je crois qu'elle finit par se ressaisir ou qu'elle a suffisamment pleuré pour cette soirée. Du haut des six ans, elle est de la trempe de son père, une battante comme ma sœur. Je m'accroupis, la libère et sèche ses larmes qui me crèvent le cœur. À voix basse, je lui répète que je serai toujours

là pour elle, toujours auprès de Sienna, et que je les protégerai quoi qu'il arrive. Ava serre ses petits poings, pince ses petites lèvres et valide d'un signe de la tête avant de demander à rejoindre sa mère.

Tout ce que je fais, c'est pour cette gamine qui s'éloigne et je me rends compte ce soir que ce n'est pas assez, c'est une goutte d'eau insignifiante dans un océan de manque. C'est sur ce constat amer que la voix de June s'élève dans mon dos. Douce, à fleur de peau. Dangereusement vraie.

— J'ai eu besoin qu'on me rafraîchisse la mémoire... Ta sœur vient de m'expliquer...

Je me redresse et me retourne lentement, craignant de devoir me confronter à une femme plus à même de me comprendre, plus émotionnellement impliquée qu'elle ne le devrait. Une peur fondée, à en croire l'intensité de son regard à présent.

— De t'expliquer quoi ?

— Votre mère « instable » que tu portes à bout de bras, le poids de vos années de séparation avec Sienna et cette fusion entre vous depuis qu'Ava est venue au monde.

Encore un pas. Un blanc, et un chuchotement qui m'étrangle.

— Deaken, je n'en avais pas conscience jusqu'ici... Mais elle vient de me dire à quel point tu comptes depuis que son mari n'est plus là...

Elle me dévisage avec cette lueur touchante, comme si elle me comprenait et validait mes choix à présent. Épris de culpabilité en ce qui la concerne, je détourne mes yeux vers le barnum où doit se poursuivre la soirée. Mon œil s'arrête sur un gosse à la coupe au bol qui semble un peu paumé et je soupire puisqu'elle vient de percer à jour une part de mes motivations.

— Je fais juste de mon mieux. On ne peut pas rattraper le temps perdu... mais on peut toujours essayer de ne pas gâcher celui qu'il nous reste.

Lorsqu'elle se risque à approcher, à toucher mes doigts d'une main

hésitante et effleurer ma cravate de l'autre, je prends pleinement conscience que le piège dans lequel elle se trouve se retourne contre moi. Mon souffle se coupe, trop-plein d'émotions, mon pouls s'emballe, victime de mes contradictions. En embuscade dans des sentiments qui ne devraient pas naître, je me retrouve au milieu d'un guet-apens plus risqué que sur le papier. June cherche mon regard, elle le trouve et se l'approprie en m'interrogeant dans un souffle.

— C'est vrai aussi pour nous ?

J'ai beau tout faire pour que ça n'arrive pas, je me craquèle. Dans l'idéal, il me faut simplement jouer mon jeu, abattre mes cartes, prendre ce qu'il y a à prendre sans me soucier des conséquences et en assumant mes décisions. Dans l'absolu, j'imagine que je devrais lui dire que tout ça n'est qu'un leurre, je devrais trouver un moyen de lui avouer la vérité sans pour autant mettre notre avenir en danger.

La réponse, je ne la trouve qu'en posant mon regard sur ma sœur et ma nièce. Main dans la main devant cet arbre de vie, démunies, amputées d'un être cher. Cette vision est suffisante pour m'ouvrir les yeux et m'aventurer sur une pente glissante.

— Tout dépend de toi.

— Je... je ne demande que ça, mais je ne veux pas souffrir, Deaken.

— Personne ne le veut. Je ferai tout pour que ça n'arrive pas.

Je l'espère même si je n'ai aucune certitude sur le dénouement. Elle ne le mérite pas, elle est entière, elle n'a pas de filtre, je le sais. Je le sais depuis le début et ça me gêne que les dés soient pipés. *June, si tu savais...*

— On peut toujours essayer et voir ce que ça donne ?

— Et si ça se finit mal, Deaken ?

— Si ça se finit, sache que je ne voulais que ton bien et que je fais au mieux avec les cartes qu'on m'a donné.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Son regard me sonde, je voudrais lui avouer toute la vérité, mais j'ai déjà la corde autour du cou en réalité. Alors d'une voix un peu étranglée, je cherche à la rassurer, ou à me persuader.

— On en sortira peut-être grandis dans tous les cas.

Hélas, je ne maîtrise pas ce facteur. Il doit bien avoir un moyen de la protéger sans trahir l'épée de Damoclès qui menace ma tête, mais je suis incapable de mettre le doigt dessus, ni même de continuer, trop accaparé par le petit garçon à la coupe à chier. Au cœur de la foule, il lève la tête vers les adultes qui l'entourent, ses joues brillent et son regard en dit long : il est perdu.

Là, tout de suite, ma seule priorité devrait être notre « couple ». Si le 4x4 noir était dans le coin, Spicer me glisserait à l'oreillette de sa voix froide et cassante que je ne dois pas me détourner de l'objectif, surtout pas si près du but. Avec son visage candide, son innocence à toute épreuve, June me tend la perche, elle est prête à basculer, il me suffirait d'appuyer un peu pour la prendre dans mes filets... mais c'est plus fort que moi, je dois intervenir auprès du même.

— Je te demande une seconde... Juste une seconde.

Chapitre 28

June



<https://youtu.be/-xWjUttNkW4>

Il me demande « juste un instant » alors que j’aurais aimé qu’il poursuivre, qu’il continue de trouver les mots capables de m’apaiser, de m’aider à faire un nouveau pas vers lui. J’aurais voulu obtenir la certitude que ce qu’il y a entre nous, même si c’est bancal et un peu fou, ne peut pas nous nuire. Mais son regard vert s’est dérobé et je l’observe à présent marcher d’un pas pressé au milieu de la foule. Et lorsqu’il tire sur son pantalon à pinces pour poser un genou à terre en grimaçant afin de discuter avec un enfant au visage humide, je mets quelques secondes à comprendre ce qu’il se trame. C’est le temps qu’il me faut pour être émue, pour que je rapplique dans le dos de Deaken, touchée par le spectacle lorsqu’il questionne le petit garçon.

— Où sont tes parents, petit ?

De sa main si imposante, il dégage la frange trop droite du gamin et s’empare en douceur de sa nuque. Tandis que j’approche, l’enfant perdu montre de l’index l’arbre de vie.

— Maman est... Elle est...

— Chut... ça va aller, p’tit gars. Ça va aller...

Ni une, ni deux, Deaken le porte dans ses bras, comme il tient habituellement sa nièce, comme il a également fait avec Jack, le koala mal luné. Il se redresse de toute sa hauteur et se met à scruter les environs, avant de m’interpeller.

— Son père doit être par-là. Tu veux bien m’aider ?

Je bredouille qu'on va le trouver et demande au garçon à quoi ressemble son papa. Cheveux court, t-shirt blanc, et une croix tatouée sur le bras. Alors que j'interroge les gens autour de moi en décrivant le signalement du fameux déserteur, Deaken arpente les familles endeuillées jusqu'au barnum de toiles blanches. Quand je le vois disparaître sous le chapiteau, je réalise qu'il vient de trouver avant moi. Je me hâte à le rejoindre et me stoppe net devant la tente, en percevant sa voix grave.

— C'est rien, c'est avec plaisir... Je sais ce que c'est de perdre un proche.

Je me risque à fureter en passant discrètement la tête dans l'ouverture. L'homme au tatouage a les yeux bouffis par le chagrin et caresse la main de sa progéniture.

— Je suis désolé bonhomme. J'avais besoin de me retrouver seul.

Écrasant une larme sur son visage creusé, le père s'adresse à nouveau au bon samaritain.

— Encore merci, monsieur.

D'un geste amical, Deaken écrase sa paume sur l'épaule du veuf.

— Pas la peine de me remercier. Prenez soin de lui... Il a besoin de son père, surtout ce soir.

— Je... Je vais me ressaisir.

Le dépassant d'une bonne tête, il acquiesce et déboutonne son élégante veste avant de dénouer sa cravate et de revenir sur ses pas, vers la sortie. Je cesse de l'espionner, recule d'un pas et me fige sur ses dernières paroles.

— Vous savez, si ça peut vous aider... gardez en tête que vos proches ont besoin de vous voir tenir debout.

Cette réflexion venant d'un secouriste aux airs de pirate et prêt à mettre sa vie entre parenthèses pour épauler sa sœur me touche jusque dans l'âme, si bien que mon cœur accuse le coup et se met à battre étrangement. La toile du barnum s'écarte, et une nouvelle fois,

j'ai l'impression de le découvrir sous un autre jour. Ce grand barbu au regard profond dénoue de plus belle sa cravate et m'offre une expression tellement humaine. Celle d'un homme bon, un sauveur au grand cœur, un individu prenant sa mère sous son aile, venant au secours de sa famille en pleine tempête, mais aussi prêtant main-forte à un parfait inconnu. Deaken plaque ses longs cheveux en arrière en soufflant « une bonne chose de faite », avant de me bloquer d'un air curieux.

— Quoi ?

— Non rien. Je ne te pensais pas comme ça.

— Comme quoi ?

Comme quelqu'un de bien. C'est ce que j'aurais pu prononcer si les organisateurs ne retenaient pas soudainement notre attention. Autour de la statue, les responsables nous invitent à prendre chacun un pot et à replanter un arbuste. La démarche est symbolique, le geste est utile, il est même vital. La vie reprend, le souvenir perdure, et un jour, ici... il y a aura des arbres magnifiques nés du chaos.

Le moment est solennel, le silence, émouvant. J'aperçois Sienna et la petite se munir d'un plant, tandis que Deaken me tend un mimosa et me coule un regard lumineux en se munissant d'un arrosoir à l'effigie du mémorial.

— On pourrait planter de l'espoir, toi et moi. Tu en penses quoi ?

Je m'empare du pot sans le quitter des yeux, sa proposition est difficile à décliner. Je n'en ai aucune intention, de toute façon. Effleurant les feuilles de la jeune pousse ondulant dans le pot, j'abonde dans son sens.

— Avec un peu de temps, on pourrait même le voir grandir...

En guise de réponse, je retrouve le sourire de la plage, cette part d'humanité qui dresse un pont entre mes souvenirs écrasés et ce qu'il est. Les gens s'éloignent, chacun cherche l'endroit parfait et Deaken saisit ma main pour m'entraîner à quelques mètres de là. Il flotte un parfum de résilience qui prend le dessus sur le bois brûlé. Nos souffles

s'élèvent sur les terres noircies jonchées de racines craquant sous nos pieds. Ce contact chaud et doux balaye pour un temps ma peur de sauter dans le vide avec lui. Pour être franche, chacun de ses gestes ce soir lézarde les murs de mes défenses. Les yeux légèrement plissés, plus envoûtant que jamais, il cesse de marcher et demande mon avis.

— Ici, qu'est-ce que tu en dis ?

— Je te fais confiance. Ça sera très bien.

Attendrie, je l'observe s'accroupir, poser l'arrosoir et creuser la terre meuble avec ses doigts. Je m'abaisse à mon tour, de plus en plus éprise de son parfum de santal, de la ligne de ses épaules, de ses doigts souillés pour une noble cause. Lorsque je prépare les racines de notre plantation et que nos phalanges se mélangent à la terre, je me sens palpiter, j'éprouve le besoin irréprensible de lire dans ses émeraudes ce qu'il pense de l'instant. J'y trouve un joyau de sincérité, une flamme discrète jusqu'ici, mais qui grandit à l'instar de son sourire.

Ce jeu de regards me trouble, une part de moi pétille et frémit lorsqu'il arrose l'arbuste avant de me proposer un peu d'eau pour me rincer les mains. Il en verse au creux de sa paume, et je suis surprise quand il prend l'initiative de frotter les miennes. Il y a un aspect naturel dans sa démarche, c'est peut-être le comportement qu'adopterait un couple de longue date, et cette saveur de nouveauté me désarçonne encore un peu. Sans aucune résistance, je me laisse pourtant faire, charmée par son pouce dessinant des cercles sur les taches récalcitrantes. Nos peaux mouillées se frôlent et s'attisent dans un mouvement qui ressemble à des caresses, ma respiration s'accélère, hors de tout contrôle, quand il m'invite à me relever.

Je l'avoue, j'aime la façon dont il me dévore du regard, même si j'ai passé les derniers jours à me méfier. J'aime son côté ténébreux et paradoxal : Deaken peut se montrer parfois rugueux, un peu sur la réserve, mais aussi entreprenant et prévenant. J'apprécie sa constance et sa patience, alors que je passe ma vie en dent de scie. On est très loin du fusil et de la fléchette à présent, surtout quand il laisse ses mains humides sur mes hanches en m'invitant à prendre du recul pour

admirer le spectacle. Si proche de lui, la moindre once de gêne semble disparaître, je ressens les mêmes étincelles que sur la plage, la trouille en moins. Notre mimosa ondule légèrement au gré du vent, comme les dizaines de plants prenant racine sous nos yeux à l'aube de jours meilleurs.

Ce moment qu'on vient de partager n'est pas anodin, c'était simple, c'était vrai, c'était intense. Aussi intense que cette seconde suspendue à ses yeux, un regard brillant, des iris envoûtants faisant taire mes craintes. Je le trouve de plus en plus intéressant, une part de moi le voit tout à fait à mon goût – et tant pis pour la barbe. Une autre petite voix chuchote que prendre le risque à ses côtés en vaut peut-être le coup. C'est à croire que mes lèvres souhaitent se souvenir de la saveur d'un baiser au bord de l'eau, parce que la distance entre nos visages se réduit subtilement.

— Tonton ?

Notre proximité éclate comme une bulle de savon au son de la voix d'Ava. Avec sa bouille à croquer, elle approche et désigne sa mère.

— Maman est fatiguée... Elle voudrait rentrer.

Si je regrette d'avoir été coupée en plein élan, j'ai un pincement au cœur en distinguant Sienna qui sèche ses joues devant son arbre. Deaken rompt tout contact avec moi, sa jumelle passe au premier plan, et je le comprends tout à fait.

— Ok ma libellule. Dis-lui que je vous ramène. Ça ne te dérange pas ?

La dernière question est pour moi. D'habitude, je dis tout ce que j'ai sur le cœur. Alors pourquoi je ne me propose pas de les accompagner ? Pourquoi j'aimerais le garder pour moi durant le reste de la soirée ? Et surtout, pourquoi rien ne sort de ma gorge ?

— June ?

— Non... Bien sûr que non. Vas-y.

C'est terrible parce que j'ai passé mon temps à m'en méfier, et que là, tout de suite, j'aurais aimé sans me l'avouer ouvertement, qu'il caresse

une dernière fois mon visage, ou même qu'il m'embrasse pour me dire au revoir. Oui, je l'admets, j'aurais voulu être celle en couple avec lui depuis près d'un an. Mais je me contente de le regarder sortir ses clés de voiture et épauler sa sœur dans la tourmente après une soirée chargée en émotion. Deaken s'éloigne, Deaken disparaît. Et je ne pensais pas un jour pouvoir dire ça... Deaken me manque.

Seule au milieu des âmes en reconstruction, le soleil décline sur mes confusions, je mets un temps fou à délaissier l'horizon, ne sachant plus tout à fait ce que je ressens, si ce n'est un étrange bonheur qui se confond à un malaise diffus et pourtant agréable. *C'était bien, c'était trop court.* Les invités s'amassent lentement sous la tente, et c'est avec les retardataires que je suis le mouvement. Il y a des bancs, des enfilades de chaises, et les organisateurs qui prennent la parole pour remercier les généreux donateurs avant d'annoncer le résultat de la vente aux enchères. Une opération dont les bénéficiaires permettront d'aider les plus touchés par la catastrophe.

Je reste à proximité de la sortie, un pied dans la démarche caritative, un autre aux côtés de Deaken par la pensée. L'envie de le rejoindre enfle chaque seconde, mais c'est lorsque j'entends son nom prononcé au-dessus de l'assemblée que j'en perds mon latin.

— Et enfin, nous tenons à remercier l'immense champion, Monsieur Deaken Corton, pour sa généreuse contribution.

La curiosité l'emporte sur mon besoin d'évasion, je tends l'oreille et reste plantée sous le barnum, médusée tandis qu'on dévoile la photo d'une planche de surf jaune.

— Sa planche avec laquelle il a décroché le titre mondial a remporté un vif succès. Elle a été adjugée à un prix record auprès d'admirateurs sur internet. Merci à lui. Oui, vous pouvez l'applaudir...

Un hommage vibrant gronde sous la tente et j'ai le cœur qui déborde en songeant au grand absent. Il est si dévoué qu'il se passe de toute forme de gloire, définitivement, il a des qualités qui ne me laissent pas indifférente. C'est la première fois qu'il me vient le besoin de connaître quelqu'un à ce point. Quelqu'un qui me fascine. Quelqu'un que j'ai

envie de retrouver pour discuter, pour le cerner, le comprendre et davantage l'apprécier.

C'est décidé, je quitte à mon tour le mémorial afin de rejoindre le Refuge et y attendre le géant. Je me mets au volant, déterminée à tout apprendre de lui, à m'ouvrir un peu. À sauter dans le vide avec l'envie de lui faire confiance. « *On ne peut pas rattraper le temps perdu... mais on peut toujours essayer de ne pas gâcher celui qu'il nous reste.* », c'est ce qu'il m'a dit. C'est dans cet état d'esprit que je compte avancer à présent et l'attendre chez moi nous.

Chapitre 29

June



https://youtu.be/Lby_GXOrNLU

Le pick-up turquoise n'est pas là à mon retour. Le Refuge est plongé dans la torpeur, quelques pensionnaires nocturnes donnent de la voix dans les ténèbres, alors que j'entre dans le bungalow. Oscillant entre l'assurance de ce que j'éprouve et l'appréhension stimulante de le voir débarquer d'un instant à l'autre, je contemple l'intérieur modeste du mobile home lors d'un soupir fébrile.

Fouillant dans ma mémoire, je lutte une dernière fois, à la recherche de souvenirs qui pourraient ressurgir et me faciliteraient la tâche. J'imagine qu'il est plus simple de succomber à une personne installée confortablement dans chaque recoin de l'esprit. Moi, je dois combler les vides, me soumettre à un grand écart émotionnel, écartelée entre la découverte et une histoire qui ne m'a pas attendue pour naître. Un peu par hasard, sans conviction, j'ouvre mon placard et constate que, jusque sur mes étagères, il partage ma vie. Son t-shirt jaune et rouge de secouriste traîne sur le lit, je ne sais pas si ce que je m'appête à faire est très sain, mais je le porte à mon visage et plonge mon nez dans la fibre pour m'enivrer de son parfum, toujours à la recherche d'un passé enseveli sans raison.

Une odeur de musc, de lessive et des notes viriles laissées par sa peau. Pas le moindre fragment de ma mémoire ne remonte à la surface, mais ce parfum me rassure. Au-dehors, j'entends des pas, et depuis ma fenêtre, sa silhouette improbable apparaît à la lueur du spot de la terrasse. Veste de costume tenue sur l'épaule, sa planche rouge sous le bras, il marche lentement jusqu'à fouler les lattes de bois.

Lentement, j'ouvre la porte grinçante et observe chacun de ses mouvements lorsqu'il dépose la planche sur la table extérieure et jette sa veste sur la chaise de jardin. Son visage est voilé de mystère, mais plutôt apaisé. Je m'installe sur le seuil, assise sur le marchepied, un peu effrayée de ne plus avoir à le fuir, un peu remuée par tout ce qu'il a bien voulu me montrer et me dire.

— Bravo pour ton don aux enchères... tout le monde a apprécié, moi la première.

— Si ça peut aider, c'est parfait.

— Je suis étonnée par tant de générosité.

— Tu sais, j'ai d'autres qualités.

Je n'en doute pas un instant, mais je me tais. Je tourne sept fois la langue dans ma bouche et préfère changer de sujet.

— Ta sœur va mieux ?

— Elle a eu un petit passage à vide. Elle va s'en remettre.

Dénouant totalement sa cravate, il la retire et la balance avec sa veste alors que je me montre plus curieuse.

— Et la petite ?

— Elle s'est endormie sur la route.

Sa main caresse la planche comme s'il s'agissait du plus beau des dos nus, Deaken surprend mon regard en pleine contemplation et me demande un peu de wax. *Je ne savais même pas que j'avais ce genre de truc ici.*

— Dans le tiroir de la cuisine. Celle pour les eaux chaudes, s'il te plaît.

Toujours stupéfaite qu'il connaisse chaque recoin du bungalow par cœur, je m'exécute alors qu'il rajoute à sa demande le « base coat » se trouvant juste à côté, à ce qu'il paraît. Les mains pleines, je le rejoins finalement sur la terrasse en lui tendant les deux blocs de cire.

Une nouvelle fois, nos mains s'effleurent, de mon côté c'est à nouveau

une secousse. Visiblement, je suis la seule ici à croire que personne ne m'a touchée depuis un an.

S'emparant du premier pain de wax, il entame de petits cercles à la surface de la planche. Bras tendu, incliné au-dessus d'elle, comme si c'était une patiente. Deaken l'enduit lentement et la tendresse avec laquelle il procède me trouble davantage. Je ne sais pas si c'est dû à sa tenue, à la douceur de ses gestes ou à l'application presque sensuelle de la cire, mais je trouve sa technique voluptueuse. Première fois de ma vie que l'exercice m'intéresse, au point de m'impliquer.

— Et ça sert à quoi exactement ?

Je devine à travers ses mèches tombantes sur son profil que la question l'interpelle ou tout du moins, l'amuse. Il se recoiffe et me tend le morceau.

— C'est pour ne pas glisser. C'est de la paraffine, histoire de mieux adhérer et protéger la board. Tu veux essayer ?

Acculée par ce regard aux profondeurs létales, je me risque à prendre le relais, sous les conseils d'un professeur de plus en plus tactile. Je me positionne devant la belle rouge et sens son corps approcher dans mon dos pour me guider.

— Rien de bien compliqué, tu fais des mouvements circulaires, des petits ronds.

— Comme ça ?

— N'aie pas peur d'appuyer.

Il accompagne le conseil de sa main, sa paume enveloppe mes doigts, et une onde de chaleur ricoche sous ma poitrine. Son torse se plaque contre ma colonne, je réalise que je suis encerclée par ses bras, prise au piège de son parfum.

— Tu t'en sors très bien. Tiens le bien en main.

Sa voix aussi grave que rassurante roule le long de mon cou, et de nouveau ses doigts prennent les commandes quand il me suggère dans un souffle chaud de passer la seconde couche.

— En diagonale cette fois.

Appliquée comme jamais, je lutte contre mon cœur dont les pulsations s'échouent sous ma peau à l'affût du moindre contact. Du moindre mot. Du désir qui se forme pour m'emporter telle une lame de fond.

— N'hésite pas à faire de grands mouvements. Bien amples.

— C'est assez ample ?

— C'est pas mal.

Je me penche davantage pour couvrir la transversale et je devine son bassin contre le mien. Une déferlante déraisonnable agite ma conscience et tous mes sens par la même occasion. Sa main se pose sur mon bassin, je me sens toute petite au creux de sa paume et plus que fébrile quand il murmure à mon oreille.

— C'est même très bien. C'est la base, mais tu apprends vite.

Il se presse un peu plus contre moi, son souffle caresse ma nuque, j'en frissonne, j'en souris.

— Tu devais m'apprendre le surf aussi...

— C'est vrai, je t'ai dit qu'on pourrait arranger ça.

Si la cire vise à ne pas dérapier, je vois bien qu'on dévie et en dépit de l'appréhension, l'idée me séduit.

— Et je t'ai dit que je ne demandais qu'à apprendre.

Cette fois, je sens qu'on part vraiment à la dérive, devinant un sublime aileron dressé contre ma robe.

— Tu sais que je peux t'enseigner beaucoup de choses...

Son index effleure ma colonne et esquisse ma cambrure. Je suis certaine de n'avoir jamais connu cet appel du désir auparavant tandis qu'un autre doigt sillonne sur ma cuisse, remontant dangereusement sous le pli de ma robe. Un exquis crépitement dans mes veines prend le pas sur ma lucidité, j'ai un peu peur de me jeter à l'eau, la noyade me pend au nez, et en même temps je brûle d'envoyer valser mes

craintes pour voir où tout ça va nous mener. Je cesse tout mouvement à l'exception de la divine houle poussant nos hanches à communier. Je crois que je suis prête à prendre la vague qui se forme en ce moment.

— Le programme m'a l'air passionnant...

— En tout cas, mon élève est passionnante.

Je tends le cou, pressentant que ses lèvres ne demandent qu'à me border de baisers ardents. Son souffle recouvre ma peau d'un nouveau tempo, plus lent, plus fort, et lorsque ses mains me ceinturent et se plaquent contre les braies de mon ventre, j'expire dans un feulement une hypothèse sulfureuse.

— Peut-être que l'élève dépassera le maître...

Son souffle se coupe, son désir s'ancre un peu plus contre mes fesses, et il me retourne délicatement pour me déshabiller du regard. Si sa peau effleure l'ovale de mon visage, les agates étincelantes d'envie m'aspirent avec une intensité prodigieuse.

— Tu es sûre que tu en as envie ?

À travers quelques mèches barrant son visage de Dieu des mers, je décrypte ses questions, la responsabilité qu'il a dans notre couple dont le passé lui appartient. Lui, le seul à savoir ce qui est arrivé, le seul de nous deux à pouvoir dire quelle femme j'étais à ses côtés. Suspendu à mon verdict, en proie à des pulsions animales, il caresse mon épaule d'une main et me redresse sur la table, m'obligeant à m'asseoir sur le rebord, de l'autre.

— Je ne suis sûre de rien depuis quelques jours... Ce soir, je sais seulement que ça me plairait d'essayer...

Soulagement ou dilemme, il plaque son front contre le mien et s'empare de ma nuque en resserrant son étreinte. Il respire fort, sa cage thoracique s'emplit à l'écoute de mes envies. Là, on respire le même air divinement brûlant quand il lâche la suite dans un rôle envoûtant.

— June... Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

— On concrétise ta prophétie...

Un sourire lumineux comme l'aube sur l'océan me répond dans le silence. Deaken se redresse un peu, pour mieux me contempler, prendre le recul nécessaire avant de plonger. L'incipit de notre union ressemble à un baiser suave, langoureux, ponctué de ses doigts courant dans mes cheveux. Alors que nos lèvres s'aimantent dans une passion dévorante, que ma langue trouve la pulpe de sa bouche sur son chemin, ma main s'approprie ce visage pour lequel je suis prête à prendre un cours de rattrapage.

Il me soulève d'un coup, me portant comme si je ne pesais rien. Mes jambes s'enroulent autour de ses hanches à la manière dont la mer embrasse les récifs. Soudain, dans mon dos, le froid du mobile home m'arrache un petit cri. Plaquée contre la façade, le souffle court, perdue dans les yeux d'un pirate à l'abordage de mes sens, je le laisse s'emparer de mes trésors, je m'abandonne à lui puisqu'il en déjà la carte.

Sa bouche part à l'assaut de mon cou, m'aspirant la peau d'une ravissante morsure prompte à me faire frémir. Je m'abandonne à ce nous, je me perds volontiers puisqu'il connaît les sentiers de notre passé. J'ai envie de lui faire confiance, j'ai envie de sauter dans le vide et qu'il soit mon filet. J'ai envie de lui, de goûter à cette vie effacée, au plaisir qui aurait dû me marquer. Deaken épingle lentement ma main au-dessus de ma tête alors que je m'agrippe à son épaule massive de l'autre. Mon cœur prend l'eau, mon ventre prend feu, dans mon esprit tout se mélange, à l'instar de nos souffles lorsque je me cambre et l'invite à entrer en désignant la porte.

*

Deaken



<https://youtu.be/r4Pbarzyej4>

Dans cet espace trop petit, emporté par la fougue, on a renversé ce qu'il y avait sur le plan de travail. Le frigo a manqué de tomber à la renverse, et je crois qu'on a voilé la cloison entre la chambre et le reste de la piaule quand je l'ai adossée un peu trop fort, pour mieux la sentir. À présent, lascive dans la pénombre, elle nous offre une chance, un éclat de vérité, l'opportunité de vivre un instant vrai sur cette petite table à manger. Mon palpitant s'est emballé à la vitesse d'une comète, bien trop vite pour laisser une nuée de regrets. Et là, tout de suite, je n'ai pas envie de tricher, je veux juste céder à ce qui gronde en moi depuis le début, à cette attirance dépourvue de manigance, d'enjeux ou de conséquences. Assise sur la table du coin cuisine, les bras tendus, penchée légèrement en arrière, elle se laisse dévêtir et apprivoiser. Je voudrais aller vite, me sentir en elle tout de suite, mais elle mérite mieux. Elle mérite tout. La lenteur, la douceur. L'attention, aussi. Elle mérite que quelqu'un prenne enfin son temps. Je veux qu'elle se sente belle, qu'elle devine que ce soir, je ne joue pas. Je veux qu'on ne regrette rien. Je veux qu'elle s'en rappelle.

Centimètre par centimètre, sa robe glisse sur son teint pâle, me dévoilant des contours somptueux et des ombres suggestives. Au cœur de la nuit, elle est belle à en crever, peut-être parce que fragile, sans doute parce qu'innocente, je meurs d'envie de la serrer tout contre moi. J'enroule mon bras autour de ses reins pour la ramener au bord de la table, son souffle haletant couvre mes lèvres alors que ses doigts pressés déboutonnent la chemise qui m'étouffe.

Sa fougue me fait grimper dans les tours quand elle tire sèchement sur les manches pour libérer mon torse. En dépit de la ligne que ma

langue trace sur son épaule, ses caresses deviennent impudiques lorsqu'elle s'affaire à ma ceinture. Impudiques et appliquées. De ses doigts qui peinent à m'enserrer, elle m'effleure, puis me masse de manière plus appuyée. Ses va-et-vient m'attisent, et par respect pour tout ce que j'éprouve, je ne veux pas brûler les étapes, préférant goûter à ses lèvres, puis humecter mes phalanges avant de glisser ma main sous la dentelle chaude.

Tout est vrai chez elle, tout est pur, rien n'est calculé. Son corps ne joue pas, et sentir son intimité fondre entre mes doigts m'emplit d'un sentiment que je n'ai jamais connu jusque-là. C'est comme si je pouvais tenir sa confiance dans ma main. Une confiance chaude et humide, un cœur qui palpite et que j'ai très envie d'embrasser. Alors, du plat de la main, je l'invite à s'allonger sur le dos, à se détendre. Sa silhouette cambrée frissonne quand ses dessous roulent jusqu'à ses pieds. En âme et conscience, je suis en train de succomber et je veux qu'elle le sache, qu'elle le sente. Ce soir, je ne suis pas en train de la manipuler.

*

June

Son ombre dressée, bestiale et tout en muscle reste immobile un instant, le temps d'une pause aussi frustrante que sexy. C'est à croire que le manque me plaît et décuple mon envie. Comme il le ferait face à la mer, avant de défier les vagues, il m'observe sans bouger. Ma poitrine ondule dans les ténèbres, exaltée par sa main qu'il laisse sinuer entre mes seins et que j'attrape pour m'y attacher de tout mon cœur. Si je m'en fie aux deux reflets scintillants dans le noir, Deaken me contemple, je le sens, même dans l'obscurité où seules nos ombres nous guident. Et je me trouve belle offerte à lui, le doute s'est fait pulvériser par le désir, les questions sont balayées par nos frôlements tout en volupté. Et tant pis si je suis folle. Et tant pis si on doit tout recommencer. Pourvu que le deuxième essai ne s'efface jamais.

Détachant ses doigts des miens, ses caresses sur mon ventre descendent peu à peu, plus appuyées, plus exquisées encore. Et quand je devine, haletante, qu'il se met à genou, mon sang s'embrase de plus belle. Son souffle s'écrase contre mes cuisses, dans l'écrin noir de sa barbe, se détache le premier coup de langue, un cadeau merveilleux qui me soulage, me détruit de plaisir, me cloue sur l'autel de la confiance. Une pression douce et chaude, tellement lente et langoureuse que je peux y sentir toute la passion qu'il souhaite y mettre, toute l'envie de me réconcilier avec la vie. Un pied sur son épaule pour mieux sentir sa pilosité sur ses joues, redressée sur un coude malgré la déferlante de plaisir qui s'abat sur chaque parcelle de mon corps, je cherche ses cheveux. Je m'y agrippe en douceur pour l'accompagner alors que mon bassin vient de trouver le fabuleux rythme contre son visage, un tempo que mon intimité épouse à chaque respiration. Un vent turbulent, merveilleusement chaud, souffle sous mes côtes, j'ondule à la merci de son pouce dicté par mes besoins d'aller plus loin. Au creux de mes reins, une intense vague se forme et affole tous mes repères, si bien que Deaken la voit venir et la saisit au bon moment pour prolonger le plaisir. Déployé de toute sa hauteur, mon géant à la peau brûlante s'incline pour me dominer, fixer mon visage et laisser la chaleur de son membre s'imprégner de nos

préliminaires. De haut en bas, je devine sa solide envie jouer avec ma patience, jusqu'à ce que mes pulsions prennent les commandes puis le taureau par les cornes afin de le guider en moi.

Mon souffle s'envole d'un coup, propulsé par la gourmandise qui s'immisce profondément, il me semblait être préparé, mais je n'étais pas prête en réalité. Pas prête à être lentement conquise, à le sentir m'envahir, occuper tout l'espace pour souffler un plaisir inouï jusque dans mon cou.

Son bassin esquisse le ressac des vagues sans faiblir, mon esprit se délite comme la dentelle blanche de l'écume, et je m'accroche au roc dans la superbe tempête qu'il m'offre. D'abord en enroulant mes jambes autour de sa taille, puis en m'attachant à sa nuque. Merveilleuse victime d'un mouvement perpétuel dont je me languis, j'enfouis mon gémissement contre sa peau légèrement salée et épouse tout son corps dans une évidence divine. Tout est fluide, je suis de l'eau, il est ma falaise, parfois l'inverse, mais qu'importe, il me rend folle. Minuscule entre ses bras, et en même temps immense contre son corps, l'ivresse des sens m'emporte, je suis secouée par un délicieux orage, et il saisit mes jambes pour les rabattre sur ses épaules dans un moment où le ciel et la terre se touchent, où le désir et l'émotion ne font qu'un, où le plaisir prend un sens nouveau pour ma peau et dans ma tête. Deaken m'étreint si fort qu'il pourrait me casser, je le sens cogner et me posséder, à la fois tendre et brut de décoffrage. La lueur sacrée vient de loin, elle ressemble à une tornade qui dévaste tout sur son passage et fait de mon corps une poupée de papier dans un brasier. J'ai l'impression de recevoir une douche colorée, un déluge ahurissant. Puis il y a cette sorte d'ouragan soufflant sur un incendie qui n'a rien de terrifiant. Crispée de la tête aux pieds, je m'abandonne au lâcher-prise. Une magnifique vague s'élève pour s'abattre sur moi et me laisser sur le rivage de l'orgasme avec un million de particules sensibles scintillant dans mon esprit. Un million de raisons de ne jamais oublier.

Le souffle haut, cramponnée à sa peau luisante pour ne pas me noyer, je me dis que rien ne pourrait être plus parfait, jusqu'à ce qu'un pied

de la table cède et nous arrache un fou-rire monumental et complice.

Chapitre 30

Deaken



<https://youtu.be/QQnc-hM8oUQ>

Sydney - Ici et maintenant.

Le dos de mon crâne heurte une nouvelle fois la cloison blanche, le plastique disloqué dans mes mains déchire le silence et je jette le gobelet broyé sur cette foutue table. En signant ce maudit contrat, je ne pensais pas que ça se terminerait comme ça, à Sydney. *Tiens bon mon vieux, serre les dents, attends que l'orage passe et prie pour que ça se finisse bien.* L'étrange côtoyant l'ennui, j'ai cogné contre le miroir, cherchant à savoir à quelle sauce ils étaient en train de la bouffer de l'autre côté. Je sais que ce n'est qu'un mauvais moment à passer, qu'on doit avoir la même version des faits avec June parce qu'ils nous examinent probablement sous toutes les coutures en ce moment. Disséquant nos réactions, ils se régalent, à nous laisser mijoter de longues minutes entre deux questions à la con.

— Vous allez nous laisser sortir ? Oh ! Y a quelqu'un ?

Ma voix se meurt entre les quatre murs, je m'excite sur la poignée de la seule porte, puis me retourne vers les spots aveuglants. La main en visière, je tente de distinguer un signe de vie, un membre de l'équipe et peut-être même cette garce de Spicer. En vain... Le halo est si puissant qu'il s'imprime sous mes paupières à chaque fois que je ferme les yeux. Mon souffle las lèche le silence, puis vient le bruit du micro dans les angles de la salle. Toujours cette voix crachée depuis les enceintes fixées en hauteur.

— À quel moment avez-vous pris conscience que sa mère pouvait être

un problème dans le scénario ?

Ma respiration se bloque, je suis toujours surpris de voir avec quelle facilité ils mettent le doigt sur ce qui fait mal. La mère de June, c'est un thème sensible, pour ne pas dire explosif. Mais il faut croire qu'ils ne reculent devant rien.

— On avait dit que le sujet ne serait jamais abordé !

— Pourtant vous êtes ici pour répondre à nos questions.

C'est quand même dingue que je me retrouve passé au microscope, contraint d'obéir, obligé de dialoguer avec un haut-parleur, détenu dans une salle qui ressemble à un labo, ou à un procès sur le point d'être rendu public.

— C'est vous qui m'aviez affirmé que sa mère ne viendrait jamais sur le tapis. C'est possible de tenir votre parole ?

— Nous ne pouvons pas tout maîtriser.

— C'est un peu votre job quand même !

— Revenons à la question : comment avez-vous réagi en apprenant l'état de la santé mentale de Madame Stubborn ?

— D'après vous ? J'ai aucune envie de m'étaler ici à propos de la mère de June.

— Alors, parlons de la vôtre.

De mieux en mieux. Dans un rire amer et désabusé, je plonge mon visage au creux de mes mains avant de respirer un grand coup et de plaquer mes cheveux en arrière. Ce qui est arrivé est arrivé, je n'ai pas à en avoir honte.

— Et qu'est-ce que vous voulez savoir exactement ?

Un blanc. Immense. Pesant. Presque étouffant. Mais pas autant que la suite.

— Est-ce que la fragilité de votre mère n'a pas altéré votre vision des choses en cours de route ?

— Retirez ça tout de suite ! Ma mère n'est pas fragile, OK ?

Tandis que je me sens monter dans les tours et qu'un truc méchamment noir bouillonne en moi, le micro se coupe, puis se réactive dans la foulée.

— Très bien. Nous allons reformuler : est-ce que les tendances dépressives de votre mère n'ont pas fait écho aux troubles psychologiques dont était victime celle de June ?

Passant ma langue sur les dents, je secoue la tête, plus dépité que jamais.

— Vous me l'aviez caché. Vous avez tout fait pour que je n'en sache rien. Et je n'aurais jamais accepté en ayant conscience que sa mère était...

— Déconnectée de la réalité ?

— Instable...

— Ça vous a perturbé ?

— Vous avez beaucoup de questions dans le genre ? Bien sûr ! Qu'est-ce que vous croyez ?

— Est-il vrai de dire que votre culpabilité a failli compromettre la situation ?

Je me mords les joues et il me faut puiser loin dans mon self-control pour ne pas leur claquer un doigt d'honneur qui n'arrangerait en rien ma position.

— Je m'en suis voulu, si c'est ce que vous voulez entendre. Je me suis détesté, bien sûr.

— Vous avez pensé à votre propre mère à ce moment-là ?

Comment ne pas songer à mes jeunes années, à mon adolescence ? À cette peur sournoise de quitter la maison, ne serait-ce que quelques heures, histoire d'éviter une nouvelle tentative de suicide. Bien sûr que tout ça m'a fait penser à ma mère, à son combat pour surmonter le deuil, cesser d'être égoïste et rester envie pour moi, pour Sienna,

même si ça faisait un bail qu'elle fuyait notre foyer.

— Allez vous faire foutre...

— Pouvez-vous parler plus fort ?

Je n'ai pas le cran de le répéter tout haut, je me contente de serrer les poings et de m'emmurer dans le silence. Le pire dans tout ça, c'est que je ne peux plus crier de rage, retourner la table, tout foutre en l'air et me casser d'ici. Je suis coincé, plus que jamais le dos au mur, pas d'autres choix que d'arrondir les angles et de me prêter à l'exercice.

— Ma mère va mieux depuis un moment, ça n'a rien à voir, vous confondez tout.

— Dans ce cas, expliquez-nous.

Enfouissant mon visage entre mes mains, je déforme mes joues et je me répète mentalement que le plus dur est derrière moi. Alors je soupire, je leur laisse entendre ce qu'ils veulent.

— Il y a quelques années, elle a trouvé quelqu'un avec qui partager sa vie. C'est tout ce qu'il y a à savoir.

— Quelqu'un que vous lui avez présenté, si nos informations sont exactes ?

— Je ne pouvais plus surfer aux quatre coins du globe en sachant qu'elle était livrée à elle-même. Elle s'est rapprochée de Richard, ils vivent heureux et j'aimerais qu'on les laisse en paix.

— Donc, c'est une femme épanouie à présent ? Est-il juste de dire que vous avez joué les entremetteurs ?

Où ils veulent en venir ? Levant la tête vers le premier angle, je me poste sous l'enceinte, les poings serrés.

— Vous comptez passer en revue toute ma vie ? Ou c'est juste pour le plaisir ?

— Seulement les points clés.

— Alors je crois qu'on a fait le tour.

— Pas vraiment, nous semble-t-il.

Un nouveau silence. Aussi stressant que l'annonce d'une sentence. Changement de sujet, nouveau coup de couteau dans ma vie privée.

— Vos rapports avec un certain « Slade » ont-ils compliqué les choses selon vous ?

— Non.

— Développez, s'il vous plait.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est du passé. On était amis, on surfait ensemble.

— Amis ou rivaux ?

— Il a toujours été plus mauvais que moi, et il a pris ma place à la première occasion. Point barre.

— Vous lui en tenez rigueur ?

— Vous posez toujours des questions dont vous connaissez les réponses ?

— Et à Indy, est-ce que vous lui en voulez ?

Ils ne lâchent rien, cette idée me provoque un rictus malsain. Elle était mon sponsor, mon plan cul régulier, ma bouée et une part non négligeable de mon compte en banque aussi.

— Elle s'est servie de moi... Tout le monde fait ça. Vous êtes bien placé pour le savoir non ?

Chapitre 31

Deaken



<https://youtu.be/gsAQ3BYJ2PM>

Woonona - il y a quelques semaines, après cette nuit torride...

Le froid est diffus, mais prégnant, particulièrement sur mon épaule où le ventilateur souffle un peu trop fort. Ouvrant un œil sur les rideaux qui ondulent, je m'étire sur le lit pour atteindre la fenêtre et la fermer. Emmitouflée sous sa couette, June m'arrache, sans le savoir, un sourire plus tendre que jamais. Redressé sur un coude, je tire doucement sur les draps, le temps d'observer son dos noueux, ses grains de beauté et les fossettes sur ses reins qui m'ont mis le feu hier soir.

Madame frissonne et s'enroule à nouveau en changeant de position, le sommeil lourd, malgré l'adorable gémissement qu'elle pousse en s'enfonçant dans le coussin. Le soleil n'est pas encore levé, mais le matin m'offre assez de lumière pour que je puisse distinguer son sourire apaisé, sa petite moue sereine après avoir tout donné. Je caresse ses locks, amusé par ses longs cils, sa bouille d'enfant sage au style carrément roots. Je m'approche de sa nuque, respire son parfum de patchouli, ses essences de chanvres puis je m'abstiens. *June, je crois que c'est moi qui deviens fou...*

L'envie de remettre le couvert crépite un peu, la réveiller en se réchauffant sur le matelas pourrait être une bonne idée dans d'autres circonstances. Sauf qu'on n'est pas dans un contexte banal, on n'est pas un couple normal, et je dois ressembler à une espèce d'ordure vue de l'extérieur. Je me lève le plus furtivement possible, la moitié de la baraque craque sous mon poids. Lentement, j'attrape mes fringues

sans la quitter des yeux, m'assurant qu'elle pionce toujours. Je m'éloigne discrètement en songeant aux conséquences de notre lâcher-prise cette nuit. Je la trouve authentique, c'est une pépite plus belle encore qu'à mon arrivée dans sa vie et je la contemple tellement que je me prends le chambranle de la porte avec l'épaule. Le bungalow manque se déglinguer sur le coup. *Foutue boîte de sardines bien trop petite pour moi !*

Miss Ferngully n'ouvre pas un œil, elle dort profondément, et je m'éclipse dans le salon portant les traces de notre corps à corps. La cloison défoncée, la table bancale, le plan de travail sens dessus dessous... je nous entends encore rire, collés l'un à l'autre, en songeant à habiter une vraie piaule après avoir démonté le mobile home. La saveur de sa peau envahit encore mon palais lorsque je me faufile dans la minuscule salle de bains. Et c'est là que l'amertume se déverse sur ma langue.

Ce qu'on a fait cette nuit pourrait me faire bander rien qu'en y repensant, mais je dois faire le point parce que j'ai la conscience coupée en deux. Entre les sentiments et la sanction. La réalité et ce qu'on m'oblige à en faire. Le loquet est fermé, je verrouille l'accès comme pour essayer de bloquer les vannes de ce que je ressens, en pure perte. Parce qu'elle ne mérite pas le rôle que je lui sers, June vaut mieux que ça. Mieux qu'un type qui lui ment. La main sur le mitigeur, je fais couler la douche, le bruit du jet couvre celui de la dalle du faux plafond que je retire presque au ralenti.

Dans mes doigts, tout un tas de fiches imprimées, toute sa vie synthétisée, ou du moins, tout ce que je suis censé savoir à son sujet d'après Spicer. Son signe astro et son profil, son ancienne adresse pas loin de la réserve naturelle, sa passion pour les plantes et les randonnées avec sa copine. Je révise son passé, je bachote ses passions, ce qui pourrait la faire craquer, le meilleur angle pour protéger le secret. Je mémorise tout ce qu'on a versé dans son dossier, tout ce qu'on m'oblige à endosser. Je la sais méfiante vis-à-vis de son ex, un certain Phil, un connard de rouquin adepte des crasses et des magouilles, jouant à plusieurs reprises sur sa vulnérabilité. C'est écrit

noir sur blanc, June est dans le contrôle, bien qu'influenable une fois en confiance. C'est sa barrière, le mur que je dois franchir pour obtenir le Saint-Graal. Sauf que je suis un putain de cambrioleur du cœur avec un pistolet braqué sur ma tempe. Alors que la vapeur se diffuse peu à peu, je bascule sur la fiche suivante, on me l'a encadré en rouge, sa mère est un sujet touchy, mieux vaut ne pas l'aborder sous peine de la voir totalement partir en vrille.

Tandis que j'imprime dans ma mémoire le moindre détail de son profil comme un vieux réflexe, je réalise à quel point ma situation est à gerber. Pendant qu'elle ronfle en toute innocence, je suis là, planqué à côté de la cabine de douche en train de répéter à voix basse chaque élément de la vie d'une nana qu'on manipule allègrement. Elle m'a offert son corps hier et un bout de son cœur, je n'ai pas triché à ce moment-là, et je me retrouve écartelé ce matin, au point de m'en mordre les doigts. *Je suis en train de faire n'importe quoi !*

On m'a placé dans une situation intenable, on m'a conseillé de ne rien éprouver, on m'a préparé à éventuellement encaisser une claque ou deux le moment venu... Et maintenant, je me donne la nausée. Je suis ridicule, un enfoiré de première surfant sur sa faiblesse pour sauver ma peau. Je suis en train de réaliser que je tiens à elle, bien plus que prévu. Je tiens à elle tout court, en fait. *Je veux plus marcher dans cette combine.* Je devais la séduire, la persuader, et c'est elle qui me retourne la tête à présent. *Quand elle va apprendre ce qu'il en est vraiment... je vais morfler, ça va être violent.*

J'évite de penser à la probabilité de prendre un coup de fusil tôt ou tard. Comme d'habitude, je range son dossier dans le plafond et repositionne la dalle. Ce qui change ce matin, c'est que je file sous la flotte pour savonner ma culpabilité. Même si je me répète que le jeu en vaut la chandelle, même si je me persuade qu'au fond... je n'y suis pour rien. Je frotte fort pour me convaincre que tout ça n'est pas si horrible qu'il y paraît. *Mais c'est faux, putain.*

Mes regrets devaient s'évacuer avec la mousse dans la bonde de fond, mais ils s'immiscent jusque sous ma peau. Et plus que jamais... j'ai besoin de voir l'aube, de me recentrer face au soleil qui se lève sur

l'océan. Il me faut surfer, oublier ou du moins, prendre du recul. Parce qu'on aurait pu baiser vite fait mal fait, sans implication émotionnelle, sans vibration particulière et il a fallu que je ressente cette étincelle. Parce que ce matin ressemble à une gueule de bois sentimentale, à une couverture qui part en sucette, à un monumental dérapage incontrôlé. *C'est officiel, je me hais. Je l'adore.*

Les cheveux encore trempés, je passe une tête, discret et prudent, afin de m'assurer qu'elle se repose encore. J'ai un pincement au cœur en voyant le bonheur sur sa figure détendue. *J'suis désolé, tellement désolé June.* Sur la pointe des pieds, je rejoins la terrasse, m'empare de la planche sacrément bien enduite et je m'en vais me détester au bord de l'eau.

Une fois la board attachée à l'arrière de mon pick-up, je contemple une dernière fois ce ridicule bungalow au pied d'un arbre fatigué, j'essaie de me persuader qu'au bout du tunnel, une fois que June m'aura maudit, une fois qu'elle ne voudra plus jamais entendre parler de moi, elle pourra elle aussi bénéficier d'un répit pour se reconstruire ailleurs, pas dans ce taudis. *C'est ça, cherche à te rassurer... T'es pitoyable.*

Tirant le frein à main en front de mer, je renoue avec mes habitudes, ma véritable vie, au pied du poste de secours encore fermé. La cabane domine la plage presque déserte, le ciel est immense, aussi grand que mes remords. Les vagues sont aux rendez-vous, ce spectacle apaise un peu les tumultes de ma conscience tandis que je respire l'air iodé à pleins poumons. Un peu plus loin, l'estrade montée par les techniciens est terminée. Le podium bardé de logos de sponsor a fière allure, j'évite de penser à cette exhibition de surf, à Slade, à Indy, à cette sphère pro que je ne connaîtrai plus jamais.

À l'arrière du Holden, je retire les sangles en me vidant la tête, jusqu'à ce que le ronflement grave d'un gros moteur me rappelle à la réalité. Un énorme SUV noir aux vitres fumées se stoppe sur la place d'à côté, ce foutu 4x4 me tord le bide. La lourde portière arrière s'ouvre et la rousse qui me tient comme une marionnette s'en extirpe. Une boule glaciale se loge alors dans mon plexus, voir rappliquer Tracey Spicer me rappelle à chaque fois à l'ordre. Je range mes sangles et opte pour

l'ironie afin de masquer mon malaise.

— J'imagine que vous n'êtes pas là pour admirer l'aube.

Les mains dans le dos, aussi élégante que froide, elle fixe derrière ses lunettes de soleil la ligne d'horizon.

— Non, j'admire votre dévouement... On peut dire que vous avez donné de votre personne.

Je déglutis et me décompose d'un coup, songeant au fait que rien ne lui échappe, pas une seule miette et surtout pas au Refuge. C'est tellement sordide que je ne sais pas quoi dire. Spicer abaisse lentement ses lunettes et me détaille de haut en bas en s'arrêtant spécifiquement sous ma ceinture, le temps d'esquisser un sourire glacial.

— Dangereux, mais efficace...

Elle a le don de me foutre mal à l'aise, de rétablir le rapport de force par sa seule présence. Je peux mesurer presque deux mètres, elle a cette facilité à prendre le dessus sur n'importe qui, surtout sur un type assis sur un siège éjectable. Pourtant, j'arrive aux limites qui compriment mon honnêteté et je ne peux plus me contenter de courber l'échine.

— Écoutez Tracey, justement, je voudrais arrêter.

— Non, ce n'est pas ce que vous voulez. Croyez-moi.

— Je suis sûr qu'on peut renégocier.

— Absolument pas. Le contrat est déjà très avantageux, je n'irai pas au-delà.

— C'est pas qu'une question de fric.

— Nous sommes bien d'accord.

— Je veux plus continuer. J'arrive pas à le supporter ! Je vais devenir dingue ! Je suis pas de taille... Faut annuler.

— Il me semble que vous excellez, au contraire.

— Non, je déconne complètement avec elle. Ça va trop loin. Je veux pas la faire souffrir. Je peux pas.

— Stopper maintenant ne changera rien à sa possible réaction quand la vérité va éclater.

Massant mes tempes, l'inévitable me saute aux yeux : je suis coincé, je suis à la fois la bombe et le kamikaze, cette bonne femme souhaite poursuivre sa « grande vision ». Je cherche à gagner un peu de temps, avant que tout me pète à la figure.

— Bordel, Tracey, comment vous arrivez à dormir ?

— Vous ne voyez que le mauvais côté...

— Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ?

— Je suis la plus à même d'apprécier pleinement les efforts que j'exige de votre part.

— Vous ne voyez pas que ça risque de la bousiller ?

— Cessez de dramatiser. Il se peut que tout aille pour le mieux au bout du compte. Vous y avez pensé ?

— Ouais, je ne fais que ça ! Une chance sur deux. C'est la roulette russe votre truc.

— Alors ravalez vos remords ou donnez-vous à fond, ou les deux en même temps. Peu m'importe, mais faites tourner le barillet et appuyez sur la détente. Je veux être aux premières loges quand ça fera « boum ! ».

— Et si je n'arrive pas à aller plus loin ? Ou que je fasse une erreur d'inattention avant la fin ? Imaginez qu'elle me grille !

— Ce serait fâcheux. Je me verrais dans l'obligation de contacter Brant Millcox pour revoir les termes de notre accord. S'il ne monte pas sur ses grands chevaux avant...

Les vagues sont loin du parking, mais j'ai l'impression d'en prendre une en pleine face. Entendre ce nom me fait redescendre d'un cran, Tracey le sait et en joue sans aucun scrupule.

— Vous n’imaginez pas les trésors de patience que je déploie pour que Brant accepte de prolonger votre visa à chaque fois...

— Mais pourquoi il m’en veut autant ? Pourquoi moi, putain ?

— Disons qu’il est très consciencieux... Il vous a dans le nez, tout simplement. Et moi, je suis votre plan B, votre carte chance.

— Génial...

— Alors, si j’étais à votre place, mon cher Deaken, je retournerais dans ce mobile home tout de suite.

Elle retire ses Gucci et laisse son regard sombre s’attacher au spot dédié à la démo de surf qui doit se dérouler dans la journée.

— Et par pitié, restez focalisé sur l’objectif.

— Sur le mien ou sur le vôtre ?

— Quelle différence ? Ils sont étroitement liés. Remettez-vous au travail et dans le droit chemin sans tarder.

Chapitre 32

June



<https://youtu.be/Rm3uMGflj2E>

Premier réveil en douceur depuis longtemps, c'est l'alarme sur mon téléphone qui me tire d'un sommeil sans aucun incendie, sans retour perturbant de ma mère avec une sucette à la bouche, sans koala mort, ni bidon d'essence. Il y a une éternité que je ne me suis pas étirée comme un chat, délicieusement courbaturée suite à notre folle soirée. *Aucun bruit, il est déjà parti ?*

Frottant mes yeux, j'abandonne le matelas et distingue dans la lumière du jour les traces de nos ébats. Il règne ici un doux chaos, je ramasse les quelques bibelots jonchant le sol en me rappelant d'une étreinte capable de me donner encore le sourire. *C'est vrai qu'avec son gabarit, la table n'avait aucune chance de tenir.*

C'est avec des souvenirs délectables pleins l'esprit que je me glisse dans la salle de bains, je me stoppe devant la petite lucarne donnant sur la terrasse, intriguée par la disparition de la fameuse planche rouge qui nous a... rapproché. Un sourire béat sous le jet, j'évite de me perdre dans la wax et les images sulfureuses de cette nuit, et c'est en attrapant ma serviette éponge que mon œil est attiré vers le plafond, en particulier sur une dalle légèrement déboîtée. *Curieux...* Sur la pointe des pieds, je tends la main pour essayer de la toucher, jusqu'à ce qu'on toque à la porte et que la voix de Bianca ne m'arrête.

— Patronne ? Y a du courrier.

— J'arrive ! Une seconde...

Seulement drapée de ma serviette, je me hâte dans la chambre et

lorsque j'enfile la première tenue que j'ai sous la main, la grincement de la porte précède le sifflement étonné de mon amie.

— Eh bien dis donc... La soirée devait être sympathique finalement.

Le temps d'une bise, je me tais, de toute manière, elle a vu assez pour se faire une idée.

— Ton discours, c'était bien ? Pas trop dur de prendre la parole ?

— C'était... intéressant.

— Intéressant ? Ça m'en a tout l'air, vu ta tête.

Ma factrice préférée me tend l'enveloppe, mais ne manque pas d'y aller de son petit commentaire avant de lâcher le courrier.

— Vous avez retourné la caravane. J'en déduis que c'était mieux qu'avant ?

Pour une première fois, c'était...

— C'était décoiffant. La table est morte.

— Je vois ça...

Depuis des années que je la fréquente, son visage ne s'est illuminé qu'à deux reprises comme ça. Quand je lui ai annoncé que je voulais l'embaucher durablement et lorsqu'elle a obtenu son visa pour rester en Australie. Elle m'arrache l'enveloppe des doigts et tape dedans en laissant déborder sa joie.

— Pourquoi personne ne déglingue mon intérieur, à moi ?

— Tu sais que cette phrase est bizarre, Bianca ?

Cette fois, elle abandonne le courrier en se défendant « oui, bon... je me comprends ! » puis elle redescend du marchepied et se poste sur la terrasse en revenant dans son rôle de manager.

— Bon, en attendant de trouver un jour un mâle qui démonte tout... j'ai du taff par-dessus la tête, j'imagine que je te laisse digérer ta nuit de folie ?

La pauvre, je la laisse se démener alors que c'est mon job d'être au four et au moulin. Je culpabilise de la voir endosser autant de charges de travail. Surtout maintenant que je vais bien.

— Je vais me reprendre, je te jure... Je vais t'aider, ça me fait de la peine de te laisser trimer.

— C'est bon, je tiens la baraque. Au fait, si tu cherches ton amant flingueur de meubles, il est avec Jack.

Elle s'éloigne sur un « à plus cocotte » et m'abandonne avec cette lettre qui ne m'est pas destinée. Elle est au nom de Deaken, et l'expéditeur me fait carrément tiquer. *Pourquoi est-elle tamponnée par le bureau d'immigration ?*

C'est sur cette question que j'arpente les allées en distinguant les équipes qui s'activent sous la direction de mon amie. Je remonte l'enclos des émeus, salue d'un grand signe Buddy qui prend le soleil devant son éternelle table de camping et je presse le pas vers l'infirmerie. En longeant les barricades à nouveau fixées, j'ai du mal à chasser les images sulfureuses de la nuit, et toutes ces émotions nouvelles qui ricochent en moi. C'est là que je perçois la voix grave de Deaken, je diminue le rythme aux abords du box ouvert et mon cœur manque un battement lorsque je le surprends en pleine conversation avec le koala.

— Là... tout doux, tout va bien... Je suis comme toi, mon vieux... Je sais ce que c'est de ne pas avoir le choix.

Attendrie par le rapprochement entre le pensionnaire et ce brun doté de talents inavouables, je les observe un instant, le temps que Deaken remarque ma présence.

— Aloha ! Bien dormie ?

Il se redresse, plus envoûtant que la veille. J'ai l'impression qu'il devient une évidence dans ma vie. Ses yeux d'un vert à tomber la renverse me rappellent qu'il a tout pour être inoubliable. C'est à se demander comment mon cerveau a pu l'occulter jusqu'ici.

— Plutôt très bien, merci. Et toi ?

Jack l'Éventreur accapare son attention le temps d'une caresse, et j'insiste, me trouvant étonnamment douce en sa compagnie.

— Tu t'es levé tôt...

— Je voulais surfer un peu, avant qu'il y ait du monde pour l'exhibition.

— L'exhibition ?

— Une démo avec quelques champions de surf.

— Tu vas montrer tes talents ?

— Oh, non... Moi, je n'ai plus rien d'un champion. Je ne suis qu'un secouriste.

Ce n'est pas ce que pense chaque parcelle de mon corps encore marqué par ses exploits. Et si j'en crois ce que je devine sous son t-shirt, il a encore de beaux restes. Avant que le moindre compliment ne sorte de ma bouche, il complète sa phrase.

— Mais Ava veut y assister. Je lui ai promis qu'on s'entraînerait un peu.

Je m'approche de la cage, sensible à la nostalgie qui émane de sa voix depuis qu'il me parle de surf. Puis son regard clair s'arrête sur l'enveloppe que je triture, et je me ressaisis en lui tendant le courrier.

— C'est pour toi.

Jack se crispe alors que j'avance, Deaken saisit la lettre et son visage se fige. Il sourit, mais d'un sourire étrange, si bien que je n'arrive pas à savoir si c'est nerveux ou sincère.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, c'est bon. Ce n'est que de la paperasse.

— Pourquoi les services de l'immigration t'écrivent ?

Il lorgne le papier d'un regard indéchiffrable puis le glisse dans la poche de son short en balayant le sujet d'un revers de la main.

— J'avais paumé mon passeport, ça doit être une connerie du genre. Rien d'important. Par contre...

— Oui ?

— Ça te dirait de venir à la démo avec moi ?

Déposant le koala délicatement, il sort du box et cherche la réponse sur mon visage.

— Je... ça fait un moment que je laisse Bianca aux manettes... La pauvre, elle enchaîne les heures et moi je ne fiche pas grand-chose.

— Tu as connu des jours un peu difficiles, ça te ferait du bien. Toi et moi, sur la plage...

Une fois la cage refermée, je cède peu à peu sous l'effet du cocktail offert par son regard pénétrant, sa voix aux octaves convaincantes et ses cheveux à la longueur carrément sexy.

— Ça me plairait, vraiment. J'aimerais bien, mais... Ce n'est pas sérieux...

— Allez, il me semble que tu voulais apprendre hier soir ?

Un sourire taquin, un clin d'œil coquin, et une approche qui affole mes battements cardiaques. Deaken s'empare de ma main, écrase son épaule contre la clôture et me dévisage comme si j'étais la plus belle des vagues qu'il souhaite dompter.

— Je pourrais t'initier.

— Vraiment ?

La distance entre nous se réduit dangereusement. Tous mes voyants clignent lorsqu'il me recoiffe en me dévorant des yeux. J'en arrive même à trouver sa barbe irrésistible, surtout quand il insiste.

— Il se pourrait que tu aimes.

Sa paume chaude glisse dans mon cou, il se penche en avant et plaque en douceur son front contre le mien, alors que sa main sur ma nuque se joue de mes frissons.

— Dis oui, s'il te plaît.

— Je vais y réfléchir...

Son souffle ne fait qu'un avec le mien, à la lueur de la nuit qu'il m'a offerte, ma peau est étrangement à l'écoute de son corps, mais la voix mûre et un peu chevrotante de Buddy vient interrompre ce moment.

— June ? Tu as une seconde ?

— Oui ? Je t'écoute ?

D'un réflexe stupide je m'écarte de Deaken et romps le contact. Là, le regard sage de mon héros aux cheveux blancs ne m'inspire que de l'appréhension quand il reprend.

— C'est... délicat, personnel.

D'un signe de la tête, Deaken me fait comprendre qu'il n'y a aucun souci, il murmure « Vas-y, je vais m'occuper de mon courrier, je vous laisse. », avant de caresser ma joue et de me libérer en saluant mon « papi » au passage. Buddy retire sa casquette et je l'accueille d'une tendre bise qu'il écourte sans détour.

— On a un problème.

— Quel genre de problème ?

Je n'aime pas quand il malmène sa casquette entre ses mains calleuses, c'est mauvais signe et je m'inquiète un peu.

— Buddy ? Tu me fais peur.

— Phil est à l'entrée. Bianca se démène pour l'empêcher de passer.

*

Mon pouls agité couvre le bruit de mes pas dans les allées. Le souffle court, avec une appréhension terrible dans les veines, je délaisse Buddy pour remonter le secteur des kangourous avant d'allonger la foulée alors que la maisonnette de l'accueil et la barrière destinée aux visiteurs se profilent. Plus je presse le pas, plus les éclats de voix se précisent, et lorsque je reconnais le timbre de mon ex, mon estomac se

noue.

Secouant sa queue de cheval noire, Bianca lui interdit de passer et ne se laisse pas impressionner par cet homme roux aux joues creuses comme son cœur. Sa figure vire au rose tandis qu'il vocifère, il a le regard des grands jours : gris, un peu fou. Inutile de lui donner l'occasion de se donner en spectacle devant nos visiteurs, je prends les devants.

— C'est bon Bianca, laisse-le passer. Je m'en occupe...

Elle me lance un dernier regard, histoire de s'assurer de mon choix, et je le lui confirme d'un signe du menton. La barrière se lève, et mon pire cauchemar foule mes terres.

— Alors comme ça, tu te sens capable de me menacer ?

— Pas ici, Phil. Pas devant tout le monde.

Je m'éloigne et l'invite à quitter l'accueil, mais il s'empare sèchement de mon poignet et m'oblige à me retourner.

— Ne joue pas avec moi, June. Pour qui tu te prends ?

Sans quitter ses yeux colériques, noircis par sa vie pathétique, je me dégage de son emprise et désigne les visiteurs qui patientent pour acheter un ticket.

— Tu veux vraiment faire ça devant autant de témoins ?

Observant les quelques touristes curieux et avides de détails croustillants, il verrouille sa mâchoire et me suis à l'abri des regards, à l'angle de l'entrepôt où on stocke la nourriture dédiée aux animaux. Une fois seuls, c'est lui qui dégaine le premier.

— Tes petites menaces de merde au sujet de l'assurance tu peux te les carrer dans le cul. Ça, il faut que tu te le rentres dans ta petite tête.

— Tu es une ordure ! Je ne sais même pas comment tu peux utiliser cet argent en sachant ce que tu as fait !

— T'emmerde pas avec cette question, ce pognon, j'en ai déjà dépensé un bon paquet et depuis un bon moment.

Les bras croisés, je suis outrée, mais pas impressionnée. Ni par ses grimaces nerveuses, ni par le volume de sa voix, et encore moins quand son polo rose pâle approche pour me menacer.

— Que les choses soient bien claires, le contrat était à mon nom, tu l'as dans le cul et c'est tout. Basta. Fin de l'histoire.

— Et tu crois que la compagnie d'assurance va réagir comment si je leur explique toute l'affaire ?

Ses joues saillantes passent du rose au blanc. Il en cesse de respirer.

— Tu feras jamais ça.

— Ne soit pas si sûr ! Je peux aussi tout raconter à la police. L'histoire d'un enfoiré qui n'a rien trouvé de mieux que de profiter des pires incendies du pays pour mettre le feu à notre maison.

— T'as aucune preuve.

— Je t'ai vu avec les bidons. Quand je pense que tout le monde luttait pour arrêter les flammes... Toi... Tu...

— Il y avait 90% de chances pour que la maison et tout le secteur partent en fumée, OK ?

— Et avec deux jerricans, tu t'es juste assuré des 10% restants, c'est ça ? Un petit peu après avoir modifié le contrat à ton nom ? Comme c'est pratique...

Ce pyromane manipulateur serre son poing devant sa bouche, si fort que ses phalanges jaunissent. Puis il plante son index rageur sur ma clavicule.

— Petite salope ! Tu sais quoi ? Vas-y, va parler à qui tu veux ! ça sera ta parole contre la mienne.

— Je suis prête à tenter le coup. À moins que tu me donnes la part qui me revient.

Son sourire est horrible, tellement puant que je me demande comment j'ai pu un jour éprouver quoi que ce soit pour ce type. Avec ces doigts, il forme un zéro qu'il colle sous mon nez.

— Rien, je ne te donnerai pas un dollar.

— Dommage pour toi, je ne vais pas te louper ! Et recule un peu s'il te plaît.

Au lieu de prendre ses distances, il empiète au contraire sur mon périmètre et redouble de violence dans le regard.

— Personne ne te croira. Que vaut le témoignage d'une fille instable ?

— Je... Je ne suis pas instable. Recule !

— Quand on va fouiller un peu et qu'on va se rendre compte que tu as fait une petite semaine en HP, tu crois qu'on accordera le moindre crédit à ton histoire délirante ?

— Je... J'étais en maison de repos !

— Ne joue pas sur les mots ! C'est moi qui me suis chargé de tout ça, c'est moi la personne de confiance désignée quand tu as intégré la clinique.

— Que... quoi ?

— Eh ouais ma grande ! Et là, ce ne sont pas des paroles en l'air, il y a des traces, petite garce !

Je manque d'air, il dévore mes défenses, il prend le dessus, tout s'embrouille dans ma tête. Phil sait y faire et me fait lentement sombrer dans le trouble.

— Qui de nous deux les flics ou les assureurs vont croire ? Hein ?

— Recule ! Phil ! Laisse-moi !

— Entre moi et une barge, le choix est vite fait. Tu penses pas ?

— Je ne suis pas folle ! Recule !

Il agrippe mon poignet et je sens la haine dans son souffle qu'il déverse sur mon visage.

— Bien sûr que tu es folle. Une dingo, aussi branque que ta mère !

Il siffle entre ses dents que tout ça ne serait jamais arrivé si je n'avais

pas passé le plus clair de mon temps avec les animaux. Soudain, il est tiré en arrière avec une brutalité sans nom, Deaken est sorti de nulle part pour l'écarter sauvagement de moi.

— Parle-lui encore une fois sur ce ton pour voir.

Le dépassant de près de deux têtes, Deaken montre les dents. Du plat de la main, il le pousse férocement loin de moi alors que Phil proteste en aboyant plus fort encore.

— Toi l'homme de Cro-Magnon, tu fermes ta gueule et tu me touches pas !

— Approche-là et je m'occupe de toi, sac à merde.

*

Deaken



<https://youtu.be/K4dx42YzQCE>

Dans mon collimateur, sa chemise jambon d'York dégueulasse est raccord avec son teint de porcinet, je crois qu'il est tellement furax qu'il ne réalise pas que je pourrais le tuer de mes mains devant cet entrepôt. Pour être taillé comme un coton-tige et ouvrir sa gueule aussi grande, faut être con, et je pense qu'on a affaire à un sacré client. C'est évident, il suffit de l'entendre brailler.

— Toi l'homme des cavernes, retourner jouer avec ton gourdin ! Casse-toi de ma vue, sale barbu !

— Si je me sers de mon gourdin, tu vas boiter pendant un moment, ducon.

À nouveau, je le pousse, ça claque fort. Si fort que ce crétin recule d'un bon mètre avant de répliquer comme un roquet.

— Putain, mais t'es qui ? Va niquer un mammoth au lieu de me casser les couilles ! C'est entre cette folle et moi que ça se passe.

Buddy m'a dissuadé de m'en mêler, mais j'ai tout écouté et là, c'en est trop. L'entendre la traiter de folle me fait péter un câble. Peut-être parce que ça me remet dans cette position d'abus de confiance, peut-être parce que je sais qu'elle ne l'est pas et qu'on se sert de sa sensibilité borderline pour jouer avec elle. Ou peut-être que je ne fais que de la merde... en tout cas, je le décolle du sol, et le plaque contre le mur avec la ferme intention de l'incruster dans les briques. Un bruit sourd retentit, son souffle est coupé. June lâche un cri horrifié, je n'ai qu'une envie c'est d'éclater cette tronche de tocard contre le hangar, mais je préfère grincer des dents dans l'oreille de son ex.

— Retraite-la de folle, je te garantis que tu sors d'ici les pieds devant, et tes burnes dans la bouche.

— T'es un malade !

Tenu par le col de sa chemise, il cesse enfin de se débattre. Je crois qu'il comprend que je ne joue pas. Son petit souffle paniqué s'écrase contre le mien, et je l'étrangle un peu plus en chuchotant.

— En temps normal, j'aurais défoncé ta gueule pour t'apprendre le respect. Mais pas aujourd'hui... Alors, écoute bien mon conseil...

Je tapote sa joue, histoire que le message qu'il doit entendre passe cinq sur cinq. Vu qu'il me semble particulièrement débile, j'articule lentement, on n'est jamais trop prudent avec les bas du front dans son genre.

— Barre-toi. Casse-toi loin d'elle avant que je change d'avis et que je te retrouve pour te fumer. C'est clair ?

Il ne fait que trembler, ses gémissements sont couverts par les hurlements de June, mais ça ne m'arrête pas. Cette sous merde pâle comme le mur sur lequel il est épinglé parvient à marmonner enfin « Très clair ». Une dernière fois, j'encastre son dos contre l'entrepôt dans un claquement sordide, et je plaque mon front contre sa gueule bonne à claquer.

— C'est ton jour de chance. T'as du bol qu'on observe tout ce que je fais.

Manque de veine pour ce pauvre abruti, tout ce qu'il a pu dire est enregistré...

Chapitre 33

June



<https://youtu.be/g3LoNI8vcMg>

Mon sang pulse si fort contre mon crâne et dans ma poitrine que je pourrais éclater. L'adrénaline de l'altercation laisse place à la peur de l'intervention musclée de Deaken. Ahuri et craintif, Phil touche à nouveau terre, libéré par la bête face à laquelle il n'a aucune chance. J'ai les jambes dans du coton, du mal à respirer, mais ce n'est rien à côté de mon ex qui ressemble à une flaque. Je ne sais pas ce que mon sauveur lui a dit tout bas, mais ça fait son petit effet, cette ordure se décompose. Dégoulinant d'inquiétude et muet, il rase le mur, mais se fige net lorsque le cliquetis d'une arme retentit. Le canon scié de Buddy l'attend, celui-ci m'avait prévenu : si Phil venait à rôder dans le coin, il n'irait pas par quatre chemins. Mâchouillant son cure-dents, il le tient en joue et s'inquiète de mon état sans le quitter des yeux.

— Tout va bien, petite ?

Incapable de répondre à haute-voix, j'attache mon regard sur la carrure animale d'un géant plus protecteur que je n'aurais pu l'imaginer. Deaken fusille mon ex du regard, c'est la première fois que je le vois dans cet état, aussi tendu, à deux doigts de dégoupiller. Je déglutis et approuve d'un signe de la tête, aussitôt mon grand-père de cœur abaisse son arme et claque des doigts en sommant Phil de traîner ses frusques jusqu'à la sortie.

Je l'observe l'escorter manu militari vers l'accueil, et je me sens vaciller. Surtout lorsque Deaken approche de moi. La ligne des épaules crispées, sa respiration se veut encore sauvage, et sous ses mèches tombantes, le vert bestial de ses yeux s'adoucit. Lentement, il avance

jusqu'à pouvoir me toucher, sans un mot, simplement en ouvrant ses bras pour m'accueillir. Une terrible envie de m'y réfugier me pousse contre lui, je me plaque contre son torse, accrochée à mon roc pour ne pas me débattre dans les eaux troubles et turbulentes de ma relation toxique avec Phil. Ses bras puissants enveloppent mon dos, et la joue plaquée au niveau de son cœur, je sens son menton se poser sur le sommet de mon crâne. À son contact, j'ai l'impression de trouver asile sur une terre pacifique et protégée, d'être à l'abri, quoi qu'il arrive.

— Tout ira bien. Ne t'en fais pas.

— Je... Je suis désolée... Tellement désolée pour tout ça.

— Tu n'y es pour rien. Je suis là.

— Si... il s'est servi de moi, et je l'ai laissé faire...

Il me serre un peu plus intensément quand je lui explique que le Refuge touche le fond parce qu'on m'a manipulée. Son buste s'emplit d'une profonde inspiration qui me berce doucement et l'écho de sa voix caverneuse me rassure.

— Ça n'arrivera plus. Plus jamais.

Du plus profond de mon être, je voudrais y croire, alors je m'accroche à cette phrase et à cette sensation d'apaisement que m'offre son parfum réconfortant. Durant une seconde ou deux, le temps que mon pouls se cale sur le sien, je m'attache à notre silence, à la confiance qu'il m'inspire. Jusqu'à ce que la voix de Buddy ressurgisse.

— Bon débarras ! Tu as bien fait d'intervenir, mon gars.

Deaken relâche son étreinte et se contente d'un râle grave avant de me libérer. Reformant la visière de sa vieille casquette, Buddy s'empresse de désarmer son fusil et m'adresse un regard à la tendresse dont lui seul a le secret.

— Il n'est pas prêt de revenir t'embêter, parole de Buddy !

Celui-ci balance son cure-dents par terre, et visse à nouveau sa casquette sur la tête.

— Vous devriez vous changer les idées, les jeunes... Deak, y a pas un spectacle de surf aujourd'hui ?

— Une démo, oui...

Il y a un instant de flottement, une hésitation. Ses billes émeraude me déshabillent pour mieux me couvrir d'une bienveillance capable de me faire fondre. Humectant ses lèvres, triturant sa boucle d'oreille, il me tend la perche d'une voix chaude, un peu pudique, mais plus grave qu'habituellement.

— Qu'est-ce que t'en dis ? Tu veux m'accompagner ?

Scrutant le parc, songeant à Bianca qui se démène à ma place, je culpabilise, mais Buddy affirme qu'il donnera un coup de pouce et Deaken insiste en saisissant mes mains.

— J'aimerais beaucoup que tu viennes. S'il te plaît.

*

Un peu de rock s'échappe de l'habitacle de sa vieille voiture, alors qu'on longe le bord de mer dans son Holden qui doit avoir vu du pays. Les rifts de guitare m'éloignent peu à peu de la venue de mon ex, de ma peur des représailles et de cette montée d'adrénaline liée à la confrontation. Je n'ai pas encore digéré l'altercation pourtant, je me surprends à battre la mesure tout en observant Deaken conduire et caresser l'air tiède depuis sa fenêtre ouverte. Je devine à l'expression sur sa figure qu'il est plus détendu bien que sérieux, parce que j'ai accepté de changer d'air, de laisser Bianca aux commandes une fois de plus. Et j'espère que cette journée sous un grand ciel bleu va nous faire oublier l'épisode de Phil. C'était sans compter sur la question que mon chauffeur me souffle.

— Pourquoi tu n'as jamais porté plainte si tu savais pour l'essence et Phil ?

Sa voix est posée, plus sensible, et le regard qu'il me coule me renvoie dans les cordes de la culpabilité.

— Je n'en sais rien...

— Pour le protéger ?

— Non, c'est juste que... Je... Je n'ai pas de preuve... Et puis, c'est vrai... qui pourrait me croire sur parole ?

Je triture doucement mon collier, songeant aux quelques fois où j'ai perdu pied.

— Tu dis ça à cause de la maison de repos ?

D'un signe de la tête, je ne peux qu'avouer, et je soupire un ton plus bas que j'ai mal digéré le décès de ma mère à l'époque.

— J'avais très peur de finir comme elle... J'ai eu besoin de faire un break... Parfois, j'ai du mal à faire la différence entre ce qui est vrai et ce qui est seulement dans ma tête.

Quand je murmure « un peu comme avec toi... », un silence pesant s'installe dans l'habitacle. Du coin de l'œil, je vois sa main enserrer le volant, il le tient si fort qu'il pourrait l'arracher de la colonne de direction. Et c'est en lissant sa barbe de l'autre main qu'il inspire avant de me répondre.

— Ta tête va bien, June. Regarde-moi.

J'obéis et plonge dans ses yeux, j'ai besoin de trouver un peu de certitude dans l'éclat de ses émeraudes.

— Tu n'es pas folle. Arrête de douter de toi. S'il te plaît.

Il me le demande avec tellement de douceur que j'en suis surprise. Sa paume chaude atterrit pudiquement sur mon genou, ce contact fait tressaillir ma poitrine, il m'enveloppe de sa douce compassion. Son soutien me touche, et je glisse mes doigts entre les siens pour qu'il comprenne à quel point j'apprécie. Ses cheveux ondulent avec le courant d'air, il jette un œil dans le rétroviseur puis renchérit.

— Et si tu avais des preuves ?

— Après ce qu'il m'a fait et vu comme le Refuge rame... Je ne lui laisserai aucune chance.

Deaken opine plusieurs fois de la tête, puis s'accoude à la portière en

repoussant ses cheveux en arrière. Son regard perçant alterne entre la route et le mien, mais aussi entre confiance et léger spleen.

— Les choses vont finir par s'arranger.

— C'est toujours ta prophétie ?

— Non, c'est une promesse. Je ferai tout pour.

Nos doigts s'agrippent un peu plus fort et je veux y croire comme certains ont foi en une prière. Le pick-up ralentit aux abords d'un attroupement, il y a foule devant le sable, une quantité phénoménale de passants qui arpentent le goudron coloré en direction d'un podium bardé d'éclairage, de sono et d'équipes de journalistes. Des logos de marques de sports, un DJ, des goodies distribués et un air de fête au bord de l'eau. Deaken s'enfonce dans son siège, semble faire comme si l'évènement ne l'intéressait pas et poursuit sa route une cinquantaine de mètres après le rassemblement. Il coupe le contact au pied du poste de contrôle fièrement dressé au-dessus de la plage, je le trouve bien silencieux. Depuis le parebrise, je remarque qu'un sauveteur vautré dans une chaise se lève aussitôt et le salue de la main. Deaken défait sa ceinture et retrouve un début de sourire.

— On dirait que Dany fait semblant de bosser, pour pas changer.

Sa portière est ouverte, je m'apprête à descendre à mon tour quand mon téléphone se met à sonner. Une fois à l'air libre, je me fige sous un soleil de plomb, parce qu'il est rare que mon père m'appelle.

— Je te rejoins, je dois décrocher.

Alors que la sonnerie se poursuit, Deaken contourne le Holden et frôle ma joue en me gratifiant d'un sourire plus beau que l'océan.

— Fais ce que tu as à faire. Je t'attends là-bas.

Nonchalamment, les mains dans les poches, il s'éloigne vers l'escalier sous lequel est garé le buggy de l'équipe tandis que je décroche, intriguée.

— Papa ?

— Comment va Mademoiselle Ferngully ?

Je lève les yeux ciel, avec le sourire toutefois. Entendre sa voix me fait du bien, surtout après l'incident de mon ex.

— Papa... C'est bon...

— Désolé je peux pas m'en empêcher. Tu vas mieux ?

Je perçois beaucoup de vent au téléphone, et avant de lui répondre, j'attache mon regard au plus énigmatique des secouristes comme si je cherchais moi-même la réponse.

— Je vais bien, je crois.

— Je suis sur la route, du côté du lac Cargelligo.

Dans l'outback, ça ne m'étonne pas. Mon père reprend et je tends l'oreille pour distinguer ce qu'il me dit malgré les remous et les courants d'air.

— Je roule vers West Wyalong, je vais bivouaquer là-bas. Tu crois que je pourrais passer te voir ensuite ?

— Bien sûr, tu n'as même pas besoin de demander !

Je m'adosse à la carrosserie brûlante, attache mon regard à Deaken qui semble en grande discussion avec son collègue puis mon père reprend avec enthousiasme.

— Et devine qui a vendu de l'opale à Mark Ausburn ?

— Qui ça ?

— Mark ! Tu te souviens de lui ?

Ce nom me dit vaguement quelque chose, mais moi et la mémoire, en ce moment, ça fait deux...

— Pas vraiment... C'est qui ?

— Remarque, la dernière fois que tu l'as vu, tu étais gamine...

À l'autre bout du fil, papa évoque un grand type le nez un peu crochu avant de trouver enfin le bon bouton qui active mes souvenirs.

— On a fait l'armée ensemble !

— Ah oui, ça y est ! « Monsieur plus », ça me revient.

C'était le surnom que ma mère lui donnait à l'époque. Le fameux Mark achetait toujours une voiture plus puissante que ses voisins, une maison plus spacieuse que son frère, une montre plus grosse que le commun des mortels. Et visiblement de grosses pierres précieuses à présent.

— Qu'est-ce qu'il devient ?

— Eh bien, figure-toi qu'il est devenu le grand patron de Sea World.

J'ai toujours détesté les zoos, les parcs à thèmes et surtout ceux qui exploitent les animaux, mais il y a une exception à cette règle : Sea World, deux mots, un rêve. Mon enfance.

— C'est pas vrai ?

— Et qui a deux Pass VIP pour profiter du parc pendant sa réfection ?

Mon cœur explose. J'ai l'impression de redevenir une petite fille émerveillée par les orques. Il ne pouvait pas me faire plus plaisir, j'en suis soufflée. J'observe à nouveau Deaken qui dévale les escaliers et s'éloigne vers le bord de l'eau.

— Allô ? June ?

— Oui, oui. Je suis là.

— Je me suis dit que tu pourrais en profiter avec Deak.

Toujours ce surnom, et à présent la perspective d'un week-end à deux sur l'initiative de mon père. Mon œil s'attache à Deaken tirant des flotteurs jaunes dans l'eau, et je réalise que tout est plus ou moins étrange en ce moment. Je dois me faire à l'idée que papa me sait en couple, tout comme je suis en train de me faire à l'idée que je partage ma vie avec ce sauveteur et que j'entretiens de plus en plus de sentiments à son égard.

— On dirait que ça ne te fait pas plaisir ?

- Si, si. C'est fabuleux... Inespéré !
- Vous allez vous régaler ! Par contre, y a pas de choix pour les dates.
- C'est-à-dire ?
- Ça se termine cette semaine. Je t'expliquerai de vive voix.
- Et tu arrives quand ?
- Je te fais signe dès que j'approche de Woonona. Je t'embrasse et passe le bonjour à Deak !
- Euh... oui... Ok...
- Et dis-lui que j'ai son sable ! Bisous !

C'est un peu déboussolée, sur un petit nuage et déconnectée de l'effervescence sur la plage que je foule le sable pour rejoindre Deaken. *Sea World, très bientôt, avec « Deak » le gendre idéal, adoubé par mon père...* J'imagine que rien ne peut être plus étrange que ce que je vis en ce moment, mais je me trompe encore une fois quand le secouriste qui semble le connaître dévale les marches pour m'interpeler.

- Alors on comme ça on passe devant Dany sans lui dire bonjour maintenant ?

Ok, Dany. Je ne sais pas qui tu es ni pourquoi tu parles de toi à la troisième personne. Mais au point où j'en suis... je lâche la rampe de la raison, ça m'évitera de passer une nouvelle fois pour une demeurée.

- Salut...
- T'es toujours plus canon à chaque fois que je te vois ! Il a de la chance, notre boss.

J'ai droit à une bise et une attitude familière qui me désarçonne davantage, mais je commence à en prendre l'habitude : il suffit de faire comme si tout était normal... puisque visiblement, les zones d'ombres n'existent que dans ma tête. Alors, pour ne pas perdre totalement la boule, je change de sujet, m'attarde sur le bord de l'eau et plus précisément sur Deaken qui manœuvre ses bouées jaunes.

— Qu'est-ce qu'il fait au juste ?

— Il réduit le périmètre de l'aire réservée à la baignade. Les champions de surfs juste à côté vont avoir besoin de place.

Quand « Dany » pose ma main sur mon épaule comme si j'étais une sorte de vieille camarade, j'évite de le regarder d'un air embarrassé, je me fais violence pour ne pas chercher à comprendre ou me souvenir et je le laisse continuer.

— J'espère juste qu'il est de bonne humeur... Sinon, ça risque de dégénérer.

— Pourquoi ça dégènerait ?

Je vois bien que ma question lui paraît stupide, après m'avoir coulé un regard incrédule, il désigne le podium d'un signe de la tête et évoque l'excitation du public un peu plus loin. Je distingue une flopée de baigneurs, téléphones en mains, qui semble filmer un couple au pied de l'estrade.

— Parce qu'il a toujours du mal à encaisser la venue de Slade... C'est dur pour l'égo. D'ailleurs, quand on parle du loup...

Au loin, la foule se disperse un peu, je vois qu'un homme au crâne rasé se détache du rassemblement, abandonnant la main d'une très belle femme aux mensurations photogéniques pour marcher en direction de Deaken. Dany retient son souffle, sa main se crispe alors sur mon épaule.

— Merde, ils vont discuter. Ça va chauffer !

— On ne va quand même pas rester ici et les laisser s'embrouiller ?

Ni une, ni deux, je me mets en mouvement, c'est à moi d'intervenir. Après tout, il m'a porté secours quand Phil s'est montré agressif. Mais Dany m'en empêche et me retient avec une pointe d'appréhension dans la voix.

— Non, laisse-les. Je te conseille de ne pas t'en mêler.

Deaken



<https://youtu.be/3mbBbFH9fAg>

L'écume, les embruns, le chant des vagues... c'est le seul truc capable d'apaiser mon palpitant, de remettre les choses à plat dans mon esprit. Il n'y a qu'ici que je peux réfléchir et avoir la tête froide, retrouver mon self-control et toute ma lucidité. J'étais à deux doigts de faire une énorme connerie ce matin en voulant refaire le portrait de son ex. Et les crasses infligées par cette crevure de pyromane ne sont qu'une variante de ce que June subit en ce moment à cause de moi. J'ai l'impression d'être pire que lui, chaque minute sans lui dire la vérité me rabaisse au niveau de ce mec. La seule différence, c'est que cet enfoiré agit de son plein gré. *Faut que je trouve une solution...*

Tandis que j'enroule le filet et resserre la surface dédiée à la baignade, je me rends compte que mon intérêt pour June est en train de prendre des proportions inquiétantes, elle occupe l'espace dans ma tête à un point hallucinant, elle emporte tout sur son passage. Je lui ai promis qu'on ne se servirait plus jamais d'elle, la vérité ne pourrait pas être plus éloignée si je continue dans cette direction. *Elle doit savoir...*

Tracey Spicer me met une pression pas possible, j'en suis arrivé à un point où je redoute de voir débarquer son foutu 4x4 à chaque coin de rue. Et pour couronner le tout, je me débats avec mon dilemme alors que ce connard de Slade doit se pavaner et se rouler dans la gloire à ma place, entouré de groupies à moins de cent mètres d'ici.

— Comment on se retrouve ! C'est toi qui gères la baignade ? Tu me rappelles vaguement un surfeur étranger qui avait du talent...

Oh, non, putain de merde... Cette voix et cet humour à deux balles, je les reconnaîtrais entre mille. *Bordel, le sort s'acharne sur moi. J'ai le*

palpitant hurlant des notes guitare saturée, l'écho d'une fierté blessée. Je me retourne, décomposé, mais sur la défensive.

— Slade... C'est le grand bain ici, tu n'as pas pied. Tu le sais ?

— Très drôle Deak. Hilarant. Tu sais ce qui est vraiment marrant ?

— Que tu m'annonces avoir grandi d'un demi-centimètre ?

— C'est surtout de voir que tu es passé du top niveau à maître-nageur.

— Secouriste, en fait. Et j'ai des brassards au poste si t'as peur des grosses vagues.

Je délaisse sèchement mon tas de flotteurs et de filets à ses pieds pour le toiser de toute ma hauteur. Pas difficile quand mon interlocuteur mesure 1m60 sur la pointe des pieds. Toujours le crâne rasé, toujours ce regard de fouine et, depuis quelque temps, ce sourire que j'aimerais effacer à grand coup de lattes dans sa tronche. Surtout quand il riposte.

— Et moi j'ai des pass VIP, si tu veux être aux premières loges pour assister à la cession... ça débute dans une demi-heure.

— Sans façon merci. J'ai une grosse envie de gerber depuis quelques secondes, je crois que ça pue la fierté mal placée, tu trouves pas ?

— Dommage... Tu pourrais apprendre quelques tips en me voyant à l'œuvre.

Sourire dégoulinant et puénil, c'est quand même prodigieux de tout prendre de haut quand on est un nabot.

— Slade, le jour où tu arriveras à la moitié de mon niveau, on en reparlera. J'ai rien à apprendre de toi.

— Ton niveau, quel niveau ? D'ailleurs... Comment va ton genou ?

— Il t'emmerde, c'est gentil de t'en inquiéter.

— Je vais quand même t'en apprendre une bonne... Indy est enceinte.

Indy ? En cloque ? Je l'ai pas vu venir, je l'encaisse comme une droite en pleine figure, j'en perds mes mots. C'est une page qui se tourne, une

feuille que j'aimerais déchirer, froisser, rouler en boule et balancer loin de ma conscience.

— Ça t'en bouche un coin ?

Les bras croisés, en pleine autosuffisance, son regard délaisse ma guibole puis il se retourne alors que le clou du spectacle se pointe dans un bikini d'actrice porno. Mais là, je n'ai plus l'envergure pour la ramener ou riposter. Indy... C'est Indy. Ma blessure. Mon coup de poignard dans le dos. Une mante religieuse qui ne fait pas dans le détail.

La voilà qui rapplique dans notre combat de coqs, les lèvres repulpées, aussi sûre d'elle que son compte en banque est épais.

— On parle de moi, ici ? Salut Deaky.

Grosse pelle écœurante et pelotage en règle, un étalage qui m'écrase et me rappelle que je n'appartiens plus à cette sphère. C'est un mal pour un bien, mais j'éprouve un sentiment d'infériorité difficile à accepter, surtout quand elle ouvre le feu.

— Je suis étonnée de te voir ici, en Australie. Les autorités te tolèrent encore ?

Honnêtement, je n'éprouve plus rien pour elle, si ce n'est de l'incompréhension. Je n'arrive pas à saisir pour quelle raison je n'ai pas compté, comment elle a pu me remplacer pour un ramassis de médiocrité et surtout pourquoi j'en suis arrivé là.

— Je suis en règle. Et ce n'est pas grâce à toi : merci d'avoir foutu une belle merde pour mon visa.

Une moue amusée se dessine sur sa bouche à selfie, la tête légèrement inclinée, elle prend sa petite voix faussement désolée.

— Tu prends les choses trop à cœur. Pourquoi tu prends tout de travers ?

— Peut-être parce que j'ai l'immigration sur le dos par ta faute ?

Ses lèvres forment à présent un « O » faussement scandalisé, puis elle

se permet un clin d'œil qui me rabaisse plus bas que terre.

— J'espère que ça ne t'a pas causé de problème pour ta sœur et ta nièce ?

Sourire de peste. Elle appuie précisément où ça me fait le plus mal.

— Tu me dégoûtes... Tu n'imagines pas ce que je dois faire pour rester ici.

— C'est vrai et je crois que je n'en ai rien à cirer.

— Pourquoi tu me traites comme ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Elle écarquille ses yeux trop maquillés, puis elle bat de ses extensions de cils. Comme si ma question était stupide ou terriblement naïve.

— Ça me semble évident. Tu n'es plus dans la compétition. Tu n'es plus... intéressant.

— Parce que Slade l'est ?

Le teckel en question se met à aboyer.

— Eh ! Je suis pas venu ici pour en prendre plein la tronche. Ok ?

— Ah mais tu peux te barrer, il n'y a aucun problème. Retourne te faire mousser en public.

Barbie brune prend sa défense, caressant son ventre encore svelte, elle me lance un regard assassin avant de m'injecter son venin.

— Slade ne m'a pas harcelé, lui.

— Harcelé ? Je voulais juste comprendre pourquoi tu me foutais dehors !

— Parce que tu n'es plus rien, Deak. Du vide. Un Has been. Tu ne croyais tout de même pas que j'allais t'entretenir et sponsoriser ton visa alors que tu es devenu...

— Infirmes ?

— Inutile.

C'est du pareil au même. Je cherche à déglutir, mais c'est comme si

elle m'avait foutu une poignée de sable dans la gorge et une lame dans le genou. Et quand elle enfonce le clou en lorgnant ma jambe, je n'ai même plus envie de lui tenir tête.

— De toute manière, j'ai toujours préféré les Australiens, c'est la vie. Passe le bonjour à l'agent de l'immigration pour moi. Ce Brian... Brant... Millcox est un vrai patriote.

J'ai un genou à terre, Slade l'enlace par la taille pour réaffirmer sa position, il en est ridicule, mais il a le dessus parce que je me sens en dessous de tout.

— Deak... Faut que tu digères tout ça, tu peux pas passer ta vie à nous en vouloir. On s'aime avec Indy, ça nous est tombé dessus comme ça.

Ce n'est pas de la jalousie, ce n'est pas de l'amour mal placé et encore moins un aveu d'un quelconque attachement pour elle, cette souffrance émerge simplement face à un état des lieux amer. Elle s'est servie de moi quand j'étais tout en haut, et elle est simplement passée à autre chose parce que je n'avais plus de valeur à ses yeux. Je me rends compte que mon attraction pour elle se résumait à la taille de ses chèques et notre histoire était réduite aux nombreuses portes qu'elle pouvait m'ouvrir. Ce qui est clair, c'est que je n'ai plus aucune envie d'être à la place de Slade à présent et je le lui confirme à haute-voix.

— Indy et l'amour, c'est comme toi et le talent...

— Va te faire foutre, le boiteux !

— Si le boiteux peut te donner un conseil... Profite, Slade... Profite bien de la gloire, des médias, de la lumière. Avec ou sans polichinelle dans le tiroir, dès que tu ne lui seras plus utile, elle se détournera de toi.

— Et ça veut dire quoi ?

— Si j'ai bien appris une chose avec elle... C'est que tout le monde se sert de tout le monde, n'est-ce pas Indy ?

Nouveau « O » sur son visage de bimbo qui est maintenant à découvert. Je m'apprête à lui avouer à quel point elle m'a laissé une

cicatrice indélébile, une manière de voir la vie qui fait froid dans le dos. Elle m'a brisé en jouant avec mon droit de résider dans ce pays et je ne lui pardonnerai jamais, mais la voix de June sonne comme un cessez-le-feu au bord de l'eau.

— Deak ?

Le diminutif me surprend, le son de sa voix aussi, mais pas autant que la main délicate qu'elle glisse sur mon bassin. June écrase le débat en se plaquant contre moi, et je ne sais pas si elle joue ou si c'est sincère, mais sa tentative de me sortir de ce mauvais pas me touche. Parfum de chanvre, sourire angélique et regard appuyé pour me ramener à la raison et me porter secours. Je redescends d'un cran tandis qu'elle caresse mon dos, histoire de m'apaiser.

— Tu viens avec moi ? Sienna et Ava sont arrivées.

Elle a raison de s'interposer et d'écourter mon malaise. J'apprécie d'entrevoir la fin d'un exercice humiliant. Halte au feu, fin de la torture, je suppose que c'est plus sage ainsi.

— Ça tombe bien, je crois qu'on en a terminé, eux et moi.

Indy nous toise, et définitivement, je comprends qu'il y a un monde entre la peste du marketing et June. Elle ne joue pas dans la même catégorie et ça crève les yeux quand mon ex met un terme à cette parenthèse désagréable avec une dernière pique.

— Viens Slade, laissons le secouriste faire son métier...

Chapitre 34

June



<https://youtu.be/ecoXKhAHR5I>

J'ai beau ne pas le connaître sur le bout des doigts, j'en sais assez sur lui pour comprendre qu'au bord de l'eau en compagnie de deux requins, les choses allaient mal tourner. Dany m'a dissuadé de faire quoi que ce soit, pourtant, je ne l'ai pas écouté. J'ai simplement pressenti à la posture de Deaken, à sa façon de s'approcher du couple et à ses gestes que la situation était en train de dérapier. Et je suis contente de l'avoir tiré de là, même si rien ne m'y obligeait, je ne pouvais pas le laisser se débattre sans l'aider. Marchant dans le sable pour remonter vers le poste de secours, on s'éloigne des vagues, de la bimbo et du surfeur qui retournent d'où ils sont venus et c'est là qu'il me prend par la main.

— Merci. Vraiment. J'imagine que Sienna et Ava ne sont pas là, pas vrai ?

Il fallait que je trouve un prétexte, c'est vrai. Je ne sais pas quoi dire, j'ignore même à quoi il pense ou ce que cache son regard qui me contemple intensément. Puis vient le besoin d'obtenir des réponses, comme une déferlante qui emporte le silence.

— Qui sont-ils pour toi ?

— Des fantômes du passé... ça n'a plus d'importance.

En dépit de ce qu'il m'affirme, je sens une douleur tapie dans sa voix. Je tourne la tête en direction de la foule, le sportif au crâne rasé et sa compagne reviennent au contact du public et j'ai du mal à me contenter de si peu.

- C'est un ancien concurrent ?
- Une vieille connaissance... La planète surf est toute petite.
- Vous n'aviez pas vraiment l'air de vous apprécier...
- Je peux plus me l'encadrer, t'as pas tort.

Nouveaux pas dans le silence, avant que ma curiosité reprenne les commandes.

- Et elle ?
- C'est encore pire. Tu ne veux vraiment pas le savoir, crois-moi.

Il marmonne seulement qu'il n'appartient plus au même monde, j'en déduis que je suis censée me satisfaire de cette réponse.

- Dany avait peur que ça dérape. Pourquoi ?
- Dany est adorable, mais il dit beaucoup de conneries...

Un blanc. Un vide durant lequel son pouce effleure doucement le dos de ma main. Je crois au contraire que Dany voyait clair, mais Deaken change de ton et de sujet par la même occasion.

- Et alors ton coup de fil ? Rien de grave ?
- Non, juste mon père...

L'espace d'une seconde, je cherche mes mots pour amorcer l'idée d'une éventuelle escapade à Sea World avec lui. Mais Deaken passe à autre chose sans s'attarder. Peut-être pour ne plus penser à la discussion houleuse qu'il vient d'avoir. Sans doute pour se recentrer sur l'essentiel.

- Toujours partante pour apprendre ?
- De quoi ? Le surf ?
- Bah oui, le surf. Pour l'atelier de macramé, je suis full, faut réserver à l'avance.

Pince-sans-rire, il laisse sa vanne faire mouche. Un sourire taquin s'esquisse au milieu de sa barbe et sa pointe d'humour trouve le moyen

de nous détendre. Un peu anxieuse à l'idée de monter sur une planche, je laisse parler mes doutes.

— Tu crois que je vais y arriver ?

— Avec un bon prof, ça devrait le faire... Tu waxes déjà comme une reine, c'est un bon début.

En évoquant la paraffine à l'aide d'un clin d'œil, le souvenir des heures les plus chaudes de ma vie ravive le feu sur mes joues. Son regard attise à présent les crépitements dans ma poitrine et ma main devient moite quand il renchérit.

— Reste à savoir si tu veux relever le challenge ?

Il m'observe, attentif à ma réponse, avec une pointe de malice qui anime le vert de ses yeux. J'aime y voir mon reflet, celui d'une femme prête à aller de l'avant, à respirer un grand coup et à lui faire confiance. De plus en plus confiance.

— Défi accepté.

*

À plat ventre sur une planche prêtée par Dany qui m'encourage depuis son balcon, j'écoute les conseils du maître sous un soleil écrasant. Je suis étonnée de devoir mimer les mouvements dans le sable, mais Deaken est catégorique : on apprend hors de l'eau avant d'espérer se redresser et aller chercher le line-up au bon moment. D'après l'expert, il faut maîtriser la technique au sol avant de tester en conditions réelles. Tant pis pour les amateurs de baignades qui affluent en masse, tant pis pour les curieux qui me lorgnent avec un sourire amusé et tant pis si je suis ridicule, j'ai envie d'apprendre. Même si de grands champions sont sur le point de régaler le public à moins de cent mètres d'ici.

— Donc là, je tends mes bras ? C'est ça ?

— Exact, première étape du take off. Bien tendus, les bras.

Accroupi juste à côté de moi, il délaisse sa propre planche pour me scanner d'un regard aussi clair que perçant, à la recherche de la

moindre imperfection. Et visiblement, il y en a un paquet.

— Moins rigide, laisse bien ton bassin sur la planche pour prendre appui.

Sa main corrige ma cambrure en exerçant une douce pression sur mes reins, un premier contact qui envoie balader au loin l'épisode avec le couple au bord de l'eau. Son geste déclenche même une étincelle, une complicité qui a eu raison de la table dans le bungalow. Dans son rôle de moniteur, je dois avouer qu'il est convaincant et que mon corps ne demande qu'à ce que Deaken rectifie mes erreurs.

— Deuxième posture, tu ramènes ton pied d'appui sur la planche, presque collé à ta cuisse.

Je m'exécute, réalisant que ce simple exercice sollicite un bon nombre de muscles. J'en tremble et je comprends pourquoi mon professeur est sculpté aussi sèchement.

— Moins en force, sois plus souple. Remonte bien ta jambe.

Il approche, se met à genou et modifie l'alignement de mon bassin. Mon ventre se crispe un peu, et si la température se veut estivale, sous ma peau, c'est la canicule.

— Ouvre ton genou, ta cuisse doit être dans l'alignement quand tu vas te redresser.

Son parfum m'envahit de plus en plus, et ses doigts modifiant l'angle de ma cuisse perturbent ma concentration, mais je tiens bon. D'une voix roulant dans les graves, ses instructions me caressent, un peu comme ses mains délicieusement baladeuses.

— Ensuite, tu pousses avec ton pied d'appui pour te lever. Gagnes bien, serres les fesses.

— C'est bon là ?

Sentant ses billes vertes s'attarder sur ma chute de reins, je suis émoustillée et j'ai à cœur de réussir son examen méticuleux.

— Ton autre jambe tendue derrière pour libérer l'espace. C'est très

bien.

Et très vite, il me faut la ramener pliée, pour la passer sous mon buste et entre mes mains, comme il m'intime de le faire entre douceur et patience. Il paraît que mon poids doit basculer, alors de ses paumes chaudes, Deaken joue avec mon centre de gravité et mes sens en émois.

— Donc là, tu es en position, reste la dernière étape.

Se mettre debout. Sur ses conseils, j'évite de laisser mes fesses partir en arrière, mais j'ai du mal à me concentrer parce que chaque frôlement me déclenche des vagues de chaleur de plus en plus intenses.

— Et voilà ! Tu y es.

Les encouragements de Dany depuis sa tour de guet me flattent, mais ce n'est rien à côté du regard que me coule mon coach tombé du ciel. Fière de moi, je prends conscience que le geste est tout de même technique, qu'il nécessite souplesse, rapidité et que je n'ai pas encore le niveau pour jouer dans les rouleaux.

— Allez, maintenant qu'on a décomposé chaque phase, tu vas essayer l'enchaînement complet.

Replaçant mes cheveux, je me conditionne, mais je crois que j'ai oublié la première étape. Deaken devine mon hésitation, et il prend les devants.

— Je te remontre encore une fois.

Il s'allonge sur sa planche, puis effectue la posture avec l'agilité d'un chat. Mon œil s'attache à la puissance de ses bras, les longs muscles de ses cuisses, la facilité avec laquelle il se redresse et une part de moi succombe à l'énergie qu'il dégage. Ça semble si facile quand on le voit faire. Il se recoiffe et je trouve son sourire plus lumineux que jamais, c'est bon de le voir dans son élément, moins taciturne, moins mystérieux que ces derniers jours. Il se fige et me surprend en pleine contemplation.

— Quoi ? Tu veux qu'on récapitule ?

— Non, c'est bon, j'ai retenu chaque mouvement que tu viens de faire, crois-moi...

— Alors c'est quoi cette tête ?

Son sourire redouble d'ardeur, dans les embruns et le ressac apaisant, son charme opère, il infuse dans chaque parcelle de mon être. Quand il a débarqué dans ma vie du jour au lendemain, je ne pensais pas éprouver ça... Mais j'admets que sa compagnie me plaît, qu'il a beaucoup de choses en lui compatibles avec ce que j'attends d'une potentielle vie à deux. Son contact avec les animaux, son lien avec sa nièce et son attitude avec les enfants en général, sa vocation pour le secourisme qui laisse penser à un altruisme plus que séduisant.

— C'est la tête d'une élève qui se rend compte qu'elle n'a pas ta condition physique...

Il balaye sa frange tombante d'un coup sec et ajuste sa boucle d'oreille de pirate presque machinalement avant de m'offrir une expression prompte à stimuler mes battements cardiaques. Deaken approche, très près. Au point que je peux partager le même air que lui.

— Pourtant, tu as fait preuve d'endurance pas plus tard qu'hier.

Entre ses mains glissant sur mes hanches, je ne suis plus tout à fait une élève, il n'est plus tout à fait un instructeur. Et une petite voix murmure au fond de moi qu'en dépit de notre rencontre plus qu'étrange, il est un cadeau sur ma route, une évidence. Je ne pourrais pas expliquer exactement ce qui me pousse à tirer délicatement sur sa barbe pour ramener ses lèvres à moi, sans doute le désir et un peu de lâcher-prise. Peut-être l'envie d'en profiter, d'arrêter de me poser mille questions et de saisir la chance de vivre le moment présent.

— Mais... Monsieur le professeur... si je m'épuise sur la planche, vous n'allez pas le regretter par la suite ?

En réponse à mon attitude faussement enfantine, son souffle caresse mes joues, son regard me cerne de toute part à la fois brillant, intense et d'une profondeur insondable. Son sourire magnétique laisse

échapper une voix des plus suaves qui saisit ma perche tendue.

— Je suis sûr que tu as de la ressource et que tu pourrais me surprendre.

Sa main remonte le long de mon dos pour s'arrêter sur ma nuque et ce geste ressemble de plus en plus à une habitude, un réflexe, un signe qui emporte au diable l'irruption de Phil et les échanges houleux avec les fantômes de son passé. Tout disparaît : le Pacifique, le poste de secours et les gens autour. Il ne reste que nous, et mon besoin viscéral de goûter à ses lèvres. Mais ce n'est pas pour tout de suite.

— Tonton !

La voix enjouée d'une petite princesse coupe mes élans sensibles. Dans sa combinaison de graine de championne et sa mini planche sous le bras, elle rapplique en courant vers son héros. Si elle n'était pas si mignonne, je la maudirais de débarquer dans cette bulle qu'on peine à construire, mais lorsque je la vois balancer sa planche par terre et sauter dans les bras de son oncle, je suis attendrie, presque émue par le lien qui les unit. Je crois qu'il me fait de plus en plus craquer.

— Alors ma libellule ! En forme ?

— Ouais, je me suis entraîné tout hier ! Comme tu m'as dit !

— Ça, c'est le secret pour être une championne. Je suis fier de toi.

— Dis, je peux aller à l'eau ? Steuplait, steuplait, steuplait !

— Où est maman ?

— Avec Dany, je crois.

Toujours sa petite prodige dans les bras, il se tourne vers le poste de secours et je l'imites dans la foulée pour découvrir que Sienna se tient dans les escaliers en grande discussion avec le sympathique secouriste. Je ne suis pas une experte, mais entre le sourire de la sœur de Deaken et l'attitude mielleuse de son pote, je dirais que ça matche entre ces deux-là. J'ai du mal à discerner si Deaken approuve ou s'il condamne ce rapprochement, surtout quand sa nièce reprend la parole et sollicite son attention.

— Et vous faites quoi ?

— Je donne un cours particulier à June.

Nouveau clin d'œil dans le dos de la gamine, le mot « particulier » ricoche un peu partout au fond de moi.

— Tu lui apprends à surfer ?

— Entre autres...

Il m'offre un regard appuyé tout en déposant la « libellule » sur le sable. Celle-ci rattrape sa planche tandis que la clameur du public au loin s'élève au-dessus de la plage.

— Oh ! Mais ça va démarrer, tonton ! On peut aller les voir ?

Elle tire sur sa main en direction du podium, du DJ, de la fiesta organisée en l'honneur des surfeurs du moment.

— Pas tout de suite, petit scarabée. Je termine avec June.

— Je peux aller à l'eau alors ?

Il soupire en contemplant les vagues, les poings écrasés sur ses hanches, je crois qu'il capitule.

— Tu t'échauffes d'abord. Promis ?

— Oui ! Je ferai tout comme tu m'as dit, je le jure !

— Et pas trop loin ! Ok ? Que je puisse te surveiller !

Elle est déjà en train de courir vers l'écume en criant « t'es le meilleur, je t'adore ! » ce qui m'arrache un sourire et me fait fondre davantage. Ce n'est qu'une étape avant de prendre feu, parce que Deaken s'occupe à nouveau de moi, passant en une fraction de seconde de l'oncle adorable à l'amant brûlant. Le vert de ses yeux m'épingle, sa voix me drape de sensualité, et ses mains soufflent sur mes braises.

— On en était où, toi et moi ?

— Je crois qu'on parlait de mon endurance...

Ma réponse est plus lascive qu'à l'accoutumée, je crois qu'elle jette de

l'huile sur le feu. Lorsqu'il se plaque contre moi pour m'enserrer, je regrette presque qu'on soit en public, et que le mobile home soit si loin. Un peu troublé, un peu amusé, mais terriblement charmant, il se penche en avant et susurre alors dans mon oreille.

— Je sais que tu es capable de me surprendre.

— Je peux peut-être faire un effort pour satisfaire mon professeur...

Mon cœur se soulève lorsque ses lèvres se pressent un court instant contre les miennes et mon souffle se coupe quand il me claque les fesses tout de suite après.

— Alors en piste. On reprend !

Je ne sais pas si le léger picotement me plaît ou me surprend, en tout cas je remarque à l'ombre barrant son maillot que cette leçon en tête à tête ne le laisse pas indifférent. Deaken s'accroupit, je traîne un peu des pieds pour me remettre en mouvement. À vrai dire, je préférerais remonter dans son pick-up et poursuivre son enseignement à l'abri des regards sur une table un peu moins fragile, par exemple.

— T'es dur quand même...

Sa tête bascule entre ses jambes et il ricane au ras du sol en opinant du chef.

— Dur, c'est le mot... Tu t'allonges ?

Après un soupir de flemme, je m'exécute et l'envie de bien faire reprend doucement sa place. Nos regards se cherchent, s'attisent, mais du mieux possible, je répète l'exercice. D'abord malhabile, et ensuite dans un enchaînement de plus en plus fluide grâce à ses conseils.

— De mieux en mieux. Tu n'as pas besoin de le faire en force. Attention à ton centre de gravité.

Ses mains font leur grand retour sur ma peau échauffée. Je crois que je n'ai jamais autant apprécié d'être corrigée. Deaken aligne mon bassin, une onde lumineuse irradie ma poitrine, et je devine dans son regard l'ampleur de mes progrès.

— Encore une fois, c'est pas mal. Tu t'en sors très bien.

Énième répétition, nouveau flot de conseils visant à me perfectionner, et nouveau rapprochement capable de me faire chavirer. En revanche, si mon corps est à l'écoute de ses caresses, multiplier les tentatives tire sur mes muscles et je crois que j'arrive aux limites de mes capacités sportives.

— Je fatigue Deaken, tu es en train de me tuer...

Haletante, je m'assois sur le sable pour reprendre mon souffle, mais il n'a pas dit son dernier mot et se poste à genou devant moi, chevauchant ma cuisse courbaturée.

— On fera des étirements... Je connais pas mal de trucs pour te détendre.

— Voyez-vous ça ?

Son index remonte doucement le long de la bretelle de mon maillot, il grimpe vers mon épaule à la même vitesse que la fièvre s'emparant de moi. Passant sa langue sur ses lèvres, il me dévore des yeux et capture tout ce que je ressens avant de reprendre à voix basse.

— Tu sais que j'ai encore beaucoup à t'apprendre.

— Je demande à voir, Monsieur le professeur...

— C'est une invitation ?

— Tu as envie que ce soit une invitation ?

— Il se pourrait qu'on ait des sujets à approfondir.

— Comme des travaux pratiques ?

— Par exemple, qu'est-ce que tu en dis ?

J'en dis que les choses se débloquent lentement mais sûrement entre nous. J'en dis aussi que mes pulsions libèrent une femme que je ne reconnais pas. Moi, la méfiante, la prudente, celle qui préfère les animaux à l'humain. Je trouve que tout est intense, de plus en plus naturel avec lui, mise à part mon inexplicable amnésie. Mais ce qui est

fortement probable, c'est que les valeurs que je découvre chez lui me touchent et comblent mes attentes. Sans parler de son physique qui remplit allègrement les critères de ce qu'on peut espérer chez un homme. Certains diront que la plastique n'est que la cerise sur le gâteau, mais je l'admets, j'aime la sincérité et je ne crache pas sur les cerises.

Au moment où j'effleure son épaule en lui suggérant de programmer une séance de révision le plus vite possible, une étrange agitation anime les quelques baigneurs. Des cris couvrent le bruit des vagues. Et lorsqu'une voix aiguë hurle en appelant à l'aide, Deaken se relève d'un bond.

Mon cœur s'arrête, je suis aussi paniquée que les gens au bord de l'eau. La nièce de Deaken dérive, emportée par le courant, elle se cramponne à sa planche, en pleine détresse dans les rouleaux.

— Putain ! Ava

Chapitre 35

Deaken



<https://youtu.be/8-7WbXwhOoM>

J'aurais jamais dû la laisser partir à l'eau. L'horreur me tétanise une fraction de seconde, le temps que mon palpitant pompe mon sang soudainement glacé. Le tableau est terrifiant, ma libellule est en danger, elle dérive et se débat dans les vagues, gesticulant dans les remous violents. Plus de son, plus de réactions l'espace d'un instant, si ce n'est l'effet larsen de mes propres terreurs et le hurlement déchirant de ma sœur. *C'est un cauchemar.* Je m'arrache du sable, sprintant vers la flotte et ma nièce aux abois en dépit de la décharge électrique qui m'explose la rotule.

Vagues claquant contre ma peau, l'océan rugit tandis que je plonge, porté par les éclats de voix paniqués des badauds horrifiés. Dans l'écume tumultueuse, Ava est en pleine détresse et dérive de plus en plus loin. À chaque fois qu'elle m'appelle, j'ai l'impression qu'on m'éviscère et je nage aussi vite que je peux jusqu'à saisir la planche et son leash.

— Accroche-toi ma puce !

— J'y arrive pas, tonton !

Mouvement chaotique de la petite qui cède à la phobie et perd pied. Elle disparaît entre deux rouleaux et je la prends tout contre moi avant de l'obliger à se tenir à la planche. À bien se cramponner.

— Respire calmement ! Ava, fixe la plage ! Nage avec moi.

— J'ai peur tonton !

Le sel de ses larmes se mêle au rugissement des vagues, je la pousse en battant des pieds, mais le courant est fort, alors que ma jambe rend l'âme.

— Nage ma puce ! Allez ma libellule ! C'est très bien ! Vas-y ma championne.

Je lui demande de se focaliser sur le sable, j'arrête pas de lui dire qu'on avance vite, qu'elle assure comme une grande. Lorsque je peux enfin sentir le sable, que j'ai finalement pied, je la traîne en boitant jusqu'au rivage avant de la prendre dans mes bras et de m'écrouler suite à une flexion fatale pour mon genou. Mon souffle couvre ses pleurs, mais pas les doléances de ma sœur.

— Tout va bien, t'es en sécurité. Tout va bien ma puce...

Sienna s'échoue à terre pour la saisir dans ses bras, Dany l'enveloppe d'une serviette alors que June se laisse tomber sur le sable pour nous enlacer tour à tour. L'effroi bleu marine s'arrête sur moi, j'ai du mal à reprendre mon souffle, elle me serre si fort que ses locks m'étouffent.

— Dis-moi que ça va ! Tu n'as rien ?

Fermant longuement les paupières je me contente d'un signe de la tête, trop rincé pour m'exprimer. Ma jumelle éclate en sanglots devant mon pote qui s'excuse pour le manque de vigilance. Je retrouve ma voix et mes esprits, du moins assez pour stopper les jérémiades.

— Arrête Dany, j'étais là aussi. C'est pas de ta faute.

— Non, mec. Pardon... Je discutais avec ta sœur et...

— On est tous responsables. Tout le monde va bien, c'est l'essentiel.

Plus de peur que de mal. Les filles du reste de la patrouille assurent la sécurité au bord de l'eau et rappellent les baigneurs à l'ordre. Les courants sont puissants en ce moment, on a évité le pire. La côte pourrait reprendre un semblant de normalité si ma sœur ne se maudissait pas pour sa négligence.

— Je suis désolée, ma poupée, tellement désolée. Maman n'a rien vu venir... ça n'arrivera plus. Plus jamais, c'est promis !

Au milieu du désarroi de Sienna, June se redresse et lui frotte le dos avec une empathie qui me réchauffe le cœur. Tout autant que nous sommes, on ne fait que lui mentir, alors que toute sa bonté transpire ici et maintenant. Malgré nos crasses par derrière et nos faux semblants, June reste 100% nature, fidèle à ce qu'elle est. Un brin maternelle, elle tient à nous avoir sous son aile.

— Je... Je crois qu'on a tous besoin de se poser et de se détendre... Histoire de souffler et de laisser décanter.

Notre silence à l'unisson ne peut qu'approuver, à proximité de ma sœur, elle ouvre ses mains et son cœur par la même occasion en demandant si elle peut prendre la petite dans les bras. Ava hésite puis accepte finalement de se blottir contre elle. Sous mes yeux, le comportement de June dépasse la douleur lancinante dans ma jambe. Elle recoiffe ma libellule aux cheveux trempée puis l'invite à poser sa tête contre sa poitrine en se balançant de droite à gauche pour mieux la bercer.

— Tu veux que je te montre les animaux au Refuge ? Toi et moi, on pourrait nourrir les kangourous et caresser les koalas...

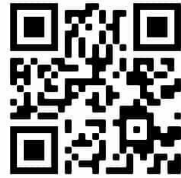
Naufragée contre le cœur de la plus douce des véto, Ava répond d'un signe de la tête, battant ses longs cils de princesse. June dépose une bise sur son front, cette vision m'écartèle, je suis déchiré entre sa tendresse et ma position délicate, puis elle reprend à haute voix en cherchant le regard de chacun avant de rendre ma nièce à sa mère.

— Vous voulez venir ?

Ma sœur toujours en larmes n'est pas chaude, Dany est dans ses petits souliers et moi... Eh bien je cherche à me relever, mais c'est comme si je prenais un coup de fusil dans la guibole. *Un souvenir d'une morsure difficile à oublier.* Je laisse échapper un juron, impossible de poser le pied par terre. Dany me soutient, June arrive en renfort aussitôt et insiste pour qu'on se retrouve ensemble, au calme, loin de tout ça. Ava semble apprécier le programme, une part de moi se dit que c'est une bonne idée pour dédramatiser. Il n'y a rien de pire que de rester sur une frayeur, je sais ce que c'est. Grimaçant, j'abonde finalement dans

le sens de June. Si bien que la fine équipe suit le mouvement et accepte à l'unanimité.

*



<https://youtu.be/VqGbXcwgfdc>

Dans le hamac suspendu à l'arbre fatigué dominant le mobile home, la douleur pulsatile s'apaise puis se tait sous l'effet des antalgiques que June m'a donné. Le calme nous enveloppe, l'épisode de la noyade s'éloigne de nos consciences, la vie reprend doucement son cours. Allongé à l'ombre, j'évite de solliciter mes ligaments, alors que les effluves du barbecue s'invitent sur la terrasse. Dany souffle sur les braises, ma sœur reprend des couleurs sur sa chaise et j'observe l'allée principale où June ne se ménage pas pour changer les idées de la petite. Je suis trop loin pour savoir ce qu'elles se disent, mais d'ici, je peux voir naître une complicité touchante. Les soins apportés aux pensionnaires tissent entre elles un lien surprenant, qui me comble, qui me rend coupable. Parce que la peur de perdre Ava trouve écho dans celle de perdre June à présent.

Tandis que mes fautes me sautent encore à la gorge, quelques bières détendent l'atmosphère autour des assiettes réunissant la troupe. Un parfum de grillades et d'apaisement flotte dans l'air, chacun se relâche si bien que je surprends à table la main fébrile de Sienna dans celle de Dany. Toute cette merde aura eu le mérite de les rapprocher, je ne sais pas si ça me plaît, mais elle semble heureuse. Pourtant, ma sœur, plutôt discrète, rompt se contact furtif alors que June m'apporte une assiette sur mon brancard improvisé.

— Tu vas pouvoir manger dans cette position ? Tu veux une brochette ou deux ?

— Une seule, merci. Je vais me débrouiller, c'est adorable.

Et c'est clair qu'elle l'est. Très investie dans son rôle d'aide-soignante, elle dépose un baiser sur mon front avant de revenir à côté de ma libellule pour l'inonder de sourire visant à la dérider. Spectateur d'un repas hors du temps, loin du courant et de l'océan, je ne peux qu'assister à l'aura lumineuse de June qui soulage les âmes, calme les esprits, panse les plaies. Et lorsqu'elle détache son pendentif tout en se tournant vers Ava, mon palpitant se met à délirer.

— Tu as été très forte aujourd'hui, mais je vais te donner un truc qui va t'aider.

— C'est quoi ?

— Quand j'ai peur, quand je n'arrive pas à dormir, je serre ce collier très fort... Cette pierre est spéciale, elle est magique.

Protectrice et touchante au possible dans son rôle de tatie, elle orne le cou de ma nièce en lui indiquant qu'elle peut le garder aussi longtemps qu'il le faudra. Ce geste déclenche sur la bouille d'ange de ma libellule un émerveillement qui se plante dans mon cœur. Sans s'en rendre compte, June vient de toucher ma corde sensible, le nœud de mes émotions, le fil qui délimite le sens de ma vie et, *bordel... je suis en train de craquer pour elle*. Je me sens complètement fondre. Et je culpabilise à mort.

Mon regard brillant croise celui de Sienna, je crois qu'elle devine mes états d'âme et s'empresse de me sortir de ce déchirement.

— C'est adorable June, merci. Ava, ma chérie... on va peut-être aller se reposer, qu'est-ce que tu en dis ?

Avec une boule à la gorge, diffuse, mais bien présente, je me lève, afin de les raccompagner. Mauvaise idée, je suis estropié et ma guibole me le rappelle illico. Poser le pied par terre me soulève l'estomac, c'est pire qu'une rage de dents. Devinant ma grimace, Dany prend les devants.

— Ne bouge pas, je vais m'en charger. Ça me fait plaisir.

Tu m'étonnes...

De plus en plus prévenante, June s'empresse de me soutenir et m'aide à m'asseoir sur une chaise avant d'en dégoter une autre pour étendre ma jambe. Une main sur mon torse, son regard bleu marine plongé dans le mien et ses dreads frôlant ma peau, elle susurre de ne pas forcer.

— Même les héros ont besoin de repos.

— Je n'ai rien d'un héros.

— Je ne suis pas de cet avis. Ton genou est gonflé, ça te lance encore ?

— Ça tire, mais je survivrai.

— Je vais à l'infirmerie te préparer un mélange de plantes. Normalement, ça devrait compléter l'effet des antalgiques.

D'une douceur persuasive, elle me pousse à abdiquer, son nez effleure le mien et son sourire... *bon sang, je n'ai qu'une envie, c'est de m'y accrocher et de tout lui avouer.* Ma délicate infirmière m'abandonne alors que vient la valse des bises, et que j'enserme ma libellule dans les bras avant de faire promettre à Sienna de me donner des nouvelles. Quant à Dany, j'évite de l'enfoncer dans l'embarras et me contente de la saluer comme si je n'avais rien remarqué de son attirance pour ma frangine.

Tout le monde s'éloigne, il ne reste que les braises sous les grilles du barbecue et l'urgence de révéler l'inavouable qui enfle en moi. June est en train de me retourner la cervelle, de planter son authenticité sous mes côtes, et je ne passerai pas une journée de plus sans qu'elle sache ce qu'il se trame dans son dos, sans que je lui dise à quel point je regrette. C'est sur cette décision ferme et dangereuse que sa copine arpente l'allée, terminant sa tournée. Bianca regarde partout autour avant de se risquer à marcher dans ma direction.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Un accident de surf ?

— Un imprévu... Et toi ? Toujours mal à ta main ?

Je m'attarde sur son bandage plus tout à fait propre au terme d'une journée passée à seconder la véto en chef.

— Un peu. Ça ne serait jamais arrivé si je n'avais pas à tout gérer pendant que tu...

Elle se pince les lèvres, scrute les environs nerveusement et reprend à voix basse.

— Ils peuvent nous entendre ?

D'un signe de la tête, le regard aussi fermé que possible, je le lui confirme avant de lui proposer une bière.

— Sers-toi, s'il en reste dans la glacière.

Bianca ne se fait pas prier, mais me coule un regard presque dégoûté, me renvoyant l'image d'un intrus dont elle se méfie. C'est normal, elles sont amies, elle ne veut que la préserver, je le comprends tout à fait. Et si elle cautionne la finalité, elle apprécie de moins en moins la manière dont les choses se déroulent. Je sais qu'elle préfère m'esquiver, et j'avoue que ça nous évite de gaffer. Croisant mes mains au-dessus de la tête, je reprends ma posture pleine de flegme, comme si toute cette situation ne me touchait pas.

— T'as l'air crevée.

Décapsulant sa bouteille, cette brune aux traits tirés laisse échapper un soupir.

— Depuis que ça a débuté, je passe mon temps à tout gérer. Par ta faute, elle ne fout plus rien.

— Désolé, si ça ne tenait qu'à moi... Mais, je ne suis pas en position de décider.

— Il n'empêche que je me tape des journées de dingue pour te laisser la voie libre.

— J'apprécie. Eux aussi, j'imagine...

Résignée, elle opine du bonnet, scrute à nouveau la terrasse et le bungalow avant de reprendre à voix basse.

— Alors, ton idée de foulard ? Ça a marché ?

D'un bruit de gorge, je valide. Elle s'autorise une gorgée et pose une fesse sur le rebord de la table avant de renchérir.

— Je sais pas comment tu peux te regarder dans une glace...

— Je n'y arrive plus, si ça peut te rassurer.

Nouvelle lampée, elle essuie une goutte sur la commissure de ses lèvres et lance un nouveau coup d'œil nerveux dans les parages.

— Tu en es où avec elle ?

— On avance... Mais c'est compliqué. Ça va bientôt se terminer.

— Dans combien de temps d'après toi ?

Je réalise que tout pourrait prendre fin dans quelques minutes, sitôt que j'aurais envoyé valser le contrat qui m'accable ou dès que j'en aurai contourné les clauses. Parce que June est adorable, parce que June mérite quelqu'un jouant cartes sur table, parce que je supporte plus cette mascarade sordide. Je me redresse légèrement et m'apprête à ouvrir la bouche, quand la voix de la principale intéressée me coupe en plein élan. *On a failli se faire griller.* June revient dans mon dos, et il n'y a que nos regards tendus échangés avec Bianca qui trahissent le plan.

— Combien de temps pour quoi ?

Mon palpitant bascule dans la tachycardie, le mensonge martèle dans ma tête et pulse dans ma rotule. En toute innocence, elle rapplique avec un flacon en main, un stylo pour noter la posologie sur l'étiquette du récipient et sa candeur qui me crucifie au milieu de nos messes basses. Bianca retrouve son rôle, je m'emmure dans le mien, et elle prend aussitôt l'initiative de mentir ouvertement.

— Le temps qu'il faut pour rétablir son genou. On parlait de ton talent d'herboriste, patronne.

— Oh, m'appelle pas comme ça... Tu ne veux pas manger un bout plutôt ?

Bianca décline, prétexte ne pas avoir faim et devoir y aller. Retranchée

derrière la fatigue, elle enlace son amie et me coule un regard qui m'implore d'accélérer sous peine que la situation devienne intenable. *Je le sais, putain.* Puis elle nous quitte, me laissant aux portes d'un grand saut dans le vide avec une cible que je n'ai plus envie de piéger. Une nana qui compte de plus en plus. Un peu trop charmante, un peu trop touchante, un peu trop bien pour se faire baiser. *Je vais le faire, je dois lui expliquer, ce petit jeu est terminé.*

Chapitre 36

June



<https://youtu.be/t3vJob665bo>

Sans pour autant m'alerter, l'attitude de Bianca me paraît inhabituelle. En temps normal, ce n'est pas la dernière pour picorer ou papoter autour d'une bière. J'imagine qu'elle est exténuée, qu'elle veut me laisser en paix avec Deaken et qu'elle n'est pas d'humeur à tenir la chandelle. Celui-ci soupire et me demande d'approcher en cherchant mes doigts pour mieux les capturer dans sa paume. Sa voix est sensible, plus grave encore dans le soir qui s'installe.

Je réalise qu'en dépit de son genou fragile, il n'a pas hésité à foncer vers le danger pour sauver sa nièce. Il fait un oncle formidable, j'aurais aimé avoir un ange gardien de cette trempe durant mon enfance. Mon sourire tendre est à l'image de ce que je ressens pour lui : plus j'avance, plus ce que je découvre me plaît en dépit des zones d'ombres et des manques jalonnant ma mémoire. Après tout, ce que je vis me semble vrai, ce que j'éprouve ne peut pas être contesté. Alors que je prends pleinement conscience du sauveur qui se cache sous ses attitudes parfois mystérieuses, ses yeux me contemplant avec une pointe de nostalgie, une mélancolie un peu surprenante.

— Merci pour Ava. Pour le collier, j'ai trouvé ça... touchant. Très touchant.

— C'est normal, je sais ce que c'est d'avoir peur. Et toi aussi visiblement...

Son torse marque une pause, je remarque qu'il retient son souffle avant de rechercher à retirer sa jambe de la chaise pour me laisser la

place de m'installer. Déposant le stylo sur la table, je lui tends ma préparation, lui conseille d'en avaler une cuillère à soupe deux fois par jour à une heure d'intervalle de ses comprimés, puis je m'attarde sur son articulation gonflée et scarifiée.

— Il faudra voir un médecin si la douleur perdure.

— Ça va déjà mieux, j'ai la chance d'avoir une très bonne infirmière.

J'accueille le compliment d'un sourire, mais l'infirmière est toujours amnésique. Sous le coup de la curiosité, emportée par l'envie de tout savoir à son sujet, je me mets à bredouiller.

— Tu... Au début... Tu m'as dit qu'un requin avait attaqué ta planche...

— C'est vrai.

— Mais je n'en sais pas plus... Que s'est-il passé ?

Il se racle la gorge et cède à l'insistance de mon regard, parce que je veux le connaître, savoir ce qui l'a tant marqué, comment il en est venu à arrêter la compétition.

— J'ai rencontré Slade lors d'une épreuve en Europe... j'étais du côté de Lanzarote, une petite île des Canaries... On a sympathisé...

Le type pas très grand et au crâne rasé avec qui il parlait sur la plage. Suspendue à ses lèvres, je le laisse continuer.

— On s'est rendu compte qu'on était tous les deux de l'hémisphère sud, qu'on surfait régulièrement sur les mêmes spots, sans s'être vraiment croisés jusque-là. Quand Slade m'a parlé de son fief, Woonona, j'ai trouvé la coïncidence incroyable... Ce mec taquinait les vagues là où ma sœur avait décidé de vivre...

Depuis ce jour, entre compétitions, exhibitions et sponsors, ils ne se sont plus vraiment quittés.

— Je me suis mis à venir régulièrement dans le coin. C'était l'occasion de performer avec un pote et de voir de plus en plus souvent Sienna. On avait besoin de raccrocher les wagons elle et moi.

Tout en essayant de détendre sa jambe dans une grimace à peine

dissimulée, il ajuste sa position et laisse courir son regard sur ce genou abimé.

— J'ai décroché le sacre, encore une fois, c'était une bonne saison. Puis j'ai obtenu mon visa en sortant avec la nana du sponsor...

Fronçant des sourcils, je tilte suite à cette info.

— Attends... C'est la fille qui accompagnait le chauve toute à l'heure ?

— Indy... ouais. Mon ex.

J'ai peur de comprendre, je sens que je m'enfoncé sur la chaise. Ses paupières se ferment longuement, ses épaules accusent le coup et son regard vers renoue finalement avec le mien.

— Je ne veux rien te cacher, June... Elle a beaucoup compté, d'une certaine manière, ma carrière en dépendait.

Je ne suis pas certaine d'avoir envie d'entendre tous les détails, l'imaginer avec une autre femme me dérange. Je me convaincs intérieurement que ce n'est pas de la jalousie, même si ça y ressemble ou que ça résonne en moi comme de la fierté mal placée.

— Où tu veux en venir, Deaken ?

— Ce que je veux dire... c'est que parfois, on n'a pas d'autre choix que de prendre la vague comme elle vient, sans se poser de question. Ce n'est qu'une fois lancé qu'on se rend compte que c'était pas l'idée du siècle.

— On n'est pas obligé de sauter sur toutes les vagues qui se présentent... Non ?

— Tu as complètement raison... Mais certaines ressemblent à un coup de chance. Alors on essaie de tenir en équilibre, même si c'est foireux, même si cette putain de vague t'emporte dans la mauvaise direction.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Adossé sur sa chaise, il observe le mobile home, puis balaye du regard l'arbre juste à côté et l'ensemble du Refuge en poussant un lourd soupir. Je n'ai jamais vu autant de spleen dans ses yeux.

— Rien d'autre que la vérité... J'ai pas senti qu'entre Slade et moi, il y avait de l'eau dans le gaz. J'ai pas eu la présence d'esprit de me douter que son classement mondial était en train de le bouffer. Il était toujours dans mon ombre et j'ai pas su voir qu'il était dévoré par la jalousie.

Et il y a eu ce fameux matin au nord de la plage de Woonona, un peu avant l'Open de la Gold Coast, à ce qu'il paraît. Deaken déforme ses joues avec ses mains et lisse sa barbe en me dévisageant d'un regard flou.

— Beaucoup de vent au programme, des vagues de malade... On devait se rejoindre pour se tirer la bourre. Mais Slade n'est pas venu. Parce qu'il savait... Il savait très bien.

Sa voix de ténor trahit un souvenir à fleur de peau. Un collègue absent, le laissant volontairement s'entraîner dans des eaux truffées de grands blancs ce jour-là.

— Il était au courant que ça craignait. Je suis parti seul à la flotte. Et l'inévitable est arrivé... la suite, tu la connais.

Mon regard descend lentement sur cette articulation marquée au fer rouge par la morsure d'un requin blanc.

— Ça a dû être terrible.

Mes yeux se mettent à briller, j'ai la tête ballotée entre la terrible vérité et l'énorme trou de mémoire dont je suis victime. *Pourquoi, je ne me rappelle de rien ?* Veillant à ne pas heurter sa jambe, je racle ma chaise en avançant vers lui et mes doigts cherchent les siens tandis qu'il me déroule la suite.

— Sur le moment, ça m'a bien secoué. Tout s'est arrêté pour moi, la compétition, les sponsors, ma vie quoi. Indy m'a jeté comme une merde. J'ai perdu mon visa et...

Il se pince les lèvres, triture ses doigts, j'ai l'impression que ce qu'il s'apprête à me dire est important.

— Et quoi ?

— Et rien. Slade a pris ma place sur le circuit, mais aussi dans le lit d'Indy qui ne voyait aucun intérêt de se traîner un infirme comme un boulet.

« Tout le monde se sert de tout le monde », c'est ce qu'il souffle du bout des lèvres avant de s'estimer chanceux d'être en vie, au bout du compte. Je suis tellement désolée pour lui, totalement chamboulée. Son récit me pince le cœur si bien que j'ai besoin de me pencher en avant et de prendre ses mains un peu plus fort pour compatir. Une blessure, une trahison, des manipulations... Je suis bien placée pour en connaître les ravages. Au point de sentir l'émotion au bord des yeux.

— Je ne peux qu'imaginer ce que tu as ressenti...

— Ne fais pas cette tête, June. On va dire que ça m'a permis de changer de voie, puis d'être sur ta route... C'est pas si mal, non ?

Ses cheveux lui tombent sur le visage, mais laissent passer un sourire pudique qui me flatte et me blesse en même temps. Parce que j'aurais dû me souvenir de tout ça et je n'en ai aucune trace dans ma mémoire alors qu'un drame pareil ne peut pas s'oublier.

— Je suis navrée... À chaque fois, j'ai l'impression de découvrir des pans entiers de ta vie comme si c'était une première...

Ses mains se resserrent sur mes doigts avec une force tranquille qui me reconforte, qui consolide ce que j'éprouve pour lui. Il affiche alors une moue encore plus triste que le spleen provoqué par mon amnésie avant de s'approcher et de murmurer.

— Peut-être que c'est le cas.

Ma poitrine se soulève, son aveu m'intrigue et je l'interroge du regard, mais son téléphone brise le silence qui s'installe. Deaken rejette l'appel et soupire à nouveau.

— Peut-être que je ne t'ai jamais parlé de cette histoire.

— Je n'en sais rien, c'est ça le problème. J'aimerais avoir des tas de souvenirs avec toi. J'aimerais que mon esprit me renvoie toutes nos

premières fois.

Nouvel appel qu'il refuse de prendre. Sa main m'abandonne pour chasser sa frange, il me donne l'impression d'hésiter, de réfléchir, puis de trouver la force de se lancer à l'aide d'un regard plus perçant que jamais.

— Peut-être que ce qui arrive maintenant est plus important que tout le reste. Qu'est-ce que t'en penses ?

— J'imagine que oui...

— Peut-être que là, tout de suite... ce qu'il se passe entre nous, c'est tout ce qui compte. Tu crois pas ?

Il a le don de mettre en perspective la situation, son point de vue me touche, sa résilience face à mon amnésie me fait chavirer, et la lueur de ses iris me réchauffe le cœur, surtout quand il reprend d'une voix plus douce en frôlant le dos de ma main.

— Quant aux souvenirs... On peut toujours s'en créer de nouveaux. Si ça te tente ?

Forçant sur son bras, il incline son buste vers moi effleure l'ovale de mon visage en me gratifiant d'un murmure suave qui renforce sa proposition.

— Libre à nous de faire comme si tout débutait maintenant.

C'est incroyable comme il me ramène si facilement à l'essentiel, j'ai l'impression d'être à nouveau sur une planche, répétant un exercice qui nécessite ses mains expertes pour me corriger. Succombant à son souffle sur mon visage, au son de sa voix, et à ce charme terrible de géant au grand cœur, je le lui susurre ce que je redoute le plus au fond de moi.

— Et si je t'oublie à nouveau ? Si je me réveille un beau matin en n'ayant aucun souvenir d'aujourd'hui, d'hier, de tout ce que tu me dis ?

Deaken sourit un peu, capture de ses yeux clairs la moindre expression sur ma figure et abandonne sa paume chaude sur ma nuque.

— Charge à moi de devenir inoubliable.

— Je ne demande que ça, Deaken...

— Qu'est-ce que tu proposes, du coup ?

Il me remet les clés de futurs souvenirs impérissables, son sourire me confie la responsabilité d'écrire des instants qui resteront ancrés dans ma mémoire. Un agréable frisson parcourt mon cou, descendant le long de ma colonne vertébrale pour se perdre dans un divin crépitement qui s'amplifie au creux de mes reins. Penchant ma tête de manière à effleurer son avant-bras tandis qu'il caresse toujours ma nuque, je me mets à chuchoter.

— Pour l'instant, tu as besoin de glace sur ton genou, et moi d'une bonne douche.

— Une douche ? Ça me plaît.

— Ça m'évitera surtout d'avoir envie de faire une bêtise...

Cet aveu vient de m'échapper, à moins que je me prenne au jeu de la séduction, inconsciemment lucide sur le temps que nous avons à rattraper. Un petit air de pirate illumine sa figure, je note qu'il se mord la lèvre avec envie et que sa voix roule dans une sensualité dangereuse.

— Quel genre de bêtise ?

— Du genre grosse... très grosse... mais ça ne serait vraiment pas sage vu ton état.

Nos lèvres s'attirent lentement d'une force incontrôlable, à l'instar de mon cœur qui bat de plus en plus vite. Intense, joueur et en même temps un brin réservé, il dépose sur ma bouche une hypothèse brûlante.

— Tu sais que même avec un genou en moins, je pourrais te surprendre ?

Ma poitrine se soulève sur cette question et du bout de la langue, il goûte à mes lèvres, il attise mes envies de dérapier, de me laisser aller. Si bien que mon intonation le met au défi et que mes doigts

s'abandonnent le long de sa cuisse.

— Vraiment ? Je vois que tu as encore des choses à m'apprendre...

— Des tas de leçons. Tu n'imagines même pas.

Sa paume quitte ma nuque, on dirait que ses doigts préfèrent frôler mon épaule puis mon décolleté, une caresse ravivant un merveilleux incendie sur ma peau. Sentant qu'un feu dévorant et malicieux m'embrase sur cette terrasse, je préfère couper court, mais une part de moi souhaite laisser la porte ouverte.

— Ce n'est pas prudent...

— Rien de ce que je fais n'est prudent.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes...

— Il faut se méfier des apparences.

— Je suis très limitée à ce sujet...

— Pourtant, c'est en cherchant ses limites qu'on apprend.

Cette fois, c'est son index qui joue sur ma cuisse, et j'admets qu'il sait prodigieusement faire grimper la température chez moi. Une bouffée de chaleur m'envahit, ma raison tangué un peu et le désir souffle en moi comme une bourrasque venue du large.

— Si tu cherches les miennes, elles seront dans la salle de bains...

Je m'apprête à battre en retraite sous peine de m'égarer et d'envoyer valser la version de moi la plus raisonnable, sauf que je suis prise au piège. Glissant sur le versant le plus sensible de ma jambe, son ongle remonte doucement vers mes dessous, je me crispe pour ne pas craquer, même si sa réponse m'échauffe davantage.

— Intéressant. Il se peut que je te rejoigne, pour les trouver.

— Alors, il se peut que je ne ferme pas à clé...

*

Deaken



<https://youtu.be/DnGdoEa1tPg>

L'air est chargé, électrique. Un parfum de jeux interdits m'entoure quand elle quitte sa place, ondulant d'un mouvement de hanches chaloupé vers le bungalow. Chacun de ses pas est une promesse, un défi, une invitation à redéfinir les frontières que je m'étais fixées. Et alors que le barbecue meurt lentement, j'ai un putain d'incendie dans chaque recoin de ma conscience. Si j'ai surfé à flanc de désir, c'est pour mieux l'envoyer dans la plus petite pièce du mobile home en réalité. Avec dans l'idée de tout lui avouer le plus discrètement possible et sous le jet parce que les murs ont des oreilles. La preuve, les appels de Spicer se multiplient, cette garce doit se douter que je m'appête à tout faire péter.

J'observe June une dernière fois, histoire de me donner du courage. Elle gravit le marchepied, elle est à tomber. Drapée de sa force fragile ou de sa puissante fragilité, j'aime décidément me perdre dans le bleu de ses yeux, quand je ne brûle pas au contact de sa peau. Elle se met toujours à nu, sa sincérité la rend plus désirable à chaque instant, elle est si vraie, si nature, que j'atteins, moi aussi, mes propres limites. Je n'ai plus envie de jouer, je refuse qu'elle soit manipulée plus longtemps, j'ai du mal à continuer avec l'idée qu'on se serve d'elle, même si c'est pour quelque chose de plus grand.

Depuis la lucarne entrouverte, je perçois le bruit de la cabine, puis l'écho de l'eau qui coule dans mes regrets. Mon œil s'arrête sur le stylo qu'elle a délaissé sur le coin de la table, ainsi que sur une serviette en papier traînant à côté. *J'imagine que c'est le seul moyen. Courage, putain.*

Boitillant jusqu'aux assiettes sales, j'inspire un grand coup, tente

d'être le plus naturel possible. Alors que depuis la salle de bain, June joue avec le feu.

— C'est ta dernière chance.

Un appel du pied qui retentit, un avertissement coquin qui me pousse à écrire sur ce coin de table. Parce qu'il faut qu'elle sache, je refuse d'aller plus loin dans ces conditions. Parce que je n'arrive plus à jouer la comédie. Parce que moi aussi, j'ai envie de m'ouvrir à elle, d'être simplement moi-même, quitte à me prendre une droite. J'ai une trouille pas possible de sa réaction, je m'accroche à ce que j'éprouve pour elle et à l'idée que je peux encore réparer les pots cassés.

Bordel, je ne pensais pas que ça serait si difficile, je pensais que pour sauver ma sœur et ma nièce j'aurais le cran d'aller au bout et je me suis gouré, June m'a cueilli en beauté. Avec son regard marine, sa délicatesse qui me tue, sa franchise sans borne, ses peurs exposées au grand jour et cet effort pour me faire confiance... June renverse la partie, elle remet en cause ce pourquoi j'ai accepté de signer.

Le capuchon rejoint le bic, je serre dans mes mains la vérité et j'ai le cœur qui tape fort, conscient du risque bien réel que tout m'explose à la figure. La principale concernée se poste en tentatrice une dernière fois et me suggère de ne pas traîner à travers sa petite fenêtre.

— Tu viens ?

— J'arrive, il va falloir t'accrocher.

— Je demande à voir, mon cher...

Au nom de la folie avec laquelle on a joué, à la lueur de la belle personne qu'elle est, je m'apprête à lui faire lire mon message, mais une vibration dans la poche de mon short change la donne. Ce n'est plus un appel que je peux rejeter, mais un SMS qui s'affiche sous mes yeux, une toute petite phrase qui me rappelle à l'ordre et détruit mes élans d'honnêteté.

[Très mauvaise idée]

C'est ce que les pixels me martèlent alors que j'hésite un instant, je

peux encore passer outre, je peux encore racheter mon âme et donner une chance à ce qu'on vit tous les deux. Puis je me revois dans une cellule de béton, le couteau sous la gorge, face à une femme aux moyens illimités. *Tracey va me le faire payer.* J'efface ce foutu texto qui me pousse clopin-clopant à me traîner jusqu'au barbecue pour y jeter la serviette en papier. Dans les dernières braises, la fibre se consume sans que June n'en sache rien. Et sous mes yeux, mon aveu est en train de disparaître.

« Tout est filmé, je suis tellement désolé. », quelques mots qui partent fumée dans son dos, des cendres qui m'obligent à prolonger mon double jeu en eaux troubles. Je me hais.

Chapitre 37

Deaken



<https://youtu.be/osFVK8VVOd8>

Un mètre après l'autre, je porte la douleur dans la guibole comme les remords dans mon sillage, cette foutue rotule n'est rien à côté du trou que j'ai dans la poitrine. Boitant et résigné, je me hisse à l'intérieur, dans ce cocon hippie qu'on a démonté sans qu'elle se doute du moindre projet, sans aucune arrière-pensée de son côté.

Le cœur crevé, je plaque doucement mon front contre la porte de la salle de bains et soupire à la lueur de ce chantage qui me désole. Durant une seconde suspendue au ronron de la douche, je cherche une solution à tout ce merdier avant d'ouvrir doucement. *C'est reparti pour un tour...* Derrière le verre de la cabine esquissant ses formes sous le jet, elle m'attend et se fige. Une profonde inspiration, je retire mon t-shirt, me retrouve nu, totalement déchiré entre les sentiments qui m'aspirent et tout ce que je ne peux pas lui dire.

J'ouvre et laisse la vapeur m'envahir, immobile, je fixe son dos luisant, la cambrure de ses reins, puis l'eau ruisselant sur le galbe de ses seins quand elle se tourne enfin. Il n'y a besoin d'aucun mot, le silence se contente de son regard fiévreux, de son sourire lumineux qui m'invite à mettre un pied dans son périmètre, à avancer sous le jet. Ses billes bleues me détaillent avec appétit, sans tricher, juste en laissant parler notre attirance. Elle étire son cou sous la pomme de douche et prend sa voix la plus sensuelle.

— J'ai failli attendre...

— Il y a un bon moment pour tout.

Elle a cette attitude d'éternelle ado un peu paumée qui se confond avec la beauté d'une femme parfaitement assumée, je crois que c'est totalement nue qu'elle est la plus sublime. Parce que touchante, parce que bandante, parce qu'une part de moi a rarement côtoyé quelqu'un dont la beauté intérieure est alignée avec un sex-appeal manifeste. Toute en retenue, mais déterminée, elle m'attire à elle, en glissant ses mains sur mes hanches avant de plonger son regard dans le mien.

— Et ton genou ?

Je plaque mes mains de part et d'autre de la paroi, la dominant d'une bonne tête, à ma merci, elle est à tomber.

— Mon genou tient le coup.

Contrairement à mon armure. Son visage trempé et constellé de perles splendides s'illumine d'un sourire tendre, puis d'une lueur plus espiègle quand June se risque à explorer mon anatomie.

— Et elle ? Elle tient le coup ?

Entre ses doigts, impossible de ne pas réagir au quart de tour, mon souffle se coupe, je suis en train de durcir, de me haïr. Je refuse de laisser mes pulsions remplir ses mains, hors de question de l'exposer une seconde fois aux caméras et aux micros planqués partout. Lentement, je la retourne, caresse sa nuque de porcelaine, ses épaules délicates puis ses côtes sensibles et enfin ses hanches accueillantes. La gorge légèrement nouée, je musèle l'envie de la prendre, de me sentir en elle, et je l'enlace sans un mot, comme si je pouvais la protéger de tout ce merdier l'espace d'un instant.

Blottie contre moi, elle plaque tout son dos à même ma peau et bascule sa tête en arrière, m'offrant une partie de son plus beau profil, les yeux fermés. D'un œil ému je m'attarde sur l'arête de son nez, m'attache à sa bouche tendre et finement dessinée puis je lève la tête vers le faux plafond en réprimant un soupir chargé de regrets.

Je suis en train de me perdre, et c'est immortalisé en HD. Je déplore même notre première fois, dans la pièce d'à côté. Tout a été enregistré, et dire qu'on l'a fait avec des spectateurs... quel *genre de pourriture*

peut tolérer ça ? J'en ai des haut-le-cœur.

La berçant tout doucement sous l'eau chaude, je cale ma respiration sur la sienne, je cède à sa main qui entraîne mes doigts sur son ventre, mais je ralentis ma descente et la stoppe finalement. En proie au repentir, je tiens à me racheter, à bien me conduire pour pouvoir me supporter.

— Je veux juste te sentir contre moi.

Ponctuant ma prière d'un baiser dans son cou, elle rétorque en jouant de ses fesses, dans un feulement à se damner.

— Tu peux vraiment t'en contenter ?

N'importe qui de normalement constitué saisisrait ses hanches avant de pétrir sa poitrine et de craquer pour s'immiscer en elle. Mais j'ai beaucoup trop à me faire pardonner et tellement d'autres choses que je voudrais lui donner.

— J'aimerais seulement te tenir dans mes bras, te sentir respirer et m'endormir comme ça.

*



https://youtu.be/5NPA_ra9uY

Après une première nuit passée sans tricher et sans craquer, j'ai beaucoup gambergé, même au petit matin, réfléchissant à un dilemme qui m'écartèle. Renoncer, envoyer Spicer se faire foutre ou continuer à composer avec une réalité déformée... Choix difficile, au point de ne plus savoir sur quel pied danser, tantôt fasciné par sa peau blanche, sa poitrine laiteuse qui ondule paisiblement entre mes bras, tantôt ligoté par la menace d'une rousse espionnant tout ce que je fais. Il est des enjeux qu'il n'est pas simple de balayer, parce que je voudrais tout à la

fois : le cœur de June, protéger ma sœur, Ava et obtenir mon visa.

Le dégoût me submerge de minute en minute, comme la marée rongant la plage et je prends conscience du naufrage qui me pend au nez : elle ne me le pardonnera jamais. *Qui pourrait pardonner, d'ailleurs ?* Fallait que ça tombe sur moi, fallait que je tombe sur elle. Sur une nana adorable qui a tout pour me plaire. On m'avait assuré que ça serait largement à ma portée, on m'a vendu le portrait d'une amatrice d'herbe, écolo et un peu perchée à laquelle je n'avais aucun risque de m'attacher et je me retrouve avec un trésor de sensibilité plus honnête que je ne le serai jamais.

Couvert par le ronron du ventilateur, mon mobile se met à vibrer, mon sang se glace : Spicer se manifeste et ce matin ressemble à une gueule de bois. Je m'extirpe du pieu et observe June une dernière fois s'étirer, avant de m'éclipser dans la salle de bains pour répondre. L'eau coule dans la cabine vide, je ne peux m'empêcher d'observer une dernière fois la dalle du plafond que j'ajuste correctement, et je décroche avec la boule au ventre.

— Qu'est-ce que vous me voulez, putain ?

— Un petit conseil, ne jouez pas au plus malin avec moi.

— Je n'ai rien fait, je n'ai rien dit, OK ?

— Vous alliez enfreindre nos règles.

— Et je me suis rétracté !

— C'est intolérable.

— Je vous le confirme ! J'en ai plein le dos.

— Retrouvez-moi sur la plage, comme la dernière fois. Tout de suite !

— Non, ça suffit. Je veux tout arrêter.

— Brant est avec moi, vous voulez lui annoncer de vive voix ?

Millcox est prêt à m'écrabouiller, je comprends très vite qu'il n'attend que le feu vert pour me foutre dehors. *Sienna, Ava, la frontière et June loin de moi.* Je déglutis, le poing serré, je suis à deux doigts de

défoncer la cloison, mais je me retiens pour laisser ma belle dormir en paix et la tenir à l'écart de tout ce merdier. La situation se resserre et m'étrangle alors que je devine le sourire satisfait de Spicer à l'autre bout du fil.

— C'est bien ce que je pensais... Alors, ramenez vos fesses, Deaken.

— Écoutez, elle a le droit de savoir.

— Et moi j'ai le droit d'exiger ce que nous avons convenu ! Vous avez dix minutes pour rappliquer. Sinon, je ne répons plus de rien.

Je coupe le jet, raccroche et m'arme de courage pour affronter la réalité. *Putain, mais qu'est-ce que je suis en train de faire ?* Ouverture en grand, je me stoppe net, le cœur à l'arrêt devant June qui erre dans le salon portant mon t-shirt de secouriste. Alors que mon palpitant devient fou, elle se met à ranger tout ce qui traîne et m'épingle au vol, sans savoir que le temps m'est compté.

— Tu récites quoi sous la douche ?

— C'est quoi cette question ?

— Je t'entends toujours marmonner...

— Je récite pas, je chante tout bas. Et je chante très mal.

Chaque foutu mensonge qui sort de ma bouche est un calvaire à présent. Elle cesse de s'activer une fraction de seconde, le temps de me servir un sourcil arqué et moyennement convaincu.

— Tu es pâle.

En réalité, je suis livide. Plus mort que vivant alors qu'elle continue à faire place nette. Je me racle la gorge et botte en touche.

— T'as une soudaine envie de faire le ménage ?

— J'ai reçu un texto de mon père. Il arrive.

Son père ? De pire en pire ! Je déglutis, parce que son paternel, c'est un sacré client et savoir qu'il sera dans mes pattes me colle une grosse pression sur les épaules. Mais ce n'est rien à côté du coup de fil de

Tracey ou de la fée du logis qui m'en annonce une bien bonne.

— À ce propos... ça te dirait de m'accompagner durant deux ou trois jours ?

On ne m'a pas briefé sur cette nouvelle direction. Je tente de rester stoïque face à l'imprévu.

— T'accompagner où ?

— A Sea World.

L'équation se met très vite en place dans ma tête. Je serai seul, en terre inconnue, sans mes fiches, sans aucun soutien de Buddy ou de Bianca. Se lancer sans la moindre préparation, ça craint. Ça craint tellement que mon estomac se noue et que je ressens une angoisse disproportionnée.

— Avec mon genou, je vais pas pouvoir conduire, tu sais.

— Je peux prendre le volant, je suis une grande fille.

Avec un cul à vendre son âme au diable, surtout quand elle laisse dépasser sa culotte en se penchant au niveau du placard sous l'évier. Un coup d'œil sur l'heure, j'ai une poignée de minutes pour sauver ma peau. Pour sauver notre couple. Pour la sauver, elle.

— Je sais pas si c'est une bonne idée.

— On pourrait dormir dans un lit king size...

L'argument me plaît, le sous-entendu coquin également, mais je ne dis rien, acculé par la situation tendue qui va nous bousiller tous les deux. J'ignore si elle a bouffé du lion ou si la venue de son père la stresse, mais elle passe en revue tout le salon à une vitesse folle. Je soupire, faussement désolé, me retranchant derrière un « ça ne va pas être possible, ça ne serait pas raisonnable », quand mon téléphone se met à sonner, un nouveau message :

[5 minutes...]

Arrêtez de me foutre la pression, putain ! Je me liquéfie, je suffoque et j'ai envie de dégobiller. Tout en astiquant le plan de travail, June

cherche à me convaincre et je me hais.

— Je croyais que rien de ce que tu faisais n'était prudent ?

— C'est vrai, mais...

Je crois que mon point de rupture est atteint, que je suis prêt à foutre ma couverture en l'air, à tout gâcher du moment que je peux sauver ce qu'il y a à sauver avec June. Je dois régler tout ça les yeux dans les yeux avec Spicer, trouver une issue, éviter le tsunami et ne pas perdre tout ceux qui comptent à mes yeux.

— Écoute, June... Il faut que j'y aille.

Nouant ses locks en une grosse queue de cheval, celle qui met à mal mon cœur et ma raison cesse son ménage et me dévisage.

— Quoi maintenant ? Et tu dois aller où ?

Ce n'est pas le moment de poser des questions, *June, merde, laisse-moi arranger le coup.*

— Faut que j'appelle un taxi.

— Mais pourquoi faire ?

Elle approche, ses pupilles dévoilent un océan d'inquiétude et je sens bien qu'il me faut la rassurer, je ne peux pas la laisser dans le brouillard. De plus en plus décidé à saisir ma chance afin de changer le cours des choses, je m'empare délicatement de ses joues, fixe son visage de poupée qui se fait du mauvais sang pour moi.

— Régler un problème.

— Quel problème ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Trois fois rien, je te demande juste de me faire confiance.

C'est beaucoup demander, je sais. Tenant sa nuque, je plaque mon front contre le sien et l'évidence se fraye un chemin de plus en plus net dans mon esprit : cette situation n'a que trop duré, je tiens trop à elle pour continuer à la faire souffrir. Son souffle tiède dépose alors sur moi une nouvelle question.

— Et mon père ?

— Je reviens vite. C'est promis, ça ne sera pas long.

— Deaken, qu'est-ce que tu me caches ?

Je te protège. Je me contente de déposer un baiser sur son front et de lui souffler qu'elle devrait s'habiller.

— Tu me le dirais si c'était important ?

— Bien sûr.

Mais je me tais. Je m'en vais.

Chapitre 38

Deaken



<https://youtu.be/DaH4W1rY9us>

Le taxi s'immobilise face à l'océan à proximité du SUV noir qui met ma morale à feu et à sang. Je règle ma course et demande au chauffeur de m'attendre en lui confirmant que j'en ai pour quelques minutes. Boitillant jusqu'au 4x4 en serrant des dents, je suis prêt à appuyer sur le gros bouton rouge qui fera tout sauter du moment qu'on arrête ce merdier. Bien sûr, il est possible que June m'en veuille à mort, qu'elle ne souhaite plus jamais me parler, elle aura raison et je n'arriverai peut-être pas à vivre avec cette idée. Mais ça sera toujours mieux que de ne plus pouvoir supporter ce que je suis en train de devenir.

La lourde portière du mastodonte rutilant s'ouvre, Spicer en sort, et abaisse ses montures solaires pour me crucifier du regard. Un parfum d'injustice flotte en bord mer lorsqu'elle esquisse une moue sévère pour dresser mon procès d'intention.

— Deaken... Je suis déçue, tellement déçue de devoir me déplacer jusqu'ici pour mettre à nouveau les points sur les i.

— En parlant de points sur les i, on s'arrête là. Basta.

— C'est ce que j'ai cru comprendre sur nos écrans de contrôle. J'ai dans la voiture l'avenant au contrat annulant purement et simplement notre accord avec Monsieur Millcox.

— Il est où d'ailleurs votre chien de garde ?

— J'ai préféré vous laisser une dernière chance. Brant ronge son frein, si vous saviez comme il rêve de s'occuper de votre cas.

Cette phrase claque comme un coup de fouet pour me rappeler qui commande et qui subit. Elle complète sa menace aussitôt.

— Si c'est vraiment ce que vous voulez... Vous avez 24h avant d'être reconduit à la frontière pour rejoindre la Nouvelle-Zélande.

Je crois qu'il n'y a plus aucun pouls dans mes artères, je m'attache aux vagues qui m'apaisent habituellement, puis je songe à ma sœur, à ma libellule. Ce couperet glacial trancherait net ma présence auprès d'elles, j'en gerberai tellement que ça me fait mal et tant c'est violent.

— Non, c'est pas ce que je veux. Et c'est pas ce qu'on avait prévu !

— En effet, je ne pensais pas devoir me répéter et vous rappeler les enjeux. Je n'avais pas non plus prévu que vous comptiez réduire à néant tout le concept ni que vous étiez assez stupide pour vouloir prévenir notre chère June de tout ce qu'il se passait en coulisse.

— Je ne l'ai pas fait ! Je me suis rétracté Ok ? Mais je... Je n'arrive plus à lui mentir. Je me suis vraiment attachée à elle. Il doit bien y avoir une solution ?

Ma voix n'est qu'un filet d'air qui l'implore de revoir sa position. Elle reste campée dans son rôle froid et méthodique.

— Les ingénieurs, les techniciens, votre ami, les siens, les figurants, le matériel, les installations... Vous avez une petite idée de combien me coûte chaque journée de tournage ?

J'en sais rien du tout, à vrai dire, je n'y pense jamais pour ne pas sortir de mon rôle. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a des moyens illimités, y compris pour me pourrir la vie. Et la seule certitude qui me secoue, c'est que je ne veux pas être un putain de réfugié en sursis ni le monstre qui fera souffrir June le jour J.

— Le budget d'une chaîne de télévision ne justifie pas qu'on bousille la vie de June ni la mienne.

La productrice lève les yeux au ciel et tape dans ses mains d'exaspération.

— Cessez un peu le mélodrame, par pitié ! Personne ne bousille la vie

de qui que ce soit, mon cher Deaken. C'est tout le contraire !

— Vous avez une idée de ce qui va se passer dans sa tête quand June va découvrir la vérité ?

— Et avez-vous pensé une seule seconde à la raison pour laquelle je l'ai choisie ?

— Parce que vous êtes sadique ?

— Vous connaissez beaucoup de sadiques qui offrent une deuxième chance avec autant d'argent à la clé ?

Sa réplique me déstabilise, ça remet en question un paquet de choses et Spicer adore semer le trouble, au moins autant que de prendre l'ascendant.

— Ce sont ses proches qui l'ont inscrite à l'émission. Inquiets pour sa situation, fatigués de la voir toucher le fond, désireux de la voir heureuse dans une relation épanouissante. Ils l'ont fait dans son dos, avec l'espoir qu'elle puisse aimer à nouveau quelqu'un, se reloger et se reconstruire après les incendies.

— Une relation épanouissante ? Vous m'obligez à lui mentir du matin au soir !

— Alors, disons au moins, un joli petit coussin pour repartir dans la vie.

Elle replace ses lunettes sur son nez, me privant de la moindre expression dans ses yeux à présent.

— Si, par chance, vous ne foutez pas tout en l'air avec vos états d'âme... Je vous rappelle qu'elle touchera 250 000 dollars, exactement comme vous.

Un demi-million à se partager en deux. C'est suffisant pour qu'elle se retrouve une maison digne de ce nom ou pour donner un second souffle à son Refuge, mais je ne sais pas si cette somme compensera nos deux cœurs brisés au bout du chemin.

— Bien sûr, tout ceci n'est valable que si nous tournons l'épisode final

à Sydney, en studio, où elle devra se prononcer en direct.

Toutes mes idées se percutent dans ma tête, il y a des enjeux terribles qui dépassent mes sentiments pour elle ou encore un grand déballage sur un plateau. Je me repasse mentalement les termes du contrat, et j'ai peur de saisir ce que signifie sa dernière phrase.

— Se prononcer à propos de quoi ? De moi ? Il n'y a rien de tout ça dans notre accord !

Les mains dans le dos, elle opine du chef et balaye la ligne d'horizon avec un rictus conspirateur. Puis elle inspire et s'attache à mon regard.

— C'est vrai. Mon cher Deaken, je ne vous ai pas fait venir ici pour le simple plaisir de vous remonter les bretelles... mais pour vous parler de ce « petit » changement de programme.

Le sourire qu'elle affiche n'a rien d'amical, ni de tendre, elle ajuste son brushing et soupèse ses lourdes mèches avant d'intensifier son regard.

— C'est une idée qu'a eue mon assistant-coordonateur pas plus tard qu'hier. Je trouve que ce dénouement serait plus...

Elle claque des doigts plusieurs fois en cherchant le terme approprié. Le premier mot qui me vient à l'esprit est « cruel », mais ce n'est pas celui qu'elle choisit.

— Spectaculaire.

J'en reste bouche bée et un rire écoeuré s'élève au-dessus du sable.

— C'est du délire !

— C'est innovant. Vous serez enfermé chacun dans une pièce, séparés par un miroir sans tain et elle devra, en direct, choisir de briser le miroir. Ou pas.

— Vous foutez de moi ?

— Soit, elle vous pardonne et elle concède à abattre la cloison qui séparera vos box. Dans ce cas : confettis dorés, applaudissements et gros chèque à la clé. Bravo, vous deviendrez Australien en plus de l'amant parfait aux yeux de la ménagère de moins de 50 ans.

— Soit ?

— Soit, elle décidera de vous en tenir rigueur. On en restera là, et... tout tombe à l'eau. Échec pour vous, générique, page de pub, fin. Plouf, rideau.

— Non, mais... Je... Attendez, trente secondes... June doit me pardonner de lui avoir menti depuis le début pour toucher son argent ? C'est ça votre brillante idée ?

Il y a une seconde de flottement, un silence, un banc terrible où cette rousse me contemple en penchant légèrement la tête.

— Non, c'est vous qui ne toucherez le pactole qu'avec un happy end. Et d'ailleurs, cette clause figure déjà dans l'article 9 du contrat que vous avez signé. J'ai simplement décidé que June aurait un rôle à jouer et qu'elle serait « sauvée » quoi qu'il arrive, à condition de boucler le tournage.

Ma situation s'enfonce dans la précarité, celle de June « s'améliore », et notre relation ne dépend que de l'issue d'un show diffusé en prime time. Ma vie part en lambeaux alors que Spicer tapote sur ma joue comme on caresserait un brave toutou.

— C'est toute la beauté du script dans cette nouvelle mouture. Toute la puissance de l'émission.

— C'est surtout glauque et injuste.

— Non, c'est grandiose ! Elle va découvrir en direct qu'elle s'est fait piéger pour la bonne cause. Et c'est en direct que les téléspectateurs auront le verdict sur la force de vos sentiments. Quoi qu'il arrive, June repartira avec ses gains. Et si Dieu le veut, main dans la main avec vous, le beau chevalier blanc.

— Vous... Vous êtes dingue... Vous le savez ça ?

— Je suis visionnaire... Et vous, vous êtes très attaché à elle, d'après vos propres mots.

Je bégaye, je m'étrangle, ce n'est plus un vulgaire chemin sinueux sur lequel je m'aventure, c'est carrément l'Everest. Une putain de

montagne où je joue ma place dans ce pays, ma vie, et ma relation avec June. Une sorte de grand cirque cathodique où on surfe sur la détresse d'une femme et ma situation bancaire pour faire grimper l'audimat comme tous les programmes putes à clics. Soufflant sur ses ongles, la productrice du show perd patience et me place dos au mur.

— Maintenant... soit, on signe un avenant au contrat pour cette « petite » variante à Sydney... et vous vous remettez en scelle illico presto. Soit, on en reste là et vous connaissez les conséquences qui en découlent.

Retour à la frontière, déchirement et misère sans passer par la case nouveau départ.

— Laissez-moi le temps d'encaisser, au moins de réfléchir. Je... Vous changez carrément les règles, putain !

Mon mensonge. Mon attachement pour June. Un miroir. Mon visa. Ma libellule. Ma carrière foirée. Sienna. Un corps à corps sur une table. 500 000 dollars à deux. Un week-end dans un parc à thèmes. Le studio à Sydney. Me perdre. Tenir bon. Tout perdre. Passer en direct. Le risque d'échouer... Tout se mélange dans mon esprit, je ne sais pas si j'ai les épaules assez solides pour porter l'émission jusqu'à son terme avec ce changement de cap. On m'oblige à mentir encore et encore, ça me détruit, mais la perspective de pouvoir la sauver, de savoir qu'elle encaissera le blé quoi qu'il arrive pèse dans la balance. C'est vrai.

— Vous avez deux minutes, Deaken. Vous êtes en droit de refuser. Dans ce cas, je repars pour Sydney, prête à recommencer avec deux autres candidats que nous avons castés. C'est vous qui voyez.

Je n'arrive même plus à réfléchir, j'étais venu ici pour mettre un terme à tout ça, pas pour accepter de nouvelles règles du jeu. Tracey se dirige vers la portière de son 4x4, avec un détachement digne d'une machine froide et implacable. Ma vie se délite, tout ne repose que sur un choix, tout ne tient qu'à un fil. Je ne m'imagine pas vivre loin de ma petite libellule ni séparé de ma sœur. On en a trop souffert, et ce pognon, j'en ai besoin pour les reloger. Tout comme June, finalement. Et plus le

temps passe, moins j'arrive à me passer d'elle. *Est-ce que ça suffit pour adhérer à un grand piège filmé en 4k ?* Spicer s'engouffre dans la voiture et je la retiens in extremis.

— Ok, Ok. Une seconde... Je veux bien rempiler, mais à deux conditions.

Dans son tailleur noir, elle se fige un pied dans l'habitacle, un pied dehors.

— Deux ? Dites toujours et j'aviserais.

— La première, c'est que je veux signer un document, noir sur blanc... pour que toutes les scènes où June se trouve dénudée soient coupées au montage.

Un blanc. Un instant de réflexion. La productrice me répond.

— Floutées pas coupées.

— Sauf notre rapport sexuel. C'est non négociable. Ce qu'on a fait sur cette table ne passera jamais à la télé, compris ?

Cramponnée à la portière, elle scrute l'océan, plisse les yeux puis accepte.

— Et la seconde ?

Chapitre 39

Deaken



<https://youtu.be/DpjTJel8FwM>

Ici et maintenant, en direct de Sydney.

Les quatre haut-parleurs sont muets depuis un petit moment, et dans l'épais silence de cette pièce blanche, le souffle feutré de cette maudite porte me surprend. Sur le seuil, Tracey Spicer est accompagnée d'un technicien avec un casque sur les oreilles et une tablette tactile dans la main. Sous son impeccable chignon roux, la productrice me sert un sourire ravi alors que son sous-fifre avance jusqu'à moi, pour déposer sur la table l'appareil dont l'écran affiche une vidéo en pause. Croisant ses bras, Spicer me suggère de regarder le contenu, mais je ne suis pas spécialement d'humeur.

- Vous allez nous laisser longtemps là-dedans ?
- Encore un peu de patience, Deaken.
- Et la suite, c'est quoi ?
- Jetez un coup d'œil à la tablette s'il vous plait.

L'assistant disparaît, et à regret, je m'empare de l'appareil pour découvrir stupéfait, le teaser du show.

Précédemment dans « Nouveau départ », ils sont deux. Deux êtres abimés par la vie. Deux caractères hors normes. Deux personnalités qui ne demandent qu'à se reconstruire. Welcome to Woonona ! En parfaite immersion au cœur des âmes. Au programme... Du suspense, un grain de folie, de l'émotion, une rencontre, un secret à préserver. Et quand les sentiments s'invitent à la fête... des étincelles,

forcément.

Je délaisse l'écran, inquiet de savoir si June visionne la même chose en ce moment. Tracey se tient à la porte et me coule un regard ravi en me répondant.

— Absolument, on profite de la coupure pub pour vous tenir au courant. Vous avez le différé sous les yeux.

J'espère qu'elle tient le choc et qu'elle le vit mieux que moi. Entre mes mains, les images défilent et mon œil se pose sur un animateur en costume, aussi lisse que souriant, parlant au micro.

Merci, merci, merci d'être encore plus nombreux ce soir à nous suivre ce soir. Nous sommes toujours en direct, ici à Sydney, et derrière moi, dans ce studio, se trouve deux box, deux pièces blanches, comme vous pouvez le voir. Dans chacune d'entre elles, nos candidats. L'une est piégée, l'autre sait absolument tout. Ils sont seuls dans chaque salle, ne peuvent pas communiquer avec l'extérieur, ils répondent à nos questions et surtout à vos questions, car il s'agit aussi de votre émission. Continuez de poster ce qui vous brûle les lèvres par SMS ou sur notre feed Twitter, nous les interrogerons à ce sujet. Hashtag June&Deak. En attendant, je vous propose de récapituler la situation pour les téléspectateurs qui nous rejoignent.

Levant la tête vers la porte, je m'inquiète de plus en plus pour June, j'ignore si elle peut encaisser toute cette histoire.

— Elle est dans quel état ?

— Allons... Des millions d'Australiens veulent également le savoir. Si vous je le dis, ça ne serait pas drôle. Continuez de regarder.

Dans la première partie, nous découvrons June, qui se trouve dans la pièce à ma droite. Jeune femme célibataire de 24 ans et vétérinaire en charge d'un parc animalier, elle se fait piéger par Deaken, notre beau surfeur Néo-Zélandais au regard de braise.

Après s'être absentée pour se recueillir sur la tombe de sa maman, notre belle candidate au look atypique revient dans son modeste domicile, sans se douter que nos équipes ont truffé son bungalow

ainsi que les alentours de caméras automatiques et de micros. Émotionnellement affectée à son retour, troublée par le spectre du passé, la jolie blonde toute en fragilité file sous la douche pour se ressaisir, et c'est là que le piège débute, que « Nouveau départ » démarre. Comme vous pouvez le voir sur les images, sortant de sa salle de bains, June se retrouve nez à nez, dans son mobile home, avec ce beau mâle qui prétend être son petit ami depuis un an.

Le problème ? C'est que June refuse toute relation depuis que son ex-compagnon s'est servi d'elle durant les incendies qui ont sévi l'an dernier. Après tout, elle a été abusée par un pyromane, elle a perdu sa maison et ses repères, son attitude se comprend. Vous ne trouvez pas ?

Ce passage me renvoie à mes négociations face à l'océan, quand j'ai exigé que la production respecte mes deux conditions.

— Tout a été flouté ? Les scènes de nu sont coupées ?

— Sa nudité est préservée, je vous le jure. Vous pourrez revoir l'émission en replay pour vous en assurer.

— Et pour ma deuxième condition ?

— Pour qui me prenez-vous Deaken ? Je suis une femme de parole.

— Peut-être, mais ça ne répond pas à ma question.

— Nous avons conservé au montage les aveux de son ex, de quoi innocenter June. J'imagine qu'en ce moment même, la police doit se rendre à la nouvelle adresse de ce pyromane.

Elle me souffle que le service juridique se tient à la disposition des autorités et de l'assurance pour transmettre les archives de l'enregistrement. Imaginer Phil se faire coincer m'apaise un peu, ce n'est qu'un juste retour de bâton, toute l'Australie le hait probablement à présent. Sur cette réflexion, le présentateur poursuit son show, et j'ai du mal à m'en défaire du regard.

Alors, quand Deaken lui assure être en couple avec elle, tout en lui préparant le petit déjeuner le plus naturellement du monde, elle ne le

croit absolument pas. June est certaine de ne jamais l'avoir vu, et pour cause... Méfiante et apeurée, elle se trouve déstabilisée par le petit jeu de Deaken que nos équipes ont longuement entraîné. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que les débuts, sont compliqués. On se souvient tous de la fléchette dans les fesses : Aïe, Aïe, Aïe ! Mais c'était sans compter sur nos nombreux complices, souhaitant aider nos tourtereaux à avancer dans l'aventure.

Nous avons alors vu une June désarçonnée, une June à fleur de peau, et puis une June peu à peu sous le charme de ce grand brun magnétique et très protecteur. Souvenez-vous de l'épisode avec sa nièce au bord de la noyade ! Dans cette seconde partie, les amis, le suspense est à son comble, je vous le certifie. Tout reste possible !

Deaken prend-il conscience qu'il tient à notre victime bien plus qu'il ne le veut se l'avouer ? Va-t-il réussir à préserver son secret, aura-t-il le cœur suffisamment accroché pour lui mentir jusqu'au bout ? Que se passera-t-il lorsque June va apprendre la vérité ? Est-ce qu'elle pourra le lui pardonner ?

Alors que nos deux tourtereaux se trouvent enfermés dans leur box respectif, juste ici... Va-t-elle accepter d'abattre le miroir entre les deux salles lors du verdict final ? Nos âmes sœurs vont-elles rester cloisonnées face à leur reflet, ou auront-elles la force d'abattre le mur qui les sépare afin de se retrouver l'une dans l'autre ? Et enfin... la grande question... June et Deaken vont-ils s'offrir une seconde chance et un nouveau départ dans la vie ? Pour le savoir... Restez sur SBS et ouvrez grand les yeux ! On se retrouve après une courte page de pub.

— Je dois refermer, le direct reprend dans moins de dix secondes. Dernière ligne droite, Deaken. Croisons, les doigts.

D'un œil inquiet, je lorgne le miroir qui nous sépare et tandis que la lourde porte se verrouille, je me retrouve seul avec cette terrible question : comment ça va se terminer ?

Chapitre 40

June



<https://youtu.be/ciJDAotcQfs>

Woonona - Quelques semaines avant, sous l'œil des caméras.

Ce fichu pied refuse de s'emboîter correctement, je me débats avec le mobilier en évitant de me noyer dans les dizaines de questions à propos de l'attitude de Deaken. Il était pâle et fébrile, ses réponses semblaient plus qu'évasives, tout porte à croire qu'il me cache quelque chose. Quelque chose de sérieux. Je l'ai lu dans ses yeux, je l'ai entendu dans ses silences, même son souffle murmurait qu'un truc clochait, *un peu comme le niveau de cette foutue table !*

— Miss Ferngully ?

Dans mon dos, la voix éraillée de mon père s'invite à l'entrée du bungalow. Je lâche tout et redécouvre son chapeau de cuir, son éternelle chemise en jean recouverte d'une veste sans manche qui a vécu bien des aventures. J'avorte mes tentatives de bricolage et me jette dans ses bras.

— Je ne t'ai pas entendu arriver. Tu as fait bonne route ?

Je perçois contre son torse un bruit de gorge qui me le confirme. Je lui dois les nuances blondes de mes rastas, ses joues creuses sont toujours aussi douces pour un baroudeur invétéré et son regard clair scrute l'intérieur du mobile home alors qu'il relâche son étreinte.

— Il y a eu de la castagne ici ?

— Euh... pas exactement...

Je m'empourpre en songeant à la véritable raison de la cloison

enfoncée et de la table bancale. Troublée de le voir poser ses yeux sur les traces de mes ébats, je lui propose un rafraîchissement et l'invite à se poser sur la terrasse.

— Une bière, ça te va ?

— Va pour une mousse !

— Tu as faim ? Il ne me reste que des fruits, mais...

— Si tu as une pomme, ça sera parfait.

Détachant son long couteau de survie de sa ceinture, il s'assoit, ses vieux rangers croisés sur la table de jardin tandis que je reviens avec sa bière et la granny smith lancée comme au bon vieux temps et qu'il saisit au vol.

— Tu ne portes plus ton collier ?

Déposant la bière à côté de lui, je touche mon cou dénudé d'un mouvement réflexe.

— Oh, je l'ai donné à la nièce de Deaken, la pauvre a eu une grosse frayeur dans l'eau.

— Rien de grave ? Ava n'a rien ?

La pomme craque sous la lame affutée de son fidèle poignard pendant que je le rassure.

— Plus de peur que de mal.

Retirant ses grosses chaussures de la table pour s'installer bien assis, papa scrute les environs et enfonce son chapeau sur la tête.

— À ce propos, il est où ?

Dans un soupir, je souffle que je l'ignore. Mon père me demande si tout va comme je veux avec « Deak » et je dois avouer que le flou artistique entourant ma réponse laisse encore planer le doute. Mon père s'empare de la bière qu'il décapsule en heurtant le goulot au bord de la table et après une gorgée, il me sonde du regard.

— Tu reprends du poil de la bête ?

— Je crois, oui. Le plus dur est derrière moi...

— Tiens, tant que j’y pense... je t’ai pris un petit cadeau.

De la poche de son veston plus tout à fait marron, il extirpe les deux pass VIP, mais aussi un petit coffret sobre, mais élégant.

— Ouvre, vas-y.

Sous mes yeux se dévoile une paire de boucles d’oreilles ornées de pierres aux reflets multicolores, deux superbes opales.

— Ça te plaît ?

— Elles sont magnifiques, papa.

— J’ai de la veine en ce moment, j’ai trouvé un super filon pour la saison.

Je m’approche pour déposer une bise sur son front et tandis que mon père retire son chapeau, il s’arrête net en fixant l’allée.

— Ah ! Voilà Deak, justement !

Tant pis pour ma bise, papa se lève, couteau en main, jouant avec sa lame pour l’accueillir.

— Beau comme un acteur, dis donc !

*

Deaken



https://youtu.be/rdpBZ5_b48g

Trainant de la patte après avoir négocié avec Tracey, j'ai le cœur qui s'emballa lorsque je reconnais mon « beau-père » aux allures de Crocodile Dundee. Lançant son couteau dans les airs, il me sonde sous son chapeau et je ne suis plus du tout sûr de l'attitude à adopter avec June. Surtout face à lui et à plus forte raison quand il me cuisine.

— Eh bien alors ? Tu étais passé où ?

June croise ses bras et me fusille du regard avec une expression qui pourrait vouloir dire « C'est vrai ça, où tu étais ? Dis-moi tout. ». Clopinant jusqu'à son père qui ouvre ses bras pour m'offrir une accolade, je la dévisage alors que les grosses paluches du paternel claquent dans mon dos. Me décollant de sa veste d'Indiana Jones, j'ai du mal à quitter son couteau des yeux et j'ai peur de me prendre un coup de fouet si je répons de travers. Mais une chose est sûre... si je n'ai pas le droit de dire toute la vérité à June, je peux m'arranger à partir de maintenant pour ne plus tout à fait lui mentir. Aucune foutue ligne de mon putain de contrat avec la prod ne me l'interdit.

— J'ai eu un problème avec mon visa.

John le baroudeur retire son chapeau pour m'observer d'un œil sévère et inquiet. June, quant à elle, écarquille des yeux et renchérit aussitôt.

— Avec ton visa ?

— Il n'était plus valable, il fallait que je fasse un point avec l'immigration en urgence.

— Et c'est réglé ?

— Oui, je crois qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient.

Elle a l'air de se satisfaire de ce fond de vérité tandis que son père dégotte de la poche de son futaal une fiole de sable à la couleur orangée.

— Comme promis, Deak !

Les billes marine de June peinent à masquer l'étonnement, à vrai dire, je suis comme elle, cette proximité avec John me trouble également. Parce que je ne suis pas persuadé qu'il soit de mon côté. Est-ce qu'il cautionne toute cette mise en scène ou est-ce qu'il me voit comme un manipulateur ? Je serai bientôt fixé parce qu'il plante sa main sur mon épaule qu'il enserme bien fort avant de suggérer à sa fille d'essayer ses boucles d'oreilles.

— Pendant ce temps, j'ai deux ou trois petites choses à dire à ton homme...

June fronce des sourcils, et moi, je sens le sol se dérober sous mes pieds. Sous la poigne du paternel, je m'éloigne, le cœur battant, et le regard tendu. J'observe June tenter d'attacher ses bijoux, la tête penchée, elle a besoin du reflet de la fenêtre pour y parvenir alors que John se poste devant moi. Son visage saillant et maigre se verrouille un instant, entre le couteau, ses iris acier et sa bouche pincée, je m'attends à ce qu'il me remette les pendules à l'heure. En me menaçant de m'enterrer au fond d'une mine si jamais je venais à faire souffrir sa fille, par exemple.

— Tout se passe comme tu veux ?

Jonglant avec son poignard, il cherche à décrypter ce que je pense. J'évite de songer à ce que pourrait envisager de faire un père pour protéger sa fille, puis je déglutis et lui réponds sans ciller.

— Non. Mais je fais de mon mieux pour la préserver.

Opinant du chapeau, il sourit et efface son air sévère de dépeceur de croco.

— J'admire ce que tu fais.

Moi qui redoutais un coup de fouet, il vient de me gifler de la plus agréable des manières. Rangeant son couteau à la ceinture, il jette un

coup d'œil vers le bungalow et June qui s'échine avec sa parure avant de reprendre tout bas.

— Habiter une caravane, c'est pas une vie... Cette équipe de télé m'a dit le plus grand bien de toi...

Il renifle et retrousse son nez d'un revers de la main avant d'accrocher mon regard.

— Je connais pas grand-chose au show-biz... Mais quand cette rousse, j'ai plus son nom... m'a parlé de toi, je me suis dit que je devais accepter.

On dirait que Spicer sait vendre son concept ou qu'elle m'estime, contrairement à ce qu'elle laisse paraître.

— Pourquoi ?

— Parce que vu ce que je sais de toi, et tel que je la connais, ça ne pouvait que marcher entre vous. Je me trompe ?

— Non, vous avez sans doute bien fait... Elle... Elle me...

Elle me rend heureux, elle me touche jusque dans l'âme. Même si j'ai le cul entre deux chaises 24h/24.

— J'ai toute confiance en toi Deaken. Je connais ma fille par cœur et je la vois plus souriante et heureuse que jamais alors que je désespérais. Ça fait un moment qu'elle n'a pas goûté au bonheur...

Il me souffle toujours dans un murmure qu'il n'est pas le plus doué pour l'épauler, même s'il ne veut que son bien.

— Moi aussi, John... J'espère simplement qu'elle ne m'en voudra pas au bout du compte.

— En tout cas, moi, je te tire mon chapeau. Tu vas lui permettre de changer sa vie...

Je m'accroche à ses mots, je prie pour que June considère la situation sous cet angle une fois que la fête sera terminée. Il tapote sur mon torse et ajuste l'inclinaison de son fameux chapeau en poursuivant nos messes basses.

— Ce week-end à Sea World, c'est une très bonne idée de la production. Elle adorait ce parc quand elle était gamine. Tache de la faire sourire, je veux qu'elle se remette à rêver, à avoir confiance en l'avenir. Elle le mérite...

J'inspire profondément, sentant le poids de ma « mission », le regard de plus en plus brillant quand je pense à toute cette affaire et à tout ce que j'éprouve pour elle.

— C'est clair qu'elle le mérite...

La principale intéressée parvient enfin à fixer sa deuxième boucle et interrompt nos messes basses.

— Alors ? Vous trouvez ça comment ? Regardez, au lieu de papoter !

Radieuse, elle tourne lentement la tête de part et d'autre pour exhiber les pierres ornant ses oreilles. Elle est belle à en crever, j'en prends plein les yeux, mais c'est son père qui répond le premier.

— Tu es superbe, n'est-ce pas Deak ?

— C'est un très beau cadeau que ton père te fait...

Là, sur cette terrasse, le regard du papa s'attache au mien, il sait pertinemment que je ne parle pas des boucles, mais bel et bien d'une aventure qui doit se terminer à Sydney.

*

June



https://youtu.be/5_k-KoWHPzoA

Sydney – ici et maintenant...

Dans le reflet de l'écran de cette maudite tablette tactile, j'aperçois ma peau qui brille, mon maquillage dégouline, j'ai toujours un mal fou à rester de marbres face aux spots aveuglants sachant que la moitié des spectateurs me prend à présent en pitié, l'autre doit probablement critiquer mes réactions et défendre Deaken. Une goutte de sueur roule le long de mon dos pour rejoindre le fil du micro, je me demande s'il est dans le même état de stress dans la pièce d'à côté. Entre mes mains, l'étalage médiatique se poursuit, j'ai honte de mon comportement par moment, et je regrette que le montage mette à mal mes blessures profondes. Même si j'apprécie qu'on ait flouté mon anatomie et que toute l'Australie découvre ce que Phil m'a fait, il n'en reste pas moins que je suis la dinde dont tout le monde s'est moqué.

Alors que l'amertume me ronge peu à peu, la porte du fond s'ouvre une nouvelle fois dans mon dos. Une ombre appartenant au staff pousse une lourde caisse d'un blanc nacré au centre de la pièce avant de m'enfermer aussitôt.

Il s'agit d'un coffret rectangulaire surmonté de deux loquets. Tandis que les images me montrant aux côtés de mon père avec mes nouvelles boucles d'oreilles défilent encore sur l'appareil, je m'en détourne et quitte la table pour m'attarder sur cette boîte qui m'interpelle. On dirait un étui à fusil, plus long que large, mais lorsque la curiosité me pousse à le déverrouiller, les haut-parleurs m'en dissuadent tout de suite.

— Non, pas maintenant. Ce n'est pas encore le moment.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le marteau, pour le verdict final.

Impossible de ne pas jeter un œil à ce miroir qu'il me revient de briser ou pas. Pas moyen de me sortir de la tête la mise en scène de mon éventuel pardon. Et alors que mes doigts abandonnent le coffret, la voix dans les enceintes reprend.

— Dites-nous plutôt à quel moment avez-vous compris que Deaken n'était pas tout à fait ce qu'il prétendait être ?

— Qu'est-ce que ça change ?

On me fait passer pour la reine des cruches, prête à tout gober à l'heure qu'il est. Ce que je peux dire, faire ou penser ne remplace pas les images qu'ils sont en train de diffuser.

— Répondez à nos téléspectateurs, s'il vous plaît. À quel moment avez-vous clairement vu en lui ?

Le regard de plus en plus embué, je me laisse gagner par l'émotion, en fixant la surface du miroir. Un blanc précède mon inspiration, puis la réponse que tout le monde attend.

— Je... Je crois que mes derniers instants d'innocence étaient dans le parc d'attractions...

Chapitre 41

Deaken



<https://youtu.be/oE1bNmyPWww>

Woonona – Quelques semaines avant le prime time en direct...

Dernier regard vers la salle de bains, une pointe d'appréhension sous les côtes en songeant aux notes et aux fiches dont je dois me passer pour ce week-end. À mes pieds, le sac de June me surprend de par sa légèreté. J'aurais pensé qu'elle entasse trois tonnes de vêtements dans sa valise, mais décidément, j'ai encore beaucoup à apprendre à ses côtés.

— On y va ? Allez, on se dépêche !

Elle est excitée comme une puce depuis le départ de son père et j'ai encore du mal à me connecter à son enthousiasme en sachant tout ce que je sais. La perspective de se rendre dans ce parc à thème illumine son visage et lui donne par moment des airs d'enfant, je trouve ça mignon et pas vraiment étonnant, finalement. Jouant avec les clés du bungalow, impatiente que je foule le marchepied, elle trépigne et irradie d'une candeur dont je ne me lasse pas. Je l'avoue, ce petit séjour m'enchantement moyennement, j'ai peur de gaffer, de trop en dire, de me retrouver sans filet et sans complice. À moins que je ne redoute de totalement succomber.

— Tu fais la tête ?

— Pas du tout, j'ai tellement hâte de retrouver Bob l'éponge et les mignons petits dauphins.

— Hey ! Tu n'as pas le droit de te moquer !

J'ai droit à un gentil coup de coude, June supporte mal que l'on s'attaque à sa madeleine de Proust. Le mobile home est fermé à clé, sous un ciel argenté et bas, alors que l'air se veut lourd, il règne une étrange légèreté au sein du Refuge. Tandis que je boitille jusqu'au pick-up, June laisse une fois de plus les commandes du sanctuaire à Bianca qui prend sur elle. Celle-ci embrasse son amie et me lance un regard qui se passe de tout commentaire.

Nos bagages sont chargés à l'arrière, dans un tourbillon parfumé et enthousiaste, June me dérobe les clés et se faufile au volant de mon pick-up. Ses yeux pétillent à l'instar des opales ornant ses oreilles, et le regard qu'elle me coule en ouvrant la portière pourrait faire fondre n'importe quel type normalement constitué.

— Tu ne vas pas le regretter !

— D'aller là-bas ou le fait que tu conduises ?

— Les deux, mon cher !

Le bruit du moteur couvre mon rire discret et June nous emporte loin des nuages gris, en route pour un trajet d'environ trois heures.

*

Voilà un petit moment qu'on longe la Pacific Highway, à la poursuite du beau temps qui tient toutes ses promesses à l'horizon. Au volant, les locks dans le vent, elle est lumineuse, apaisée, son visage angélique capte les rayons dorés, et j'ai parfois l'impression qu'on est ensemble depuis toujours. Sauf quand sa curiosité repasse soudainement au premier plan.

— Tu avais l'air tendu en voyant mon père...

— Il m'impressionne un peu.

— Vous vous êtes dit quoi ?

Son regard marine quitte la voie rapide pour me sonder, je me suis juré de ne plus lui mentir et je m'y tiens, si bien que je dois flirter avec la vérité.

— Je lui ai promis de te rendre heureuse.

— Et il t'a cru ?

— J'en sais rien, mais je ferais tout pour tenir ma parole.

Elle pose son coude sur la portière et laisse échapper un nouveau sourire si frais que j'aimerais le prendre en photo pour m'en rappeler quand les choses vont se compliquer.

— Je le suis, Deaken. Je le suis vraiment, je me sens bien avec toi.

Dans l'autoradio, l'air enjoué de *Xavier Rudd* accompagne cet aveu comme une caresse, j'ai la sensation qu'en délaissant le mauvais temps derrière nous, je me déleste par la même occasion de toute cette pression au fil des kilomètres.

— Et toi, tu l'es ?

Elle appuie sa question d'un petit bruit de gorge puis passe sa langue sur ses lèvres en attendant ma réponse de ses yeux bleus rivés vers moi. Ma main quitte alors le siège passager pour rejoindre la sienne.

— De plus en plus...

*

June

La fenêtre ouverte, je ralentis aux abords du panneau annonçant enfin notre arrivée sur le parc. À travers les palmiers, quelques attractions se détachent dans le ciel bien plus bleu qu'à notre départ, j'ai un doux pincement au cœur devant les gigantesques colonnes à l'entrée et j'enserme la main de Deaken pour partager la joie de renouer avec mes plus beaux souvenirs d'enfance.

— Ça va être génial !

Aussi beau que silencieux, dégageant les mèches de son visage, il scrute Sea World qui s'étend à perte de vue devant un parking habituellement bondé. Roulant au pas, je coupe la radio qui annonce une alerte aux orages à venir, je refuse d'entendre la moindre mauvaise nouvelle jusqu'à mon retour au Refuge. Dans son t-shirt corail qui ravive son teint, Deaken se déride enfin quand je tire le frein à main.

— Alors on y est... C'est ça ton petit paradis ?

— Attends d'entrer avant de juger !

J'ai l'impression d'avoir à nouveau dix ou douze ans, d'être exaltée comme un enfant. Deaken ouvre sa portière et se fige, soudain pris d'un doute.

— Tu as les pass de ton père ?

Je les dégaine illico sans m'empêcher de me trémousser sur mon siège.

— Deux entrées pour la joie et la bonne humeur !

— Et du coup, c'est quoi le programme, là, tout de suite ?

— Tout ce que je sais, c'est que mon père m'a dit de nous présenter à la réception de l'hôtel.

*

Sous les grands huit silencieux, on arpente de magnifiques allées fleuries bordées de cours d'eau, mais assez peu fréquentées. Le parc

encore en travaux est calme, peuplé de rares privilégiés et je m'enivre des manèges aux couleurs acidulées, de la beauté des massifs et des décors de rêves tout en tenant la main du plus charmant des sauveteurs. Trainant un peu du pied, Deaken tient à porter nos sacs jusqu'au Blue Lagon Resort, mais il s'arrête devant l'enceinte dédiée aux otaries et m'enlace soudainement par la taille. Plaquée contre lui, je suis étonnée de le voir sourire à ce point, et plus encore de constater qu'il sort son téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Le clic de l'appareil photo capture ce moment, il dépose un baiser sur mon front et murmure qu'il veut se souvenir de cet instant. Effleurant sa barbe de mes doigts, je m'accroche au vert de ses yeux à couper le souffle sous ce ciel azur, et lui réponds vouloir lui en offrir d'autres jusqu'à notre départ. En écho à son sourire d'une tendresse inouïe, mes lèvres se pressent contre les siennes, mon cœur répond toujours à l'appel de ce que j'éprouve pour lui et ma poitrine se soulève quand Deaken m'étreint au point de me faire décoller du sol. Il n'y a pas dix minutes que je suis ici et j'ai déjà sur la bouche comme un petit goût de paradis.

— Laisse-moi prendre un sac, tu forceras moins sur ton genou.

Un bagage sur mon épaule, je l'entraîne de plus belle dans mon sillage, je me rends compte que tout est plus grand que dans ma mémoire, beaucoup de choses ont changé, si bien qu'on avance de panneau en panneau pour nous y retrouver malgré le parcours fléché.

À l'accueil pensé pour une clientèle aisée, la présentation de nos laissez-passer nous offre un service premium. Le personnel hôtelier qui nous prend en charge est adorable, et le responsable du Resort tient à nous surclasser pour nous loger dans une suite royale, la 212, à ce qu'il paraît. Avec vue sur le parc à dauphins, la baie des tortues et le rocher des pirates.

Sitôt dans l'ascenseur, c'est moi qui ai envie d'immortaliser ce moment, mais pas à l'aide d'un objectif. Non, je veux le tatouer dans ma mémoire, je veux me rappeler pour les années à venir la manière

dont je plaque mon géant contre le miroir. Je veux me souvenir des palpitations dans ma poitrine, ce crépitement délicieux qui s'anime sous l'effet de la surprise. Je grave dans ma tête ses émeraudes étonnées et perçantes, je stocke dans mon coffre à trésors sa bouche à la pulpe merveilleuse. Je veux pouvoir ressentir, à chaque fois que je fermerais les yeux, la sensation de mes mains glissant sous son t-shirt ou la façon dont son buste se crispe légèrement au contact de mes doigts.

— June, c'est pas vraiment sage...

— J'ai aucune envie de l'être.

Monsieur se défend mollement, même s'il durcit en prenant le risque d'aventurer ses paumes chaudes sur mes fesses. L'annonce du deuxième étage met fin à mon apéritif charnel, je réprime mon désir, même s'il ne demande qu'à ressurgir quand on découvre notre point de chute en foulant le somptueux parquet de la 212.

Sous mes yeux émerveillés se dévoile un vaste espace, à la fois raffiné et intimiste. Les murs gris rehaussés de tons chauds jonglent entre sobriétés et des notes chocolat. La lumière tamisée, souvent indirecte offre au salon une douce chaleur répondant à mon bien-être. Deaken dépose nos bagages à l'entrée, et tandis que je m'attarde sur la vue à couper le souffle, il furète dans chaque pièce, s'intéresse aux vases et bibelots décorant notre suite et lâche un sifflement admiratif dans la chambre à coucher.

— Un lit à baldaquin... La grande classe.

Tout aussi curieuse que joueuse, je le rejoins dans son dos et ceinture sa taille en découvrant une parure de lit d'un blanc virginal aussi soyeuse que du satin. De nombreux coussins agrémentent ce couchage que la moindre parcelle de mon corps voudrait joyeusement saccager. On est très loin du mobile home, à des années-lumière de notre quotidien ressemblant à du camping, et en même temps, je n'ai jamais été aussi proche de la tentation.

— Tu crois que le matelas est ferme ?

— En tout cas, ça m'a l'air plus costaud que la table du bungalow.

— Il faut tester tout ça pour en être sûrs...

Mes doigts galopent sur son t-shirt, remontant sur son torse tonique qui se contracte délicieusement à la suite de ma proposition. J'emplis mes poumons de son parfum de santal et j'aime que ses doigts s'emmêlent aux miens.

— Tu veux pas profiter des attractions d'abord ?

— L'un n'empêche pas l'autre... Tu pourrais m'offrir un tour de grand huit, ici, maintenant ?

*

Deaken

Mon corps et mon cœur partent en croisade contre ma raison, c'est difficile de résister à June, à son élan passionné, à son entrain qui la rend d'autant plus désirable. Ses mains m'électrisent, son regard pousse à l'abandon, et ses murmures me donnent chaud. J'entrevois l'enfant intérieur qui s'éveille en elle et je suis sous le charme de la femme fatale qui a faim de nous. Je n'ai qu'une envie, c'est de céder à la tentation, mais comme je le pensais, les couloirs, l'ascenseur et l'accueil sont truffés d'objectifs appartenant à Spicer.

D'ailleurs, cette grande suite qu'on nous attribué n'est pas un hasard, et la mini caméra dans le pot de fleurs sur la commode me le confirme. Hors de question de fournir à la production les images de nos ébats ici, je dois trouver le moyen de nous offrir un peu d'intimité, que ce soit pour répondre à l'appel du désir ou parler à bâton rompu avec elle, loin du staff de l'émission.

Me retournant vers son minois espiègle, je capture l'ovale délicat de son visage, je la dévore des yeux et effleure ses joues de mes pouces en objectant que je compte lui offrir un ticket pour une bonne partie de la nuit.

— Je te promets un manège à sensation, mais pas tout de suite.

Chapitre 42

June



<https://youtu.be/vKIngOqVbBc>

Le clapotis des fontaines joue un hymne à mon allégresse, le cœur en liesse dans les bras de Deaken, je m'enivre des espaces verts agrémentés de palmiers autant que sa peau qui me grise. Tant pis pour mes pulsions, j'imagine qu'il a raison et que ça ne sera que meilleur par la suite. Il y a comme un air de jeunesse dans mes poumons, un peu d'adolescences dans mes veines. Ses mains me transportent, ses yeux sont un ravissement aux notes de menthe, je capture chacun de ses sourires merveilleux qui se mêlent parfois aux odeurs de barbe à papa et d'enfance. Il se prête de plus en plus au jeu, mon âme jubile quand il m'enlace, je frissonne contre sa peau et me délecte des effluves appétissants des restaurants, et de ce doux parfum de liberté qui nous entoure.

Cette joie ressemble à un délicieux tourbillon où l'euphorie nous entraîne devant l'ancre de l'ours polaire, au contact des loutres et puis non loin des cascadeurs répétant leur spectacle avant la pleine reprise du parc. Si je suis exaltée, Deak me paraît vraiment apaisé, plus intense que jamais. Plus beau aussi, outrageusement charmant. Surtout quand il m'arrête devant un massif fleuri, simplement pour me contempler. J'ai l'impression d'être une merveille, que plus rien ne compte autour et je devine dans ses émeraudes que nous avons franchi un cap, laissant les tumultes derrière nous. À plus forte raison lorsqu'il cueille une fleur d'hibiscus pour l'attacher à mes locks et déposer sur mes lèvres une démonstration de douceur.

Après avoir descendu des rapides en hurlant comme si j'avais 14 ans,

éclaboussée et morte de rire, j'ai frémi à trente mètres au-dessus du sol dans un looping du « Storm », je me suis accrochée à lui dans les montagnes russes et j'ai agrippé son cou entre hilarité et douce frayeur à chaque fois qu'une attraction nous a secoué. Instants magiques. Insouciance et complicité. Flash aveuglant lors de la photo finale. Puis on a partagé un sourire comblé avant de toucher terre, même si j'ai encore la tête et le cœur dans les nuages.

Aujourd'hui, je fais l'enfant, c'est vrai, un peu hystérique devant la mascotte du parc et en présence de Bob l'éponge. Je n'ai pas l'intention de me brider ni de me poser mille questions. Envie d'une glace, le meilleur sorbet à la mangue de toute ma vie, je savoure des notes de noix de coco sur la langue de mon sauveteur à croquer et ma poitrine explose à chaque fois que Deaken plaque son front contre le mien. Là, chatouillée par ses cheveux, je sais tout au fond de moi qu'en dépit du flou des jours passés, ce qu'on vit en ce moment même est limpide, ce que je ressens est féérique.

— Je ne sais pas comment j'ai fait pour t'oublier...

— Chut, ne dis rien. C'est l'instant T qui compte.

De sa paume, il masse tendrement ma nuque, et son torse aspire lentement ma tête, j'ai tellement besoin de le sentir respirer contre moi, de me persuader que tout va me revenir d'un instant à l'autre à force d'écouter les battements de son cœur. Ses bras protecteurs barrent mon dos et j'aimerais que ce moment ne s'arrête jamais, mais le meilleur reste à venir lorsque cet homme qui devrait hanter mes souvenirs m'adresse un clin d'œil.

— Tu veux voir les dauphins ?

Les pieds dans les eaux turquoise du delphinarium, nos pass privilégiés nous offrent des minutes qui marquent à vie. Saupoudrant cette journée fabuleuse de toute son aura, Deaken m'entraîne un peu plus dans l'eau, me couvrant d'un regard tendre et profond auquel je m'accroche, alors que ses lèvres approchent dans une délicatesse évidente. Avec les dauphins pour seuls témoins, il me délivre un baiser que toute mon âme s'approprie. Comme si chaque geste était au

ralenti, baigné d'une lumière sacrée dans laquelle ses mains m'enveloppent d'une protection divine, où ses lèvres brûlent mon cœur qui palpite. À partir de cet instant, que ce soit devant la boutique où l'on achète une peluche pour sa nièce ou en longeant la grande baie dédiée aux orques, je sais qu'il est l'ADN de ma vie, l'oxygène indispensable à ma reconstruction, que cette flamme grandissant entre nous coule de source.

D'éclats de rire en rapprochement tactiles, on se laisse tenter par une balade tranquille sur une barque le long de la rivière ceinturant le parc. Délicieusement ballotée, allongée entre ses jambes, de plus en plus dans la peau d'une femme en couple, je vole à la vie des instants précieux en priant pour qu'ils s'incrument à jamais dans mon esprit. L'air est encore doux, j'aime me blottir tout contre Deaken le temps d'un silence qui en dit long sur ce moment de grâce. Tout est absolument parfait, à chaque fois que je relève la tête vers mon surfeur, il m'apparaît comme essentiel, comme un cadeau du ciel et ses caresses sur mon épaule sont aussi douces que la tortue en peluche achetée pour Ava. Un baiser sur le front, nos doigts entremêlés, je me surprends à soupirer en observant le carrousel entouré de jets d'eaux. Et je tiens à profiter de notre navigation paisible pour totalement me laisser aller aux confidences.

— Tu sais pourquoi ce parc compte autant pour moi ?

Deak hésite, je l'entends à sa respiration. Je me dévisse la tête et devine dans son regard perçant qu'il cherche la bonne réponse, mais il ne peut pas la deviner. Alors je me retourne en prenant soin de ne pas nous faire tanguer. Là, son visage approche et son nez frôle doucement le mien le temps d'émettre une hypothèse tout à fait fidèle à ce qu'il est.

— Tu es une groupie de Bob l'éponge ?

— Tu te moques encore ?

Il enroule une de mes mèches autour de son index et affiche à présent des traits moins taquins.

— Tu rêvais de bosser ici ?

— Non, en fait... C'est le dernier souvenir heureux de mon enfance...

Je sens ses doigts passer de mes hanches à mon dos, et il acquiesce d'un signe de la tête en murmurant qu'il comprend. Glissant mes mains sur ses épaules, je m'accroche de part et d'autre de son cou avant de l'inviter à regarder la berge.

— Tu vois le petit manège là-bas ?

— Avec le bus orange et la diligence ?

— Oui, c'est la dernière image sympa que j'ai de ma mère. Elle mangeait une sucette, et je ne savais pas que sa folie dormait, que sa démence allait se déclarer juste après...

À la manière dont il me ceinture pour me réconforter, j'ai l'impression d'être une naufragée et qu'il tient à me ramener sur la rive de notre union, en sécurité. Telle une rescapée, je me cramponne à son regard serein et touché, je sais maintenant qu'il n'y a qu'à lui que je peux confier ma plus grande crainte.

— Deaken... Si tu savais comme j'ai peur parfois de devenir comme elle...

*

Deaken



<https://youtu.be/jhV1HUfazkM>

Toute cette journée, je me suis senti à la fois spectateur et acteur d'un bonheur que je souhaiterais éternel. Pas toujours facile quand on se sent observé. Pourtant June m'a fait rire, elle m'a tour à tour séduit, ému et attisé. Mais sur cette embarcation, son aveu me crève le cœur et me fait fondre en même temps. Il faut regarder la vérité en face, je suis en train de totalement craquer pour tout ce qu'elle est, succombant à ses charmes quand elle se montre candide, exaltée et d'une sensibilité poignante. Je la trouve juste sublime quand elle est sans filtre, avec sa fleur dans les cheveux, ou quand ses billes marines m'offrent un monde plus beau. Un monde sans mensonge, un futur rien qu'à nous. Je ne veux pas qu'elle pense à l'éventualité d'être comme sa mère. Je refuse que cette crainte l'entraîne dans les abysses de ses racines, on s'est servi d'elle, on a appuyé sur sa fragilité pour m'injecter dans son quotidien et je le jure sur cette rivière dans le silence assourdissant de la cascade : je ferai tout pour la protéger et nous sauver.

— Tu n'es pas comme elle, regarde-moi. Regarde-moi s'il te plaît.

Je me risque à redresser doucement son menton, à défier ses yeux luisants et ce sourire timide qui ne demandent qu'à me croire et me faire confiance. Sans que je ne puisse me contrôler, ma main caresse ses cheveux, puis sa joue qui se love dans ma paume, et je profite du vacarme de la chute d'eau pour lui dire ce que j'ai sur le cœur, loin des micros d'une superproduction.

— Tu n'as rien à craindre June. Je serai là pour t'empêcher de douter.

— Et si je t'oublie encore une fois ?

— Ça n’arrivera pas.

J’aimerais tellement qu’elle puisse me croire.

— Tu n’en sais rien, Deak. Rien du tout...

Là, l’océan dans ses iris s’anime d’une houle que je redoute. Alors, je scrute les rives puis les allées où de rares invités déambulent et je sors de la poche de mon short un petit porte-clé.

— Tiens, c’est trois fois rien. Mais je veux que tu le gardes avec toi.

Elle s’empare de mon petit cadeau, le regard ébahit devant la photo incrustée. Un cliché du « Storm » qui immortalise notre descente décoiffante. Sur l’image, elle se tient à moi, à la fois effrayée, mais heureuse et j’affiche un sourire rare, le genre de sourire qui ne trompe pas.

— Si tout s’embrouille... Si tu te mets à douter de moi, de nous... tu pourras t’accrocher à ce souvenir.

Elle le tient tout contre sa poitrine en espérant que ça ne se produise jamais, avant que je ne lui prenne la main pour la capturer entre les miennes.

— Je veux que lorsque tu regardes ce porte-clé, tu te souviennes que je te ne te ferai jamais de mal. OK ?

Son front contre le mien, ses doigts délaissent mes mains pour trouver refuge sur ma nuque et c’est la première fois que nos rôles s’inversent quand elle me souffle « OK ». Puis d’un geste pudique, sa bouche frôle la mienne, dépose deux ou trois baisers en suivant le contour de mes lèvres et tandis que le bruit sourd de la cascade s’éloigne, l’éclat de son regard change d’intensité. Paré à présent d’une lueur envoûtante, hypnotique.

— Moi aussi, je veux te laisser un souvenir...

Sa langue ponctue son souhait et se fraye un chemin jusqu’à la mienne, un peu timide, mais bien assez aventureuse pour me faire grimper dans les tours. Sous mes paupières closes, son souffle tiède m’envahit de couleurs chaudes, surtout quand sa voix glisse dans la

sensualité.

— Puisque tu ne me feras jamais de mal...

Son murmure glisse dans un feulement et elle s'attarde dans mon cou avant de reprendre au creux de mon oreille.

— ...On peut toujours se faire du bien...

L'air devient soudainement caniculaire, il n'y a qu'elle pour me faire frissonner en une phrase.

— C'est envisageable.

Lentement, sa main s'égaré en volupté sur mon flanc et me surprend. Son regard trahit le besoin de profiter à fond de l'instant présent. June soulève mon T-shirt et je sens son autre main explorer l'intérieur de ma cuisse puis mettre à feu et à sang mon envie de protéger son droit à l'image.

— Tu m'as promis un tour de manège à sensations...

— C'est vrai, et ça tient toujours.

On s'embrase et on se consume sur notre doux radeau qui arrive mollement à destination, et tandis qu'on accoste au pied de l'aquarium, June m'allume comme jamais, avant de me prendre par la main et de se lever.

— Alors, offre-moi le grand frisson.

*



https://youtu.be/Xsp3_a-PMTw

Si son côté gamine émerveillée m'a fascinée, si ses facettes femme enfant m'ont touché, c'est à présent une bombe à retardement qui me lance des regards fiévreux en m'entraînant, bille en tête, dans les

entrailles sombres du parc aquatique. Plus sensuelle qu'elle ne l'a jamais été, encore plus belle dans la lueur bleutée, longeant les bassins de verre dans les couloirs obscurs, j'ai l'impression qu'elle sait exactement ce qu'elle fait, ce qu'elle veut et où elle souhaite m'emmener.

Ondulant de ses petites hanches qui me narguent, madame presse le pas et je nous fais penser à deux ados absolument déterminés à faire une connerie. J'aperçois son sourire, et une moue désirable sur son profil quand elle bifurque dans l'ancre des méduses. Une salle vide et plongée dans le noir où seuls quelques cylindres s'érigeant du sol au plafond sont éclairés de mauve, turquoise et roses.

— On peut pas faire ça, June...

Son sourire machiavélique atteste du contraire, sans me quitter des yeux, elle ferme les portes coupe-feu derrière nous, avec la ferme intention de raviver nos braises. Le bruit du verrouillage accompagne sa petite intonation de défi.

— Tu as peur ?

— Non, mais...

— Il n'y a pas de « mais », Deaken. Il n'y a que toi, moi et des méduses...

C'est d'ailleurs contre la colonne fuchsia qu'elle s'adosse, sublime et lascive, entourée d'espèces mortelles à la dentelle fine qui semblent se jouer de la gravité. Me tirant par le col, June m'accueille d'un souffle sulfureux, sa cambrure dialogue avec mon bassin, je ne réponds plus de rien. Je m'é gare dans son cou au parfum de chanvre, sa peau baignée dans les néons magenta a un goût d'interdit, une saveur qui me donne envie de défoncer les barrières d'une émission télé. Pourtant, je la préviens avant que ma dernière once de lucidité ne cède à mes pulsions.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Ah bon ? Moi, je la trouve excellente...

Je ne peux pas empêcher mon index de sinuer sur son ventre, c'est plus fort que moi, je laisse mon ongle effleurer sa taille avant d'appréhender l'élastique de sa culotte.

— Et si on nous voit ?

C'est sous sa dentelle que sa peau est la plus douce, la plus chaude aussi. Tout mon corps adore la sentir trembler, fébrile et humide. Je lis en elle une envie de jouer avec les limites, de se mettre en danger, quelque chose qui m'effraie et m'excite.

— J'ai fermé l'issue de secours...

— Alors, si tu as fermé...

Mes mains bien à plat sur le cylindre de verre, de part et d'autre de sa tête, j'abdique. Nos souffles se confondent, elle est à tomber, tant elle est entreprenante et convaincue. Avec la danse des méduses en arrière-plan, je l'observe dans la pénombre, à la fois joueuse et amusée, roulant des hanches pour mieux me sentir et me persuader que l'endroit est parfait. Le scintillement dans ses yeux précède sa morsure sur ma lèvre inférieure, puis elle me susurre au creux de l'oreille qu'elle a faim, terriblement faim. Une part de moi pense aux potentielles caméras et refuse qu'elle prenne un tel risque. Une autre n'a qu'une envie, satisfaire sa demande et m'abandonner sans arrière-pensée. June se laisse alors lentement glisser le long du verre, si bien que j'ai le cœur qui part en vrille et que mon short va exploser sous la douce pression de ses mains expertes.

— Non, tu peux pas...

— Si, et tu en as autant envie que moi.

Son souffle si près de mon désir me pousse à lever la tête aux cieux, c'est toute notre confiance qu'elle tient entre ses mains, cette mise en bouche est divine, mais un bruit de clé me place en alerte, la lumière crue des spots blancs met un terme à notre apéritif. Rideau, on remballé dans la panique. June se relève d'un bond en catastrophe alors qu'une voix navrée dans mon dos nous coupe en plein élan.

— Oh, pardon ! Je ne savais pas qu'il y avait des visiteurs.

D'un coup d'œil par-dessus l'épaule, je distingue une femme d'un âge mûr aux yeux écarquillés entre les battants déverrouillés.

— Tout va bien messieurs dames ?

— Tout allait bien, jusqu'ici.

— Pourquoi c'était fermé ?

Cramponnée à son charriot débordant de produit ménager, l'employée du parc nous coule un regard horrifié alors que j'enserme June contre moi en feignant un intérêt grandissant pour ces magnifiques « Chironex fleckeri » d'après la pancarte.

June enfouit son visage sous le coup de la honte, la femme de ménage éteint aussitôt, et se confond en excuses quand elle comprend avoir débarqué au mauvais moment. Et alors que le charriot s'éloigne de notre plaisir avorté, June éclate de rire en se cramponnant à moi.

— OK, ce n'était pas une bonne idée...

Dieu que j'aime la sentir glousser alors qu'elle se love contre moi, embarrassée par le flagrant délit, mais fière d'avoir transgressé la bienséance. Je susurre que ce n'est pas faute de l'avoir prévenue, et elle rétorque aussitôt que ce n'est partie remise, parce que sa fringale enfle encore.

— Alors, laisse-moi t'offrir le resto, je m'occuperai du dessert...

Chapitre 43

June



<https://youtu.be/YVdZyHxw5yU>

Après mon coup de chaud aux confins de l'aquarium, et une honte que je ne suis pas prête d'oublier de sitôt, mon billet pour les montagnes russes avec Deaken est décalé le temps du repas. Il m'a soufflé l'idée que le désir se nourrissait aussi de la patience, et je crois que je suis mûre, archimûre, au moins depuis l'entrée. À chaque fois qu'il me dévore des yeux, la température grimpe, si bien que la fraîcheur du vin blanc ne m'est d'aucun secours. Lorsque sa main traverse la table pour jouer avec ma patience, je sens qu'il m'attise de plus en plus et que mes envies de desserts se précisent.

Mon assiette de pétoncles crus et de crabe est aussi belle que savoureuse, mais j'ai trop hâte de satisfaire ma gourmandise. Malgré le dressage haute-couture, agrémenté de petites fleurs et de graines, le seul plat qui m'intéresse réellement ce sont ses iris verts me dévorant avec une intensité sauvage. À nos jeux de regards, s'ajoutent les lentes bouchées aux connotations assumées puis notre cache-cache sous la nappe. Il a bien assez d'envergure pour frôler mon genou et me faire flamber de désir. *Alors pourquoi on ne lâche pas tout pour monter au deuxième étage et grimper au 7^e ciel ?*

Deaken ne touche quasiment pas à sa crème d'anguille fumée, j'ai l'impression que ce repas trois étoiles dans le restaurant réservé aux clients de l'hôtel n'est qu'un prétexte pour gagner du temps, me faire languir ou me torturer délicieusement. S'inclinant vers moi, son souffle grave caresse mes joues alors qu'il nous ressert un peu de blanc.

— Tu aimes le menu ?

Portant mon verre à mes lèvres, je m'attarde sur ses longs cheveux qu'il a attachés en chignon depuis les méduses. Mon œil prend le temps de s'attarder sur sa carrure, sa prestance, sa délicatesse avec les couverts, sa prudence latente aussi. Je suis ballotée entre ce repas somptueux et le fait qu'on devrait déjà être dans notre suite, en train de s'abandonner au plaisir dans un lit à baldaquin.

— On aurait pu se le faire monter dans la chambre...

— C'est vrai.

— Alors ça te plaît de me faire attendre ?

— Est-ce que ça te plaît d'attendre ?

— Je ne suis pas très patiente...

Deaken me gratifie d'un sourire outrageusement provocateur, alors que mes instincts sont toujours en feu. Puis il abandonne ma main en s'autorisant une gorgée avant de fixer intensément quelque chose derrière moi. Il me faut une petite seconde avant de comprendre qu'il regarde quelqu'un. Je me retourne pour suivre son regard et je comprends qu'il bloque une table, celle d'un jeune couple typé hindou devant une assiette de burgers maison. Ceux-là semblent aussi impatients que moi, à en croire la manière dont ils se bouffent des yeux. Je ne suis pas la seule à regretter de ne pas avoir appelé le groom service visiblement. Sur cette réflexion, ma poitrine se soulève lorsque le brun à la peau très mate recule de sa chaise et pose son genou à terre face à sa belle.

On dirait que toute la salle retient son souffle, nous ne sommes pas les seuls à profiter du spectacle et les regards des nombreux clients sont braqués sur le visage illuminé de la jeune femme. Une promesse, des étoiles dans les yeux et un coffret ouvert avec un anneau qui veut dire beaucoup. Un tonnerre d'applaudissements envahit le restaurant, et les amoureux s'enlacent ravis de faire le grand saut dans la vie. J'ignore si le vin me désinhibe ou si je suis incapable de parler à voix basse ce soir, mais je lâche tout haut que j'aimerais être à leur place.

C'est là que Deaken se lève sans un mot, m'invite à quitter ma chaise ainsi que notre table.

— Qu'est-ce que tu fais ? Où on va ?

*

Deaken

Si je ne lui réponds pas, c'est que je n'ai pas une seconde à perdre, parce qu'elle vient de me donner l'idée du siècle. La tenant par la main, je l'entraîne jusqu'au joli petit couple qui a des étoiles plein les yeux. Ils sont mignons nos tourtereaux, et je tiens à les féliciter le plus vite possible. Marchant vers eux en serrant plus fort la main de ma belle, je me racle la gorge et attire l'attention du fiancé.

— Bravo, c'était très beau. On vous souhaite tout le bonheur du monde.

June se fend d'un regard interdit puis abonde dans mon sens. Les futurs mariés me remercient, timides, mais déconcertés. Leurs billes noires affichent l'étonnement nous voir rappliquer dans leur parenthèse idyllique. Je sors alors de ma poche les clés de l'hôtel et j'espère que l'idée va leur plaire.

— Vous avez déjà une chambre ?

— Oui, on a tout ce qu'il nous faut, merci.

June me broie la main en s'inclinant discrètement pour me demander ce que je fabrique, tandis que j'insiste auprès du couple.

— Est-ce qu'une suite royale vous tente ?

Médusés, ils s'interrogent du regard puis me fixent comme si j'étais fou à lier.

— Vous voulez échanger ? Sérieusement ?

En dépit des billes marines qui me scrutent pour savoir si je n'ai pas perdu la tête, c'est précisément ce que je veux. Surtout après journée à marcher sur des œufs pour ne pas compromettre l'intégrité de June et ne pas laisser mes sentiments la salir devant l'objectif. Je veux faire la nique à la prod, prendre Spicer de cours et offrir à June toute mon âme dans une chambre quelconque et dépourvue de caméras.

— On prend la vôtre, la 212 est à vous.

June



<https://youtu.be/K8R7zjJMIfU>

Le bruit sourd du sac jeté à nos pieds ricoche dans la pénombre. Un peu comme mon cœur qui s'emballe, en proie à son souffle brûlant lorsqu'on franchit le seuil de la 114, au premier étage. Cernée par son intense sentiment d'urgence contre la porte, je le dévisage, un peu inquiète, surprise, mais avide de connaître la suite. Deaken exhale son envie de prendre le large, un changement de cap qui bouleverse mes repères, mais pas le programme. La ligne de ses épaules devient mon unique horizon, son parfum exquis m'emprisonne et l'éclat de ses iris me flatte. Alors que mes doigts glissent dans la chevelure d'un surfeur prêt à nous emporter dans des abîmes de sensualité, je sonde ses intentions d'un murmure suave.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

La part animale de son regard impétueux me submerge, paradoxalement dépravé et tellement respectueux. Adossée contre l'embrasure, je sens déferler un flot sauvage sous ma poitrine, quand sa réponse fiévreuse est expirée dans mon cou.

— On prend un nouveau départ, histoire de rendre le présent inoubliable.

Lorsqu'il encercle délicatement mon poignet pour épingle en douceur ma main au-dessus de la tête, je lui laisse comprendre que notre destination me séduit. Ici ou ailleurs, du moment que je suis avec lui, haletante ou en apnée, palpitante ou entreprenante, tout me convient. Cambrée, au contact de son bassin aussi abrupte qu'une dangereuse falaise, je ne cille pas. Délicieusement piégée, j'attrape au vol toutes les ombres aux nuances sensuelles parant son visage sous ses mèches

brunes et un peu folles, je fixe son sourire vertigineux et sa lèvre qu'il mordille avant d'expirer dans un soupir rauque qu'il ne peut plus tenir. Nos respirations s'embrasent, nos corps se laissent entraîner par le courant violent, la porte est verrouillée, mais je suis ouverte à toutes les suggestions, même si je dois me noyer sur ce canapé.

Deaken me libère, son index effleure la cicatrice sur ma clavicule avant de s'aventurer le long de ma bretelle, m'arrachant un frisson qui se propage jusque dans mes reins. Alors que mon épaule dénudée s'offre à lui, son regard persuasif me donne l'impression d'être spéciale, tout à fait unique pour lui. À la fois toute petite et immense comme l'océan dont il a tant besoin dans sa vie. M'invitant à reculer vers le sofa pour mieux m'admirer et planter ses émeraudes dans mon cœur, il laisse sa paume courir sur mon cou lors d'une caresse aussi soyeuse que le foulard qu'il m'a offert, et lorsqu'il s'empare de ma nuque, je frémis, mes lèvres cherchent les siennes. Elles m'effleurent, me frôlent avec une pointe de rémission, et j'ai la sensation qu'il expie tout le temps qu'on a perdu avant de m'inviter à plonger lentement avec moi dans les profondeurs de son âme.

Grisée par sa pudeur qui s'éteint et l'air ardent que je lui vole, je m'empare de sa bouche, d'abord prudente, avant de me presser plus fougusement contre sa pulpe, de céder à la passion et de vibrer au contact de sa langue. Mon visage bordé de ses mains promptes à sauver mon monde, je m'é gare lors d'une étreinte qui m'aspire dans l'essence de notre couple. Il m'embrasse comme si nos vies en dépendaient, c'est si langoureux, si intense et capiteux que mes mains glissent sous son t-shirt partant à la conquête de sa peau brûlante, de ses côtes saillantes avant de le lui retirer dans un silence où nos respirations agitées nous conduisent vers le divan.

Le clair-obscur habille son torse sculpté par les flots d'ombres viriles et délicates, il m'apparaît plus fascinant, plus lui-même, comme si le fait de changer de chambre abattait ses dernières barrières. Étourdie par le pouls de nos baisers, exaltée par son sourire provocant, je perçois une authenticité qui semblait se cacher jusqu'à maintenant. Happée par les nuances vertes se jouant de mes pulsions et dictant mes

sentiments, je me laisse entraîner à l'horizontale, frissonnant sous ses mains qui m'effeuillent, qui prennent leur temps.

Je m'approprie ce corps qui était sorti de ma conscience, j'ai besoin de l'entourer, de l'envelopper, de renaître peau à peau, d'appriivoiser ce mélange d'évidence et ce goût de renouveau. Mes jambes s'enroulent autour de son bassin qui me flatte, je sens toute son envie qui m'assaille d'un feu divin. Au nom des mois oubliés, de nos premiers instants tendus, de sa patience et de ses élans dévoués, ma poitrine se soulève au contact de sa barbe et de sa langue chaude traçant une délicate ligne sur mon décolleté. L'ondulation délectable de nos corps me murmure de reprendre les rênes et d'abaisser brusquement son short, je veux goûter au hors-d'œuvre et au dessert en même temps, le cœur saisi par les accélérations d'un tour de manège que j'attends depuis un moment. Il n'y a plus de méduse, il n'y a plus aucun doute en ce qui me concerne, il est mon unique direction même lorsque les vents turbulents troublent mes comportements. J'en suis persuadée quand, bras tendu, en appui sur le dossier et le regard teinté d'abandon, il me domine de toute son envergure et m'honore d'un désir qui se comprime entre lui et moi.

Son buste se crispe alors que je l'enserme et lui prodigue des va-et-vient lestes, je le sens palpiter jusque dans ma main en réponse à l'incendie qui me ravage. Son râle grave m'encourage, je m'enivre de l'odeur de sa peau, de sa saveur saline sur ma langue, et son membre est à la mesure de ma gourmandise. Ma bouche catapulte son souffle dans d'autres sphères, si bien que son corps contracté tient à écourter mon dévouement, Deaken m'adosse lentement et en dépit de mes feulements frustrés, il signe de son ongle une lente ligne droite depuis ma bouche jusqu'à mes seins, comme un fleuve descendant vers mon nombril. Une onde incendiaire arque mon corps à l'écoute de ses mains qui m'ôtent le bas. Ses épaules auxquelles j'ai tant besoin de m'accrocher amorcent leur descente et chaque sillon que Deak trace sur ma cuisse fait flamber ma raison. Ses dessins sur ma plage agitent les eaux salées, dans un bruissement sensible, son majeur est ma seule boussole au beau milieu de la tempête qu'il souffle sur mon intimité.

Une seconde d'éternité, une respiration, avant d'embrasser notre destinée. De ses lèvres déposées sur mes braies naît un frisson, une exquise combustion qui se propage dans tout mon ventre. Sa barbe affûte mes sensations, ses mains pétrissent mes hanches qui tremblent sous les massages appliqués de sa langue. Puis fermement, il soulève mon bassin pour mieux le conquérir, dans un angle nouveau l'incitant à s'égarer plus loin, plus fort. Son toucher m'arrache du rivage, mon derme est en fusion, au point que je redresse ma jambe, l'invitant à prendre tout ce qu'il veut de moi. Une douce flamme lèche l'intérieur de ma cuisse, ses doigts débordent d'initiatives qui me font perdre le nord. Je n'ai jamais caressé la confiance si intensément, et alors que je m'abandonne sans tabou sur les différentes routes des sens, sa main libre remonte sur mon ventre, cherchant à saisir mes doigts comme un superbe besoin de complicité, comme si nos mains ne voulaient jamais se quitter. Plus bas, son pouce m'électrise, un raz-de-marée de plaisir me dévaste, mon souffle s'envole, mais je retiens un gémissement dans mon poing, avant de m'emparer de plus belle du sien et de ramener mon Dieu de la mer à la surface.

Je ne me suis jamais sentie aussi belle que cette nuit, que sous ses cheveux envahissant mon visage lorsqu'il remonte, que dans ses yeux qui me dévastent d'émotions, que contre son sexe qui me masse patiemment pour se faire désirer. De ses bras taillés pour me défendre contre vents et marées, il me soulève au péril de son genou et m'arrache un petit cri de stupeur dans l'obscurité. Je quitte le canapé, emportée par une vague féroce et délicieuse, mes cuisses prennent ses hanches en étau, mes mains autour de son cou, je suis suspendue à son souffle comme à une bouée quand il me plaque contre lui pour me faucher d'une lame de fond. Je le sens en moi lent, puissant, essentiel. Deaken m'étreint à l'abri de la vie, de l'oubli, serrant fort mes reins, mes omoplates me laissant croire que je suis précieuse, indispensable pour lui. Ma respiration se bloque, le plaisir enfle et je bois la tasse dans une houle un peu folle, qui me touche, qui nous mène sous la douche où je compte bien me perdre.

Chapitre 44

Deaken



<https://youtu.be/8agEo6zxeHY>

Contre les dalles ruisselantes, sous l'eau aussi chaude que notre soirée, je m'enchaîne à elle, comme si mes bras pouvaient la protéger, comme si mon être voulait la nouer à mon cœur. Ses gémissements couverts par le jet sonnent comme des prières, et mon bassin roule au gré du sien poussé par des sentiments qui ne peuvent éclore qu'à l'abri des regards. Je me fous que mon téléphone hurle dans la pièce d'à côté, j'ignore les lancements de ma jambe, il n'y a que June qui compte. Elle, et tout ce que je ressens, tout ce que je ne peux plus taire. Accrochée à mes épaules, elle est sublime les yeux fermés se pinçant les lèvres pour mieux sentir mon pardon inavoué. Je me réfugie dans son cou, ferme les paupières à mon tour, m'immisce plus fort en elle, j'aimerais que mes fautes s'en aillent avec la flotte, je veux qu'elle sente à quel point je tiens à elle. Et je voudrais que ce soir soit le premier du reste de ma vie à ses côtés, que toutes les autres nuits puissent m'absoudre et effacer tout ce que j'ai fait.

Si je mords son cou, c'est pour m'empêcher de dire tout haut ce qui s'inscrit durablement au fond de moi. Alors, je dépose des baisers comme des roses sur son chemin, je martèle contre son corps l'évidence qui nous lie, elle est un cadeau sur ma route, elle est même la route. *Mon tout, putain.* Je me suis forgé un blindage à base de relations intéressées et jetables, et avec sa personnalité sensible, elle a rouvert mes plaies pour mieux les panser. June se cramponne à tout ce qu'elle peut, tenant bon et m'étonnant à nouveau d'être si naturelle. De sa main libre, alors que je suis secoué par un plaisir que je m'aimerais faire durer, elle s'empare de mon avant-bras et l'entraîne

vers sa chute de reins. Son visage perlé se pare d'un abandon sublime, alors qu'elle me guide un plus bas, le cœur ouvert, m'invitant à la surprendre. La nuque pliée, ses lèvres tournées vers le sacré, elle m'autorise à accéder à une autre part d'elle qui m'ensorcèle et m'arrache un râle rauque.

Son corps se crispe, s'arque et se voûte, sa bouche m'appelle et nos langues jouent une symphonie qui impose de ralentir la cadence. Parce que là, sous la douche, il n'est pas seulement question de céder au feu qui nous dévore, je lui fais l'amour, avec tout ce que je ressens, sans script, sans sanction ni conséquence. Je veux qu'elle sente à quel point elle compte alors je l'étreins comme si c'était un adieu, même si je veux de toute mon âme qu'il s'agisse d'un bonjour, le premier d'une longue série.

Ses hanches ondulent d'avant en arrière, m'aspirent de mouvements circulaires, m'invitent à fondre en elle, mais June se fige soudainement, passe sa main au-dessus de la tête pour se tenir au jet, et me demande de la regarder dans les yeux. Ses billes marine me sondent, me transpercent, me font l'amour elles aussi. Puis elle serre ses cuisses et ses fesses pour mieux me sentir de partout, elle me dévisage et dépose sur ma peau un regard velouté, faussement égaré, tellement profond que chacun de ses mouvements fait grimper mon plaisir d'un cran. Son corps m'empoigne, c'est elle qui mène la danse.

*

June

Acculée de tremblements divins, engloutie par le crépitement merveilleux d'un brasier à blanc, je tiens pourtant à l'emmenner avec moi, sous ma peau, et sous ma poitrine. Je veux qu'on plonge à deux, dans les profondeurs de ce que j'éprouve, qu'il puisse apercevoir la couleur de mes sentiments. Je veux qu'il touche du doigt la force avec laquelle je m'accroche à sa venue dans ma vie. Alors que son sexe creuse en moi de merveilleux sillons en réponse à son index qui affole ma part gourmande, c'est bel et bien son regard qui embrase chaque parcelle de mon corps. On ne m'a jamais fait ça, je n'ai jamais ressenti une telle chose. Dans ses bras qui me pressent, qui se resserrent à mesure que le plaisir culmine, chaque parcelle de mon être en demande plus, je voudrais ne jamais quitter ce sarcophage, passer le reste de ma vie tout contre lui. À ma demande, Deaken me dévore du regard, il se plante en moi, mais la vague qui se profile à chaque remous est si énorme que je cède la première. Et c'est les paupières closes que je sens ses mains me pétrir, me recouvrir, me faire sienne alors que tout mon corps se fissure à chaque coup de bassin, puis se craquèle d'une lumière irradiant mon ventre et mon cœur. Mon souffle galope, mais ne parvient plus à retenir mes gémissements, nos respirations s'envolent dans la vapeur, et lorsqu'il se réfugie dans mon cou pour me prendre plus fort, plus vite, je n'ai pas d'autre choix que de m'attacher à sa nuque à saisir ses cheveux et tout ce que je peux, dévastée par la foudre qui me traverse de part en part. Son souffle rauque rebondit contre les dalles, il écrase sa paume sur ma nuque pour s'y tenir fermement face à l'avis de tempête qui s'annonce. L'air me manque, ma voix s'enfuit, je tremble, je frissonne, j'ai besoin de ses lèvres, de notre oxygène et j'étouffe le chant de mon orgasme dans sa bouche, il y a comme un ouragan hurlant dans mes reins, quelque chose de violent, de sacré, une bourrasque divine que seul lui peut me donner.

Il ne reste que le murmure de l'eau, nos deux âmes, front contre front, baignées de plaisir dans la salle de bains à l'italienne, et la certitude jusque dans mes veines, que ma vie ne peut pas s'écrire sans lui.

Observant l'apaisement qui voile son visage aux yeux clos, il me donne l'impression d'avoir caressé un bout d'éternité, d'être étrangement en paix, encore plus beau quand il réprime un sourire discret. Je réalise alors que c'était un magnifique tour de manège, une attraction aux sensations fortes pour lui et surtout pour moi. D'ailleurs, le silence souligne entre nos corps essoufflés que je viens de connaître le plus beau coup de ma vie. Jusqu'à ce que l'on toque à notre porte.

Inquiète, je touche terre, mais le sourire de Deaken balaye mon appréhension. Du pouce, il effleure ma joue, avant de chercher une serviette.

— J'ai fait monter le dessert.

*

Deaken



<https://youtu.be/UrMmr1oMPGA>

Allongé sur ce lit, simplement couvert du drap sur ma taille, avec le plateau entre elle et moi, je réalise que June m'a tué sous la douche. Succombant à des yeux revolvers, le candidat contraint et forcé d'une émission à la con est mort dans la pièce d'à côté. Je ne pensais pas qu'il y aurait de la place dans mon cœur pour qu'une femme puisse occuper autant d'espace que ma jumelle et ma nièce, c'était peut-être le cas pour le Deaken d'avant, j'en sais rien.

— Je peux reprendre une part ?

À plat ventre, ses longues locks couvrant ses seins, June se redresse sur un coude. Tellement femme, si envoûtante avec un sourire radieux orné d'un peu de crème du gâteau monté par le groom service. Un dessert commandé par mes soins et accompagné de confiseries, une petite douceur alors que le tonnerre semble gronder au loin. Pour voir chaque jour son petit nez retroussé, l'éclat marine de son regard, ses lianes blondes et sa bouche gourmande, je me rends compte que je serais prêt à tout. Admiratif, un peu ému aussi, je ne peux pas m'empêcher de scruter chacun de ses gestes, j'ai l'impression qu'elle m'a jeté un sort parce que mon palpitant ne cesse de murmurer « merci ». J'attache mon regard à ses poignets fins, mais également la manière dont elle tient le couteau. Je lui murmure dans un sourire qu'elle a bien le droit de reprendre des forces.

— Les attractions, ça creuse...

Suçotant son doigt, elle acquiesce et m'offre un clin d'œil qui tranche la nuit comme un rayon de soleil puis elle s'autorise une généreuse part qu'elle croque à pleines dents avant de déclarer la bouche pleine :

— Hum... Ce Pavlova est une tuerie.

Je donnerais n'importe quoi pour être à la place de cette génoise portant le nom d'une ballerine russe, je vendrais mon âme pour être dans sa main ou dans sa bouche et quand je réalise la teneur de ma pensée, il me paraît évident que j'ai totalement succombé. *Deaken Corton, immigré en sursis, ancien esclave des médias - heure du décès 01h22*. Plus sublime encore dans son plus simple appareil, elle me demande si j'en veux un peu. Je décline d'un sourire devenu indélébile depuis qu'elle m'a fait l'amour.

— Non, c'est gentil.

Te regarder me suffit. Je me contente de redresser le coussin sous ma tête et de caler mon bras pour mieux l'admirer alors qu'elle insiste.

— Tu devrais goûter... C'est ce que l'Australie fait de mieux en dessert.

— Non, je crois pas.

— Ah si, je te le certifie... Pourquoi tu dis ça ?

Le meilleur dessert, c'est toi.

— C'est Néo-Zélandais, sans vouloir plomber l'ambiance.

— Pas du tout !

— Ma mère m'en faisait.

— Ça ne prouve rien. C'est de chez nous.

— On parie ?

— Ce que tu veux ! C'est Australien, un point c'est tout. Regarde sur internet !

Sûr de connaître la vérité à ce sujet, j'accepte de lui trouver la preuve sur Google et m'empare de mon mobile. Alors que je me contorsionne et me redresse pour tapoter ma recherche, j'évite de m'attarder sur les appels manqués de Spicer. *Va au diable avec ton show, fous-moi la paix le temps d'une soirée, merde !*

Alors que j'imagine la rousse en train de péter un câble en régie à l'idée

de se retrouver avec de jeunes fiancés dans la suite royale et rien à filmer, je saisis ma recherche sur le navigateur. Je sens tout à coup un truc froid sur mon ventre, un peu de crème que June vient de faire tomber.

— Oups, attends...

Elle retire le plateau pour le disposer sur la table de nuit et s'installe, plus à l'aise contre moi. À l'écran, les sites web disent tous la même chose : la rivalité fraternelle entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande fait rage à propos de ce dessert. Les deux nations se disputent la paternité de cette pâtisserie à base de meringue, de crème et de fruits frais.

— Bon, c'est compliqué, 50/50. Je n'ai pas tort.

— Mais tu n'as pas raison. Bon, OK... peu importe, moi, j'adore...

Mon souffle se coupe net, je me crispe au contact merveilleusement chaud de sa langue. Elle lèche sur mon ventre la crème avant de s'éloigner du périmètre et de sinuer sur mes abdos. Rabattant ses cheveux pour dégager son visage, le programme qu'elle souffle sur ma peau affole tous mes sens au garde-à-vous, mais une vibration sur mon mobile me ramène dans le réel. Un SMS qui dit « Où êtes-vous ? Vous déconnez complètement. »

Putain, Spicer a raison. Je supprime ce maudit message qui met mon désir en berne et empêche June de succomber à un autre genre de délice. C'est inconcevable de fondre dans sa bouche alors que je ne joue pas cartes sur table. Mais celle-ci ne se décourage pas et me chevauche, pour me dominer à califourchon. La vue de sa poitrine appétissante aiguise à nouveau mes instincts, elle ondule à peine, juste de quoi maintenir le pouls de nos envies sur un fil. Les mains en appui sur mon torse, elle incline la tête et me demande ce qui cloche.

— C'est parce qu'on a parlé de ta mère ?

Je ne peux plus te mentir.

— Non, c'est parce que je réalise seulement maintenant à quel point c'était bon.

Son sourire devient solaire, et son bassin ne demande qu'à repartir pour un tour de manège, le fil se tend. Je crève d'envie de la prendre dans mes bras, de tout lui expliquer, mais elle se fige et joue avec ses ongles sur mon buste.

— Tu ne parles jamais d'elle ni de ton pays... Ou alors je ne m'en souviens pas, encore une fois...

— Non c'est vrai, j'évite en général de m'étendre sur le sujet.

Elle s'incline et dépose ses seins contre moi en plaçant ses bras de part et d'autre de ma tête, en mode « prête à écouter ». Face à face avec un regard aux notes d'océan, le même grand bleu qui berçait mon enfance.

— Le matin, j'adorais regarder le large... Je trouvais ça beau et puis j'aimais voir les bateaux quitter le port de Raglan. Quand je revenais de l'école, je venais me frotter aux vagues, toujours un œil sur la jetée pour voir le bateau de mon père revenir.

— Il était garde-côte, c'est ça ?

Mon bruit de gorge confirme cette vérité, puis j'inspire avant de me livrer à bâton rompu.

— Un soir, un jeudi... Sienna était chez une copine... je devais avoir 12 piges... J'ai attendu avec ma planche, jusqu'à ce que le jour décline. Il n'est jamais rentré, la mer nous l'a pris.

Je ne sais pas ce qui est le plus difficile, de chasser ces images de ma tête ou de défier ce regard débordant de compassion.

— Oh, Deak... ça a dû être terrible.

— Surtout pour Sienna en fait, ils étaient très fusionnels.

Bercée par de douces caresses qui visent à m'apaiser, je lui souffle la suite. Le retour à la maison, ma mère d'abord dévastée, puis dans le déni, avant d'être définitivement cassée et en colère.

— Il y a eu les expéditions des proches qui n'avaient pas perdu espoir et qui voulaient retrouver l'épave. Sans parler de Sienna qui

s'emmurait dans le silence, même moi, elle me rejetait. Puis est arrivé ce fameux jour, cette date qu'il a fallu arrêter pour aller en mer et jeter un bouquet. Sans savoir où ni comment exactement. Il fallait le juste le faire...

C'est moi qui ai pour habitude de l'envelopper, de la protéger de mes bras. Mais les jambes de June se plaquent le long des miennes, son corps épouse ma douleur. Et je crois que je l'aime j'aime la façon dont elle partage ma peine.

— C'est là qu'il y a eu un avant et un après. Devant ce bouquet flottant dans l'eau, j'ai tout de suite su que ma mère ne serait jamais plus que l'ombre d'elle-même.

Sans tomber dans le mélodrame, j'évoque ses tendances à avoir des idées noires, son envie de rejoindre mon père. Le temps de mon récit pas bien joyeux, les doigts délicats de June effleurent mes joues, puis ma bouche, tandis qu'elle murmure.

— Tu as eu tout ce poids sur les épaules, durant si longtemps...

— Je pouvais pas la laisser dans cet état.

June se redresse pour planter son regard dans le mien.

— Elle va mieux maintenant ?

Une part de moi est convaincue qu'elle ne s'en remettra jamais totalement, mais on a fait du chemin, maman revient de loin. Alors je soupire en laissant ma main glisser le long de ses longues nattes.

— J'ai fait en sorte qu'elle se rapproche de quelqu'un. Quelqu'un de bien. Je crois que ça comble le vide et qu'elle tient vraiment à Richard.

— Tu portes tout le monde à bout de bras.

— Je n'ai pas eu le choix. Je crois que je tiens ça de mon père... Heureusement, les choses se sont arrangées.

— Il faut croire que l'amour répare tout, même les cœurs cabossés.

— Je peux pas dire le contraire...

Merde, j'ai vraiment dit ça ? June se redresse à nouveau, cherchant dans mes yeux l'écho de mes pensées. Rien qu'à son sourire, je sais que ma phrase résonne en elle. Me raclant la gorge, je reprends d'une voix pas vraiment bien claire.

— En tout cas, il fallait que je le fasse pour Sienna. C'était devenu ingérable. C'était trop dur de la voir en prendre plein la gueule entre deux sanglots, même par Skype.

— Pourquoi ?

— Je suppose... Je pense que... c'est parce qu'elle sollicitait beaucoup mon père à l'époque. Même la nuit, elle faisait des sortes de terreurs nocturnes. Et quand je n'arrivais pas à la rassurer, c'est mon père qui s'y collait... Ma mère a toujours reproché à Sienna de l'avoir épuisé et que cette disparition en mer était liée à son manque de sommeil.

Bien sûr, c'est stupide, rien ne peut le prouver et j'ai toujours défendu Sienna, mais elle est partie, lasse d'être l'objet de tous les reproches, c'est que je murmure à la plus attentionnée des maîtresses. À la manière dont elle lisse méthodiquement ma barbe, le regard dans le vague, j' imagine que June est perturbée d'apprendre que la relation entre ma jumelle et ma mère dépressive n'était pas au beau fixe.

— Eh bien tu vois, on a un point commun elle et moi...

J'arque un sourcil, *aucun souvenir de ça dans mes foutues fiches.* June s'allonge totalement sur moi, plaquant sa joue contre mon cœur. Machinalement, elle effleure mon épaule et sa voix part à la dérive.

— Quand ma mère a commencé à faire des choses étranges... je n'étais qu'une ado... même une préado... Et elle n'arrêtait pas de me maudire parce que je lui faisais perdre la tête, d'après elle.

À en croire les fluctuations de sa voix, je comprends que le sujet est douloureux.

— Que ce soit pour son foulard oublié un peu partout. Ou quand elle laissait la casserole sur le feu pour aller parler à son arbre « totem »...

D'après ce qu'elle me dit, du frein à main oublié, à leur problème

d'argent, sa mère prétextait toujours que June était la cause, la source du mal.

— Un jour... elle a fait un crédit à la consommation sur un coup de tête. Un gros crédit, parce qu'une voix le lui avait conseillé. Cette voix, c'était la mienne, à ce qu'il paraît. C'est la goutte d'eau qui a poussé mon père à la séparation.

Lentement, je l'étreins dans une tenaille, pour qu'elle se sente en sécurité, tout contre moi.

— Puis rapidement, les choses sont passées du stade étrange à hystérique. Il y a eu des agressions sur les voisins, elle s'automutilait en culpabilisant... Et c'était toujours de ma faute...

Elle est si calme, rompue à la tristesse et en même temps je sens que ce n'est pas facile de se livrer pour elle.

— Une fois qu'elle a été placée pour son bien, chacune de mes visites était un prétexte pour me pourrir... Je sais qu'elle était malade, mais...

Elle prend une profonde inspiration, se love davantage contre moi et soupire comme pour alléger son âme.

— Mais même dans sa lettre, quand elle s'est donné la mort... elle n'a pas pu s'empêcher d'écrire que tout était de ma faute.

Si ma trajectoire est entachée d'un drame, la sienne ressemble à un chemin de croix. Son souffle tremble un peu, je peux le sentir à son dos sous mes doigts, et elle me souffle qu'elle n'a qu'une peur, c'est de partir en vrille à son tour.

— J'ai mis du temps à ne plus culpabiliser... Mais il me faudra une vie pour m'assurer que je ne vais pas devenir dingue.

C'en est trop, cette dernière phrase me tue, et c'est le cœur broyé que je l'allonge sur le flanc en lui demandant de me regarder.

— Tu n'es pas folle.

— Je suppose que oui, jusqu'au jour où...

Le besoin urgent de saisir l'ovale de son visage pour l'obliger à

s'attacher à mon regard se confond avec l'envie viscérale du tout lui avouer. Sauf qu'on perdrait un demi-million en déballant la vérité dès maintenant. Combien vaut ce que j'éprouve pour elle ?

— June, regarde-moi ! T'as rien d'une folle. Rien du tout, OK ? T'es parfaitement équilibrée.

Son sourire ressemble à celui d'un clown triste, elle baisse les yeux et soupire, à défaut de me croire.

— Je t'ai zappé de ma vie. Je t'ai tiré dessus et attaché... ça commence à faire beaucoup pour une femme équilibrée...

— Arrête...

— Je peux pas me le sortir de la tête, j'ai trop de questions sans réponse...

— Ça va finir par s'arranger.

— Oui, mais ça m'obsède...

— Faut pas. Dis-moi ce qui te prend la tête ?

— Pourquoi ? Hein ? Pourquoi je me suis méfiée de toi, alors que tu es... tu es tellement...

Je n'ai droit à aucun qualificatif de sa bouche, mais aucun mot n'est assez fort pour tout ce qu'elle me fait passer à travers son regard. Ça me touche.

— Pourquoi j'ai l'impression que c'est la première fois qu'on me fait l'amour comme ce soir ? Pourquoi je n'ai aucun souvenir de mes orgasmes avant la table cassée ?

Comme une ligne de basse, mon pouls cogne sous mon crâne, *on y est*. C'est le moment que je redoutais, je ne peux plus reculer. J'ai le palpitant qui va sortir de la poitrine, expulsant un trop-plein de mensonges. Il faut que je le hurle, il faut qu'elle sache, j'ai trop de sentiments à son égard pour continuer comme avant. Mon souffle se voudrait lent, mais c'est un leurre, je plante mon regard dans le sien, sans ciller. Mais je vacille.

— Parce que ce n'est jamais arrivé avant.

— Pardon ?

Chapitre 45

Deaken



https://youtu.be/A-Tod1_tZdU

Je ne sais pas à quoi je m'attendais exactement, j'ignore ce que j'espérais comme réaction au juste, mais je fais face à un fauve sur la défensive à présent. June se redresse sèchement, comme traversée par une décharge électrique. Drapée de la couette, le regard fou, entre dégoût et crainte, elle balbutie.

— De... De quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Avec des éclairs terribles dans les yeux, elle recule, d'abord d'un pas, puis d'un autre, avant de toucher le coin de l'écran plat et de me regarder comme si j'étais le jumeau maléfique de son ex. Je pensais que tenter ma chance allait me soulager. Je voulais expier mes fautes, je lui dois des explications depuis longtemps et je ne veux pas la faire souffrir, mais là, tout de suite, je n'ai qu'une peur, c'est de la perdre.

— Je veux dire que...

Bon sang, j'ai des flashes du mobile home, de Sienna et d'Ava, une machine à sous affiche trois cerises et 500 000 dollars dans ma tête, je me rétracte comme un lâche. Parce que si elle ne peut pas me pardonner et que je crève de douleur à cette idée, elle doit au moins bénéficier de l'argent pour se reconstruire.

— C'était la première fois que c'était aussi bon. Ça n'a jamais été aussi intense.

— Ce n'est pas ce que tu as dit. T'as dit que ça n'était jamais arrivé avant !

Spicer, mon visa, protéger mes proches ou damner mon âme. Quand ce moment arrivera pour de bon, je ne m'en remettrais pas, mais très égoïstement je prolonge ce « nous » qui ne tient qu'à un fil. Parce que si je n'ai plus June, je n'ai plus rien, son rejet va me détruire. Alors, je m'en remets à un dernier mensonge.

— Avant... Avant c'était moins bien. Voilà, tu le sais maintenant.

La ligne de ses épaules se détend, l'orage dans ses pupilles s'apaise, cherchant toujours à trier le réel du mensonge. Je saisis la vague qui se profile pour nous ramener vers des eaux plus calmes.

— June... pour moi aussi, ce n'est pas évident. Mais ce qu'on vit en ce moment, c'est fort. Pas vrai ?

Son silence me le confirme, l'expression sur son visage revient à la normale. J'ai le cœur qui saigne à l'idée de devoir repousser l'inévitable, je viens d'apercevoir ce qui m'attend dans un futur plus ou moins proche, mais je refuse que tout me pète à la figure cette nuit, pas de cette manière, pas tout de suite après l'amour. Et c'est avec l'appréhension du lendemain que je contourne lentement le lit. Parce qu'il arrivera un jour où il me sera impossible de me dédouaner. Je m'approche, l'apprivoise comme une bête blessée, je me risque à ouvrir les bras et son parfum rehaussé de patchouli m'envahit de nouveau.

— Je n'ai jamais voulu te faire de mal.

— Pardon, excuse-moi... Je...

— Ne dis rien. Je te comprends... Je te comprends tellement.

Sur ce soupir, j'hésite puis saisis avec prudence sa nuque fine et encore raide, et je retrouve son front, cet espace minuscule entre nos deux êtres. June se blottit contre moi, conscient que ce moment n'arrivera peut-être jamais plus, je ferme les paupières pour l'imprimer au plus profond de mon âme.

— Tu es ce qui m'est arrivé de mieux, Deak.

Elle le murmure contre ma peau, je l'étreins plus fort, plus coupable

que jamais.

— C'est moi qui devrais dire ça...

— Une part de moi a toujours peur que tout s'arrête du jour au lendemain.

Cette remarque aussi aurait pu sortir de ma bouche, c'est le cœur saigné à blanc que je la berce pour la rassurer. Je veux que cette comédie cesse, il doit bien avoir un moyen pour qu'on s'en sorte sans tout perdre, sans que je sois sacrifié sur l'autel des sentiments.

— Je ferai tout pour que ça n'arrive jamais.

*

June



<https://youtu.be/hmZDYPYjZgs>

Je me suis endormie dans ses bras, au gré de ses caresses sur mon dos, bercée par l'orage tonnant au loin et le son de la pluie contre la fenêtre. Pas d'incendie dans mes rêves, aucun cauchemar, je me suis vue assise dans le sable, face à l'eau, contemplant l'homme de ma vie sur sa planche. J'ai eu la sensation du sel sur mes lèvres, du miel dans mon cœur, et mon inconscient a déroulé le fil d'une vie à deux, où nous coulions des jours heureux, où j'étais dingue de lui comme cette nuit.

Ce matin était d'une tendresse mémorable, j'ai ouvert les yeux face à un océan vert, doux et bienveillant. Me réveiller contre son torse, c'était le prolongement de mes songes. J'ai aimé qu'il me rejoigne sous la douche, silencieux et attentionné. Sentir ses mains me savonner en douceur, frissonner sous ses baisers dans mon cou, éprouver cette sérénité quand ses bras m'ont enveloppée, autant de gestes évidents et complices qui m'ont conduite à lui faire l'amour dans un autre registre. Quelque chose de tendre, de passionné et de fusionnel, c'était langoureux et profond, j'ai senti une délicatesse nouvelle, une sorte de poème menant à bonheur que je n'avais jamais connu jusqu'ici. Main dans la main, accrochée à son regard absinthe, chaque mouvement murmurait des mots doux qu'aucune amnésie ne pourrait balayer.

Et c'est dans mon peignoir, au bord du lit, l'observant se brosser les dents que je réalise à quel point ma vie a changé et à quel point je tiens à lui. Cet instant est saupoudré de magie, entre routine et nouveauté, une espèce de gratitude m'envahit. Je ne sais pas si je le mérite, mais j'ai un aperçu de ce à quoi devrait ressembler mon quotidien, je le veux plus que tout. Enroulé dans une serviette soulignant son dos à l'épreuve des coups durs, il m'apparaît comme une évidence, la plus

belle chance de toute ma vie. Ce matin, j'ai le cœur qui déborde, j'ai l'impression de sourire jusque dans mon âme, je n'ai jamais été aussi heureuse qu'à cette seconde précise. Cet homme est un miracle sur mon chemin, je souhaite savourer cette plénitude et la ressentir de tout mon être, demain, après-demain et chaque jour qui suivra, jusqu'à ce que la vie m'emporte.

Lorsqu'il revient pour s'habiller de son côté du lit, je me rends compte que ce que j'éprouve pour lui n'est pas simplement lié à sa plastique ni à mes hormones, ce qu'il y a entre nous dépasse le charnel. Parce que l'essentiel est ailleurs, c'est le plus beau reflet de mon âme, mon ange gardien, un sauveur jusque dans les gênes, quelqu'un capable de tout affronter à mes côtés. Tandis que je l'imite, enfilant un jean et un débardeur noir, mon téléphone sonne et je suis surprise d'avoir des nouvelles de Bianca.

Deaken cesse de boutonner sa chemise, légèrement inquiet lorsque je décroche. C'est à croire qu'on redoute tous les deux qu'une ombre ne vienne noircir notre tableau idyllique.

— Bianca ?

— Cocotte, désolée te de déranger, mais c'est important.

Sa voix est stressée, j'ai une pointe d'appréhension qui me tiraille, surtout lorsqu'elle me demande d'allumer la télé, de regarder la chaîne info. Un peu sonnée, je presse le bouton de la télécommande, alors que le journal télévisé évoque les orages qui ont secoué Woonona cette nuit.

— Le Refuge a pris cher, c'est l'enfer ici.

Une onde glaciale s'immisce dans mes veines, Deaken s'approche de l'écran plat et fixe les images des reporters en se décomposant, avant que je bredouille à Bianca qu'on quitte l'hôtel sur-le-champ.

*

Deaken



https://youtu.be/o_mi7rD-_9c

Elle m'a offert un ticket pour le paradis, j'aurais voulu que ce matin soit éternel, que le soleil ne se lève jamais et qu'on ne parte pas en catastrophe. J'aurais aimé rester toute une vie dans cette chambre d'hôtel, que la nature ne bouleverse pas notre parenthèse hors du temps, qu'il n'y ait aucun appel manqué de Spicer et que tout ce qui se passe en coulisse appartienne à une autre dimension. Mais la réalité nous rattrape et nous voilà sur la route depuis un petit moment, roulant bien plus vite qu'à l'aller, inquiets pour l'avenir du sanctuaire. Anxieux de voir le paysage de plus en plus impacté, je brise le silence dans l'habitable.

- Bianca, t'as dit ce qu'il y avait comme dégâts ?
- Pas en détail, mais tu as vu les images comme moi...
- Tu peux compter sur moi pour filer un coup de main. Je peux poser quelques jours.
- C'est gentil, j'espère juste que les animaux n'ont rien.

June malmène mon pick-up qui nous catapulte plus au sud, et lorsqu'on quitte la voie rapide, les routes partiellement inondées nous donnent une petite idée sur l'ampleur de la tempête. Des arbres couchés, des panneaux arrachés, et quand on arrive devant le Refuge, je comprends que June va connaître des instants rudes.

- Ce n'est pas possible...

Roulant au pas, slalomant entre les branchages qui jonchent le sol, elle contemple l'entrée du parc qui porte les stigmates d'une nature en colère. Je n'arrête pas de lui dire qu'on va tout remettre en état, mais

je vois bien dans son regard que mon soutien n'efface pas sa peine. Et plus on approche, plus mon pouls s'accélère. Le frein à main est tiré devant un tronc qui nous barre la route, et c'est en quatrième vitesse que June galope vers Bianca alors que ma gorge se noue devant ce paysage de désolation, j'en ai mal pour elle. Dans la boue, les clôtures sont à terre, quelques pensionnaires errent dans les allées ravagées. Buddy tente de les rapatrier et je lui porte main forte alors que ma belle file à l'infirmerie avec son amie.

J'approche du doyen en salopette qui tente de rassurer les animaux, tout en apercevant d'un regard en coin, June partir avec sa sacoche de soin. Et j'ai le cœur en berne.

— C'est un carnage... Laisse-moi t'aider, Buddy.

— Les kangourous sont encore choqués. Tiens, tu en as deux par ici.

Pataugeant dans les flaques, je m'efforce d'appeler les marsupiaux, de les rassurer. Face à leur regard effrayé, le vieux Buddy me compte le récit d'une nuit chaotique.

— Le vent s'est levé vers minuit, j'ai entendu à la radio que ça allait secouer, je me suis barricadé dans ma bicoque. Mais vers 2h du matin, ça a commencé à taper fort. L'eau s'infiltrait chez moi.

Pluie diluvienne et fureur du tonnerre, alors que je succombais à la plus touchante des vétérinaires avec de vagues grondements au loin. J'étais aux portes du bonheur, ils étaient aux portes de l'enfer.

— La foudre est tombée deux fois. Quand j'ai entendu l'arbre s'écraser sur le bungalow de la miss, j'ai compris que c'était sérieux. Et tu vois le résultat...

C'est une onde-choc, une déflagration qui me traverse sur cette phrase. Une boule à l'estomac me tétanise, et il me faut une petite seconde pour réaliser que mon téléphone sonne encore et encore. Le vieux Buddy multipliant les claquements de langue pour appeler les animaux s'arrête et me demande pourquoi je ne décroche pas. Lorsque je reconnais le numéro de la productrice, c'est la gorge nouée et l'œil hagard que je me résoudre à répondre.

— Qu'est-ce que vous me voulez encore ?

— Elle ne sait rien ?

— Non ! Et si c'est pour le changement de chambre, j'ai pas de compte à vous rendre, c'était pas dans votre putain de contrat !

— On a un plus gros problème.

L'oreille tendue, le pouls battant à tout rompre, je devine dans la voix de Spicer que la situation devient hors de contrôle, carrément critique.

— Deaken, quoi qu'il advienne, vous vous taisez. Suis-je bien claire ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Dites-moi, putain !

— Je veux votre parole : vous la bouclez à propos de l'émission, même si ça tourne au vinaigre.

À l'autre bout du fil, elle me souffle dans la panique que le tournage est compromis, que l'orage fout tout en l'air. Je ne comprends pas bien en quoi une tempête risque de ruiner son programme, jusqu'à ce qu'elle me demande de revenir vers l'allée centrale.

— Regardez le mobile home.

Quand mon œil s'attache à cette caravane au toit à moitié défoncé, je suis incapable de répondre. J'en coupe la communication, en apnée, et abasourdi. On aurait pu mourir là-dedans, cette nuit, sous cet arbre qui a cédé, mais ce n'est pas ce qui pétrifie mon cœur. Le sol se dérobe sous mes pieds, parce que June dévie de l'allée, laisse tomber sa sacoche sur la terrasse et ouvre la porte du bungalow.

Pu.tain.de.mer.de. Elle va tout découvrir.

Le souffle court, la rotule flinguée par mon sprint, je n'arrive plus à penser, il n'y a que mes battements cardiaques affolés qui martèlent la fin prématurée de notre couple. Haletant, je foule le marchepied et me fige devant la pire image de toute ma vie. Un joyau d'innocence souillé par l'inévitable, elle est accroupie devant l'entrée de la salle de bain. Des éclats de verre de la cabine par terre, la dalle du plafond pulvérisée et toutes mes fiches étalées sur les yeux de celle que j'aime.

— June ! Regarde-moi ! Ne fais pas ça !

— C'est-pas-vrai...

Je tente de lui arracher la note dont elle s'empare, mais c'est trop tard, elle vient de comprendre. Mon palpitant implose quand elle se relève lentement, et je décèle une affreuse aversion dans ses grands yeux voilés par la triste réalité. Sa voix est comme mon cœur, totalement brisée.

— Qui es-tu ? Putain, Deaken, dis-moi ! C'est quoi ce délire ?

Chapitre 46

June



<https://youtu.be/EDn7-xC2A8E>

Entre mes doigts tremblants, je découvre médusée mon état civil, mon signe astro et mon profil. Une part de moi refuse d’y croire, pourtant, noir sur blanc, il y a mon ancienne adresse pas loin de la réserve naturelle, ma passion pour les plantes et les randonnées avec Bianca. Je lui ai confié mon cœur, je lui offre mon corps et je lui ai ouvert ma porte alors qu’il révisait mon passé dans mon dos, il bachotait mes hobbies, puis tout ce qui pourrait jouer en sa faveur.

J’ignore si c’est physiquement possible, mais je le jure, mon cœur se disloque, je le sens vraiment se déloger, cherchant à briser mes côtes par n’importe quel moyen avant de s’arrêter, fatigué de nier face à l’horreur. Ma vision devient floue et trouble, l’air me manque et lorsque je relève la tête vers Deaken, son visage coupable me déchire de part en part.

— C’est... Alors c’est ça que tu faisais... à chaque fois sous la douche ? Tu apprenais tes leçons ?

Ma voix part en lambeaux, la sienne n’est qu’un pathétique filet d’air implorant.

— June, s’il te plaît...

— N’avance pas, putain ! Il y a toute ma vie dans ces fiches...

C’est monstrueux, on évoque la méfiance que j’entretiens vis-à-vis de mon ex, on me décrit comme étant une femme dans le contrôle, bien qu’influencable une fois en confiance. Ils ont encadré en rouge le fait que ma mère est un sujet délicat. Un violent haut-le-cœur précède mes

vertiges, je vais vomir par terre sur cette espèce de dossier.

— Tu... Tu as joué avec moi ? T'es un connard de la pire espèce...

— Je ne voulais pas te faire de mal, tu le sais.

— Je ne sais rien du tout ! Tu n'as jamais été en couple avec moi ! Je n'ai jamais rien oublié !

Quand je pense que je suis allée voir un toubib parce que je me pensais totalement à l'ouest.

— June, c'est pas du tout ce que tu crois...

— Je crois que t'es qu'un enfoiré ! Et ta putain d'histoire de première fois ! Mais tu te fous de ma gueule depuis le début ?

Je lui balance ses feuilles de révisions à la tronche, pas moyen d'oublier qu'il est arrivé le jour où je suis allé sur la tombe de ma mère. Mon esprit vacille entre ce que je sais de lui et tout ce qu'il a cherché à me faire gober : mon amnésie, ma sensibilité, notre relation qui n'a jamais existé.

— Et moi, comme une conne, je t'ai trouvé de la patience... je culpabilisais de ne pas me rappeler !

Je me sens trahie, dupée et salie. Les bras ballants, son regard éteint et résigné chute à ses pieds, sur ces preuves irréfutables témoignant qu'il s'est royalement foutu de moi.

— Tu m'as manipulée... Tu es pire que Phil...

Je me sens chancelante, accablée par le poids de la découverte. Je suis fouettée par nos images, ses sourires, sa patience d'ange, ses répliques à la con pour me rassurer sur ma psyché, la wax, l'hôtel, la douche. Je vais vomir, c'est sûr, je me cramponne à cette fameuse table aussi fragile que moi. Je recule, je ne veux même pas respirer le même air que lui.

— Pourquoi ? Pourquoi tu m'as fait ça ?

Ma gorge se resserre, j'ai du verre pilé dans la trachée, pas moyen d'avaler cet énorme gâchis. *Au nom de quoi ?* Je manque défaillir et

me cramponne au plan de travail, des spasmes affreux précèdent mes sanglots alors qu'il tente d'approcher et que j'aboie pour qu'il reste à sa place. Mes mains tremblantes ont du mal à se cramponner et manquent renverser les assiettes empilées tandis que l'autre me coule un regard chargé de larmes.

— Si je pouvais revenir en arrière, je te jure que...

— Me jurer quoi ? Que tu n'allais pas abuser de moi ? Me faire passer pour une barge ? Ou me baiser sans aucun scrupule ?

Après avoir entrouvert sa bouche, Deaken pince ses lèvres et capitule en fermant les yeux avant se retrancher dans un silence assassin. Un néant qui m'éviscère.

— Comment t'as pu nous infliger ça ? Comment ?

Sous ses cheveux tombants, son souffle tremble, mais pas autant que le mien. Il retient un hoquet que je devine douloureux alors que ma poitrine me comprime.

— On ne m'a pas laissé le choix...

— Qui ça « on » ? Pour qui tu bosses ? Réponds !

Si ça se trouve, il n'est même pas secouriste, il ne s'appelle même pas Deaken ! Il secoue la tête, refusant de me répondre, là, une larme chutant sur sa barbe me tue et déclenche ma furie par la même occasion.

— Pour qui ? Putain, dis-moi !

De rage je saisis la première assiette qui vient et lui balance dessus férocement. La faïence explose à l'instar de ma raison, il l'esquive de justesse d'un pas de côté, en défonçant la cloison contre laquelle son dos s'écrase.

— Je peux pas t'en dire plus. June, faut me croire quand je te dis que...

— Te croire ?

Mon rire écorché vif ricoche dans la caravane en ruine, il sort de son angle tentant de remettre les câbles électriques qui dépassent et

pendent dans le vide à présent. Foulant la vaisselle cassée, presque voûté sous le plafond qui s'effondre, il accroche mon regard avec une peine palpable.

— Ce que j'éprouve pour toi est bien réel.

— Et moi tout ce que j'éprouve, c'est l'envie de gerber. Je te vois, je vois tout ça, tout ce que tu as fait de nous et ça me donne la nausée.

Massant ses tempes, sa pomme d'Adam roule de haut en bas et sa bouche se déforme sous une barbe triste. La teinte de ses yeux s'étiole, diluée par les regrets, mais il est bien trop tard en ce qui me concerne.

— Laisse-nous une chance.

— Non. Non, Deaken. Combien tu as eu de chance de me dire que tu n'as jamais existé par le passé ? Je t'ai dit que j'avais peur de ressembler à ma mère ! Tu savais pour mon séjour en maison de repos ! Combien d'occasions tu as eu de me parler de tes saloperies de fiches ?

Son silence plaide lui aussi coupable, et c'en est trop. Je ne tiens plus en place.

— June ? Qu'est-ce que tu fais ?

Je me rue dans la chambre et saccage son étagère en balançant ses affaires par la fenêtre.

— Il faut que tu sortes d'ici et de ma vie !

— Le plafond va céder, fais attention avec l'arbre.

— J'en ai rien à foutre de ton plafond !

Ses t-shirts de merde, ses shorts à la con et même sa putain de brosse à dents virent à l'extérieur, alors qu'il tente d'avancer vers moi.

— Je voudrais qu'on parle calmement...

— Un conseil ne cherche même plus à t'expliquer. Recule !

Sa voix est plus grave encore quand elle se gorge de notre drame. Il soupire, les épaules pensantes et se confie.

— Je voulais pas le faire. Et je voulais pas que ça se termine comme ça.

— Tu sais quoi ? Ça va se terminer, comme on a commencé !

— Je veux pas que ça s'arrête. Je veux... Je voudrais qu'on puisse discuter comme à l'hôtel.

En dépit de ce qu'il me dit, je me baisse sous le lit récupère mon fusil ainsi qu'une cartouche d'anesthésiant en sifflant entre mes dents que moi, j'aimerais juste qu'il se taise.

— Ça t'évitera de me mentir encore et encore.

Je place la fléchette dans la culasse, retire le cran de sécurité et le braque. Impression de déjà vu, il cesse tout mouvement, et me dévisage comme lors de nos premiers instants.

— Je tiens à toi, June. Beaucoup. Plus que ma propre vie.

— Pas assez pour me dire la vérité.

— Je peux pas parler, tu comprends ça ?

— T'es quoi ? Une sorte d'agent double ? Spécialisé dans les pauvres filles à enfumer ?

Je me demande même si tout ça n'est pas lié à mon ex, aux incendies et à l'assurance. Il regarde partout, puis surtout le canon du fusil. Je crois qu'il a conscience que si j'appuie, ce n'est pas dans les fesses que la fléchette va trouver sa cible, mais dans ses parties intimes.

— Je suis un lâche...

— Ça, je te le confirme !

— Un lâche qui voulait juste faire le bien.

— Je crois qu'on n'a pas la même notion de bien. Maintenant, tu sors.

Le doigt sur la gâchette, son sexe dans le viseur, je pense qu'il comprend qu'il est plus prudent de reculer vers la porte. Les mains bien en évidence, il scrute à nouveau l'intérieur nerveusement avant de parler vraiment tout haut.

— Est-ce que quelqu'un peut intervenir, s'il vous plaît ?

— À quoi tu joues ? Tu parles à qui ? Recule, encore !

On dirait qu'il s'adresse à son meilleur ami invisible, sa voix est cassée, mais porte davantage quand il reprend son drôle de numéro.

— Aidez-moi, merde !

— C'est quoi cette comédie ? Sors, Deaken ! Dehors !

Descendant lentement le marchepied, toujours dans ma ligne de mire, je ne le quitte pas des yeux, malgré ces satanés fils qui pendent partout maintenant. Une fois sur la terrasse, il meugle encore qu'il a besoin d'aide en balayant du regard le Refuge sinistré.

— Oh ! Vous êtes là ? C'est terminé ! Est-ce que quelqu'un peut venir lui expliquer ?

Il n'y a pas si longtemps, c'est moi qui étais dans la peau d'une folle, mais à le voir se dévisser la tête de gauche à droite en parlant à une sorte de Dieu ou à la petite voix dans sa tête, je réalise que nos rôles ont bien changé.

— Me laissez pas comme ça ! Oh ! Vous m'entendez ? Ça peut pas se finir comme ça !

— À qui tu causes ?

Son regard est trouble, son attitude me désarçonne, j'ai l'impression qu'il perd pied et je réprime un frisson désagréable déclenché par le câble noir en suspension. Un cordon épais, qui n'a rien à faire là. On dirait un fil informatique, en tout cas un truc qui m'intrigue et qui rend Deaken de plus en plus pâle, surtout lorsque je délaisse le fusil sur le pas de la porte pour ramener le câble à moi et remonter jusqu'à... *Nom.De.Dieu.*

— June ! C'est pas du tout ce que tu crois !

Dans ma paume, un petit cube noir de quelques centimètres à peine. Un objectif, une putain de caméra.

— Tu... Tu me filmais ?

— C'est pas moi !

— T'es... T'es un pervers ?

— Non !

— Y en a d'autres ? Putain, y a des caméras ailleurs ?

Son soupir est si lourd que la terrasse craque sous son poids.

— Oui, et des micros aussi... un peu partout.

Je reprends mon fusil, et je crois que je suis à un cheveu de viser le cœur pour qu'il ressente exactement la même chose que moi en ce moment. Son regard dévasté m'affecte en dépit de la haine qui enfle puis il se remet à causer tout haut, probablement à ceux qui m'espionnent.

— Putain ! Mais intervenez ! Nous laissez pas comme ça !

— Arrête de crier, Deaken. Arrête de me regarder. Et surtout, arrête d'être dans ma vie. Va-t'en. Pars loin d'ici.

*

Deaken



<https://youtu.be/u9Dg-g7t2l4>

On m'a interpellé comme un moins que rien, humilié devant les voisins, arraché à Ava et Sienna, pourtant cette douleur-là n'était rien à côté de ce que je vis en ce moment. Même une morsure de requin ne fait pas aussi mal que ce regard. Parce que la femme que j'aime me voit à présent comme un étranger, un monstre qui l'a lésée, elle a dit que j'étais pire que son ex.

Et je suis là, pieds et poing liés, avec mon cœur à terre qui cesse de battre. Muselé sur cette terrasse par un secret qui pourrait au moins l'aider à oublier mes fautes. Son silence me crucifie, et d'une voix caverneuse, noyée de détresse, je refuse de partir. Pas de cette façon.

— Tire June. Allez, fais-le !

— En fait, c'est toi qui es complètement dingue...

Dingue de toi, je crois que c'est assez clair. Elle a du mal à me tenir en joue, et je le lui demande plus fort.

— Tire. Drogue-moi. Attache-moi ! Fais-le putain !

Elle abaisse son arme, et je regrette tellement que Spicer ne sorte pas de sa maudite régie. Cette rousse m'a harcelé du début à la fin, et maintenant qu'il faut rendre des comptes, je suis tout seul, livré à notre union vouée à l'échec. Le cœur brisé.

— Appuie sur la détente. Du moment que je reste encore un peu avec toi.

— T'es un grand malade... Je ne veux plus te voir, Deaken. C'est fini.

Je ne peux pas bouger, même si je le voulais. Je suis pris dans le béton,

tétanisée par cette fin que je voulais à tout prix éviter, totalement figée par cet amour qui sombre sans que je puisse le sauver. June extirpe alors de la poche de son jean le porte-clé qui voulait tout dire. Puis elle me le lance rageusement dessus avant de se pencher au-dehors pour saisir la porte du bungalow.

— Disparais de ma vie.

Elle ferme, ça claque comme un coup de feu. Et il ne reste que cette minuscule photo contre ma godasse. Un morceau d'éternité, quand on était heureux, grisés de ne pas savoir où le manège nous emmènerait, quand elle s'accrochait à moi. Quand je comptais. J'aimerais pleurer, j'aimerais me laisser aller, mais la souffrance m'empêche d'avoir la moindre réaction si ce n'est de m'abaisser, de récupérer ce petit cadeau et de sentir des dizaines de coups de poignard me lacérer l'âme quand je me redresse devant cette porte close. Je reste immobile, aspiré par un chaos sans fin, jusqu'à ce qu'une main saisisse mon épaule.

— Viens mon gars. Ça sert à rien de rester là, fiston.

Une casquette usée, un regard plus avisé que le mien, et des rides réconfortantes. Buddy m'entraîne hors de la terrasse et je me fais penser à un boxeur dans le coin du ring qui a pris cher jusqu'à la dernière reprise.

— Elle... Je... Tout est foutu...

L'air me manque, ma trachée étrangle davantage ma lâcheté. Tapotant sur mon épaule, il se veut rassurant, mais peine à me soutenir et c'est Bianca, toujours au four et au moulin, qui lâche tout pour lui prêter main-forte alors que j'arrive à peine à mettre un pied devant l'autre.

— T'as déconné, Deaken ! Elle va me détester ! Comment on va se sortir de ce merdier ?

Buddy la recadre sèchement, objectant que l'orage n'était pas dans le plan. Tout en m'escortant vers ma bagnole au milieu du sanctuaire en piètre état, le doyen cherche à me rassurer ou plutôt à me réanimer parce que plus je m'éloigne du bungalow, plus je suis une loque.

— Elle va finir par comprendre...

— Non, Buddy. Ne me donne pas de l'espoir... J'ai pas besoin de ça.

— Les choses vont finir par se tasser. Je connais bien June, fils.

Et je la connais assez pour être certain du contraire. Ma gorge se noue quand je réalise que c'est la dernière fois que je foule les allées, que je vois les petits pensionnaires, que je ne remettrais plus jamais les pieds ici. Puis Bianca renchérit alors qu'on arrive au tronc couché devant mon vieil Holden.

— Faut voir ce que la production décide...

Je n'arrive même plus à penser, encore moins à songer à Spicer et aux choix qu'elle doit faire. Buddy m'ouvre la portière, et me coule un regard navré alors que je me laisse tomber au volant.

— Reste dans les parages, mon garçon. Je vais essayer de la ramener à la raison.

Chapitre 47

Deaken



<https://youtu.be/FapBH3j6WoA>

Errant le long du littoral fade et gris, cherchant à comprendre à quel moment j'ai condamné mes chances de nous aimer, je ne suis que l'ombre démolie d'un acteur ayant raté la dernière prise, surtout quand je délaisse ma voiture au pied de la falaise. Le poids d'un immense gâchis sur les épaules, c'est en traînant ma peine dans le sable, face à l'océan, perdu devant l'horizon que mon cœur se détraque pour de bon. Quand je réalise qu'une nouvelle fois, je contemple les vagues en espérant le retour de quelqu'un qui ne reviendra jamais plus.

L'amertume se mêle au sel, les embruns à mes regrets, chaque moment passé avec elle se fracasse contre ma déchéance. Un peu comme les vagues déchirées par la pierre, autant de souvenirs s'échouant sur les digues d'un avenir avorté. Notre premier repas, nos premiers pas. Des tâtonnements, un sourire à apprivoiser. Notre prophétie à la vodka, un baiser salé, une graine d'espoir dans un mémorial, une planche enduite et à présent ma vie qui se délite.

Assis au bord de l'eau, je n'ai jamais pleuré de cette façon, pas même devant une couronne de fleurs flottant dans l'écume au large de Raglan. Sans filtre, sans retenue, mes larmes dévalent dans une douleur si atroce que chaque inspiration me fend les côtes. Je la revois s'initier au surf, sur une table ou sous la douche. Ce matin encore, je la tenais dans mes bras, et il ne me reste que du vide, des cendres et mon désespoir qui hurle pardon. Un cri intérieur rejoint par la sonnerie de mon téléphone.

Une poignée de sable dans ma paume, je laisse sonner, j'observe les poussières de notre histoire me filer entre les doigts et se disperser à mes pieds. Je me refais le scénario, un autre chapitre sans corde autour du cou, sans l'obligation de mentir, avec un visa en règle. Je m'imagine la croiser un jour au hasard, en emmenant Ava voir des koalas dans un Refuge, par exemple. On aurait pu se plaire au premier regard, on aurait pu tout se dire, et se séduire. J'aurais pu l'aider, même si je n'avais pas 250 000 dollars.

La mélodie criarde s'élève toujours au-dessus des vagues, et puisque ce script touche à sa fin, je me résous à décrocher, à payer la facture, car j'apprends à mes dépens que les ardoises qu'on laisse derrière nous ne s'effacent jamais.

— Deaken ? Où êtes-vous passé ?

— Et vous, vous étiez où quand j'ai eu besoin de vous ?

— Vous n'imaginez pas tout ce que je dois gérer !

— Vous n'imaginez pas à quel point j'en ai plus rien à foutre.

— Pourtant, c'est de votre faute.

Un rire désabusé, presque muet lui parvient. Je crois qu'elle se fout de ma gueule, mais Spicer se veut sérieuse.

— Vous n'auriez jamais dû vous attacher à elle.

— Excusez-moi de ne pas savoir séduire sans rien éprouver. Contrairement à vous, c'est pas de bol, mais j'ai un cœur.

Un silence, un souffle désemparé de son côté. Je m'attache aux goélands tournant majestueusement devant la falaise. Ils sont si libres, tellement au-dessus de tout ça. J'aimerais être à leur place, mais Spicer reprend.

— Qu'est-ce que vous croyez, Deaken ? Bien sûr que je suis affectée... Vous n'avez pas respecté l'accord, c'était la dernière ligne droite et le tournage est foutu à présent. Vous savez combien j'ai investi dans ce projet ?

— On parle de ma vie, là. Pas d'un show télévisé pourri.

— On parle aussi de la vie des techniciens, de mon coordinateur, des monteurs, de l'animateur... C'est le chômage qui les attend, les enjeux financiers sont colossaux, et tout tombe à l'eau.

— On dirait bien. Mais ce n'est plus à moi de m'en soucier.

Je renifle et écrase une autre larme en silence tandis que la productrice ne se résout pas à renoncer.

— Écoutez, Deaken... Il reste encore un espoir. On a beaucoup de matière à exploiter.

— Exploitez ce que vous voulez, ça sera sans moi.

— J'ai dit à vos complices de ne pas lâcher le morceau à propos de l'émission.

— Il n'y a plus d'émission, Tracey. Ouvrez les yeux, bordel ! Elle me déteste et elle a bien raison...

— On peut encore arranger ça. Buddy et Bianca sont encore dans la course.

— La course ? Quelle course ? Il n'y a plus de course ! Revenez sur terre, putain !

— J'ai plus que jamais la tête sur les épaules. J'ai les annonceurs sur les dos, les auteurs qui ont le bec dans l'eau. Vous imaginez la perte sèche que je dois essayer ?

— À quel moment je suis censé en avoir quelque chose à carrer ?

Elle soupire, elle peut se débattre écopant l'eau de son navire, je m'en tamponne. Pourtant, elle refuse d'essayer un naufrage.

— Croyez-moi, j'ai tout le bébé sur les bras, je ne compte pas en rester là. On ne peut pas trébucher à la dernière marche. Je vous le certifie : on va rebondir vous et moi.

— Vous voulez vous acharner ? En vous servant encore d'elle ? De moi ?

— Écoutez... Je suis au Southview Guest House avec toute l'équipe. Chambre 17. Rejoignez-moi pour mettre en place un plan B.

— Allez vous faire foutre avec votre plan B. Je ne suis plus votre pantin.

— Je le fais pour vous, Deaken. Je vous tends la main.

— Pour moi ? Je l'ai perdu ! Arrêtez de vous foutre de ma gueule. La seule chose qui vous intéresse, c'est vous et votre émission à la con.

— Vous vous trompez, je veux vous voir heureux tous les deux. C'est le concept même de l'émission. Même si je dois vous pousser dans vos derniers retranchements pour y parvenir.

— Non, tout ce que vous voulez, c'est gagner du fric sur notre dos avec votre jeu de merde. Foutez la paix à June. Laissez là s'en remettre. Et oubliez-moi !

Un blanc. Une seconde de flottement, et cette garce riposte.

— Si je coule, si toute la prod tombe à l'eau... Je ne pourrais plus tenir mes engagements avec Millcox.

— C'est une menace ?

— Non, c'est la triste réalité. Vous avez une idée de combien je dois déboursier pour acheter votre droit de séjour ?

— Je croyais qu'il était votre ami.

— C'est vrai, tant qu'il reçoit mon argent pour prolonger votre visa. Vous ne vous doutez pas à quel point il espère vous voir tomber.

Ce monde est définitivement pourri, Spicer en est l'incarnation totale, j'en prends pleinement conscience quand elle reprend.

— D'un côté, il y a encore un moyen pour sauver les meubles, de l'autre... ça me ferait beaucoup de peine de vous voir être reconduit à la frontière.

Mon rire désabusé en guise de réponse, j'inspire profondément et m'offre le dernier mot.

— Vous savez quoi ? Vous n'aurez ni l'un ni l'autre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous comptez fuir ?

Mon silence ne nie pas cette éventualité, elle panique.

— Laissez-moi temporiser avec Millcox ! Je vous jure que si vous prenez le risque de...

— Adieu, Spicer.

*

June



https://youtu.be/WQYsGWh_vpE

Les craquements effroyables du bungalow trouvent écho à ceux de mon cœur en miettes. Le murmure de mes larmes se perd dans cette caravane où tout me rappelle cette vie à laquelle j'ai cru. Accroupie, ramassant les bris de verres, de vaisselles et les fragments d'une histoire impossible à recoller, je refuse de regarder la table que je contourne jusqu'à l'évier. Là, mes sanglots redoublent en intensité quand je jette tout à la poubelle. Ses fiches, la caméra trouvée, nos confidences, ces petits bouts d'éternité dans ses bras, et un futur brisé.

Terrassée par la détresse, fauchée par les non-dits et les images de ses sourires, je me laisse tomber à terre, l'échine courbée par le manque de ses mains sur ma nuque, comme quand il susurrerait des promesses dans le vent. Ma poitrine se serre quand je pense à ce temps où je n'avais plus peur de me noyer, parce que je m'accrochais à toutes ses belles phrases comme à une bouée. Et je sombre maintenant, coulée par des yeux verts qui jouaient avec la vérité et mes sentiments. Le visage déformé par l'affliction, étranglée par la douleur d'être salie, je m'étouffe, asphyxiée par une rupture qui me laisse sur le bord de la route, dupée et seule au monde. Dans mon désespoir, quelqu'un cherche à ouvrir la porte, des coups répétés ricochent dans mes sanglots, avant que les doléances de Bianca ne s'invitent dans mon obscurité.

— Laisse-moi t'aider... Ouvre-moi, s'il te plaît.

— Je veux être seule.

Ma voix est totalement éraillée, à peine audible. Son soupir me parvient, et je devine qu'elle s'assoit sur le marchepied.

— Tu ne peux pas rester dans ce clapier... Le toit va céder.

Prostrée, je remonte mes genoux, je me recroqueville dans cet intérieur irréparable, pour mieux me replier sur mon âme froissée comme une boule de papier.

— Je peux t'héberger... Viens à la maison, on discutera de tout ça...

— Je ne veux pas en parler.

Je veux juste rester dans le noir, que le chagrin m'engloutisse, que tout s'arrête et qu'il sorte de ma tête.

— Il... Tu sais, Deaken a sans doute des circonstances atténuantes.

— Rien n'excuse ce qu'il m'a fait.

— Si tu connaissais toute l'histoire...

— Tu le défends maintenant ?

Un blanc. Et dans mes larmes, j'ai du mal à y voir clair, mais je réalise qu'elle est au courant. Décidément, le pire n'est jamais qu'une étape avant de découvrir une nouvelle définition de ce qu'est réellement le pire.

— Attends... Tu savais qu'il jouait avec moi ?

— June...

À la douleur d'enterrer un amour tué dans l'œuf, il me faut encaisser son silence qui me confirme l'impensable : la trahison de ma seule amie.

— Tu étais de mèche ?

Rien. Un soupir. Et une indicible douleur dans ma poitrine.

— T'étais de son côté depuis le début ?

— Si je le pouvais, je t'expliquerais tout.

— Comment t'as pu cautionner ? Comment t'as pu le laisser me faire du mal ?

— Je ne pensais pas que...

— Que quoi ? Que j'avais terriblement besoin d'être aimée ? Que j'allais tomber éperdument amoureuse ? Qu'il allait me briser le cœur ?

Mes mots se perdent dans les aigus, déchirés par un terrible sanglot qui me prive d'air.

— C'était... On l'a fait pour ton bien.

— Mon bien ? Tu m'as manipulée... Après ce que Phil m'a fait, comment tu as pu oser ?

— June ouvre-moi. Laisse-moi te dire dans les yeux à quel point je suis désolée. Allez, ouvre cocotte...

Sa voix m'implore et me touche, mais il est trop tard pour les excuses. En plus de renoncer au merveilleux, je dois faire le deuil de notre amitié.

— Tu n'es qu'une traître. Dégage de ma vie.

Chapitre 48

Deaken



<https://youtu.be/6W6HhdqA95w>

Alors que cette rousse s'accroche à son bébé comme à un patient en coma cérébral qu'on refuse de débrancher, c'est avec un trou béant dans poitrine que je dois tracer ma route au milieu des cendres. Je me redresse, dernière larme face aux vagues, un adieu, avant de tirer ma révérence et de regagner ma caisse. Si Spicer doit fulminer dans son hôtel en élaborant un moyen de retomber sur ses pattes, elle ne peut rien contre mon envie de disparaître complètement. Je ne peux pas sauver June, encore moins notre histoire, je n'ai aucun moyen de racheter mon pardon, aucune envie de continuer d'avancer sans elle après avoir explosé en plein vol, mais il reste ma sœur et ma libellule à préserver de la déflagration.

Hanté par nos mains entrelacées dans la terre d'un arbuste empli d'espoir, écartelé par ses feulements dans une chambre échangée, je retrouve le poste de secours avec l'énergie de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Je veux que Dany prenne soin d'elles avant de partir ailleurs et nulle part avec pour seuls bagages mes regrets et un petit porte-clé.

Dévalant les marches pour venir à ma rencontre, je crois qu'il met moins d'une seconde à deviner mon état, avant de me servir une accolade qui ne peut rien pour mon cœur ratatiné.

— Putain, mec ! C'est quoi ce merdier ? Ils menacent de te foutre dehors, la prod vient de m'appeler !

— C'est terminé, Dany. Tout est foutu.

Deux phrases tellement difficiles à sortir de ma trachée comprimée,

mais ce n'est rien à côté de ce que je m'apprête à lui demander.

— Je vais devoir m'éclipser, me faire oublier.

— T'es pas sérieux ?

— Mon visa va sauter si ce n'est pas déjà fait. Si ça venait à mal tourner, je veux que tu me promettes de veiller sur Sienna et Ava...

— Deak, c'est pas une solution !

— Promets-le-moi !

Son regard chocolat d'habitude malicieux devient larmoyant, aussi profond que le trou dans lequel je m'enfonce. Il me le jure d'un signe de la tête avant de me serrer de nouveau dans les bras.

— Ne déconne pas, mec. Elles ont besoin de toi.

— C'est juste le temps de me retourner... Je... Je vais les appeler, les prévenir.

La gorge de plus en plus nouée, je prends mon courage à deux mains et mon téléphone pour avertir ma jumelle. Ce qui me fait le plus de mal les concernant, c'est de ne plus garder un œil sur elles, de n'avoir pas d'autres choix que d'être temporairement un fugitif.

— Sienna ?

— Deak ! Mon Dieu, j'étais en ligne avec Spicer. Je viens d'apprendre pour toi et June.

Je me pince l'arête du nez alors qu'elle me demande comment j'encaisse la nouvelle. Refusant de chialer devant Dany, je suis incapable de répondre, parce qu'en vérité, je suis détruit.

— La production m'a dit que tu jouais à un jeu dangereux, qu'est-ce qu'il te prend ?

— N'écoute pas cette femme. Elle veut juste continuer sa putain d'émission.

— Elle m'a dit qu'elle ne pouvait plus rien pour toi.

— Ne t'inquiète pas.

— Comment tu veux que je ne m'inquiète pas ? Elle m'a avoué que ton visa ne pouvait plus être prolongé ! Tu sais dans quel état est Ava ?

— Justement, je voulais vous prévenir que ça allait un peu secouer durant quelque temps.

— Qu'est-ce qu'il va se passer ? Deak ?

J'inspire, mais la réponse reste coincée dans mon buste, un truc qui fait un mal de chien. Et sa question m'achève.

— Ça a un lien avec la voiture de police devant la maison ?

Mon sang se glace, je retiens mon souffle.

— T'as des poulets dans la rue ?

— Des agents et un mec en costume.

Brant Millcox, l'ABF. Je me décompose devant le regard inquiet de Dany. Ils sont déjà sur mes basques, Spicer est en train de me faire payer ses échecs. *Cette connasse n'a pas perdu de temps et son pitbull est déjà prêt à mordre.* Creusant mes joues d'une main, je cherche à me ressaisir, ce grand black n'hésitera pas à faire pression sur moi en se servant de mes proches. Changement de plan et de priorités.

— Sienna, tu vas bien m'écouter et faire ce que je te dis.

— Deak, tu me fais peur...

Dany ne peut s'empêcher d'approcher et de tendre l'oreille alors que je file mes instructions.

— Dans la chambre de la petite, décale le meuble TV.

— Quoi ?

— Évite les fenêtres, soit discrète.

— Mais pourquoi ?

— Fais ce que je te dis ! Tu trouveras du fric dans un sac plastique scotché au cul du meuble.

Je perçois ses bruits de pas, puis le son du bois raclant le sol.

— Maintenant, tu prends le strict minimum. Fais ton sac et rends-toi à l'arrière, dans le jardin.

— Deak, qu'est-ce que tu as en tête ?

— Prends aussi des affaires pour la petite et passez par la clôture. Celle du connard qui écoute du Mozart.

— T'es pas sérieux ?

— Magne-toi Sienna, Dany va venir vous récupérer dans la rue de derrière.

— Dany ? Il est avec toi ?

— Je vous attendrai chez lui.

Celui-ci acquiesce d'un signe de la tête et j'insiste auprès de ma frangine.

— Bouge-toi Sienna, il part tout de suite, ça urge !

Je raccroche et celui-ci s'empare de ses clés dans son casier avant de me jeter le trousseau de son appart et un regard inquiet en triturant la télécommande de sa bagnole.

— Mec je suis tellement désolé. On n'aurait jamais dû accepter.

*

Dans cette petite garçonnière sur Kareela Rd, ma conscience se dissout dans la solitude et entre les murs clairs. Ce matin encore, j'étais dans la même chambre qu'elle, j'existais dans le reflet de ses yeux marine, je me projetais même dans une vie à ses côtés. Et maintenant, je me planque sous le joug de la police des frontières, le cœur mutilé de n'être pas né sur les bonnes terres et de devoir survivre sans celle qui m'a transformé.

Le regard embué vers la minuscule vue sur la mer depuis la cuisine, je compte les secondes qui me séparent de ma frangine et ma libellule, je subis chaque minute de ma rupture avec June, un vide qui m'écorche à

l'intérieur. Dans ma main, j'ai ce début de texto rédigé pour elle, quelques mots suivis d'un curseur qui clignote dans l'attente. Je voulais lui écrire qu'il s'agit d'une émission, qu'on m'a piégé, que j'ai cédé à un coup de pression pour de bonnes et de mauvaises raisons. Mais je me rends compte qu'aucune ligne, aucun écrit, ne pourra briser le mur de son dégoût suite à cette manipulation orchestrée de toute pièce.

Comment pourrait-elle croire qu'à travers chaque séquence écrite à l'avance, mes sentiments se sont frayé un chemin jusqu'à elle ? Comment pourrait-elle concevoir que dans ce grand théâtre à l'air libre, sa sincérité a dopé la mienne, au point que je l'aime à en crever ? C'est impossible, maintenant qu'elle a connaissance des coulisses, de la logistique, des basses manœuvres d'une productrice qui ne recule devant rien... j'en suis même à me demander si Spicer n'avait pas prévu à l'avance que tout ça tournerait au désastre. Et l'idée folle, mais probable qu'elle trace mon téléphone, me traverse l'esprit et m'effraie. Je supprime alors ce message et retire la carte Sim de mon mobile en scrutant nerveusement la rue.

L'inquiétude pour ma famille se confond avec le sort de June. Et dire que j'ai accepté de persévérer en pensant pouvoir changer sa vie. En réalité, elle n'a rien connu de pire que de croiser ma route. Non seulement je ne suis pas en mesure de la sauver, mais en plus, je suis responsable de sa douleur et ça me tue.

Les cheveux plaqués en arrière, soufflant tout mon mal-être dans le silence, un bruit de trousseau de clés me surprend et Dany revient enfin. Dans son sillage, les yeux écarquillés de ma sœur, et la bouille légèrement inquiète de ma libellule. Alors que je me rue vers ma frangine, je demande à mon pote si personne ne les a suivis.

— Non, c'est passé comme une lettre à la poste.

Tout contre moi, Sienna soupire de soulagement ou de frayeur. Je m'empare de sa nuque, et front contre front, je lui promets que tout va s'arranger.

— Ce n'est que temporaire...

— Tu ne vas jamais t'en sortir. Tu le sais, ça ?

— Mais si... je vais juste faire profil bas.

— Ne nous laisse pas, c'est tout ce que je te demande.

Déposant une bise rassurante sur sa tempe, je lui garantis que ça n'arrivera pas. Il faut croire que j'ai le plus grand mal avec la vérité en ce moment, parce que je n'en sais rien au bout du compte. Puis ma petite princesse me tire par la main, réclamant elle aussi un câlin. Je m'incline la prends dans mes bras et la serre fort comme si je devais lui dire adieu. Qu'il est bon de sentir son shampoing, sa peau douce, et sa tête posée sur mon épaule.

— T'es triste tonton ?

Impossible de répondre, « triste » n'est pas le mot. J'ai l'impression d'être à côté de mon corps, de mes pompes, coincé dans une dimension où tout part en couille, où je suis plus mort que vivant. Une flèche d'innocence tirée en plein cœur, Ava murmure qu'elle l'aimait bien June.

— Moi aussi, ma puce... Moi aussi...

— Pourquoi c'est plus ton amoureuse ?

— Elle... Tu sais...

Je me mets à grimacer en bredouillant, ma bouche veut former des mots qui restent coincés, mais je suis tellement tiraillé, criblé de regrets que je me contente de lui souffler « ça va aller... » pour ne pas chialer.

— Dis tonton, pourquoi on vient ici ?

Tandis que Sienna rejoint Dany dans le petit salon, j'explique à ma fée, qu'on doit prendre des vacances, changer un peu d'air en tentant de sourire et de ne pas dramatiser. Je remarque que ma sœur lâche la main de mon pote et tend l'oreille avant d'intervenir.

— Deak, tu comptes vraiment qu'on parte tous les trois ? Comme ça ? Sur un coup de tête, en laissant tout derrière nous ?

— On n’a pas le choix... J’aimerais que tu prennes ma carte bancaire et que tu retires tout ce que tu peux au distributeur.

Scrutant à nouveau la fenêtre pour m’assurer qu’aucune patrouille ne rôde, je lui file mon portefeuille et je surprends un jeu de regard peiné entre ma frangine et Dany.

— Et c’est quoi le plan ?

— J’en ai pas, Sienna... On va peut-être prendre des billets de bus, partir dans les terres, là où on ne me cherchera pas... Le temps de m’organiser, de faire le point.

Elle murmure que c’est de la folie, et je n’ai aucun argument à lui opposer.

— Et tu veux partir quand ?

— Tout de suite. Dès que tu as vidé mon compte.

Nouveau regard tendu, cette fois ma sœur ne peut s’empêcher de fondre dans les bras de mon ami. Assister à leur déchirement m’enfonce un peu plus dans la douleur, mais je n’ai pas le temps de m’apitoyer sur mon sort, parce qu’Ava se redresse et s’y oppose fermement.

— Moi je vais nulle part, j’ai trop faim, d’abord.

La recoiffant tendrement, je lisse ses cheveux et m’attache à son regard pour ne pas laisser mes larmes monter une nouvelle fois.

— On va te trouver à manger... Ne t’inquiète pas.

Résigné, ou tout du moins, conscient que le temps m’est compté, Dany dépose une bise le front de Sienna et annonce à ma nièce qu’il va commander une pizza.

— Le temps que ta mère aille retirer de l’argent, on sera livré.

— Moi j’ai faim de chips aussi. Puis maman... t’avais dit que tu m’achèterais des feutres, pas vrai ?

Je crois que pour éviter de la traumatiser, on est tous prêts à concéder

quelques sacrifices. Dany passe commande pour une suprême pepperoni XL accompagnée d'un paquet de chips, Sienna accepte pour les feutres. Quant à moi, je demande à ma sœur de faire un détour par le premier magasin qu'elle trouve afin d'acheter de quoi occuper la petite durant notre fuite.

— Prends-lui de la lecture, des petits gâteaux, des bonbons... Tout ce que tu veux pour tuer le temps.

À l'annonce des confiseries, ma libellule se raidit et demande à rejoindre le sol.

— Je peux choisir les bonbons maman ? Les sucettes avec les chewing-gums dedans ! Tu sais lesquelles ?

Je rétorque à Ava que sortir maintenant n'est pas une bonne idée, qu'il est plus sage d'attendre maman. Ma nièce insiste encore et encore, si bien que sa mère renonce et l'embarque avec elle, en regardant l'heure.

— Il y a un distributeur automatique à côté du Mac Do. Le temps de prendre des vivres, on est de retour dans un petit quart d'heure.

Dany insiste pour les accompagner, ma frangine refuse, prétextant ne pas vouloir me laisser seul. Mon pote lui lance ses clés, , pendant que j'insiste en invitant ma frangine à la plus grande prudence.

— Si tu remarques le moindre truc suspect. Tu lâches tout et tu appelles Dany.

Serrant la main de ma poupée, elle acquiesce et ouvre la porte. Là, je n'arrive pas à croire que je les entraîne là-dedans. J'ai passé ma vie à les protéger, et je les oblige à prendre la tangente comme si on était des criminels. Mais c'est plus fort que moi, je ne veux pas qu'elles revivent une arrestation, qu'on me passe les menottes devant ma libellule ou qu'on nous sépare.

— Merci Sienna...

Pas de réponse, je sais qu'elle m'en veut de nous avoir réduit à la fuite. Une fois seul avec mon pote, il n'y a que mon poul, le grand retour du vide obsédant depuis que June a claqué sa porte et je m'effondre sur le

canapé pour enfouir mon visage dans mes mains. Alors que je prie pour que ce cauchemar cesse, je sens le poids de Dany quand il s'installe à côté et son soupir à fendre l'âme m'enfoncé dans la déchéance.

— Mec... Il faut que je te dise un truc... Je veux pas que ta sœur s'en aille.

Chapitre 49

June



<https://youtu.be/cMFWFhTFohk>

Après l'amertume d'une effroyable déception, la douleur d'une mascarade glauque, vient la douleur d'un spleen qui m'accable si fort que je ne peux plus rester à terre dans ce taudis. Quelques notes de piano sonnent dans mon cœur désaccordé, mais je trouve la force de me relever. Je veux sortir à l'air libre, que tous nos instants s'effacent. J'ai passé mon temps à chercher des souvenirs qui n'existaient pas et je suis incapable à présent d'oublier son corps dans mon dos quand il bricolait. Je me retrouve inapte à gommer ce que j'ai ressenti en le voyant surfer, quand il m'a offert le foulard, quand il portait un même perdu dans ses bras et les fois où je me suis endormie contre sa peau, sûre et certaine que mon âme appartenait à la sienne.

Je ferme le mobile home derrière moi comme on jette la clé du bonheur pour y renoncer à jamais, je me retrouve la conscience vagabonde dans le Refuge semblable à mes sentiments à présent. Abîmé, meurtri, victime de dégâts bel et bien visibles. Il règne ici un parfum de pluie dans un chaos où les animaux sont comme moi : sans repère, un peu livrés à eux même. Reniflant, les yeux bouffis d'avoir pleuré toutes les larmes de mon corps, je m'empare de ma sacoche avec une boule dans la poitrine que je dois apprivoiser. Parce qu'après Deaken, je suis certaine qu'elle ne partira jamais.

J'entame ma tournée de soins, pour penser à tout sauf à lui, pour faire semblant de reprendre le cours de ma vie. Écœurée par l'espèce humaine, je me focalise sur ceux qui ne brisent jamais personne. Il m'arrive par moment d'entendre sa voix grave, mais il ne s'agit que de

mon pouls à l'agonie quand les sanglots reviennent toquer à ma porte. Un wombat dans les bras, une pipette d'antibiotique dans la main, je pleure sans raison ni interruption. Peanut se fiche pas mal de la soignante dévastée, et la réaction de mon pensionnaire me rappelle que la vie doit continuer.

Mon errance se poursuit vers l'infirmerie, et alors qu'une plainte lancinante semble résonner dans ma tête, je réalise que ce sont les lamentations poussées par Jack l'Éventreur dans son box. L'œil humide, je m'en approche, il semble affaibli, mollement accroché à sa cage. À terre, sa nourriture et son eau sont intactes, il n'a même pas touché aux friandises laissées par Bianca, le marsupial refuse de s'alimenter et semble aussi malheureux que moi. Ses pleurs nourrissent les miens, parce que je le revois dans les bras d'un grand brun, apaisé et serein. Il me semblait que ce qu'on vivait devant cette cage était si vrai, si intense, que le mensonge révélé rend à présent toutes ces images plus cruelles encore.

La gorge nouée, je l'appelle, déverrouille la cage, et dans une douleur commune, on se rapproche. Les koalas ont une grande sensibilité, je ne sais pas s'ils peuvent éprouver le manque, mais je sais que l'absence de Deak m'écrase. Jack délaisse sa cage, se déposant mollement à terre. Et je me surprends à parler à haute voix comme un surfeur qui fera sans doute toujours un peu partie de moi.

— Je sais... Ce n'est pas moi que tu voulais voir...

Les joues humides, je m'efforce de sourire. D'un sourire affreusement triste. L'animal reste prudent, dans son coin, et tandis que je tends lentement la main pour chercher son contact, la voix de mon papi surgit dans mon dos.

— Je crois qu'il est temps de m'excuser.

Jack se raidit, peut-être parce qu'il ressent mes propres émotions, je suis immédiatement sur la défensive. Séchant mes larmes, je me redresse et quitte le box avant de poser un œil noir sur celui que j'ai toujours considéré comme mon grand-père. Buddy retire sa casquette en jean qu'il froisse dans sa main en me coulant un regard contrit.

— Écoute ma fleur... On a... j'ai accepté parce que je pensais qu'on pouvait tout arranger...

— Je ne sais pas ce que tu croyais, mais regarde ta fleur... Elle est fanée, Buddy.

— Je ne voulais que ton bien... Ne pleure pas, petite...

Verrouillant le box et ma mâchoire, j'ai l'amertume qui comprime encore ma gorge, et une énième perle au bord de l'œil.

— Tu as joué avec ma confiance. Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas pour qui et je m'en fiche. Tout ce que je sais, c'est que tu connais mon histoire avec Phil et que tu as laissé faire Deaken.

— Il... Il pouvait changer ta vie. Tout le projet pouvait t'aider.

— C'est prodigieusement réussi. Merci.

Ses rides s'affaissent, cédant à un regard d'une mélancolie touchante, mais je ne suis pas prête à parler, encore moins à comprendre ou excuser. Pour moi, et malgré toute la tendresse que je lui porte, je me suis fait piéger et il a participé.

— June... Ne m'en veut pas s'il te plaît...

— Tu es comme Bianca. Quand je pense à tout ce cinéma, je suis désolée... mais je te vois et j'ai la nausée.

Malmenant sa casquette il observe partout, et j'imagine qu'il y a des caméras ici aussi. Je remballe ma sacoche en prenant conscience que tout ce parc m'opprime, que je dois prendre du recul, respirer ailleurs. Loin des manigances, des micros, et de leurs excuses inacceptables.

— Laisse-moi passer, s'il te plaît.

Il s'écarte puis hésite à prendre mon poignet.

— June... Je voudrais qu'on en parle... je n'aurais jamais donné mon accord si je n'étais pas persuadé que tu pouvais être heureuse au bout du compte.

Mon œil noir alterne entre ses doigts qui me lâchent et son visage

profondément affecté.

— Parce que tu as l'impression que je le suis ? Tu savais très bien que depuis Phil j'ai un mal à fou à faire confiance aux hommes ! Et une fois de plus... on s'est servi de moi !

Il baisse la tête, et capitule. Je reviens sur mes pas, longe à nouveau l'infirmierie, alors que Buddy persévère, toujours sur mes talons.

— Ne marche pas si vite ! Tout a capoté, mais ça ne devait pas se passer ainsi...

— Et c'était quoi l'idée ? Profiter de l'anniversaire de la mort de ma mère pour qu'un bellâtre déboule dans ma vie et me fasse croire qu'il est mon mec depuis longtemps ? À quel moment tu as accepté de me faire passer pour une dingue exactement ?

Pas de réponse de sa part, j'allonge la foulée, bien déterminée à prendre mes cliques et mes claques pour m'autoriser un break n'importe où sauf ici. J'enjambe les branches mortes, remonte l'allée vers le bungalow et je renchéris.

— C'était ça le projet ? Jouer sur la folie, tout organiser pour que je craque sur un surfeur bien sous tous rapports ? Vous vous êtes bien fendu la gueule dans mon dos !

Buddy accuse le coup, il refuse d'endosser ses responsabilités, mais ne peut pas s'empêcher de me suivre et de me demander où je compte aller.

— Loin des menteurs, de tout ce cirque !

Je foule la terrasse ouvre ce pathétique taudis qui tient encore debout par miracle et je me rue vers ma chambre pour faire mes valises et me barrer d'ici. Il se risque à entrer dans le mobile home et refuse de lâcher l'affaire alors que j'entasse mes fringues dans le premier sac venu.

— Je peux pas tout te dire, mais...

— Pourquoi tu tournes autour du pot ? C'est quoi votre truc ? Une secte ? Une caméra cachée ?

Il se pince les lèvres et s'il avait un cure-dents, il le briserait en silence.

— Tout ce que tu dois savoir, c'est que ça partait d'une bonne intention.

— Quoi que vous ayez fait, c'était dans mon dos et ça n'a rien d'une bonne intention, Buddy.

Dans mon agitation et mes gestes un peu frénétiques, alors que je fourre mes bagages de tout et n'importe quoi, je m'arrête sur la tortue en peluche achetée pour Ava. Là, les derniers morceaux de mon cœur tombent à mes pieds. Je cesse de bouger, et même de respirer. Alors que mon « grand-père » en remet une couche.

— Ou que tu ailles et quoi que tu fasses... sache qu'on ne voulait que ton bien. Deaken le premier.

La fermeture éclair tranche le silence comme un couperet.

— Et moi, sache que je ne veux plus rien entendre. Écœurée, je m'empare des lanières, m'apprête à quitter la chambre et Buddy revisse sa casquette sur la tête en soupirant.

— Alors peut-être qu'elle... tu voudras l'entendre...

Intriguée, je l'observe sortir du bungalow et une autre ombre se profile quand j'avance jusqu'à la porte. J'en pose mon sac tant je suis surprise de voir cette rousse ici, débarquer sur ma terrasse. Toujours les mêmes lunettes noires, son air froid et sévère. Elle sourit à Buddy qui s'éloigne la tête basse, le suit du regard avant de retirer ses montures pour m'adresser un sourire indéchiffrable encadré d'un brushing méticuleux.

— June... Vous partiez ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous me voulez quoi ?

— Je souhaite savoir comment vous allez.

— Je n'ai rien à vous dire. C'est vous qui êtes derrière tout ça !

— En effet... je suis productrice d'une émission de télévision. Tracey Spicer, enchantée de pouvoir discuter avec vous.

— Une... Une émission ?

Elle m'aurait giflé que ça m'aurait fait le même effet.

— Comment ça une émission ? Quel genre d'émission ?

— Vous le saurez en temps et en heure, ne vous inquiétez pas pour ça.

Abasourdie, je me cramponne au montant de la porte, provoquant un nouveau grincement de la caravane qui n'échappe pas à cette bonne femme.

— C'est... « charmant » ici...

— Très drôle. Écoutez, productrice ou pas... Je vous conseille de me laisser tranquille.

— Non, pas avant que vous ayez entendu ce que j'ai à vous dire.

La fameuse Tracey dégage une espèce d'assurance qui dépasse allègrement mes états d'âme. Tranquillement, elle recule un peu s'appuie avec élégance contre la table de jardin.

— June, June, June... Vous savez quel est votre plus gros problème ?

— A part le fait que je vis un des pires jours de ma vie ?

— La confiance. C'est la confiance, June.

— Vous vous prenez pour une psy ?

— Je suis mieux que ça, je suis votre joker.

Et elle le dit avec une aisance et un naturel qui me sidère.

— Vous venez ici, très sûre de vous, avec un avis tranché sur ce que je suis... Mais vous ne savez rien de ce que j'ai traversé !

— C'est précisément le contraire, ma chère. Et je ne parle pas simplement des 84 caméras disséminées sur l'ensemble du parc et dans le bungalow...

Avec ses doigts, elle désigne lentement l'ensemble du Refuge et englobe le mobile home en intensifiant son sourire. Tout a été enregistré. Non seulement je souffre d'avoir été dupée, de devoir

refouler mes sentiments, mais en plus je dois subir l'humiliation d'avoir été exposée à mon insu.

— Bien sûr, je suis trop conne... C'est vous qui êtes derrière les fiches de Deaken.

— Je suis même derrière Deaken, pour être exacte. Derrière tous vos proches.

Pourquoi plus rien ne m'étonne ? J'ai l'impression d'être un sac d'os désabusé qu'on a pris un malin plaisir à immortaliser, jusqu'à ce que je réalise que la présence d'objectifs dans notre intimité signifie que...

— Attendez... Vous avez tout filmé ? Je veux dire... « tout » ?

Je ne peux pas m'empêcher de me retourner furtivement vers la table déglinguée. La colère se confond à la honte, je suis furieuse et outrée, furieusement outrée en fait. Parce qu'elle ne nie pas, elle ne bat même pas d'un cil.

— Vous nous avez... Vous avez tout vu ! C'est un scandale ! Mais vous vous prenez pour qui ?

— Vos galipettes ne sont pas le sujet. On y viendra dans nos négociations, mais nous n'en sommes pas encore là, vous et moi.

— Il n'y a rien à négocier ! On n'en est nulle part, je vous le certifie !

— C'est vrai, mais je peux encore vous aider.

Un rire sans aucune joie s'échappe sur la terrasse.

— Vous pensez m'avoir aidé jusque-là ? Vous savez à quel point j'ai mal après ce qu'il m'a fait ? Vous avez la moindre idée de l'état dans lequel je me trouve ?

Ma voix part à la dérive, mais je crois bien que j'ai tellement pleuré qu'il ne me reste plus aucune larme pour aujourd'hui.

— Je ne peux qu'imaginer. Mais j'ai des heures et des heures d'enregistrement qui me prouvent que Deaken tient à vous, sincèrement. Et que l'inverse est également valable.

Ce constat se plante dans mon cœur, mais même si elle pouvait le jurer sous serment, ça ne changerait rien à ce que je ressens à présent.

— Il m'a menti. Il m'a trahi, comme tout le monde ici !

Auscultant d'abord l'état de sa manucure, elle plante enfin son regard dans le mien, et j'ai la sensation que rien n'ébranle cette femme, surtout pas mon chagrin et ma détresse.

— La vérité, le mensonge... la confiance, le pardon... À quoi toutes ces choses nous ramènent au bout du compte ?

— À la déception.

— À la vie, June. La vie et l'amour de nos proches. On ne peut être déçu que par les gens qui comptent. Vous les aimez ?

Je ne sais même plus où j'en suis, j'ignore même pourquoi je déblatère avec cette espèce de femme d'affaires qui se contrefiche pas mal de me savoir en miettes. Pour preuve, elle écrase mon silence hésitant, passe outre mes yeux larmoyants, et insiste, toujours aussi sûre d'elle.

— À quel point les aimez-vous ? Pouvez-vous leur faire aveuglément confiance ?

Je ferme les yeux, incrédule devant cette psychanalyse de comptoir. Mais la réalité, c'est que je suis perdue, brisée, incapable de répondre à cette question tant la douleur me met à nu. Parce que Bianca et Buddy jouaient un double jeu pour mieux servir Deaken, tous les trois m'ont blessée à un point inimaginable.

— Vous... Vous vous ramenez ici avec votre brushing, votre tailleur, vos lunettes noires et vos certitudes pour me donner une pseudo leçon de morale, mais je sais par quoi je suis passée... je sais que la confiance se mérite. Et je sais que je me méfie de vous !

— C'est vrai, la confiance est une plante délicate qui ne repousse pas facilement. Surtout après les incendies...

Je déglutis, j'ai l'impression de m'enfoncer dans le lino du bungalow tandis qu'elle poursuit.

— En revanche la méfiance, c'est le dernier rempart des âmes blessées, elles se retranchent derrière et finissent par s'étioler. Vous vous méfiez simplement de moi ou d'absolument tout, June ?

J'ai le cœur encore saigné à vif, alors entendre ses arguments à propos de sa vision de l'existence - comme si ma vie amoureuse était un débat philosophique - c'est trop pour moi.

— Je me fie à mon intuition, et je sais que j'en ai assez vu et assez entendu. C'est terminé, partez !

— Juste une chose avant... Demandez donc à votre intuition à quel point Bianca, Buddy et même Deaken tiennent à vous ?

— Demandez à la vôtre ce qu'il va se passer si vous n'arrêtez pas vos questions sur-le-champ !

Je m'empare du fusil laissé à l'entrée, le cliquetis du cran de sécurité rompt les négociations. La crosse plaquée sur l'épaule, je n'ai plus envie d'entendre quoi que ce soit qui ait un rapport de près ou de loin avec Deak et cette bonne femme.

— Oh, je vois. Vous ne voulez vraiment pas savoir à côté de quoi vous passez ?

À côté du grand Amour. À la place, j'ai pris un mur de plein fouet. Ma gorge se noue de plus belle, et mes sentiments pour Deaken me broient à nouveau le cœur.

— Partez d'ici. Je ne veux plus vous entendre. Je veux juste oublier.

— Comme vous voudrez. Mais laissez-moi vous donner juste un conseil...

— Je n'en ai rien à faire de vos conseils !

— Vous devriez tout de même repenser aux jours passés et vous demander si les gens qui vous sont chers vous veulent vraiment du mal comme vous semblait le croire.

J'abaisse le canon avant de froncer les sourcils, sa phrase sème le doute, mais une part de moi refuse de se détourner de ma peine de

cœur.

— Vous pouvez retourner la situation dans tous les sens si ça vous fait plaisir, mais la réalité est simple : Deaken m'a blessée et profondément déçue.

— La déception ne vient pas de l'autre, elle n'est que le reflet d'une erreur de jugement de votre part. Vous y avez pensé ?

— C'est la meilleure ! Parce que c'est de ma faute, maintenant ?

— Vous ne pouvez être déçue que si vous espériez quelque chose, non ?

Mon souffle se coupe et ce qu'il reste de mon cœur en prend un coup. Je n'ai rien demandé à personne, pourtant j'en relâche mon fusil un peu plus quand elle poursuit.

— Qu'espériez-vous au fond, June ?

J'ai des flashs de son sourire dans les draps, de ses bras sous la douche, de ses regards qui me procuraient le sentiment d'être entière, en sécurité. Autant de morceaux d'intimité qui me lacèrent de l'intérieur. J'espérais que ce soit vrai, que ça dure, je croyais y avoir enfin le droit. Mais je me suis trompée.

— Stop, ça suffit. Ne cherchez pas à justifier tout ce qu'il s'est passé.

— Je ne cherche qu'à vous ouvrir les yeux.

— Dites plutôt que vous voulez m'embrouiller pour votre foutue émission. Je ne sais pas ce que c'est, je m'en fiche et je vous le dis tout net : je ne passerai jamais à la télé.

Fixant longuement le fusil à nouveau pointé vers elle, la productrice inspire profondément puis glisse ses doigts dans la poche de son tailleur avant de me tendre une carte de visite.

— Si vous changez d'avis... Vous savez où me joindre.

Chapitre 50

June



<https://youtu.be/iB1qMqOF7tU>

Encore boxée par le discours étrange de cette rousse, je sèche mes larmes en rangeant l'élégante carte de visite dans la poche de mon jean, je titube jusqu'à mon fourgon avec la peur de sombrer dans un gouffre de questions. Elle m'a épinglée sur l'autel de la confiance, comme si j'avais ma part de responsabilité ou comme si je devais sauter dans le vide en espérant voir apparaître un filet au dernier moment. La portière claque, le moteur tourne, et une petite voix au fond de moi murmure que le plus grand risque que je puisse courir est peut-être celui de ne vouloir en prendre aucun.

Pourtant, j'ai besoin de m'éloigner du Refuge, de cette sensation d'être observée, il me faut mettre de la distance entre moi, Buddy et Bianca. Je dois absolument y voir plus clair, respirer sans cette affreuse boule à la gorge, sauf que je suis encore plus perdue de minute en minute. Je m'étais juré de ne plus faire confiance à aucun homme, je ne voulais pas qu'on se serve de moi encore une fois, et quoi qu'en dise cette productrice... Deaken a pulvérisé toutes mes barrières avant de me briser. Et tout a été filmé.

Torse nu, en costume, sur sa planche, les cheveux en chignons ou détachés, il m'apparaît au fil des kilomètres dans des flashes furtifs qui mettent à mal ma raison à grands coups de regards profonds. Avec Jack l'Éventreur dans les bras, quand on discutait un soir de vodka, à chaque fois qu'il m'a touchée au propre comme au figuré avec sa sensibilité, son altruisme et son ADN de sauveur au grand cœur. Sur ce ruban de goudron fendant la forêt parfois réduite à un paysage

carbonisé, j'ignore si notre histoire était préméditée ou s'il y avait un peu de sincérité, je ne sais pas s'il jouait la comédie, s'il improvisait ou s'il y avait une once de vérité entre nous et ça me tue de remuer le couteau dans la plaie.

Je m'accroche au volant comme une rescapée à une planche de bois d'un navire ayant échoué, j'aimerais que cette lame dans la poitrine s'enfonce pour de bon ou me quitte à jamais. Lorsque j'atteins la butte, je souhaite que mon amnésie ne soit pas le fil conducteur d'un scénario, je veux que ma mémoire efface tout cette peine, que je me réveille et que rien de tout ça n'ait existé.

Hélas, sur cette terre désolée, résidait il y a plus d'un an tout un quartier. De jolie maison entre les arbres, dont la mienne, juste ici. *Ground Zero*, le point de rupture de ma vie, juste là, sous mes yeux. Aujourd'hui, tirant le frein à main sur ce terrain vague composé de charbon, de mauvaises herbes et de ruines, j'ai l'impression de faire face à un autoportrait, les environs ressemblent à mon âme dévastée, aucun arbre ne peut plus y pousser.

Je quitte mon van, masse mes paupières bouffies, et pose mes yeux sur les traces noires au sol, *ma vie d'avant*. Ici, j'ai fait confiance. Je ne me suis pas méfiée, aveuglée par l'idée qu'il valait mieux un couple bancal avec Phil qu'une profonde solitude. Un peu pour ne pas donner raison à ma mère, un peu par naïveté. Et voilà le résultat. Un immense brasier, ma vie engloutie par un pyromane. Je me suis fait la promesse de ne plus être manipulée, et un an après... j'en suis toujours au même stade. L'état des lieux est amer, même si j'ai besoin d'ouvrir les yeux pour cesser de me cogner la tête contre les murs du destin, et pendant que je me fustige, le bruit d'un moteur me surprend, une voiture arrive.

On ne vient pas ici par hasard, et je le comprends d'autant plus quand je distingue la silhouette de Sienna à travers le parebrise. *Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?* Lentement, elle quitte le véhicule et ouvre la portière arrière, il en sort la nièce de Deaken et c'est à croire que la vie prend un malin plaisir à laminer mon cœur, à me démolir de plus en plus.

Main dans la main, avec une expression d'une infinie mélancolie sur le visage de ma fausse belle-sœur, je sens ma gorge m'étrangler davantage lorsque mère et fille approchent.

— Je sais que tu as besoin d'être seule, excuse-moi de t'avoir suivie...

— Toi aussi, tu étais dans le coup...

Sans parler de la petite... *Qui peut cautionner ça ?* Un pas après l'autre, la sœur de Deaken marche sur les cendres de mon passé en serrant la main d'Ava, elle me coule un regard brillant, d'une tristesse sans fond.

— Moi aussi, il m'arrive de revenir là où on a tout perdu...

— C'est au Refuge que j'ai tout perdu, Sienna.

Ma joie de vivre, ma foi en l'avenir, mes amis et mon amour pour lui. Une perle de sel se fraye un chemin jusqu'à mes lèvres, et c'est si douloureux que je ne peux pas regarder la gamine. Elle a six ans, et m'a aussi menée par le bout du nez avec ses « taties » et sa bouille d'ange qui cherche à se faire pardonner.

— On voulait pas te faire pleurer...

Je me fissure, enfouis mon visage entre mes paumes pour ne pas craquer devant la gamine. Sienna avance encore s'incline vers pour m'accueillir dans les bras, mais je ne peux pas, et recule pour maintenir une distance nécessaire à ma survie entre elle et moi. Affronter ce regard vert, si ressemblant aux yeux de Deaken, me bouleverse, c'est au-dessus de mes forces. Mais c'est quand elle prend la parole qu'elle plonge sa main dans mon cœur pour me l'arracher de la poitrine.

— Écoute, June... Je ne suis pas censée être ici, j'ai très peu de temps. Je viens d'avoir la productrice...

— Ne cherche pas à me convaincre... Je ne sais plus où j'en suis...

— Spicer cherche surtout à gagner du temps parce qu'elle ne peut plus protéger Deak... Tout fout le camp, June. Tout se complique...

Le protéger ? De qui, de quoi ? Mon cœur manque un battement en entendant son prénom et en dépit de mon regard embué, je cherche des réponses dans les nuances absinthe de sa jumelle.

— Co... Comment il va ? Où est-il ?

Son soupir m'enfoncé davantage dans le néant. Sienna se gratte la tête et affiche une moue des plus inquiétantes avec un demi-sourire à mon attention.

— Je ne l'ai jamais connu aussi heureux qu'avec toi, et je ne l'ai jamais vu toucher le fond comme maintenant.

Ça me fait du bien, ou ça me torture, la frontière est mince à ce moment précis. Sienna se risque à tendre la main vers mon poignet, sans que je ne trouve la force de m'y opposer, elle s'en empare.

— Je te demande juste de ne pas le voir comme un monstre. Ni lui ni nous...

— Je ne peux pas Sienna... Je ne peux pas oublier que c'est un mensonge monté de toutes pièces... Il m'a brisé le cœur. Tout ça pourquoi ?

— Je ne peux pas t'expliquer pour quelle raison, je l'ai promis à Spicer dans votre intérêt... mais il n'a pas eu le choix, il faut me croire...

— Te croire ?

Je secoue la tête, recule encore et me défais de ses doigts. Elle me demande l'impossible, alors qu'Ava lâche la main de sa mère pour avancer jusqu'à moi en murmurant que tout ça est une surprise.

— Moi je t'aime trop... et ça, c'est pas des mensonges...

Sa petite voix déclenche une déferlante qui me brise en mille morceaux, un picotement incontrôlable envahit mes yeux. Haute comme trois pommes, son petit bidou en avant, la frimousse fière et sérieuse, elle détache le collier à la pierre turquoise, celui que je lui ai confié pour traverser les épreuves. Mon cœur déjà au bout du rouleau se crève un peu plus quand elle me le rend, sans ciller.

— Tiens... T'en as plus besoin que moi.

*

Deaken



<https://youtu.be/nbCOAPR33ME>

Égaré dans une mélancolie épaisse et diffuse, la douleur de la perdre ressemble à du plomb fondu dans les veines, je caresse cette table basse, l'effleurant du bout des doigts, les yeux embués et le cœur à l'arrêt, j'ai encore l'impression de sentir la main de June, d'enduire la surface de wax. Aux confins de mon âme, des bouts de nous rebondissent dans la grisaille, les prières dans son regard sous la douche, son profil émerveillé entre deux attractions, l'odeur de son cou, son corps tout contre moi à l'abri des caméras... Et maintenant, on en est là... Je suis en cavale, planqué au rez-de-chaussée chez un ami qui tient trop à ma sœur pour cautionner ma fuite.

— Mec, dis quelque chose... Pense à Sienna, à Ava...

— Je ne fais que ça, Dany...

— Tu peux pas les entraîner dans une fugue infernale... Je... Je tiens énormément à ta sœur... Me fais pas ça.

J'abandonne la table, le parfum de June disparaît dans la dure réalité et je pose mon regard sur le visage dévasté de Dany.

— J'ai... j'ai cet agent de l'immigration qui m'a dans le nez... Le mec qui est passé au poste de secours, tu te souviens ?

— Le Men in Black ?

Mes ongles crissent sur ma barbe quand j'acquiesce et j'ai l'impression de m'enfoncer sur le canapé.

— Il n'attendait qu'une chose... que Spicer échoue pour que l'accord saute et pouvoir me pincer. Voilà, on y est... Je suis dos au mur, Dany. J'ai besoin de toi.

— Alors, laisse-moi venir avec vous.

— C'est de la folie.

— On part tous les quatre et puis c'est tout ! Qu'est-ce qu'elles fichent d'ailleurs ?

Consultant l'heure sur son portable, il se décompose, devient soudainement pâle et se redresse d'un bond pour se ruer sur la fenêtre.

— Dany ? Qu'est-ce qu'il te prend ?

Scrutant la rue, il marmonne que les choses se présentent mal, les filles mettent un temps fou, sans parler du livreur. Puis il revient vers moi et exhibe l'écran de son téléphone.

— Merde, Deak, on dirait que t'as raison...

Si vous êtes avec Deaken, dites-lui que pour l'instant je fais mon possible afin de sauver les meubles, mais Millcox est hors de contrôle. Il en fait une affaire personnelle.]

Mon pouls s'accélère, l'étau se resserre et Dany prend les devants. Il se précipite vers sa chambre, s'empare d'un grand sac de sport, je le rejoins alors qu'il enfourne tout ce qu'il peut à l'intérieur.

— On se casse dès qu'elles arrivent ! Faut pas traîner.

Alors que j'imagine notre quatuor prendre la route nationale traversant la réserve naturelle pour filer vers l'outback et nous fondre dans l'arrière-pays le temps de trouver une option viable, on sonne à sa porte et il se fige.

— Enfin ! C'est pas trop tôt...

Traversé par un mauvais pressentiment, d'un signe de la main, je lui intime de ne pas ouvrir et il se stoppe devant la porte avant de se risquer à fureter par la fenêtre. Trop tard, mon souffle se coupe, ma vie bascule. On défonce l'accès dans un fracas épouvantable. L'assaut est brutal, des hommes armés le plaquent au sol, en hurlant de coopérer. Je bondis vers la chambre puis me rue sur la fenêtre avant de me retrouver face à un gun et un flic meuglant qu'on est cerné.

— Les mains en l'air, putain !

Acculé devant un sac de sport qui ne quittera jamais cette pièce, je me tétanise, les flics de l'ABF me braquent de toutes parts. Ma nièce n'est pas là, mais je l'entends encore pleurer dans son pyjama rose. Les mains sur la tête, obéissant aux ordres aboyés, je me retrouve ventre à terre. Sous mes paupières closes, Ava galope derrière la patrouille, m'implorant de ne pas la laisser jusqu'à ce qu'une clé de bras ne me ramène à la réalité. On me passe les gourmettes sans ménagement, me redresse de force. Dany se débat et ses cris dans la pièce d'à côté me déchirent autant que ceux de ma sœur et ma libellule lors de ma première arrestation. Sur le pas de la porte, dans son costume ajusté, Millcox règne en maître sur sa décente fructueuse. Satisfait de son coup de filet, il triture ses manches, me coule un regard méprisant et me souffle que c'est terminé.

Chapitre 51

June



<https://youtu.be/OEFa4ztm9Po>

Le pendentif de mon père au creux de la main, j'ai l'impression de recevoir une cartouche dans la poitrine après le geste d'Ava. Deux trous dans le cœur, papa a lui aussi, à sa manière, cautionné et participé à ma détresse. Miss Ferngully, la petite fille au fond de moi qui l'aime comme un héros ne peut pas croire que tout ça se résume à une escroquerie visant à me piéger. Le sourire de la libellule ravive la brûlure de mes yeux, j'enserme le collier et dépose un baiser sur son front innocent. Les bras de Sienna m'entourent, parce que je baisse les armes et m'écroule sous le poids de ses confidences. L'aveu d'une femme qui a tout perdu, bien plus que moi.

— Tu sais après la mort de William... Deak a tout fait pour nous. Il nous hébergeait, il veillait sur nous... Mais, il... Il avait un souci avec ses papiers...

Son souffle tremblant se confond avec le mien, je ne sais plus qui réconforte qui, mes mains frottent ses omoplates, les siennes sèchent mes joues. Et elle exhale toute sa peine lorsqu'elle reprend.

— Je ne savais pas que son ex tirait les ficelles... Un matin... il s'est fait arrêter sous nos yeux... comme s'il était un truand... C'était l'immigration...

Ava se blottit contre mes jambes, dans un murmure poignant elle s'effondre « tonton peut pas aller en prison », une phrase qui passe mon âme à la déchiqueteuse. Et c'est dans les larmes que la sœur de Deak poursuit.

— On l'a... Indy, son ex, a cessé de couvrir son visa... elle l'a dénoncé à l'ABF... Cette garce a dû mettre le paquet... parce que le bureau d'immigration voulait l'expulser sans préavis...

L'écho d'une relation toxique résonne en moi, je sais ce que c'est d'être le jouet d'un ex-compagnon et ça me bousille pour lui. Je me fissure tandis que Sienna saisit mes épaules et les caresses en cherchant mon regard.

— Puis cette productrice... Elle... Elle... De ce que je sais, elle avait repéré Deak depuis un moment... elle lui a proposé de le sortir de là... de négocier son titre de séjour...

J'ignorais sa situation, le découvrir me terrasse, secouée par un sanglot en préparation, Sienna dégage mon cou et effleure mon visage comme si je comptais à ses yeux.

— Puis Spicer lui a parlé de toi... de Buddy et Bianca qui lui avaient soumis ton cas...

— Co... Comment ça soumis mon cas ?

— Une inscription à une émission... pour qu'on t'aide, June... On voulait juste t'aider...

Elle pleure bien plus que moi, me livre en pointillé mes problèmes d'argent, l'assurance que je ne toucherai pas, le Refuge à l'agonie, et ses aveux me déchirent de part en part.

— Deak ne voulait pas... il était coincé... Mais il n'aurait jamais accepté s'il n'avait pas su à quel point tu méritais une seconde chance...

Mes doigts tremblants rejoignent ceux de la petite qui cherche à me consoler. Cette vérité me tue et souffle sur mes sentiments un peu de lumière. Un rayon clair dans mes ténèbres.

— Il ne t'aurait jamais fait le moindre mal... Si tu savais à quel point il culpabilisait...

Une part de moi ne peut pas endurer cette version des faits, une autre veut tellement y croire que le pouls de notre histoire se remet peu à peu à battre.

— Je l’ai vu lentement craquer pour toi... je savais qu’avec son cœur gros comme ça, il ne pourrait pas s’en sortir indemne...

Sa paume chaude glisse dans mon cou et serre ma nuque, comme un rituel, elle plaque son front contre le mien et j’ai l’impression d’appartenir à leur famille depuis toujours.

— Tu nous as touchés, June... Ne va pas croire que je dis ça uniquement à cause des incendies qui nous rapprochent, je le pense et je suis sûre que tu tiens à lui...

Qui ne dit rien consent, un frisson parcourt ma colonne vertébrale en écoutant son cri du cœur, mais c’est un peu tard, le mal est fait.

— Pour... pourquoi m’en parler seulement maintenant ?

— On a tous un contrat, pour toi, pour ton bien... mais je ne pouvais pas disparaître sans que tu saches qui est mon frère.

Elle murmure que c’est quelqu’un de bien, ça sonne tellement vrai dans ma conscience. Puis elle recule, renifle et essuie son nez d’un revers de la main.

— Tout tombe à l’eau, l’émission ne le couvre plus, on doit partir. Tu vas nous manquer...

— Partir ? Mais pourquoi ? Où ça ? Quand ?

— L’accord qui l’autorisait à... Bref, il n’a plus de visa. Faut vraiment qu’on y aille, Deak doit s’inquiéter de ne pas me voir revenir.

Sienna fait un pas en arrière, puis un autre attirant la petite à elle, elle murmure qu’elle me souhaite le meilleur et son départ ressemble à un adieu. À la lueur de tout ce qu’elle vient de me dire, je me craquèle, de tout mon être, je m’accroche à ses propos et aux questions de Spicer au sujet de la confiance. Je ne sais pas si j’ai la force de passer outre mes blessures, mais un sentiment d’urgence souffle tout au fond de moi. J’ai besoin d’entendre les arguments de Deaken, j’ai besoin de lui parler, de l’entendre et de le savoir hors de danger. Et tandis que sa sœur regagne la voiture avec la gamine, je la retiens, la voix brisée.

— Attends, Sienna !

Attachant Ava à l'arrière, elle se fige devant sa portière et je la rattrape de plus en plus décidée à donner une chance à Deaken, peut-être même à le sauver à mon tour.

— Où est-il ?

— Il se planque chez son pote Dany...

Du plat de la main, elle essuie ses joues et se met au volant alors que le besoin viscéral de le retrouver prend le pas sur tout le reste.

— Je peux te suivre ?

*

Le cœur battant à nouveau, les veines peu à peu remplies d'espoir et d'envie de mettre de l'eau dans mon vin, je réduis l'allure de mon fourgon en imitant Sienna dans la voiture de Dany droit devant. Sur Kareela Rd, elle roule au pas puis s'immobilise devant une petite habitation coincée entre deux villas. Prudente, Sienna observe les alentours avant de sortir sa fille en vitesse. À mon tour, je quitte le van et trotte pour les retrouver sur l'allée pavée. Tandis qu'on marche vers la porte d'entrée, elle me souffle qu'elle doit se méfier, la police est déjà sur ses traces. Scrutant les alentours, ma gorge se noue, mais je vibre à l'idée de le trouver entre ces quatre murs. Même si c'est pour un court instant, même si on ne peut pas tout arranger entre nous en un claquement de doigts. Alors qu'un espoir renaît en moi, la sœur de Deaken se fige, en alerte.

— Stop ! Arrêtez-vous !

Sur le qui-vive, Sienna nous ordonne de ne plus bouger, empêche la petite d'avancer et murmure qu'il y a quelque chose de louche. La porte d'entrée est entrebâillée, la serrure est fracturée. Mon sang se glace, et le souffle court, je croise le regard affolé de la sœur de Deak. On pense toutes les deux à la même chose et elle se risque à approcher, je tends l'oreille et perçois du bruit à l'intérieur, quelqu'un qui renifle. Sienna ouvre en grand, je découvre alors un intérieur ravagé, sens dessus dessous, et le fameux Dany décoiffé avec les yeux rougis.

La main plaquée sur la poitrine, Sienna demande ce qu'il s'est passé, et

je n'ai pas besoin d'entendre la réponse pour sentir le sol se dérober sous mes pieds.

— Ils... Ils nous sont tombés dessus... J'ai rien pu faire.

L'appartement témoigne de la violence de l'arrestation, Ava craque et ses larmes me pulvérisent tandis que Sienna manque défaillir dans les bras de Dany.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ? Qu'est-ce qu'ils vont faire de lui ?

Tirant sur ses cheveux, le secouriste laisse son regard se perdre dans le vague, son visage d'habitude enjoué et espiègle se déforme à la hauteur de la gravité de la situation quand il souffle qu'il n'en a aucune idée.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Il est trop tard Sienna...

— C'est impossible ! Je peux pas l'entendre, Dany !

Dans les pleurs lancinants d'une libellule réclamant son oncle, l'air me manque, je plie sous le poids d'un acte manqué et le vide laissé par la police des frontières me fauche les jambes si bien que je dois me cramponner au canapé renversé. J'ai l'impression qu'on vient de m'arracher une partie moi, qu'on vient de me priver d'oxygène et par la même occasion de la chance de pouvoir l'aider. Nous aider. Nous sauver. Je tremble de manière incontrôlable, mais dans ce chaos qui me laisse boxée, j'attrape dans la poche de mon pantalon la carte de visite d'une productrice qui voulait nous tendre la main.

Chapitre 52

Deaken



https://youtu.be/zX_wwlIZ6ko

La dernière fois qu'on m'a laissé croupir dans une cellule au béton fissuré, j'étais dévasté, apeuré et prêt à tout, mais ce n'était rien comparé à aujourd'hui. À l'époque, j'ignorais que j'allais me retrouver face à un fusil, et que je serais ligoté par une jolie blonde au style particulier, une nana armée avec des dessous dépareillés. Je ne savais pas que June allait m'offrir mon premier verre d'eau attaché à une table ni qu'elle allait me claquer la porte au nez pour me faire dormir dans un hamac. Et pourtant ça m'a plu, je l'ai eu dans la peau sans rien voir venir. Avec ses regards en coin, la douche qu'elle m'a autorisée à prendre, et nos premiers vrais échanges d'une pièce à l'autre à l'aide d'un peu de vodka, je me suis détesté, je l'ai adorée.

La première fois qu'on m'a traité comme un immigré en situation irrégulière, je n'avais que ma sœur et ma nièce à perdre et c'était déjà un déchirement. Je n'avais pas connu Jack l'Éventreur doux comme un agneau si on sait s'y prendre. Je n'avais pas touché aux barricades érigées pour le Refuge, et encore moins à celles de June, abaissées pour m'ouvrir son cœur. On m'avait enfermé ici, m'obligeant à accepter un dossier, une cible. Et derrière cette cible, il y avait un parfum de chanvre, un baiser sur la plage, un arbuste planté comme de l'espoir, une planche enduite de wax, puis le parc d'attractions, notre attirance dévorante, les méduses, mes sentiments, la chambre des fiancés et la certitude que je ne l'oublierai jamais. En acceptant le deal de Spicer, je m'étais convaincu que je pouvais faire une différence dans sa vie, pas que j'allais la blesser au plus haut point. Je m'étais blindé pour ne pas m'attacher, et à présent, je l'aime à en crever et je

n'aurais jamais l'occasion de lui dire ou de lui prouver.

Jamais je n'aurais cru qu'en lui offrant un porte-clé avec notre photo dessus, cette babiole serait la seule chose que je garderais d'elle et de ce pays. Je le tiens au creux de ma main et j'ai l'impression de contempler mon cœur qui saigne. Si je retiens mes sanglots, c'est parce que je sais que Millcox tend l'oreille depuis le couloir et que je ne veux pas lui faire ce plaisir. Et quand on parle du loup, cet enfoiré ouvre la porte, terminant un donut qu'il suppose avoir mérité.

— C'est ce que j'appelle une bonne journée... Pas toi ?

Les semelles rigides de ses pompes strictes claquent jusqu'à ma couchette. Je n'ai pas besoin de lever la tête pour savoir qu'il se délecte de me voir revenir à la case départ.

— Je t'avais prévenu, quand j'ai quelqu'un dans le nez...

C'est d'un claquement de langue qu'il termine sa phrase avant de me demander de me lever.

— Allez, debout ! Je n'aime pas me répéter.

— Pourquoi vous vous acharnez sur moi ?

— Tu n'as qu'à te dire que c'est un délit de sale gueule.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Tu y réfléchiras dans l'avion.

Dernière bouchée, il termine son donut et pince doucement l'arête de son nez.

— Peut-être que je n'aime pas les surfeurs, qu'est-ce que tu en dis ?

Là, son regard hautain me replace dans ma position de misérable petit insecte que l'ABF peut réduire à rien. Il s'approche, renchérit avec son désamour pour les Néo-Zélandais, renoue sa cravate et me redresse doucement le menton de son index. Avant de m'asséner un coup de tête que je prends en pleine pommette.

— Ou peut-être que je n'ai pas apprécié la bosse que j'ai sur le pif.

Maintenant, tu as un petit souvenir d'Australie.

Tâtant mon visage endolori, je grogne qu'il est taré et qu'on avait pourtant un accord.

— Non, toi t'avais un contrat, et moi, j'avais un accord, petit con. Et tu sais quel était le deal ?

Dans ma barbe je marmonne que c'est un peu tard pour m'éclairer. Je vois ses poings se serrer, alors je recule à bonne distance, parce que ça va dégénérer.

— J'ai beau avoir de l'affection pour Tracey et le fric... je n'ai pas cru une seule seconde que cette émission de merde aboutirait. Je t'ai vu, j'ai tout de suite su que tu étais un tocard et regardes où on en est... Je te vois, j'ai envie de cogner !

Sans prévenir, il me colle une droite dans le plexus qui me prive d'air, j'en laisse tomber le porte-clé qu'il écrase dans la foulée. Je suis à deux doigts de le démonter, je pourrais le crever de mes mains, mais je m'abstiens. Conscient que la moindre riposte ne ferait qu'aggraver mon cas, je recule dans un angle et parviens enfin à articuler.

— Je croyais que vous étiez amis avec Spicer ?

— Mon compte bancaire a des affinités avec le sien, nuance. Mais ton ex a aussi des arguments qui me plaisent.

Il accompagne cette terrible vérité d'un geste mimant un beau paquet de pognon alors que mon souffle incrédule ricoche dans la cellule.

— Indy vous a payé ?

Dans un ricanement glaçant, il m'affirme à quel point elle tenait à me renvoyer loin d'ici.

— Hey ! Me regarde pas comme si j'étais un ripou.

Je suis médusé, ce type haut placé est corrompu jusqu'à l'os, je crois mieux comprendre à présent pourquoi il fait de mon sort une affaire personnelle. Mais je suis encore loin de la vérité.

— Il n'y a pas que l'argent qui compte. Je peux fermer les yeux

moyennant finances, mais je ne peux pas dire que l'idée que tu palpés 250 000 dollars en prime time sur le dos d'une Australienne prise pour une conne m'enchante. Tu piges ça ?

Le plastique du porte-clé cède sous sa godasse dans craquement bruyant, un peu comme ma culpabilité qui explose face à ce résumé glaçant. Il reprend alors en croisant les bras, m'adressant un regard qui me rabaisse en dessous de tout.

— Pour en revenir au marché, petite merde... on a conclu avec Spicer un accès aux enregistrements au jour le jour, en ce qui me concerne. Et à la seconde où tout allait foirer... il était convenu que l'accord sautait. Tracey a cru en toi, moi pas. Et te voilà sur le départ. Fin de l'histoire.

Il s'en frotte les mains et me lâche un bon débarras qui en dit long sur son ouverture d'esprit, je n'arrive pas à croire que ma descente aux enfers ne tienne qu'à la haine gratuite d'un fonctionnaire allergique aux étrangers. Je ne peux pas me dire qu'on m'arrache à June et à la possibilité de m'excuser juste parce qu'un type de l'immigration m'a dans le nez et aime trop les billets. Et pourtant, tout me le laisse à penser quand il consulte sa montre, jusqu'à ce que la voix de Tracey ne s'invite dans la cellule.

— Non, l'histoire n'est pas terminée, Brant.

Il ne se retourne même pas, à peine surpris de l'entendre prendre ma défense. Millcox esquisse un sourire, le genre d'expression qu'on affiche quand la partie est gagnée d'avance.

— Pourtant je crois bien que c'est cuit, c'est même cramé pour lui.

Prudente, elle approche dans ma geôle puis se pare d'effarement en apercevant mon visage.

— Nom de Dieu, vous l'avez cogné ?

— Non, il est tombé contre la couchette.

Il se tourne vers moi, tapote ma joue en dépit de mon mouvement réflexe visant à me protéger.

— Notre ami surfeur a des petits problèmes d'équilibre, c'est tout...

Elle le fusille du regard et lui demande de s'éloigner de moi.

— Deaken est encore mon candidat. Que ça vous plaise ou non.

— Non, ça fait une grosse demi-heure qu'il est en infraction sur le sol australien puisqu'il n'y a plus d'émission.

— Pas si June accepte de continuer.

Millcox roule des yeux aussi globuleux qu'écarquillés et j'en ai la mâchoire décrochée au point de me mettre à bredouiller, à cafouiller comme mon palpitant qui revient à la vie - un peu bancal, mais pas complètement mort.

— Elle... Elle veut continuer ?

— Elle n'a pas dit tout à fait non.

L'agent qui ne peut pas me piffrer rétorque que c'est insuffisant, mais Spicer l'ignore et s'approche de moi pour caresser ma joue qui picote sévèrement.

— Vous pouvez encore la convaincre de continuer...

— La convaincre ? C'est ça votre plan ? Vous vous foutez de moi ?

Millcox braille que c'est n'importe quoi et Spicer aboie sèchement qu'il aura sa rallonge, mais qu'il n'a pas son mot à dire pour l'instant. Son visage habituellement dédaigneux et froid s'adoucit puis elle me contemple avec ses yeux luisants.

— Trouvez les mots pour qu'on puisse boucler. Aidez-moi à finir, à aller au bout. On a tous beaucoup donné, votre histoire est magnifique elle mérite de passer à la télé.

Elle est surtout tragique, affreusement douloureusement et ne concerne qu'elle et moi. L'espace d'une seconde, l'éventualité de pouvoir la revoir ne serait-ce qu'une minute me pousserait à hurler « oui » de tout mon cœur. Mais très vite, la lucidité me rattrape, j'ai assez fait de dégâts comme ça dans la vie de June. J'ai vu toute sa souffrance au point de rupture, j'ai senti à quel point je l'avais blessée et je ne m'en remettraï jamais. Je ne veux pas me servir de nos

sentiments pour qu'une émission compromise voit le jour. Bien sûr, j'ai une pensée pour ma sœur, pour ma libellule, mais ça ne compense pas le mal que j'ai pu faire à cette femme qui me hantera pour le reste de ma vie.

— Ne me réclamez pas l'impossible.

— Je vous le demande comme une faveur... Parvenez à la convaincre, on doit pouvoir exploiter tout ce qu'on a filmé, même si c'est incomplet.

— Je peux pas... Je peux pas lui faire ça.

— Donnez-vous une chance de poursuivre...

Je pensais avoir tellement chialé que je n'avais plus de cartouche en stock, mais il faut croire que ma peine est sans fond, sans fin. Et c'est la voix brisée que je prends la décision de protéger celle que j'aime une dernière fois.

— Pas question. Foutez la paix à June. C'est tout ce que je demande.

Son regard vacille, il se met à luire, elle me l'implore un ton plus bas.

— Deaken, ne faites pas ça...

J'inspire une dernière fois, balloté entre l'espoir et l'absolution. La gorge nouée, des sanglots étouffés par fierté, je déglutis et scelle mon sort.

— Je le fais pour elle, justement. C'est terminé, Spicer.

Son armure de rousse intransigeante et sûre d'elle se fissure, moi, je ne suis plus qu'une coquille vide, l'ombre d'un détenu. Elle accueille mon verdict les lèvres pincées, dans une immense déception. Contrairement à son acolyte friand de dessous de table qui prend les devants.

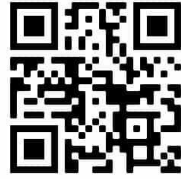
— Voilà qui est réglé. Bon débarras.

Il s'interpose entre elle et moi puis sort ses menottes avant de claquer des doigts pour que ses sous-fifres m'embarquent.

— Reste tranquille, mon grand. C'est ta grande ballade pour l'aéroport.

Chapitre 53

June



<https://youtu.be/PwB56IYDfWs>

Les crissements des pneus de la voiture de Dany nous catapultent vers la voie rapide et le moteur hurle ma peur de perdre Deaken. Au volant, son ami remonte rageusement les files de véhicules vers le nord, priant pour arriver à temps. À l'arrière, Ava est dans les bras de sa mère qui nous guide d'après les indications de son téléphone.

— Le centre fédéral de rétention de migrants le plus proche est à Sydney. Je sais que c'est là-bas qu'il a fini la première fois. Fonce, Dany ! Je t'en prie !

Le gouvernement ne badine pas avec les visas expirés ou annulés, l'Australie pratique une politique migratoire excessivement sévère, on sait tous qu'il n'y a que deux options absolument glaçantes : soit Deak sera déporté sur l'île Christmas dans le plus grand centre de rétention australien fraîchement rouverte, soit ils vont l'expulser directement du territoire par le premier vol. Parqué dans des conditions inhumaines avec les demandeurs d'asile ou reconduit dans un charter une main devant, une main derrière, sans jamais me revoir – ni moi, ni sa nièce ou sa sœur. Deux possibilités, une effroyable douleur qui m'enfonce dans le siège passager quand mes appels à répétition tombent sur la boîte vocale de Spicer.

Cramponnée à mon siège, ballotée par les secousses d'une conduite sportive autant que par le déchirement d'arriver trop tard, je retente une dernière fois ma chance avec l'énergie du désespoir.

— Allô ?

Mon cœur se soulève, bondissant au son de la voix de la productrice alors que mes mots se déchirent sur les récifs d'une procédure de renvoi hors du pays.

— Deaken a été arrêté ! Aidez-moi, il faut faire quelque chose !

Dans l'habitacle, tout le monde retient son souffle. Suspendue à son silence, j'ai l'impression que je vais défaillir.

— Je sais, June... Il est devant moi...

— Je veux lui parler, je vous en supplie ! Aidez-moi !

— Hélas, nous ne sommes pas dans la même voiture.

Lorsqu'elle souffle « je suis désolée », un blanc immense me dévore, je perçois les sirènes d'un véhicule de police, après l'électrochoc de son arrestation, j'ai l'impression de céder à un arrêt cardiaque quand la productrice reprend.

— Il est trop tard, je suis derrière la patrouille de l'ABF qui part pour l'aéroport. Je tente le tout pour le tout, mais l'immigration ne veut rien savoir.

*

Deaken



https://youtu.be/ik_BQYbbZ5U

Particules de couleurs rouges et bleues dans mon ciel gris, les gyrophares m'escortent à travers les buildings de Sydney vers le terminal, destination finale pour un numéro de dossier traité comme si j'étais le plus grand des terroristes. À travers la vitre, à l'arrière d'un SUV de la police fédérale, les derniers paysages que me laisse l'Australie se confondent avec une chute de reins sur une terrasse, un petit nez retroussé, un air de printemps aux notes de patchouli. Le froid des gourmettes sur mes poignets s'efface sous la chaleur d'un sourire dans ma tête. La saveur d'une bouche que personne ne pourra m'arracher. Une nuque fine et délicate que j'aurais aimé admirer le reste de mes jours, un regard océan capable de remplacer n'importe quel levé de soleil. Les hôtels entourant l'aéroport Kingsford Smith se dressent sur ma route sans retour ni recours, si ce n'est de regretter au fond de mon cœur ces matins où je l'observais, apaisée, innocente, belle à mourir. Elle était une bouffée d'air frais sur mon chemin, un joyau de sincérité que je n'ai pas pu sauver. J'ai cru aveuglément que je pourrais l'empêcher de se noyer et j'ai précipité notre naufrage. Les yeux embués, j'effleure mes doigts comme si je tenais encore ses dreadlocks, comme si je pouvais la caresser, mais il ne reste que des poussières d'un rêve qui a mal tourné.

L'oxygène me manque, les vagues de notre histoire lèchent mon âme déposant ici et là des bouts de nous, de koala, d'initiation au surf, et des murmures à cœur ouvert loin des caméras. Une larme m'échappe puis les visages d'Ava et de Sienna remontent dans l'écume de ce jour noir. Le cahot de la route me surprend et me ramène au réel plus sordide que l'idée que je pouvais m'en faire. L'escorte bifurque vers une barrière de sécurité levée par un gardien qui me coule un regard

de dégoût et nous laisse passer sur le tarmac. On ne mélange pas les putains d'immigrés avec les touristes, moi, j'ai droit à un trajet direct au pied de l'avion.

Mon visage se déforme sous l'aile de l'appareil quand la patrouille s'immobilise. Dans le grésillement des talkies-walkies, je m'effondre, misérable et brisé. Traversé par la souffrance de quitter cette terre sans avoir pu la revoir, la serrer dans mes bras, sans aucun droit de lui souffler que j'ai tout fait foirer, mais qu'elle a saupoudré ma vie de toute sa sincérité. Je ne pourrai pas lui dire à quel point elle a compté, à quel point on aurait pu être heureux une fois le générique de fin passé. Et je n'aurais pas la chance de lui avouer que je ne l'oublierai jamais.

Depuis la berline ouvrant le convoi, Millcox descend et s'entretient avec le personnel navigant. Le temps s'étire, je ne suis pas pressé de quitter cette banquette arrière, mais l'attente me semble atrocement longue. Au point où j'en suis, je veux qu'on me colle dans un siège de force, qu'on me foute à la porte et qu'on me laisse pleurer seul pour le reste de mes jours. Me penchant vers les deux poulets qui patientent à l'avant, je me risque à briser le silence.

— Y a un problème ?

— Boucle-là.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— T'as hâte de rentrer chez toi ? C'est juste les vérifications d'usage du personnel au sol. Alors tu la fermes jusqu'à nouvel ordre.

Dernière bulle d'espoir qui éclate, d'ailleurs Millcox ne tarde pas à se tourner vers notre véhicule, il fait signe au conducteur de couper le moteur, mon palpitant s'emballa, ma respiration accélère, il flotte dans l'habitacle un parfum de ligne verte, et la peur que j'exhale ricoche dans le couloir de la mort composé de hublots.

*

June



<https://youtu.be/oUFJJNQGwhk>

Une barre dans la poitrine, j'étouffe sous la peur d'arriver trop tard alors que notre équipée sauvage longe à tombeau ouvert les clôtures surmontées de barbelés. La vie me pose un ultimatum et je sais tout au fond de moi que retenir Deaken m'est vital. Parce que si je le perds, je m'écroule de ne pas lui avoir accordé le droit à l'erreur. Chaque bruit de réacteurs déchirant le ciel pulvérise mes espoirs, mais je m'accroche à la portière comme à la dernière chance de le sortir de là. Malgré ma vision trouble, je m'attache à la carlingue d'un long courrier abritant sous son aile des voitures de police. Mon cœur s'arrête puis se soulève, spectateur d'un condamné sur le départ.

— Dany ! Il est là, juste là ! Fais quelque chose !

C'est toute ma détresse qui hurle quand je l'implore de défoncer le grillage, je serais même prête à tenir le volant pour coucher cette barrière avant que les portières du convoi ne s'ouvrent.

— T'es malade ! June lâche ce volant ! On ne peut pas faire ça !

— Je m'en fiche ! Je ne veux pas qu'il monte dans cet avion ! Tu comprends, ça ?

— On n'est pas dans un film, putain !

La berline pile brutalement, et je vois bien que son pote et sa sœur me regardent comme si j'étais totalement dingue. La vérité, c'est que la folie me guette si jamais je devais échouer et que je suis capable de tout pour éviter le pire. Si cet avion décolle sans avoir tout tenté pour garder Deaken près de moi, je ne me le pardonnerai jamais.

— On ne peut pas rester là sans rien faire ! Faut trouver un moyen

d'entrer, ils vont l'embarquer !

Je m'en arrache les cheveux, incapable de respirer normalement, tandis que je frise l'apoplexie en balayant cette maudite clôture, la petite bondit entre les deux sièges à l'avant pour désigner une barrière devant un poste de contrôle. *On peut le faire, on doit le tenter !* Je broie le bras de Dany, et je crois qu'il comprend dans mon regard que s'il ne force pas l'accès j'irai jusqu'à cet avion à pied et même en rampant s'il le faut.

Pied au plancher, il repart de plus belle, braque violemment et nous propulse dans l'alignement de la barrière. La mécanique ronfle tandis qu'on prend de la vitesse en partant à l'assaut, le garde quitte son poste en gesticulant pour nous dissuader de commettre l'impensable, et Dany écrase la pédale de frein alors que je m'époumone en lui demandant de foncer.

— Bordel, Dany ! Qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi tu t'arrêtes ?

— Je peux pas défoncer une barrière ! Y a des lois !

— Trouve une solution ! Je t'en prie ! Je te jure que je me le pardonnerai pas si je le vois décoller sans bouger de là !

— Sienna ? T'as retiré le blé de Deak ? Allez !

À l'arrière, d'abord tétanisée devant le garde qui nous ordonne de baisser la vitre, elle tremble en me tendant la liasse de billets. Le type pas commode nous meugle dessus en nous traitant de cinglés, mais roule des billes effarées quand je lui file l'argent et lui implore de fermer les yeux et d'ouvrir cette putain de barrière.

Face au cash, devant à mes larmes, sensible à ma voix brisée, l'agent de sécurité soudoyé cède et on s'arrache dans un rugissement d'enfer en pénétrant au cœur des pistes. Notre quatuor atteint des vitesses folles pour rejoindre le charter, mais rien ne va assez vite à mon goût.

— Accélère, putain !

— June ! On va finir en taule ! Tu le sais, ça ?

— Laisse-moi là ! Tire le frein à main, je te dis !

Dans un nuage de fumée et de poussière, malgré les cris des proches de Deaken, je quitte la voiture et cours à perdre haleine vers les gyrophares. Bravant les injonctions des policiers, en dépit de Spicer qui me somme de ne rien faire de stupide, j'atteins le 4x4 de Deak et je ne pensais pas que cette vision allait me briser.

Les épaules basses, les mains dans le dos, comme lorsque je l'ai rencontré, sa détresse sur une banquette arrière percute la mienne quand je m'écrase contre sa portière, même si l'agent responsable de ce transfert meugle de ne pas approcher. À travers la vitre, je découvre son visage d'une tristesse infinie, et je ne peux plus respirer tant ça me fait mal. Sous ses cheveux tombants, son regard vert d'habitude si lumineux et envoûtant semble s'éteindre. Et ce spectacle me brûle jusque dans les veines, j'ai l'impression de mourir devant cette carrosserie, d'avoir compris la force de mes sentiments trop tard.

— Reculez de ce véhicule ! Je vais vous coffrer pour intrusion et entrave illégale à la sécurité d'un détenu ! Reculez nom de dieu !

On peut bien me menacer, braquer une arme sur moi, rien ne m'empêchera de lui dire, la voix brisée, que je suis désolée, que je ferai tout pour le retrouver. Les agents de l'ABF m'encerclent, mes paumes sur la fenêtre froide, je contemple une dernière fois ses lèvres d'une mélancolie à fendre l'âme, je ne peux même pas le toucher. Je me contente de plaquer mon front contre le carreau et Deak, les larmes aux yeux, en fait de même. Je n'ai pas son souffle, je n'ai pas ses bras ou sa main sur ma nuque, je dois me contenter du vide, de la surface froide. J'effleure sa joue, mais ce n'est que du verre, il y a cet obstacle entre lui et moi, mais j'espère qu'il entend mon « je t'aime » prononcé du bout des lèvres. Avant qu'une main puissante ne m'arrache à lui. Avant qu'on ne m'oblige à reculer, qu'on ne me ceinture en me traitant comme une forcenée.

J'ai essayé, j'ai vraiment tout tenté. Et c'est terminé.

Chapitre 54

June



https://youtu.be/3_cDjytpDto

Dans les sanglots et mes prières pour le relâcher, on m'a plaquée contre le capot du 4x4. Impuissante, je l'ai vu quitter sa place, être escorté de force jusqu'aux escaliers de la porte avant de l'appareil. Il s'est débattu mon géant, avant de capituler sous la poigne des autorités. Un dernier regard vers moi, un adieu qui m'a éviscéré. Puis mes pleurs couverts par le grondement du Boeing. J'ai les jambes fauchées, je touche le fond, entraînant avec moi Dany, Sienna et Ava, interpellés à leur tour pour avoir pénétré le périmètre sécurisé. Alors que tout devient sourd et flou, que les techniciens retirent la passerelle comme on me débrancherait pour me tuer, Spicer se fraye un chemin entre les policiers en leur demandant de ne pas m'accabler davantage.

— Laissez-la respirer ! June ! Regardez-moi ! Respirez, ne vous débattez pas !

Dans la mêlée d'uniformes et de visages sévères, mes yeux s'attachent aux siens, et je l'implore de tout mon être dans des hoquets douloureux.

— Faites quelque chose ! Aidez-le ! Je suis prête à tout !

À m'en détruire les cordes vocales, je clame que je veux la faire son émission, qu'elle trouve une solution pour arrêter cet avion, je peux négocier, je peux me compromettre, je peux m'exposer sur n'importe quelle chaîne à n'importe quelle condition. Là, elle se fige puis dévisage Millcox, la peur me saute à la gorge, mais je caresse l'espoir d'une fin heureuse quand tous deux s'éloignent et chuchotent en

aparté. Mon cœur tape comme il ne l'a jamais fait avant le couperet, surtout lorsque celui-ci revient pour ordonner à ses hommes de nous embarquer dans le hall.

*

Deaken

Le grondement de la machine se mue en un sifflement plus aigu, un peu comme le hurlement de mon amour perdu, un truc qui me cloue sur le siège, à côté de l'agent chargé de me déposer à Auckland. Il n'a pas à s'en faire, je n'ai même plus la force de bouger ou d'y croire, Millcox a gagné. À travers le hublot et mes larmes, je devine qu'on s'aligne sur la piste dégagée, les vibrations à mes pieds me tordent le bide. Le pilote met les gaz, soulevant mon cœur qui veut se faire la malle et m'arrache à cette terre qui ne veut pas de moi dans un rugissement épouvantable.

Le visage tordu par la douleur d'être condamné aux remords à perpétuité, je constate qu'on prend de l'altitude et une part de moi est morte sur le tarmac australien. On s'envole pour de bon et dans les cendres de ma conscience, il ne reste que la certitude d'un éternel regret. Je n'aurais plus jamais envie de surfer, je n'irai plus à Raglan pleurer mon père, je fuirai l'océan pour ne pas qu'il me rappelle la plus belle paire d'iris marine que j'ai laissée filer sans lui dire que je l'aimais. *June, je suis tellement désolé.*

Je ne sais pas si tu me pardonneras. Je ne sais pas si tu t'en remettras. J'espère un jour revenir, m'excuser pour tout le mal que j'ai pu te faire, quand je ne serai plus interdit de séjour. Dans trois ans... c'est long trois ans. Peut-être assez pour m'oublier, pour te remettre à croire en la vie petit à petit, pour trouver quelqu'un plus honnête que moi, même si je tremble à l'idée d'être remplacé. Parce que si tu n'es pas là, c'est ma vie qui part en fumée. Parce que si tu passes à autre chose, je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même, et tu me manqueras jusqu'à ce que je m'éteigne.

C'est dur de réprimer des sanglots à côté d'un robot à la solde du gouvernement, de se laisser mourir de chagrin au contact d'un uniforme qui se fout totalement de la mer noire qui m'emporte au large. Privé d'un adieu à ma libellule, séparé de ma sœur brutalement sans procès, sur le seul bon vouloir d'un agent zélé, je prie pour que Dany tienne promesse et veille sur elles.

Après de longues heures de torture dans un silence asphyxiant, on amorce la descente, ma chute fatale dans le monde d'après. Il me reste à affronter les yeux dans les yeux le grand vide de ma vie qui se profile droit devant alors que je refuse de me défaire tout ce qu'elle m'a offert. Peu importe le nombre de kilomètres, je pourrais être expulsé dans une autre galaxie que j'emporterai avec moi son sourire, son souffle sur ma peau, et les nombreux trésors que June m'a autorisé à dérober. Ses épaules dénudées, sa peur apprivoisée, sa joie de vivre contagieuse, la manière dont elle m'a fait confiance, son authenticité tantôt femme enfant, tantôt femme fatale. J'en garde la saveur de nos baisers et le plus beau cadeau qu'elle m'ait laissé, la chance d'avoir appris à aimer.

*

June

Je ne pensais pas terminer sous les néons froids, dévastée quelques heures après le décollage, enfermée dans un bureau où résonne mon plus douloureux des chagrins. Sur cette table en inox où j'ai signé de nombreux papiers, mes larmes s'écrasent parce que j'ai tardé à ouvrir les yeux et mon âme, mais je me cramponne à un ultime espoir, à toute la paperasse qu'on m'a fait signer. Ma vie est suspendue à des pourparlers dans la pièce d'à côté, l'oxygène me manque, mais dans un sursaut d'innocence, mon cœur se remet en mouvement lorsque l'agent Millcox pénètre dans la pièce. Si son visage est sévère, la productrice qui se trouve dans son sillage semble apaisée. Je m'accroche à son sourire alors que l'homme en costume croise les bras et s'adosse au mur. D'une voix sans émotion, il couvre mon pouls prêt à s'envoler.

— Vous êtes libre.

Trois mots qui inondent l'espace d'une lumière nouvelle. Dénouant légèrement sa cravate, il contemple un instant la seule capable de me sauver le coup, l'agent reprend un peu plus bas.

— Vos « collègues » vous attendent dans le couloir.

Dany, Sienna et Ava sont hors de cause et c'est un soulagement intense. Ouvrant les branches de ses montures solaires avant de les poser sur son nez, Tracey Spicer me lance un regard tendre et complice quand elle renchérit.

— Il semblerait que nous ayons trouvé un accord avec Monsieur Millcox.

Ses escarpins claquent dans la salle jusqu'au bureau, elle me tend la main et m'invite à me lever.

— Merci d'avoir revu vos positions, la chaîne vient de donner son aval. On se retrouve dans quelques jours, au studio, à Sydney.

*

Deaken

Une secousse, puis une autre, je touche terre à 2000 kilomètres de celle qui a compté plus que tout. J'imagine que le gorille qui m'escorte va me lâcher les basques à la sortie de l'aéroport, et qu'une fois livré à moi-même, je vais me rendre chez ma mère, pour prendre soin d'elle en attendant de trouver un avocat digne de ce nom et faire valoir mes droits afin que le combat ne s'arrête pas. J'irai remuer ciel et terre, le consulat, l'ambassade s'il le faut, mais je ne peux pas passer trois ans sans respirer le même air qu'elle. Je suis décidé à me battre, à y passer toute mon énergie, il me faudra juste réussir à sortir la tête hors de l'eau avant. Mais quand le flic à la langue coupée me conduit jusqu'aux halls des arrivées, une autre armada de policiers aux couleurs locales forment un comité d'accueil. Une nana à l'œil mauvais sous une casquette de la police des frontières me désigne et m'intime d'approcher. À ce stade, je suppose qu'il ne peut rien m'arriver de pire, et j'obtempère avec la nonchalance de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

— Deaken Corton ? Veuillez nous suivre.

— Pour aller où ?

Le poulet à la botte de Millcox ne m'adresse même pas un regard alors qu'il échange avec ses collègues Néo-Zélandais. Il reste planté là pendant qu'on me force à suivre le mouvement dans le dédale de verres et d'aciers du terminal.

— Qu'est-ce que j'ai fait encore ? Où est-ce que vous m'emmenez ?

— J'ignore ce que vous avez fait et qui s'occupe de vous. Mais je n'ai jamais vu ça.

Extirpant de la poche de son uniforme un document plié en quatre, elle le plaque sur mon torse et rajoute.

— Vous repartez d'où vous venez.

— Pardon ? Vous êtes sûre ?

Incrédule, je la dévisage. Le cœur sur le point d'exploser.

— Pour les questions, vous verrez ça à Sydney.

Chapitre 55

June



<https://youtu.be/hbez3CQamF8k>

La berline noire m'ayant récupérée à l'hôtel s'immobilise à Moore Park, depuis la vitre teintée, j'aperçois les locaux où se trouvent les studios au cœur de Sydney. Le chauffeur courtois ouvre ma portière au pied du gratte-ciel de granit ocre et j'oscille entre fébrilité et appréhension. Le cœur battant à tout rompre, je marche jusqu'aux portes-tambours dans un débardeur noir et un jeans pas trop destroy, histoire de rester fidèle à moi-même sans heurter les standards audiovisuels.

Le stress me gagne lorsqu'une assistante m'accueille et me guide jusqu'à l'ascenseur. Au deuxième niveau, un type tout en noir nous rejoint, me donne le conducteur de l'émission et appuie sur le bouton menant au 16^e. Je pose un œil sur le déroulement du programme tandis que la jeune femme m'expose la suite d'une voix aussi feutrée que les portes coulissantes s'ouvrant à l'étage.

— Vous passez au make-up, ensuite on vous équipe. Madame Spicer vous attend.

Sous des plafonds noirs bardés de spots, de rampes d'éclairages et de conduits d'aération impressionnants, on me dirige entre les ombres déjà à pied d'œuvre jusqu'aux loges où je n'ai pas le temps de poser de questions. Face au miroir qui me renvoie le reflet d'une femme moins tendue que la réalité, je demande s'il est possible de ne pas trop forcer sur le maquillage.

Dans mon dos, quelqu'un toque et lorsque Tracey Spicer se présente

dans un sublime tailleur haute-couture, le personnel dévoué disparaît comme des sujets face à leur reine. Son sourire éclatant me rassure, elle appuie son épaule contre l'embrasure et me contemple avec une tendresse identique à notre dernière entrevue.

— Vous êtes magnifique. Pas trop impressionnée ?

— Si, je suis morte de trouille...

— Tout va bien se passer. Vous serez parfaite.

— Deaken est arrivé ?

Elle consulte l'heure à son poignet avant de m'éclairer.

— Notre chauffeur est en route.

Je pensais avoir la chance de le voir avant le direct, mais le silence de la productrice me rappelle qu'il s'agit d'une condition sinequanone pour réviser la situation du visa de Deak. D'un mouvement de la tête, elle m'entraîne vers le couloir où m'attendent deux autres silhouettes qui se jettent sur moi pour m'équiper d'un micro tout en marchant dans le sillage de la productrice très respectée. J'obéis au murmure me demandant de soulever légèrement mon haut, je sens le fil de l'équipement contre ma peau, puis mon pouls prend de l'ampleur quand je découvre le plateau sur les talons de Tracey. Des dizaines de spots noirs au plafond, dans la lumière tamisée, des cadreurs et des opérateurs sont au garde-à-vous devant le présentateur qui prend ses marques au pied de deux box un peu inquiétants.

— Vous allez patienter dans une pièce blanche.

Elle déverrouille cette espèce de cage et pénètre en premier entre quatre murs blancs. Je déglutis, de plus en plus nerveuse face à un mur d'éclairage si puissant que je peine à le regarder. Je m'attarde alors sur la table laquée ce pauvre gobelet d'eau, et cet étrange miroir.

— Il sera de l'autre côté ?

— Vous vous installez là. On alternera la diffusion des images avec des questions.

— Des questions ?

— Une interview un peu personnelle. Mais c'est dans le contrat qu'on a renégocié, je ne vous prends pas en traître. Pas de joker, pas de réponse évasive, les téléspectateurs voudront tout savoir.

Triturant le collier qu'Ava m'a rendu, je cherche à me persuader que j'ai la force d'aller au bout, de m'exposer en public et en direct en dépit de mon estomac noué.

— Et qu'est-ce que je dois faire au juste ?

— Suivez nos instructions, soyez vous-même, c'est ce que les gens veulent... Et quand viendra la fin, prenez votre décision en âme et conscience.

*

On a verrouillé dans mon dos. Je me suis assise, nerveuse à l'idée d'être observée, au point d'entendre des bourdonnements dans ma tête, d'avoir les mains moites et de battre du pied mes pulsations affolées. J'ai eu le cœur qui jouait du didgeridoo, couvrant le ronron de la clim. Les jambes croisées à présent, face à un gobelet que je ne veux même pas toucher, je plisse les yeux devant les lumières aveuglantes, en essayant de ne pas me laisser engloutir à l'idée que tant de monde découvre mon histoire.

Avec mon collier comme seul repère, je contemple le miroir inquiète de savoir dans quel état il est, ce qui étire affreusement ma perception du temps. On me laisse mijoter puis viennent les premières questions dans les haut-parleurs. Sans préambule, sans compassion, juste une voix sèche qui tire les ficelles ou des bouts de chairs à vifs sur mes plaies.

On évoque mon coup de fusil et de folie. On parle de ma mère, on m'interroge sur ma relation avec lui. Je me sens ridicule de converser avec des baffles, d'être scrutée comme un rat de laboratoire puis vient la coupure pub, où je découvre sur une tablette ce que le programme donne avec un léger différé. On y présente la vérité, le piège dont je suis victime, avant de faire glisser un coffret blanc dans la salle en

m'intimant de ne pas y toucher pour l'instant.

Entre deux silences éprouvants, les questions s'enchaînent, mais ne se ressemblent pas, j'imagine que devant leurs téléviseurs, les Australiens nous découvrent maintenant à Sea World, aux portes du bonheur, avant de m'apercevoir un lendemain d'orage, accroupie devant des fiches et l'atroce réalité. Je suppose que je dois faire pitié, mais je sais ce que j'ai éprouvé pour lui, et tout ce qu'on a vécu alors que l'émission ne pouvait plus continuer. Tandis que mon âme tente de ne pas céder à tout ce qu'on pourrait dire ou penser de moi, pendant que je me demande ce qu'on attend exactement de cette dernière ligne droite... la voix dans les haut-parleurs reprend. Et l'ordre donné depuis la régie affole ma respiration.

— Bien, June, il est temps d'ouvrir le coffret à présent.

Tremblant un peu, impressionnée par la mise en scène et perturbée de n'avoir aucun être humain à qui m'accrocher, je pose un genou devant la boîte, déverrouille les deux loquets. Sous mes yeux, dans de la mousse, une paire de lunettes de protection et une grande masse à l'effigie de l'émission.

— Veuillez vous équiper.

Après une seconde d'hésitation, dans la lumière crue des spots, je couvre mes yeux et m'empare du manche.

— Maintenant, placez-vous devant le miroir, s'il vous plaît.

Mon cœur tape un peu plus fort à chaque pas, je fais face à mon reflet comme on me le demande. Au-delà de lunettes transparentes, du marteau tenu à deux mains, j'y vois une femme prête à tout pour le retrouver. Je ne suis pas certaine de l'avenir, je ne sais pas si notre histoire traversera les âges, mais je sais à quel point j'aime cet homme, à quel point j'ai envie de me réfugier à nouveau dans ses bras, de me perdre dans son regard vert.

— Avant que vous ne décidiez d'abattre ou non ce mur entre vous... savez-vous pour quelles raisons Deaken a accepté de se prêter au jeu ?

Mon pouls martèle jusque dans mes tempes, c'est la dernière marche,

le dernier mètre et c'est d'un timbre voilé par la perspective du dénouement que je répons.

— Je sais qu'il devait me séduire, me faire croire que nous étions en couple... J'ai appris qu'il n'avait pas eu le choix, c'est derrière moi tout ça à présent.

Rien ni personne ne m'empêchera de briser cette glace, j'en suis certaine, jusqu'à ce que le doute ne transpire depuis les enceintes.

— Même s'il l'a fait pour de l'argent ?

*

Deaken



<https://youtu.be/RoVj6zBAkAM>

Même au fond d'une cellule, menacé et acculé, je n'ai jamais été aussi fébrile. Posté debout dans ma salle blanche, je n'ai jamais senti mon pouls pulser si fort. On nous a privés de téléphone, on nous a isolés dans un hôtel depuis mon retour à Sydney, je n'ai pas eu l'occasion de m'excuser, ni de lui avouer mon amour ou de partager mes regrets. C'était soi-disant dans les clauses négociées pour me rapatrier.

Je ne pensais pas qu'il serait si difficile de voir notre histoire diffusée sous ce format à la télé. Je ne pensais pas non plus en sortir ivre de sentiments, l'âme ancrée à la sienne et si pressé que le verdict tombe. Je n'ai qu'une certitude dans mes veines, c'est que ce putain de miroir sera pulvérisé d'une seconde à l'autre. Mais j'avais peut-être oublié que Spicer aimait jouer à ce point avec le suspense et nos nerfs, et je le découvre avec une pointe d'amertume quand la voix m'interroge depuis les haut-parleurs.

— Nous avons eu un aperçu de la force de votre amour, pensez-vous que June puisse vous pardonner ?

— Je l'espère.

De tout mon cœur. De toute mon âme. Et si ce n'est pas le cas, même détruit, je passerai le reste de ma vie à chercher son pardon.

— D'après vous, quelle sera sa réaction si nous lui apprenons que vous avez agi pour de l'argent ?

— Qu'est-ce que vous lui avez dit, exactement ?

Silence. Un blanc qui me laisse tétanisé par le doute. *Pourquoi le miroir n'explose pas ?* Alors que le sol se dérobe sous mes pieds, que

j'ai l'impression que les quatre murs de la pièce se resserrent pour me compresser, la porte s'ouvre et un homme d'une cinquantaine d'années pénètre dans la salle. Sa figure ovale surmontée d'une monture fine se veut souriante, je reconnais le toubib de June, le docteur Stewart. Il me tape sur l'épaule et se poste à mes côtés alors que sur le seuil, l'ombre d'un chapeau et d'une veste de baroudeur se profile dans la lumière. Le père de June me fait un signe de la tête et s'immobilise à ma gauche. Dans son sillage, Buddy et son éternelle casquette. Il est suivi de Bianca, très en beauté, encore plus apprêtée que lors du tournage. Elle vient gonfler les rangs face au miroir alors que ma sœur m'arrache un sourire et qu'Ava me vole un battement de cœur. L'une et l'autre me tiennent la main, nous voici tous alignés et complices, retenant notre souffle à l'unisson. Je vais tomber dans les pommes si ce miroir n'est pas réduit en miettes, je n'ai qu'une envie c'est de m'en charger. Si ça dure une seconde de plus, mon palpitant ne tiendra pas. Et je crois qu'on prie tous pour que June prenne la bonne décision, ici et maintenant.

*

June

Une seule question, une phrase, un malheureux sous-entendu... la régie se délecte de pouvoir me faire tituber. *Est-ce que le motif change ma perception des choses ?*

Délaissant le manche, j'effleure le miroir et j'ai la sensation de caresser la vitre froide d'un 4x4 sous l'aile d'un avion. Ma gorge se serre, mon cœur aussi et toutes mes émotions débordent pour lui. J'entends le bruissement des draps, la première nuit où nous avons discuté, le doux crissement de la wax sur la planche, le fracas d'un pied de table et la sincérité de nos échanges à voix basse dans l'intimité. La raison importe peu, le subterfuge entourant de notre rencontre ne reste qu'un prétexte et mon âme me souffle qu'aucune incertitude n'existe en ce qui le concerne. Tout ce que je sais, c'est que j'arme mon bras, recule un peu et pulvérise ce miroir pour nous libérer.

Cédant comme la vitre d'une alarme à incendie, dans un merveilleux vacarme où son visage m'apparaît, le dernier mur entre lui et moi s'efface. Mille morceaux à terre, des millions de points colorés dans ma tête. Les difficultés surmontées croustillent sous mes pieds, ma poitrine pétille en le voyant entouré de ses complices, de tous les êtres chers ayant participé à cette histoire de fou.

J'abandonne la masse, retire mes lunettes parce que mes yeux débordent de larmes. Deaken, plus beau que dans mes rêves, plus intense encore, quitte sa salle pour rejoindre la mienne d'un sourire solaire, si fabuleux qu'il me sonne. J'ai tellement eu peur de le perdre, tellement souffert de notre rupture, j'ai tant étouffé de notre séparation depuis le tarmac que j'éclate en sanglots dans ses bras et que mes larmes finissent leur course contre ses lèvres. Trop-plein d'envie, de désir, de sentiments, de pardon loin d'un avion. Toute ma joie crépite sous ma peau, et je veux qu'il sente à quel point je l'aime. Je veux qu'il sache que si c'était à refaire, je me battrais pour lui, pour nous, pour être à nouveau sous son aile ou lui en donner quand les choses deviennent compliquées. Je le referai encore et encore. Une fois, dix fois, cent fois, pour peu qu'on se retrouve avant le générique

de fin.

— Excuse-moi pour tout ça.

— Ne dis rien, embrasse-moi !

Une pluie de confettis dorés nous inonde alors qu'un tonnerre d'applaudissements me berce. Une saveur d'éternité m'enveloppe, un délicieux parfum de santal me protège, ses mains me ceignent et je voudrais qu'elles ne me quittent jamais. J'ai du mal à respirer, je lui vole son air, sa langue, sa peau et si je le pouvais son cœur pour le garder bien au chaud contre le mien. Mes paumes l'enserrent de tous les côtés, un peu agitées et désorganisées. Et dans son regard, lorsque je reprends mon souffle, je me sens unique, meilleure, aimée. Ressentir à nouveau cette étreinte sur ma nuque, c'est un don du ciel, un frisson exquis. Lorsque son front se plaque contre le mien, je sais que le meilleur nous attend, qu'il est l'homme de ma vie et que je pourrais passer de nombreuses nuits à me délecter d'un Pavlova en le bouffant des yeux. Surtout quand sa bouche dépose sur la mienne des mots qui scellent nos âmes de sa voix divinement grave.

— Si tu savais comme je t'aime.

Prenant son visage entre mes mains, je lui réponds haletante qu'il n' imagine même pas la force de ce que j'éprouve pour lui. Je le dévore des yeux, je me l'approprie, une part de moi pourrait le manger sur-le-champ s'il n'y avait pas tant de monde sur le plateau. Puis il me souffle en couvrant mon visage de baisers, une phrase qui m'intrigue et qui dépasse le bonheur de nous retrouver.

— Je t'ai aimé dès le début de notre prophétie. Tu te souviens de ce qu'on disait à propos de l'avenir ?

— Que tu esquiverais mes tirs de fléchettes ?

Pour le sourire qu'il me sert à cet instant précis, je défoncerais toutes les barrières de n'importe quel aéroport de la terre.

— Que je ferais partie des meubles si tu avais une maison...

Je cesse de l'enlacer, mes caresses s'interrompent et je suis suspendue

à son regard absinthe, en cherchant à comprendre. À comprendre pourquoi tout le monde se fige, pourquoi les yeux de Deaken m'abandonnent, pourquoi il recule en frappant dans ses mains. Et c'est lorsque je me retourne, que je retiens mon souffle, mon cœur déjà malmené reçoit une dernière secousse en apercevant Spicer. Dans cette pluie de particules d'or, son sourire est radieux et elle tient dans ses mains, un énorme chèque. *La vache, 250 000 dollars !*

— Ma chère June... comment ne pas entendre l'appel de vos proches inquiets... J'ai eu le plaisir de m'entretenir avec Buddy, votre ange gardien, et Bianca, votre meilleure amie.

Tous deux nous rejoignent pour m'enlacer et après l'amour de Deak, je baigne dans toute leur bienveillance, tellement heureuse de pouvoir les serrer tout contre moi, maintenant que tout est terminé. Ils m'ont bien eu, ils ont tenu bon, ils ont tout fait pour m'offrir un nouvel horizon, même quand je leur en ai voulu à mort. Déposant une bise sur la joue de mon papi au grand cœur, je ris, je pleure, je ne sais plus où j'en suis pendant que Tracey poursuit.

— Après les incendies, après votre ex-compagnon très particulier et votre situation financière... S'il y a bien quelqu'un qui devait bénéficier d'un « Nouveau départ », c'est vous.

Penchant la tête sur le côté, elle me coule un regard luisant matiné d'empathie, quelque chose de très humain qui me touche au plus profond, puis elle me tend le chèque avec un clin d'œil en me soufflant que je l'ai bien mérité. J'ai du mal à tenir cette énorme pancarte, encore plus à réaliser qu'elle pèse le poids d'une maison. Mais c'est lorsque je me rends compte qu'un deuxième chèque nous attend, que j'ai besoin d'être soutenue par Bianca. Celle-ci caresse mon dos et me glisse un « Pardon, cocotte, mais c'était pour ton bien » qui ravive des larmes de joie et de soulagement sur mon sourire incrusté pour toujours.

— Deaken... Vous revenez de loin, et c'est peu de le dire...

Qu'est-ce que j'aime voir son visage s'illuminer à ce point, ses agates si émues. Il plaque ses cheveux en arrière, et joint ses mains pour

témoigner d'une gratitude envers la production, même si certains auraient conservé une once de rancœur.

— Merci Tracey.

— Au nom de toute la chaîne, je tiens à vous remettre personnellement ces 250 000 dollars. Je suis sûre que vous en ferez bon usage.

Son chèque paraît moins grand entre les bras de mon ténébreux chevalier blanc. Je voudrais envoyer valser les pancartes, embrasser tout le monde et le prendre par la main pour fuir vers notre futur dès le générique de fin. Mais Tracey approche, puis alterne entre la caméra principale et mon essentiel.

— Et enfin, au nom du service d'immigration du gouvernement australien, je suis heureuse de vous offrir la résidence permanente sur notre sol. Bienvenue chez vous.

L'étonnement de Deak devient de l'émerveillement, Sienna et Ava devançant mon envie de l'embrasser, elles accourent et se jettent sur lui à chaudes larmes dans une étreinte émouvante que je rejoins en frissonnant de bonheur. C'est un tourbillon d'accolades, de soupirs soulagés, de rires après la frayeur. Ivre de joie, sentant la chaleur d'une famille sous mes doigts, je me perds dans un regard vert aux mille éclats, et je crois qu'on pense lui et moi, avoir un demi-million de bonnes raisons de ne pas rester ici plus longtemps.

La productrice qui a changé nos vies devant des millions de téléspectateurs claque une dernière fois dans les mains, face caméra, elle clôture le show avec une émotion vibrante et les larmes aux yeux.

— Je n'ai pas à apparaître à l'écran habituellement ni à prendre la parole... mais je tenais à remercier du fond du cœur nos âmes sœurs pour leur courage, leur dévouement et la belle leçon de vie qu'ils nous ont offerts. L'amour triomphe toujours, et croyez-moi, ces deux-là déplaceront des montagnes. C'était le premier numéro de « Nouveau Départ » à bientôt sur nos antennes.

« Nouveau départ »

Tracey Spicer – Productions Seconde Chance.

Réalisateur : Matthieu B.

1^{er} Assistant : Emilie B.

2ⁿd Assistant : Martine P.

Coordination : Milica J.

Éclairage : Mali S.

Supervision : Celine E. N.

Costumes et décors : Lysa. L.

Machiniste : Virginie G.M.

Directeur de la photographie : Claire M.

Opérateur son : Tina C.

Opérateur vidéo : Vivi B.

Technicien écran : Mahira.D

Régisseur : Aminouch P.

Chargé exécutif : Sarah. H....

Epilogue



https://youtu.be/y_NnTs4_W5s

Déferlante d'écume dans les eaux chaudes et claires, l'océan me soulève, je me redresse, bien décidé à ne pas louper cette vague de plusieurs mètres sous mes pieds. Prise de vitesse grisante, ma planche se joue de la lèvre blanche, ma main caresse l'eau que je fends avec un sourire de sale gosse. Depuis notre passage TV, je ne loupe jamais mon rituel du matin, l'aube, l'eau, la glisse. Sillonnant dans le tube qui me rattrape, je braque au point de sentir mes dérives déraper et sur la lèvre pour décoller. Je me ramasse en beauté, mort de rire de ne plus rien avoir à prouver et dépourvu de la moindre contrainte, si ce n'est celle de la montre. *Faut pas que je traine.*

Sous un soleil estival, de retour au pick-up, soulagé d'avoir goûté au Pacifique je retire ma combi saluant au passage l'équipe du poste de secours que j'ai quittée en même temps que Dany. Fredonnant l'm Yours de Jason Mraz qui me berce dans l'habitacle, je prends le volant pour m'autoriser un petit détour avant de rentrer. Les cheveux encore trempés, poussant la porte vitrée, la vendeuse m'accueille comme un habitué. Désignant le Pavlova dans la vitrine, je l'observe emballer ma petite attention, et j'ai une pensée pour la plus gourmande des vétérinaires.

Sur ma route, la nature reprend ses droits et les derniers stigmates des incendies s'effacent avec le temps. Depuis notre prime time, la flore repousse, la vie reprend, et dans un écrin de verdure, la nouvelle entrée du Refuge a fière allure.

Roulant au pas dans la zone dédiée au personnel, j'immobilise le pick-up au bout d'une allée gorgée de lumière. À l'ombre des arbres chatoyants, Buddy termine de lasurer les volets de sa piaule en

sifflotant, et me salue sous son éternelle casquette. Le pas léger, ma pâtisserie dans la main, je marche vers les deux maisons sorties de terre, en lieu et place d'une caravane écrabouillée par un arbre. L'une blanche, l'autre bleu pâle, les villas ne sont pas immenses, mais on y a mis tout notre cœur. Sur la terrasse pastel, je surprends Dany et ma sœur se marrer en se bécotant avant de cesser leur jeu de mains pour adopter une posture plus sage tandis que je foule la nôtre, d'un blanc immaculé.

Je pénètre dans notre salon en bois clair gorgé de soleil, des plantes vertes encadrent la TV dont June a fini par tolérer la présence. Un sourire coquin au bord des lèvres, je l'appelle, mais son nom se perd dans le silence. Posant la pâtisserie sur la table à manger, je longe le couloir où son fusil prend la poussière sur une étagère, un foulard orange noué au canon, et je furète dans notre chambre, vide également. J'imaginai prendre ma douche avec elle, mais la routine est faite pour être secouée, et je me désape seul afin de me glisser sous la douche où je n'ai plus à réviser quoi que ce soit. Parce que je la connais par cœur, je suis sûr qu'elle est avec ma libellule.

*

June



<https://youtu.be/yFTvbcNhEgc>

Assise bien droite dans l'infirmierie, tenant sa tortue en peluche signée Sea World, elle illumine chaque jour un peu plus mes journées. Entre mes doigts, trois mèches de ses cheveux soyeux, alors qu'elle me pose mille questions sur le métier, les soins, et le bien-être animal. J'adore passer du temps avec cette petite curieuse de tout, et je la trouve encore plus belle quand elle porte une tresse.

— Je pourrais donner le biberon au bébé Koala ?

— Oui, ma puce, je vais te montrer comment faire dès qu'il sera assez reposé. Mais il faut lui trouver un nom avant. C'est toi qui vas lui donner.

— Chouette ! Mais pourquoi son papa s'appelle Jack l'Éventreur ?

Je souris, elle est si mignonne. C'est plus que ma nièce, c'est une partie de moi, et si un jour je dois avoir une fille, j'espère qu'elle sera aussi jolie qu'Ava et qu'elle aura les yeux de Deak. Je soupire, songeant à ce koala qui m'en a fait voir de toutes les couleurs et qui est passé par tous les stades.

— Parce qu'avant de trouver une amoureuse... il était triste, très en colère...

Pendant que j'attache l'élastique à sa coiffure, mon talkie-walkie grésille et Bianca me demande si je suis dans les parages. Mon petit ange avec sa natte quitte sa place, elle se casse la tête pour baptiser notre nouveau pensionnaire comme il se doit avant que je ne réponde sur le canal principal.

— Je suis à l'infirmierie. Rien de grave ?

— Tu as du courrier patronne ! ça sent la bonne nouvelle !

— Hey ! Plus de patronne entre nous ! Tu es associée à part entière.

Je devine son sourire malgré le silence hachuré et elle reprend aussitôt.

— Pardon, il faut que je m’habitue ! Tu as une lettre de l’assurance, « partenaire ». J’ai hâte de voir ta trombine en ouvrant l’enveloppe ! Je te l’apporte tout de suite.

Avec une petite pointe d’appréhension, je demande à Ava de retrouver sa mère, j’ai toujours un peu peur que ce bonheur parfait soit entaché, il me faudra encore quelque temps avant d’arrêter de croire que le sale coup de Phil peut me rattraper un jour ou l’autre. Mais quand Bianca débarque en agitant le courrier, je me répète qu’il a été condamné, que tout va finir par rentrer dans l’ordre.

— Allez, ouvre, cocotte !

Un peu nerveuse, je retiens mon souffle et pose mes yeux sur la lettre. Ma poitrine se soulève dès les premières lignes, à mon sourire, ma meilleure amie devine la teneur du courrier et saute dans mes bras.

— Je le savais ! J’en étais sûre !

— Ils viennent de me rembourser !

— Je suis tellement heureuse pour toi !

La vie est étrange parfois, après m’avoir ensevelie sous une tonne d’ennuis, tout me sourit à présent, c’est tellement dingue que j’ai parfois du mal à y croire.

— Va l’annoncer à Deaken, il va être fou de joie !

*

Chez nous, il règne encore une légère odeur de peinture fraîche et d’essence de bois, le cœur en liesse, je cherche Deaken, mais ne perçois que le murmure de l’eau au fond du couloir. Le jet de la douche susurre comme une invitation à le rejoindre et, d’après l’horloge, j’ai juste assez de temps pour l’avertir de mon indemnisation et assouvir

mes envies de lui. Mon œil s'arrête sur la table du salon et la boîte en carton d'une pâtisserie que j'affectionne particulièrement. Une délicate attention qui étire un sourire espiègle sur mon visage. Mon désir grimpe d'un cran, ma température également, c'est notre code. Avec des étincelles de bonheur dans la poitrine, je place le gâteau dans le frigo, sûre et certaine que notre Pavlova pourrait prendre un coup de chaud, surtout si je me laisse dévorer par les flammes du désir. Caressant la photo de notre arbuste, aimantée sur la porte du frigidaire, je ne me lasse pas de constater que notre graine d'espoir plantée au mémorial grandit de mois en mois, un peu comme notre amour et les racines de notre famille.

Pressée de le surprendre, de lui annoncer de bonnes nouvelles et de nous offrir des souvenirs qu'on emportera devant l'éternel, je gagne la salle de bains sur la pointe des pieds, retirant mon chemisier, impatiente de le croquer, et de m'autoriser une gourmandise qui nous attend au frais.

Dégrafant mon soutien-gorge, j'observe sa silhouette luisante et sublime. La douche et nous, c'est une longue histoire d'amour, de sensualité et de sexe. Deux mètres de force à l'état brut et de douceur pure se dressent devant moi, un cocktail qui me rend toujours folle au contact de son dos nu. Je me glisse sous l'eau, effleure ses fesses et me délecte de son petit mouvement réflexe. Plaquée délicieusement contre lui, je ne me lasse pas de laisser mes mains courir sur sa peau, de me noyer dans ses yeux et d'y trouver la lueur du plaisir quand je le caresse avec un appétit intact.

— J'ai une très bonne nouvelle, monsieur le surfeur...

Son visage de pirate au cœur d'or me dévisage, me déshabille et ravive tous les incendies sous ma peau. Il s'empare de l'ovale mon visage, caresse ma nuque et son baiser me transporte, me capture, m'envoûte.

— Une nouvelle qui mérite de croquer un chef-d'œuvre Néo-Zélandais ?

Ses mains puissantes me ceinturent et un feu exquis m'embrase dans la vapeur, au point de masser son désir tendu d'une manière un petit

peu plus appuyée.

— C'est Australien jusqu'à preuve du contraire.

— Peut-être que je ne parle pas du gâteau...

— Peut-être que je suis assez gourmande pour dévorer l'un et l'autre...

*

Deaken

J'ai au fond de la tête le discret claquement de ses dents quand nos corps se sont perdus fougueusement sur une promesse sucrée. Dans une chambre d'hôtel, dans une caravane, ou dans le nid bâti de nos mains, l'intensité qui nous consume est toujours la même. J'entends encore nos corps se percuter, ses feulements qui me rendent dingue et c'est avec des arcs électriques sous les côtes et un amour suintant jusque dans les veines que j'observe s'habiller maintenant. Solaire, un sourire aussi soulagé que taquin et un peu de crème au bord des lèvres, elle n'a pas résisté à l'envie d'une part de Pavlova après nos ébats.

Depuis notre apparition sur les plateaux TV, notre vie est formidablement simple, il est rare qu'on se sape et qu'on s'apprête à ce point. De ses deux mains, June dégage du col de son chemisier ses belles lianes sauvages et enferme son décolleté en prenant soin de laisser respirer son collier turquoise. Ses fesses moulées dans un short à taille basse me font toujours autant d'effet, mais on a plus le temps de remettre le couvert. J'ajuste ma chemise à manche courte, j'ai opté pour la sobriété du noir sur un bermuda beige, et tire mes cheveux dans un chignon tout en matant les courbes de ma reine qui s'autorise un brin de maquillage pour l'occasion. Là, alors qu'elle est inclinée devant le miroir, entre les murs qu'on a consolidés, peints, et torridement malmenés, je réalise pleinement que je crève d'amour pour elle. Je me dis que tout ça en valait la peine et qu'aucun mensonge ne bouffera ma conscience à l'avenir. C'est peut-être pour ça que je m'adosse au mur pour mieux la contempler et lui avouer ce que je pense de son idée.

— Tu sais... Je suis pas spécialement chaud.

Sublimant son regard d'un trait de crayon noir, elle me sourit à travers le miroir avec une application plutôt charmante.

— Un jour... un ange m'a dit que tout le monde se servait de tout le monde...

— Je suis pas sûr que cette phrase vienne d'un ange.

Ses lèvres repulpées esquissent une moue espiègle, puis June admire le résultat dans la glace avant de se tourner vers moi, de me souffler un « approche » aussi suave qu'intense. Ses mains s'enroulent sur mes épaules, puis elle saisit ma nuque et son front rejoint le mien.

— Et moi je suis persuadée que tu en es un...

Je ferme mes paupières, pas particulièrement convaincu, je m'enivre de l'odeur de sa peau tandis qu'elle effleure ma joue en chuchotant.

— Allez... Respire, ça va bien se passer...

— Après tout ce qu'on a traversé, c'est pas un peu de la folie ?

— Mais tu sais que je suis un peu folle... Surtout de toi.

*

Un 4x4 noir s'immobilise au cœur du parc, je ressens toujours une pointe d'inquiétude quand je vois ce genre de SUV. La portière s'ouvre, des escarpins foulent le sanctuaire et sous ses Gucci fumées, Spicer nous gratifie d'un sourire qui fait plaisir à voir. Un sourire teinté d'une tendresse particulière, je crois qu'après le carton absolu de son émission, on tient une place particulière dans son cœur. Retirant ses montures elle balaye les environs d'un regard émerveillé.

— Quel changement ! Vous n'avez pas chômé les amoureux.

La main de June est moite, pourtant elle semble sûre d'elle et bien décidée – bien plus que moi. Elle accueille la productrice ayant donné à nos vies le plus beau des sens d'une accolade qui me réchauffe un peu le cœur, même si la question de ma belle ravive une légère peur.

— L'équipe n'est pas là ?

— Si bien sûr. Le matériel arrive.

Un énorme van aux couleurs de la boîte de prod avance à faible allure dans les allées du parc, et pendant que Tracey m'ouvre les bras en nous demandant comment on vit tout ça, des techniciens se mettent immédiatement en action. Aujourd'hui, les caméras sont bien visibles,

les micros sont apparents. Pas de pièce blanche, pas de miroir à briser et aucun secret. Les spots déployés n'ont rien d'aveuglant et nous donnent bonne mine. Pris dans un doux tourbillon télévisé, on nous équipe, on nous briefe et plus que jamais, je m'accroche à un regard marine, mon océan, mon infini. Celle pour qui je veux bien à nouveau m'exposer.

Assis côte à côte, face caméra, je serre fort la main de June et j'ai le palpitant qui s'emballa parce que ça va bientôt tourner. Tracey recentre les cadres, les ingénieurs, puis elle se tourne enfin vers nous.

— Bien, on va commencer par un petit récapitulatif ensuite, vous aurez à répondre à quelques questions.

June, bien plus à l'aise que moi au bout du compte, ne se démonte pas.

— Je veux aussi qu'on mette en avant le Refuge. Vous n'avez pas oublié ?

— On fera des prises de vue du parc, des mini-portraits avec les animaux, je vais vous faire une publicité d'enfer, comme convenu.

Tout le monde se sert de tout le monde, June a donné à cette phrase une notion toute particulière, bien à elle, une espèce de contrat gagnant-gagnant qui place notre couple au cœur d'un tournage bien plus humain. À son image.

Mon pouls bat jusque dans mes doigts qui ensèrent ceux d'une nana qu'il me fallait piéger et séduire. À présent, c'est moi qui ai le bonheur d'être merveilleusement coincé dans les filets d'une femme extraordinaire. À cette seule idée, mon cœur gonfle et mes réticences s'effacent. Puis Spicer claque dans les mains pour rassembler l'équipe qui se tient au garde-à-vous.

— Tout le monde est en place ?

Un silence studieux règne sur le tournage. On ne perçoit que le chahut des pensionnaires au loin, la lumière est fabuleuse. Dernier regard croisé avec ma belle, tellement nature sous les ombres dansantes offertes par les arbres. Elle me rassure d'un clin d'œil et j'attire sa main à mes lèvres pour l'embrasser, si fier d'elle. Tracey replace ses

lunettes, sort du cadre et s'éclaircit la voix.

— « Nouveau Départ, que sont-ils devenus un an après ? », première prise.

FIN

Merci

Si tu lis ces mots, malgré un démarrage troublant, une mise en place un peu folle, qui prend son temps, je te remercie pour ta patience et ta confiance. Il y a des histoires faciles à écrire, qui coulent de source, j'ai éprouvé cette sensation avec « Santi », mais pour celui-ci, c'était une autre paire de manches. Deaken a nécessité beaucoup de travail, il a fallu que je m'accroche sur ce récit plus complexe que d'habitude. Je dois même avouer que j'ai connu une phase de doute, en me disant que ce projet était trop ambitieux. Mais je suis heureux d'être arrivé au bout et d'être passé par toutes les émotions.

Si je suis parvenu au mot *fin*, je le dois à mon éternelle moitié et son soutien qui a cru en toute circonstance au potentiel de mon idée initiale. Je crois qu'elle ne lit jamais les remerciements, ce qui ne m'empêche pas de l'écrire ici : merci trésor. Merci pour tout.

Je tiens bien sûr à remercier mon équipe de belettes à paillettes, le fameux groupe « Hors Norme » remanié pour la romance. Un peu dingues, résolument passionnées, je sais que je peux compter sur Maly Supper, Virginie Gaubert Mainvis, Vivi Buell, Aminouch Po, Mahira Delanney, Claire Marquez, Milica Jovanovic, Tina Camila, Sarah Hamilton et bien sûr Céline E. Nicolas.

Elles ont su me recadrer, m'encourager, me guider quand c'était nécessaire, et l'aventure de l'écriture ne serait pas la même sans cette fine équipe.

Enfin, je tiens une nouvelle fois à remercier tous ceux qui me suivent sur les réseaux ou dans la réalité, tous ceux qui rendent mon chemin incroyablement lumineux et humain. Blogueurs, chroniqueurs et lecteurs. Sans vous, sans toi, tout ça n'aurait aucun sens.

Je retourne à mon travail préparatoire avec ma partenaire de choc, un nouveau texte se profile doucement dans ma tête. Je me repose un peu et je repars pour un nouveau roman. Prends soin de toi.

En attendant, tu peux m'aider en commentant ta lecture sur Amazon,

Babelio ou sur les réseaux sociaux. Si tu veux me suivre pour rejoindre les +8000 membres de ma communauté et discuter de Deaken avec moi, c'est par ici :

<https://www.facebook.com/biasottomatthieu/>

<https://www.instagram.com/matthieubiasotto/>

Et si tu souhaites un exemplaire broché avec une dédicace, rendez-vous sur mon site :

<https://matthieubiasotto.com/>

Matthieu.

Bio

Auteur indépendant depuis 2014, édité ponctuellement de manière « traditionnelle », j'ai fait le choix d'être libre et de vivre de ma plume. Issu d'un univers plutôt thriller & suspense psychologique, je suis tombé amoureux de la romance, mon nouveau terrain de jeu. Papa de trois petits gars, je vis avec Madame, puis Boyan¹ et Cozmo dans un petit village à la frontière de l'Ariège, Montesquieu Volvestre.

Je partage mon temps entre peinture et écriture (et un peu de tatouage pour mes proches), des modes d'expression qui se complètent. Si les couleurs m'offrent un plaisir instantané, mes textes sont un moyen de me connecter au monde, d'entrer dans les vies, dans les cœurs tout en m'amusant comme un enfant. Je crois que cette vie d'artiste me colle à la peau, et je trouve qu'il n'y a pas de métier plus beau. Après 15 livres teintés de thrillers, j'ai posé ma tronçonneuse, mais je garde mon scalpel pour explorer la romance : plus qu'un genre, c'est une révélation à mes yeux. Un cocktail délicieux que je saupoudre de suspense et qui m'offre une liberté dont je raffole.

Mes livres

Disponibles sur Amazon (Abonnement Kindle et brochés) ainsi que sur mon site internet (Epub et exemplaires dédicacés).

Romances :

[Pictural](#)

[Jalouse](#)

[Un Youtuber à Croquer](#)

[Clay](#)

[Lazar](#)

[Owen](#)

[Santi](#)

Thrillers :

[Un jour d'avance](#)

[Kraft](#)

[Persécutée](#)

[Le supplément d'âme](#)

[Harper](#)

[Après moi le déluge](#)

[Yell](#)

[Ewa](#)

[11 juin](#)

[PK : Mes derniers mots](#)

[Le mal en elle](#)

[72H](#)

[Blanche](#)

<https://matthieubiasotto.com/>

Notes

[← 1]

Un hamster russe, mais ça compte quand même. Et Cozmo, le petit frère de Vector